UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Exit

NEUVIÈME CAHIER DE LA QUATORZIÈME SÉRIE

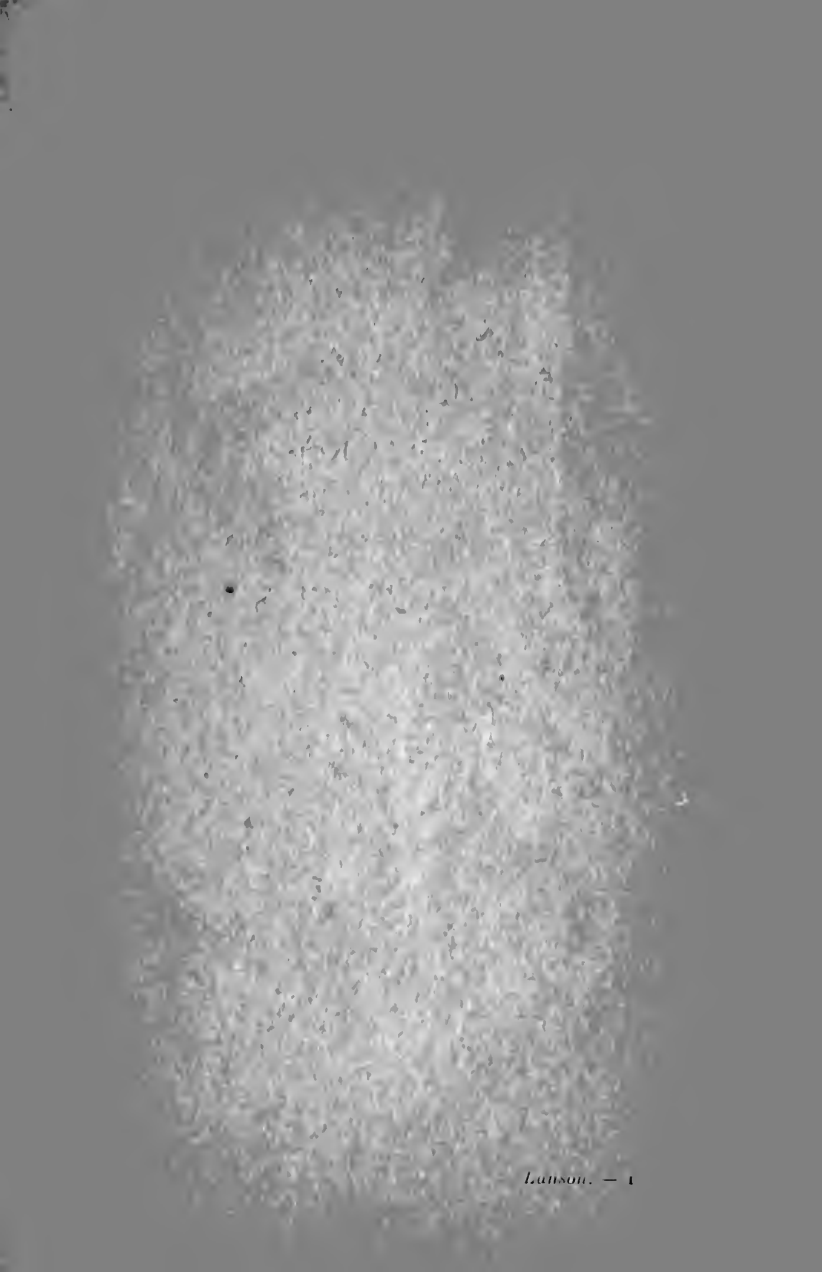
CHARLES PÉGUY

l'argent suite

139987
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér.14
no 9-11



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s14cahiersdelaqui09pg

DU MÊME AUTEUR

en vente à la librairie des cahiers

Charles Péguy. — **les sept contre Paris.** — I. — *Paris ;* — II. — *la banlieue ;* — deux poèmes dans la *Grande Revue,* numéro du 10 mars 1913..... 1 50

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Charles Péguy. — l'argent, — sixième cahier de cette quatorzième série..... 2 »

l'argent suite

13990
4

L'ARGENT SUITE

M. Lanson tel qu'on le loue. — J'en dirai autant de M. Lanson. Dans ce même numéro de cette même Revue Critique où M. Langlois trouve presque que M. Babut est un grand écrivain, dans le numéro du 15 janvier 1913 M. Rudler trouve naturellement que M. Lanson est tout à fait un très grand écrivain. Je n'y reviendrais pas, M. Rudler ayant tous les droits de trouver comme par hasard que M. Lanson est un très grand écrivain et par conséquent de le dire, si ce qu'il y a cette fois-ci d'intéressant, ce n'était sur quoi M. Rudler trouve cette fois-ci que M. Lanson est un très grand écrivain. Je lis dans ce numéro le compte rendu suivant, d'un livre de M. Lanson, par son disciple M. Rudler :

G. Lanson. — *Trois mois d'enseignement aux États-Unis.* Notes et impressions d'un professeur français. — Paris, Hachette, 1912, in-16, 298 pages, 3 francs 50.

Trois mois, d'enseignement actif, d'observation personnelle intense, de contact à peu près journalier avec les étudiants et leurs maîtres, de conversation avec des informateurs sûrs et éminents, c'est assez pour voir beaucoup, et, selon toute apparence, pour voir juste, à condition d'avoir l'œil prompt et net, l'esprit aigu, la pensée en éveil, l'habitude des

méthodes exactes, et l'amour puissant du vrai. De son bref séjour aux États-Unis, M. Lanson a tiré un livre vif, fin, précis, probe, et singulièrement riche. La couleur y est sobre, volontairement, mais délicate et sûre ; la ligne nette, et comme gravée.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi. Il me paraît un peu raide qu'un disciple écrive de son maître publiquement en de tels termes. Car enfin, si on parle en ces termes de M. Lanson, en quels termes parlera-t-on d'un écrivain. Je ne sais pas si c'est que j'ai des idées de l'ancien temps. Évidemment je suis réactionnaire. Mais enfin autrefois il y avait une certaine pudeur, une certaine décence qui faisait que jamais un élève n'aurait parlé comme cela de son maître. Et même aujourd'hui, quand on lit ces phrases de M. Rudler sur M. Lanson tout le monde est gêné. Le lecteur est gêné. M. Lanson est gêné. Il n'y a que M. Rudler qui n'est pas gêné. C'est peut-être que M. Rudler n'est pas facile à gêner. Mais ce n'est pas cette gêne qui aujourd'hui nous intéresse.

Il est certain que c'est par ces procédés que M. Rudler a rendu M. Lanson si antipathique. Mais nous n'avons pas à défendre M. Lanson contre les procédés de M. Rudler. M. Lanson est assez grand pour se défendre tout seul. Ce n'est point là que je veux en revenir. Mais achevons cet article :

Les premiers chapitres nous donnent des images de la nature, de l'âme et de la vie américaines. Voici l'entrée de New-York, le pays, la ville, d'autres villes et leur campagne, quelques parties du Canada, différents types d'hommes et de femmes, quelques traits saillants du caractère et de l'esprit nationaux, quelques formes de la vie ; car

toute généralisation hâtive a trop de chances d'être fausse. — Le gros de l'ouvrage décrit le régime de l'enseignement, Collèges, Universités, Cours de jeunes filles, Bibliothèques, etc., etc. — Une dernière partie, non la moins curieuse, comprend un tableau de la France d'aujourd'hui. Nisard, Taine, Brunetière se sont tour à tour essayés à donner le leur ; il serait piquant de leur comparer celui de M. Lanson.

En étudiant les institutions américaines pour elles-mêmes, avec la curiosité désintéressée et la sympathie qu'elles méritent, M. Lanson n'a jamais oublié notre pays. La France est partout dans son livre, au premier plan ou dans le lointain, ni dénigrée ni surfaite, sans optimisme de commande, sans le pessimisme national ; ce n'est pas au moment où l'étranger réapprend le chemin de nos Universités et se remet à estimer notre culture qu'il siérait à personne de la déprécier, à ceux-là surtout qui en ont rétabli le prestige. Un excellent patriotisme, ferme et délicat, anime ces pages. Aux forces et faiblesses de l'Amérique font pendant, tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral, nos faiblesses et nos forces. M. Lanson indique ce que chacun des deux peuples peut apprendre de l'autre, par où ils peuvent se compléter, ce qu'on nous demande, à quels vains espoirs il nous faut renoncer, quel champ reste ouvert à notre activité ; en particulier, une enquête et des tableaux précis montrent que nous sommes loin d'avoir conquis à notre langue sa place possible et légitime. De cette confrontation lucide et pratique des deux civilisations pourrait et devrait sortir tout un programme d'effort fécond.

A l'enseignement moral que les États-Unis nous offrent si nous avons besoin d'en profiter — autorité toujours compétente et agissante, discipline volontaire et active, puissance de réalisation, coopération des volontés pour obtenir d'une machine exactement conçue et parfaitement réglée le maximum de rendement — ils ajoutent un service d'un autre genre, inattendu. C'est de *dépassionner* nos batailles. L'Amérique connaît les mêmes crises, aborde les mêmes problèmes que nous. Elle les traite et les résout dans un esprit différent. N'ayant ni notre passé ni nos

partis, elle n'a pas nos partis pris et nos violences. Elle nous enseigne la plus grande relativité de toutes choses, le sang-froid, les justes-détachements. Regardons non de Sirius, lointain et démodé, mais de New-York : que de querelles vont s'apaiser, d'antinomies disparaître! Avec sa supériorité dialectique, M. Lanson nous en donne quelques exemples frappants, dans des pages dont on peut penser qu'elles ne doivent rien à l'Amérique de leur naturelle équité.

G. Rudler

Il ne s'agit même pas d'expliquer ce que c'est que *l'Amérique de leur naturelle équité*. Car ceci c'est du Rudler; et ce n'est plus du Lanson. *L'Amérique de leur naturelle équité,* c'est une Amérique qu'il faudra que je découvre. En réalité cet article de M. Rudler est criblé de fautes de français. C'est faire une faute de français, monsieur Rudler, que d'écrire : « *Une dernière partie, non la moins curieuse, comprend un tableau de la France d'aujourd'hui. Nisard, Taine, Brunetière se sont tour à tour essayés à donner le leur; il serait piquant* (1) *de* leur *comparer* celui *de M. Lanson.* » Car il faut, monsieur Rudler, ou bien comparer M. Lanson à MM. Nisard, Taine et Brunetière, ou bien comparer le *tableau* donné par M. Lanson aux *tableaux* donnés par MM. Nisard, Taine et Brunetière. Mais il ne faut point comparer un *auteur* à trois *tableaux* ni un *tableau* à trois *auteurs*. Sans compter que *leur* comparer, en lui-même, et je ne sais pourquoi, est extrêmement douteux; et que voilà une de ces formes qu'un écrivain n'emploie jamais; sans savoir pourquoi. Mais il ne s'agit peut-être pas de demander de l'écrivain et de la race à M. Rudler.

(1) M. Rudler *piquant*, ou M. Rudler *piqué*. Non.

Que dirai-je de *Sirius, lointain et démodé*. Quelle vulgarité. Et cet emploi de *antinomies* est bien hasardeux et risque bien d'être impropre et purement littéraire. Et pareillement cette *supériorité dialectique*, même quand c'est celle de M. Lanson. La dialectique est une science très particulière et M. Rudler n'a pas l'air de s'en douter. Mais ici encore je demande ce que je demandais pour M. Langlois. Je demande : Qui trompe-t-on. Je demande : Qu'est-ce que la méthode. Et y a-t-il une méthode ou n'y en a-t-il pas. Et pour qui est faite la méthode. Et si nos maîtres sont lassés de la méthode, qu'au moins ils le disent.

C'est nous autres imbéciles, c'est nous écrivains, prosateurs, poètes, chroniqueurs, (et peut-être philosophes), moralistes, publicistes, journalistes, essayistes, pamphlétaires, portraitistes et animaliers, c'est nous qui avons le droit d'aller passer trois mois en Amérique et d'en revenir avec un trois cinquante et de porter 298 pages chez Hachette, si Hachette veut. Mais M. Lanson est un *scientifique*. M. Lanson suit la méthode. M. Lanson n'a pas le droit. M. Lanson n'aura le droit d'écrire *un mot* sur l'Amérique que quand il aura épuisé la documentation et la littérature sur l'Amérique depuis le commencement des Incas et même avant, depuis toujours, (car chacun sait que l'Amérique du Nord tient au Mexique et, par l'Amérique Centrale, à l'Amérique du Sud). C'est nous autres comédiens qui avons le droit d'aller trois mois en Amérique et de regarder; et de voir, et de rapporter, et de parler, et de conter. M. Lanson est tenu de dépouiller auparavant et d'épuiser toute la documentation et toute la littérature sur l'Amérique. Autrement M. Lanson n'est plus scien-

tilique, M. Lanson ne suit plus la méthode, M. Lanson fait ce que M. Lanson nomme *un livre superficiel.*

Ou si nos maîtres en ont assez de la méthode, si ce mariage leur pèse, s'ils veulent se dépouiller de la méthode, s'ils veulent s'en évader, s'ils veulent fuir de la méthode, premièrement qu'ils nous avertissent, deuxièmement qu'ils ne nous veulent pas mal de mort pour nous en être évadés dans la liberté de nos vingt-cinq ans.

Car si M. Lanson a le droit de parler de l'Amérique sur une saisie directe, j'ai peut-être le droit, moi, de parler de Corneille et de *Polyeucte* sur une saisie directe et sans avoir appris et enseigné toute l'histoire du théâtre français depuis Adam et Ève et le paradis terrestre.

Si une seule fois un seul de nos maîtres fait un livre sur un *sujet* sans avoir épuisé la documentation et la littérature du sujet, mais alors nous aussi nous avons le droit de faire un livre; et tous nos livres passent par cet exemple qu'ils nous ont une fois donné.

Tant qu'ils restent dans leur système, qui est un système monoplan, tant que tous les objets d'étude sans aucune exception sont exactement sur le même plan, qui est le plan du détail indéfini, tant que tous les objets d'étude, exactement également, sans aucune exception, requièrent l'épuisement de la documentation et de la littérature, tout va bien, (je veux dire tout va bien dans leur système), et, si l'on veut, nous n'avons rien à dire. Mais qu'un seul sujet échappe; qu'un seul sujet ait réussi à s'évader; qu'un seul sujet ait été essayé par une saisie directe; qu'un seul sujet ait été dérobé à la méthode de l'épuisement indéfini du détail; qu'un

seul sujet ait été abordé sans que l'opérateur ait effectué l'épuisement de la documentation et de la littérature; qu'un seul sujet ait été élu; qu'un seul sujet ait fait la matière, ait été l'objet d'un choix, aussitôt par cet unique choix tout le choix passe, et tout le système du choix, qui est le nôtre. Tant qu'ils tiennent la rampe, ils peuvent monter leur escalier. (Leur escalier peut ne mener à rien, mais cela c'est une autre question). Dès qu'ils lâchent la rampe, il faut, ou qu'ils tombent, ou qu'ils volent. Ils n'ont pas le droit de sauter une marche. Une seule infidélité anéantit la foi. Qu'ils fassent, qu'ils donnent un seul exemple contre eux, et aussitôt nous passons. Nous passons tous et nous passons touts; *omnes ac toti.* Si on fait un seul choix, toute l'horizontalité se rompt. S'ils admettent une seule valeur, tout le système des valeurs remonte. S'ils choisissent une fois, nous choisissons toujours. Si sur leur océan de plomb ils font émerger une seule vague tout le système des valeurs remonte; et la hiérarchie; et l'ordre; et la dignité; et le génie; et le héros; et le saint; et Dieu.

M. Rudler s'en est parfaitement aperçu. M. Rudler n'est pas aussi bête que M. Lanson le concède. Que l'on relise à présent l'article de M. Rudler. Cet article n'est qu'une apologie. Cet article n'est qu'une justification. Il est tout à fait évident que M. Rudler a fort bien vu la difficulté. M. Rudler a fort bien vu qu'il s'agissait au fond d'excuser. Il a fort bien vu qu'il s'agissait de *justifier* M. Lanson d'avoir écrit un livre sur l'Amérique après un séjour de trois mois en Amérique. Et il s'en est tiré en faisant intervenir, pour s'en tirer il a fait intervenir, pour faire la différence, pour faire le manque

il a fait jouer, il a fait intervenir le génie bien connu de M. Lanson. Mais ici je l'arrête. S'il laisse passer une seule exception, il n'a plus cette horizontale règle; s'il laisse monter une seule éminence, il n'a plus cette plaine rase; s'il laisse monter un seul clocher, fût-ce un clocher laïque, il n'a plus cette *morne plaine,* qui est tout son système. S'il accepte, s'il enseigne que le génie subvient à un seul défaut, bouche un seul manque, il abdique; il renonce à cet épuisement par le détail indéfini des causes secondes, qui était tout son système, il se désiste de cette horizontalité intégrale, qui est sa barre.

Il crée ainsi une situation dans une topographie mentale qui est tout à fait la situation où M. Langlois nous mettait sur le propos de M. Lavisse. La situation de M. Lanson envers M. Rudler, (et envers M. Lanson), est exactement ce qu'était la situation de M. Lavisse envers M. Langlois. Pour nous M. Lavisse pouvait être un historien. Pour M. Langlois M. Lavisse ne pouvait pas être un historien. Pareillement pour nous M. Lanson peut avoir du génie, (si nous voulons, telle est notre puissance). Mais ni pour M. Rudler ni pour M. Lanson M. Lanson ne peut avoir du génie, c'est-à-dire précisément ce qui permet de faire un livre par saisie directe sur un voyage de trois mois et même de moins, parce que s'il y a seulement un génie qui monte à l'horizon toute cette plaine rase de la science est dénivelée. S'il passe un seul génie, fût-ce le génie de M. Lanson, par cette brèche d'autres génies passeront peut-être. Si l'on reconnaît à M. Lanson un génie, qui lui permette d'opérer cette merveille, d'écrire un livre sur l'Amérique après un voyage de trois mois, (où peut-être il avait

autre chose à faire que de regarder), qui sait, nous serons peut-être forcés de reconnaître un génie à un homme comme Racine, et à un homme comme Corneille. Par où un génie a passé, il en passera peut-être d'autres. Si on dénivelle pour M. Lanson, il faudra peut-être déniveler pour Corneille; et tout le système d'horizontalité tombe. S'il y a jaillissement, s'il y a une source le désert est arrosé. Et s'il y a le génie toute la graduation revient; et les petits et les grands; et les petits et les grands dans la sainteté; et les clients et les patrons; et les pécheurs et les saints. Et l'arrosement de la grâce. *Rorate, caeli, desuper.*

Ainsi nous, nous pouvons accorder à M. Lanson de faire un livre sur l'Amérique après un séjour de trois mois. Mais ni M. Lanson ni M. Rudler ne peuvent l'accorder à M. Lanson. Et on le sent très bien dans l'article de M. Rudler. M. Lanson avait fait ce livre. M. Rudler voulut, une fois de plus, faire plaisir à son ancien maître. Comment faire plaisir à un ancien maître, sinon en publiant un compte rendu élogieux d'un livre de lui. Mais tout fait voir que M. Rudler a fort bien senti le coup. Il a fort bien vu la difficulté. Je soupçonne M. Rudler d'être honnête. Il lance des pavés, *mais* il est un ours. Pour tout dire je soupçonne que M. Rudler est resté l'honnête garçon que nous avons connu quand il y a vingt-deux ans il était notre aîné de quelques années. Le monde est plein d'honnêtes gens. On les reconnaît à ce qu'ils font les mauvais coups avec plus de maladresse. Il est hors de doute que quand M. Rudler s'est trouvé en face du livre de M. Lanson il fut fort embarrassé, car il est honnête, et qu'il sentit fort bien que non seulement ce livre échappait à la

méthode mais qu'il avait été obtenu par un procédé diamétralement contraire à ce que M. Lanson n'a jamais cessé d'enseigner à tout le monde, particulièrement par conséquent à ce que M. Lanson avait enseigné à lui M. Rudler, subséquemment à ce que d'après M. Lanson M. Rudler n'a jamais cessé d'enseigner à tout le monde. M. Rudler a fort bien senti cette contrariété; et ce retournement. Tout son article est au fond un article d'excuse, un article pour pallier. Et il ne s'en tire que par le coup d'œil de l'aigle, il ne s'en tire que par l'échappatoire du génie. Mais si M. Rudler admet, enseigne *qu'il faut* du génie pour M. Lanson, j'ai peut-être le droit d'admettre *qu'il faut* du génie pour Corneille. Et alors je redemande : Qui trompe-t-on? Nos maîtres ont-ils inventé une méthode pour nous la mettre dans les jambes et eux-mêmes s'y soustraire aussi souvent qu'il leur plairait. Mais pour faire entendre ce qui va suivre il faut que j'emprunte moi-même la méthode, il faut que j'aie recours aux ressources que nous offre la biographie.

Avant de donner cette suite à Plutarque je veux toutefois retenir cette phrase de M. Rudler, ou plutôt ces deux phrases de M. Rudler. J'ai bien le droit de traiter un article de M. Rudler comme un texte. M. Rudler écrit : « *Trois mois, d'enseignement actif...* » Mais ici il faut peser tous les mots; et nous irons peut-être à trois ou quatre phrases, et on verra très bien que M. Rudler a fort bien vu la difficulté : « Trois mois, *d'enseignement* actif, *d'observation* personnelle intense, *de* contact à peu près journalier *avec les étudiants et leurs maîtres, de conversation avec des* informateurs sûrs et éminents, c'est assez pour

voir beaucoup, et, selon toute apparence, pour voir juste, à condition d'avoir l'œil prompt et net, *l'esprit aigu, la pensée en éveil*, l'habitude des méthodes exactes, *et l'amour puissant du vrai. De son* bref *séjour aux États-Unis, M. Lanson a tiré un livre vif, fin, précis, probe, et singulièrement riche...* »

Dans cette lèche extraordinaire apparaît très nettement une secrète inquiétude. Elle perce dans tous les mots. Cette affirmation presque violente du : *C'est assez* répond à une incertitude intérieure ou plutôt à la conviction du contraire. Le *selon toute apparence* est une réserve d'une conscience timorée. Le *à condition* est une contre-garantie et une contre-assurance, et nous avertit que nous n'aurions tout de même pas le droit d'en faire autant, parce que nous ne sommes pas capables d'un tel tour de force, parce que nous n'avons pas *l'œil prompt et net, l'esprit aigu, la pensée en éveil, l'habitude des méthodes exactes, et l'amour puissant du vrai.* C'est M. Lanson qui a tout cela.

Mais qu'est-ce que *l'habitude des méthodes exactes.* Vous jouez sur les mots, monsieur Rudler. La méthode, monsieur Rudler, l'invention moderne, la nouveauté moderne, ce n'est point l'exactitude, c'est l'épuisement du détail indéfini, c'est l'épuisement de la documentation et de la littérature sur un sujet, et même sur tous les sujets. L'exactitude avait été inventée par les Grecs, monsieur Rudler. Non point tout à fait par les Grecs qui se battent avec les Turcs, mais par les anciens Grecs. Vous avez certainement entendu parler des anciens Grecs, monsieur Rudler, au cours de vos études d'enseignement *secondaire*, au cours de vos *humanités*, quand vous faisiez vos *classes*. Vous savez, Homère,

Hésiode ; Eschyle, Sophocle ; Démosthène ; Platon, Aristote ; Plotin ; les Ioniens, les Eléates ; Thalès et Pythagore ; Épicure, Marc-Aurèle, tous ces imbéciles qui ne savaient pas ce que c'est qu'une œuvre littéraire, parce qu'ils n'avaient pas nos *méthodes*.

Je soupçonne, monsieur Rudler, que vous ne savez pas ce que c'est que l'*exactitude*. Vous parlez mou, monsieur Rudler, et vous parlez vulgaire. L'exactitude n'est ni la vérité ni la réalité. L'exactitude, c'est l'ἀκρίβεια. C'est la perfection du discernement. Quand on dit des mathématiques qu'elles sont des sciences exactes, ou plutôt qu'elles sont *les* sciences exactes, on ne veut pas dire qu'elles soient vraies ; ni qu'elles soient réelles. On veut dire qu'elles sont les sciences exactes. On veut dire qu'elles poussent au maximum et au parfait la connaissance ou au moins l'étude du point de discernement. Mais vous êtes libre, monsieur Rudler, de ne pas être philosophe. La méthode dispense certainement de la philosophie.

C'est encore une contre-assurance que prend M. Rudler et une contre-garantie quand il écrit : « *car toute généralisation hâtive a trop de chances d'être fausse.* »

Supplément aux Vies parallèles. — *Vies parallèles de M. Lanson et de M. Andler.* — Dans notre généra-

tion, qui vit l'avènement de la méthode, deux hommes comptaient et furent les introducteurs de la méthode. Ou plutôt les auteurs, les instaurateurs de la méthode. *Instauratio magna*. Ces deux hommes n'étaient pas M. Lanson et M. Langlois. Ces deux hommes n'étaient pas M. Andler et M. Lanson. Ces deux hommes étaient M. Andler et M. Langlois. Je ne dis pas qu'ils étaient de notre génération. Ils étaient *dans* notre génération, en ce sens que ils étaient juste assez au-dessus de notre génération pour agir immédiatement *dans* notre génération. Ces deux hommes furent les véritables auteurs et de la méthode et de l'avènement et du règne de la méthode parmi nous. Non point que je confonde ces deux hommes, ni même que je les appareille. M. Langlois était une tête historique. M. Andler était une tête presque universelle, je le dis sans ironie et ce n'est pas du tout le moment d'avoir envie de rire.

Je ne reparlerai plus de M. Langlois. L'homme qui est aujourd'hui directeur des Archives Nationales s'est fait une fois pamphlétaire pour mon usage personnel. C'est un grand honneur que l'on m'a fait. M. Langlois était la tête historique. Rien de moins. Rien de plus. Tout ce qui est pensée, être lui est toujours demeuré étranger. M. Andler était un tout autre homme. Il n'était pas seulement une tête historique, il était une tête philosophique. Ses idées peuvent ne pas être les nôtres. Sa pensée peut ne pas être la nôtre. Sa méthode peut ne pas être la nôtre. Son système peut ne pas être le nôtre. Il n'en est pas moins vrai qu'il promettait, qu'il annonçait un homme d'une très grande valeur. Tous ceux qui ont connu Andler jeune savent quelles espérances il donnait, comme il était à l'aise dans la

pensée, comme la pensée était sa matière, son milieu naturel, son climat. Ceci donné je vais pouvoir me faire entendre et entrer dans mon parallèle de M. Lanson et de M. Andler.

On peut être opposé, on peut être diamétralement contraire aux idées de M. Andler, à la pensée de M. Andler, à la méthode de M. Andler, au système de M. Andler, il faut convenir qu'au moins il a suivi sa ligne, et que c'est une vie tout d'une pièce. M. Andler nous a enseigné qu'on n'a pas le droit de traiter un sujet, ni même d'en parler, tant qu'on n'a pas épuisé la documentation et la littérature de ce sujet. C'est une question de savoir si on épuise jamais, et si c'est opportun, et si c'est même possible, et si c'est décent, et si c'est urgent, et si c'est utile. Cela se plaide. Mais au moins voilà un homme qui suit les enseignements qu'il donne. M. Andler ne nous donnera pas un Gœthe avant d'avoir épuisé la littérature et la documentation sur Gœthe. Il ne nous donnera pas son Nietzsche avant d'avoir épuisé la littérature et la documentation sur Nietzsche. Que la conséquence soit que nous ne verrons jamais de Gœthe et que nous ne verrons peut-être jamais de Nietzsche, c'est une autre question, c'est une autre affaire, c'est un débat. Qu'il faille le regretter, c'est notre sentiment, mais c'est un débat. Qu'on puisse, qu'on doive regretter que tant de promesses n'aient pas été tenues, qu'on puisse, qu'on doive en vouloir à une méthode aussi ingrate et aussi stérilisante, qu'on en soit venu même à haïr cette méthode, qu'on ne lui pardonne pas de nous avoir tant fait perdre, cela c'est notre propre situation. Mais enfin ici on a affaire à un homme constant.

Tout autre est la situation, tout autre est la carrière de M. Lanson. M. Lanson est comme Raphaël, (1) il a plusieurs manières. Trois. Jusqu'à quarante ans, on l'oublie trop, M. Lanson a été un professeur de l'enseignement secondaire, qui ne demandait qu'à sortir de l'enseignement secondaire. Pensait-il à en sortir par l'enseignement supérieur, pensait-il à en sortir par l'administration, c'est-à-dire en devenant lui aussi inspecteur général, c'est un de ces points d'histoire qui demeureront éternellement controversés. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il faisait de l'enseignement secondaire avec la pensée ailleurs, avec la sourde convoitise d'être ailleurs. C'est une mauvaise condition pour faire de l'enseignement secondaire. C'est une mauvaise condition pour faire de tout. Ce fut sa première manière. Ce qu'il faut en retenir c'est que jusqu'à quarante ans il fut un professeur de l'enseignement secondaire. Il fut peut-être un mauvais professeur de l'enseignement secondaire, mais il fut un professeur de l'enseignement secondaire. Ce grand amour de la méthode ne devait venir qu'à quarante ans. Il eut la patience d'attendre jusqu'à quarante ans pour sacrifier à la méthode. Il était professeur de rhétorique A quand il fut nommé à l'École Normale Supérieure. Je ne sais pas si ce n'était pas pour suppléer Brunetière et je ne sais pas s'il n'y fut pas appelé par Brunetière. Mais c'est un point qu'il faudrait éclaircir. Dès l'enseignement secondaire il avait cette tare qui est pour moi inexpiable et qui à vrai dire dans mon système de comptabilité est la seule qui compte : il n'aimait pas ses élèves. Il était déjà cet ambitieux aigre, inquiet,

(1) Sanzio. Mais Raphaël est mort plus jeune.

doucereux. Quand de cette rhétorique il fut nommé à l'École Normale il fit naturellement sa dernière classe. *La dernière classe,* ce n'est pas seulement un conte de Daudet. Il faisait sa dernière classe, il allait faire son premier cours. Qui de nous n'a senti le frémissement de ce passage de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur. Qui de nous ne se rappelle, comme élève, comme ancien élève, cet avènement de la dernière classe au premier cours. Nous croyions que l'enseignement supérieur était encore l'enseignement secondaire mais qu'il n'était plus secondaire. Nous croyions que c'était l'enseignement secondaire continué, accru, plus haut, plus grand, épuré, plus humain, plus mûr, plus homme. Ils se vantent assez que ce n'est pas cela. Et on nous fit assez voir que ce n'est pas cela. Mais si cet avènement, (et aussi cet achèvement, et cet exil, et ce jour de départ), est si saisissant pour un élève et pour un jeune homme, quel ne doit-il pas être pour le maître et pour l'homme, quand c'est vraiment la dernière fois que l'on fait de l'un et quand c'est vraiment pour la dernière fois que l'on entre dans l'autre, quand il ne s'agit plus de couper six ou sept ans de quatre ou cinq ans mais quinze ou vingt ans de vingt ou trente ans et quand un homme se dit : Je fais ceci pour la dernière fois; et j'entre dans ceci qui sera ma résidence dernière. Il faut croire qu'il y a des hommes pour qui les âges n'existent pas, qui n'entendent pas couler le temps, succéder le jour, et pour qui ces nobles reposoirs d'une longue existence ne sont jamais que les marches d'un escalier. Ils gravissent toujours. Et jamais ils ne résident. Il faut avoir une nature bien ingrate, et une bien pauvre âme, (s'il est encore permis de se servir ici et

pour un tel sujet de ce beau nom d'âme), pour ne pas sentir, dans ces moments solennels, le temps irréversible, pour ne pas au moins enregistrer la date qui se marque. M. Lanson fit sa dernière classe. Il adressa à ses élèves une espèce d'allocution, d'un tel ton, leur disant qu'ils pensaient bien qu'il était bien content de les quitter pour aller à l'École Normale, que ces gamins en furent tellement blessés qu'aujourd'hui encore, à bientôt vingt ans de distance, ils ne peuvent m'en parler sans se mettre en colère tout d'un coup du sentiment qu'ils eurent de se trouver en face d'un homme mal élevé.

La deuxième carrière de M. Lanson, sa carrière dans l'enseignement supérieur est trop célèbre pour que j'y insiste. Elle est même plus que célèbre, elle est connue. Et il est juste qu'elle soit connue, car elle est typique. Mais alors, si elle est un type, il faudrait, pour la présenter dans toute sa valeur, en faire, et tout au long, un exemple éminent dans un dialogue. J'étais justement à l'École Normale quand M. Lanson y vint enseigner. Je me rappelle encore comme si j'y étais ces longues et ponctuelles et sérieuses leçons sur l'*histoire du théâtre* français, qui nous plongèrent dans une stupeur d'admiration. Je le dis sans ironie aucune. Je n'ai pas envie de rire; et on peut m'en croire. Ça, c'était du travail. Il avait lu, il connaissait tout ce qui s'était publié ou joué ou l'un ou l'autre ou l'un et l'autre de théâtre en France ou en français jusqu'à Corneille. Et des leçons d'une composition et d'une succession admirables. Un tissu d'un serré. Tout se tenait. Il savait tout. Et on savait tout. Si celui-ci avait fait une *Iphigénie*, c'était parce qu'il était petit-neveu de l'oncle de celui-ci qui en avait

ébauché une, et il avait justement trouvé cette ébauche dans les papiers de son beau-frère. Une fois ça s'expliquait par les auteurs, une fois par les comédiens, une fois par les gazettes, et une fois par les tréteaux. Tantôt c'était la faute à la cour, et tantôt c'était la faute à la ville. Tantôt c'était la faute aux gens du roi, (et peut-être au roi lui-même), et tantôt c'était la faute aux bourgeois du Marais. Il y avait aussi l'Église, et l'évêque, qui avaient affaire aux comédiens. Enfin c'était parfait. L'histoire du théâtre français était connue, percée, taraudée. C'était une histoire qui se déroulait comme un fil. L'événement avait les deux bras attachés le long du corps et les jambes en long et les deux poignets bien liés et les deux chevilles bien ligotées.

Il arriva une catastrophe. Ce fut Corneille. Nous allions notre petit bonhomme de chemin tout au long de ce long sentier de l'histoire du théâtre français. Nous aussi nous faisions nos pauvres petits pas l'un après l'autre. Mais si lentement qu'on aille on finit toujours par arriver. Nous arrivâmes en ce pays que l'on nomme Corneille. Comment nous nous cassâmes le nez au pied de cette falaise, voilà ce qu'il faudrait arriver à montrer dans des *Confessions*. Comme un malade qui sent venir la crise et qui se dit que cette fois ce n'est certainement pas cela; et que ce n'est certainement rien; (et il sait bien le contraire); (et il sait bien que c'est cela); et il s'encourage; et il essaye de penser à autre chose; vainement; ainsi nous nous encouragions et nous essayions de nous faire croire que ce Corneille n'était peut-être pas Corneille; qui sait; cette capitale qui se levait à l'horizon, cette capitale sur laquelle nous débouchions, ce n'était peut-être pas la capitale Corneille.

Peut-être qu'en essayant de le prendre comme un autre en effet il serait comme un autre, en effet nous le ferions comme un autre. Qui n'a pas connu la douceur de M. Lanson ignore ce que c'est que du vinaigre sucré; et du fiel en confiture. J'ai encore dans l'oreille la douceur avec laquelle M. Lanson commença de parler de Corneille; essaya de parler de Corneille. Tout le monde comprenait bien que si Corneille se fâchait, ce serait lui Corneille qui serait dans son tort; qui aurait mauvais caractère; qui se serait mis dans son tort. La douceur de M. Lanson était désarmante. Il prononça d'abord ce nom de Corneille sans colère apparente, sans ressentiment, avec la même tendresse, aussi patiemment qu'il avait publié tous les autres noms. C'était bien le même chapelet. Pourquoi fallut-il que ce grain fut si gros. On sentait presque que M. Lanson faisait des avances à Corneille. Il ne demandait pas mieux que d'expliquer Corneille, et de l'épuiser, par le même enfilement des causes secondes. D'autant plus que ce sacré bonhomme, (c'est Corneille que je veux dire), faisait d'abord semblant de se laisser faire, le vieux Normand, (le jeune Normand). Fallait-il qu'il fût roué, et comme Normand, et comme avocat. (Moi aussi, je les manœuvre, les causes secondes). Lui aussi il avait fait semblant de prendre la suite. Lui aussi il avait semé notre chemin de ces premières pièces qui font semblant de prendre la suite. Lui aussi il avait fait semblant de vouloir entrer en série. Lui aussi il avait fait semblant de ne penser qu'à une chose quand il travaillait, qui était de bien entrer à sa place dans une bonne histoire bien faite du théâtre français. Vous savez, ces premières pièces, qui viennent en suivant,

qui s'intercalent bien à leur place dans l'histoire du théâtre français; et qui ne donnaient pas à penser que leur auteur tournerait si mal; et en faveur de qui les professeurs pardonnent tant de choses à Corneille, sans toutefois aller jusqu'à lui pardonner *le Cid* et *Polyeucte;* ces premières pièces qui s'étaient mises à la queue leu leu. Pourquoi fallut-il qu'à ce seul nom de Corneille tout s'évanouît de ce qui avait précédé. Pourquoi fallut-il qu'à ce seul nom de Corneille tout à coup un vent de libération souffla sur nous. Ainsi c'était Corneille. Cette fois on y était. On savait de quoi on parlait. Alors c'était lui, Corneille. On essaya bien de quereller encore *le Cid,* en appelant au secours Guilhem de Castro. Mais tout le monde avait compris que celui qui comprend le mieux *le Cid,* c'est celui qui prend *le Cid* au ras du texte; dans l'abrasement du texte; dans le dérasement du sol; et surtout celui qui *ne sait pas* l'histoire du théâtre français.

Un point d'épreuve aussi grave et sans doute plus tragique dans la deuxième carrière de M. Lanson fut son reniement de Brunetière. Dans cet océan d'ingratitude qu'est le monde moderne je ne connais, et on ne connaît peut-être pas un deuxième exemple d'une telle ingratitude; d'une telle turpitude; d'une telle vilenie. Mais c'est toute une grave histoire, et il ne faudra la conter que dans le grave reculement de la vieillesse.

J'ai commencé un *Brunetière* il y a quelques années, quand il vivait. Je ne pourrai l'achever, et le publier,

que quand dix ou quinze ans auront passé sur la mort de ce stoïcien.

Ils devaient tout à Brunetière. Et un seul lui demeura fidèle. Je ne sais pas si dans toute l'histoire de ce monde moderne, qui sue l'ingratitude, et dont l'ingratitude est la charte et le naturel produit, il existe une seule histoire, un deuxième exemple d'une aussi générale et aussi turpide ingratitude. Ils étaient toute une génération, toute une promotion, tout un banc qui avaient été formés par Brunetière, qui devaient tout à Brunetière, qui sans Brunetière n'existaient pas. Le seul Bédier lui demeura fidèle.

Ce fut une joyeuse histoire, si elle n'avait pas été aussi tragique, et si la mort n'avait pas déjà plané sur ce grand stoïcien, que ce jour, que cette fois que l'on entreprit de nous faire croire que Brunetière *n'était pas capable d'enseigner l'histoire de la littérature française au Collège de France,* et où pour cette chaire qui était je crois la chaire d'éloquence française un homme osa se porter contre Brunetière; et passa. Il en a vu d'autres, depuis, le Collège de France; et sa vertu fut soumise à de plus dures épreuves. Mais dans ce temps-là il était encore un peu puceau.

Les jeunes gens d'aujourd'hui, mon cher Agathon, ne connaissent déjà plus toutes ces histoires. Oui, on entreprit de nous faire croire que, dans ce temps-là, dans cette génération-là, (ou plutôt dans ces générations-là, dans les aînés et les cadets de ce temps-là), il n'y avait certainement qu'un homme qui ne savait pas l'histoire de la littérature française et qui était incapable de l'enseigner. Et cet homme qui ne savait pas l'histoire de la littérature française et qui était incapable de

l'enseigner c'était naturellement Brunetière. Et nous vîmes cette honte, que tout le monde officiel fit semblant de le croire et répandit ce bruit et M. Lanson était déjà du monde officiel. Mais il y eut une deuxième, ou une première question Brunetière, enfin une autre question Brunetière. Ce fut ce tour de passe-passe incroyable par lequel on mit Brunetière à la porte de l'École Normale Supérieure, où il était maître de conférences, et tout ce qu'il y avait de plus légitimement, de plus régulièrement, de plus organiquement, de plus réglementairement, de plus statutairement maître de conférences. Ce fut une assez bonne histoire, mon cher Massis. Car on fit à l'École Normale, uniquement pour faire sauter Brunetière, le coup de la création discontinue. On ne savait pas que le gouvernement de ce temps-là était si cartésien. Je m'explique. Il y avait l'ancienne École Normale, qui était l'École Normale Supérieure. Il s'agissait de la faire continuer en cette École Normale Inférieure, en cette nouvelle École Normale que nous connaissons. Et en outre, (car il n'y a pas de petits bénéfices), il s'agissait dans l'opération de semer Brunetière. Voici comment on procéda. Ce fut une assez bonne comédie, si tant d'injustice, et tant d'ingratitude, et les premières avancées de la mort ne l'avaient rendue aussi tragique. On avait naturellement traité avec tout le personnel de l'École Normale, fonctionnaires et maîtres de conférences, et il faut rendre cette justice au personnel de l'École Normale qu'il ne se préoccupa pas du tout de savoir ce qu'allait devenir l'École Normale mais qu'il se préoccupa vivement de ce qu'allait devenir le personnel de l'École Normale. Il fut entendu que le personnel de la nouvelle École Normale, introduit en

Sorbonne de quelque façon, aurait une situation personnelle, si je puis dire, au moins égale à son ancienne situation; et généralement avantagée; et plus d'avenir. Dès lors la réforme devenait excellente. Et comme on dit viable. Le tout s'effectuait sous la grosse présidence morale, (pour ainsi parler), et bientôt effective de M. Lavisse. C'est tout dire. Ce nom seul était une bonne garantie de trahison. Mais il fallait toujours éliminer ce Brunetière. Et c'est ici que l'on fit le coup de la création discontinue. On ne transporta pas l'École Normale en Sorbonne. Non. Il eût fallu y transporter Brunetière. Non, mes enfants, on supprima l'École Normale; on annula, on *annihila* l'École Normale. Ne pâlissez point, mes enfants, on devait la rétablir quelques instants après.

Vous pensez bien, si on ne l'avait pas rétablie, l'ayant supprimée, nous ne la verrions pas aujourd'hui.

Mais dans l'intervalle, dans la coupure entre sa suppression et son rétablissement elle était passée par un temps de néant et dans ce néant on avait perdu Brunetière.

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. On n'avait pas transporté l'École Normale en Sorbonne; on n'avait pas modifié l'École Normale : c'eût été encore la *continuer,* au sens philosophique de ce mot. On la plongea dans un néant absolu, dans un néant métaphysique. *Ex nihilo ad nihilum.* Puis de ce néant absolu, de ce néant métaphysique par une création absolue, par une création métaphysique on la recréa nouvelle et comme nous la connaissons. Mais dans cette coupure de néant métaphysique ce malheureux Brunetière était tombé. On avait plongé l'École Normale dans le néant, on l'en avait retirée. On l'y avait plongée toute avec

Brunetière, on l'en retira toute sans Brunetière. C'était de sa faute s'il était resté dans le froid intersidéral. Et comme il s'était trouvé ou il devait se trouver quelqu'un pour se présenter contre Brunetière au Collège de France il se trouva aussi quelqu'un, peut-être un ancien élève de Brunetière, pour se faire alors créer par une création adventice, par une création supplémentaire, et complémentaire, et en somme pour prendre la place de Brunetière dans la nouvelle École Normale.

Le parti intellectuel fut très fier de cette invention. S'il y avait eu quelque honneur dans le personnel de l'École Normale, (mais on ne voit pas bien ce que l'honneur serait allé faire sous la présidence de M. Lavisse), ces maîtres de conférence n'eussent point souffert qu'une telle iniquité fût commise à l'égard de Brunetière et dans la personne de Brunetière. On avait été bien content, quelques années auparavant, de faire appel à Brunetière et à la gloire incontestée de Brunetière pour donner de l'éclat à l'ancienne École Normale. La plus simple décence demandait qu'on le gardât, (puisqu'on l'avait demandé), à présent qu'on avait changé de politique. Il y a un tel manque à la plus élémentaire décence à demander à un homme de venir illustrer une maison et ensuite à manœuvrer sournoisement pour éliminer cet homme. C'est tellement donner et retenir. Mais je vais plus loin. Quand même M. Brunetière n'eût pas été l'homme qu'il était, quand même M. Brunetière n'eût pas été Brunetière, quand même il n'eût pas illustré la maison, quand même on ne l'eût pas demandé, quand même on ne l'eût pas appelé, même pour un homme ordinaire, même pour un maître de conférences ordinaire c'est toujours une honte qu'un

corps abandonne l'un des siens. Ces professeurs qui ont montré tant de fois de l'esprit de corps quand il s'agissait d'exercer ou d'installer un gouvernement spirituel, et un gouvernement temporel des esprits, pouvaient peut-être montrer un peu d'esprit de corps cette fois aussi, cette unique fois où par un tour de passe-passe on avait résolu de faire sauter un des leurs. Il est évident qu'ils ne devaient point se prêter à cette procédure, qui était une procédure d'escamotage. Il leur était facile de saisir l'opinion; et l'opinion, seulement avertie, seulement éveillée, n'eût pas laissé faire. Il faut avouer que ces bourgeois et que ces fonctionnaires et que ces grands intellectuels et que ces socialistes patentés manquèrent singulièrement, cette fois, de syndicalisme. Il y a quelque chose de honteux à ce qu'une compagnie laisse tomber un de ses membres; quand même ce ne serait pas Brunetière; quand même c'eût été le plus ordinaire maître de conférences. Mais il y a une double honte à le laisser tomber par un aussi sournois escamotage. Le seul Bédier lui demeura fidèle.

M. Lanson était un des nourrissons de Brunetière; et l'un de ceux qui devaient le plus à Brunetière; et l'un de ceux qui devaient tout à Brunetière. Il ne faudrait pas croire que M. Lanson est une nature ingrate. Aussi longtemps que M. Brunetière fut puissant M. Lanson ne cacha point aux populations attardées l'admiration, le culte, la reconnaissance qu'il avait pour M. Brunetière. Mais quand l'astre de M. Brunetière commença de baisser dans les ciels intellectuels et dans les ciels politiques, et quand ce grand critique et ce grand historien fut entré dans cette pénombre, dans cette grande solitude stoïcienne de souffrance et d'héroïsme qui fit à ses

fins et à sa mort comme une auréole et comme une retraite M. Lanson ne cacha point aux peuples qu'il venait de s'apercevoir que ce Brunetière n'était pas précisément un critique et un écrivain de défense républicaine. La vérité avant tout.

Je ne dirai pas que M. Lanson avait fait sa fortune comme réactionnaire. C'est un mot dont je me méfie; et que je n'aime pas employer. Mais je suis forcé de dire que M. Lanson avait fait une première fortune dans le personnage de ce que M. Lanson nommerait aujourd'hui un réactionnaire. Ce n'est pas moi, c'est lui, s'il faisait un retour, qui se nommerait ainsi. Et aussitôt qu'il fallut, c'est-à-dire un peu après que le danger eut achevé de disparaître, il refit sa fortune, ou il fit une deuxième fortune, dans la défense républicaine. Peu m'importe après cela que l'homme soit fort ou qu'il ne soit pas fort. Qu'est-ce que ça fait, d'être fort. Pour moi rien ne compte à côté de cette basse et de cette sournoise ingratitude, et de ce reniement d'un maître devenu malheureux. Qu'importe les habiletés; et les réussites des habiletés. Qu'importe l'avancement temporel. Qu'importe qu'un homme fasse ou ne fasse pas une grande carrière. Qu'importe l'œuvre même, (j'entends pour ceux qui font des œuvres). C'est dans l'envie et l'ingratitude que se mesure un être. Tout disparaît devant ces recroisements d'ingratitude et devant cette renégation d'un maître et d'un père devenu malheureux. Qu'importe après ça le talent et les ambitions couronnées.

Ce reniement de Brunetière était d'autant plus sot, et cette méconnaissance, qu'on ne saurait trop le redire, Brunetière était un des leurs. C'est ce que j'avais essayé

de marquer dans ce *Brunetière* que je ne suis pas près de donner. Seulement il était honnête; et c'est cela qui les gênait.

On ne peut même pas dire, ce serait une mauvaise défense mais enfin ce serait une défense, ils ne peuvent même pas dire qu'en combattant sournoisement Brunetière, en évinçant sournoisement Brunetière ils combattaient, ils évinçaient un adversaire et un ennemi. Ils reniaient leur auteur et leur père. Brunetière était un homme de chez eux, un homme d'eux; ou plutôt et plus exactement encore eux étaient des hommes de Brunetière. C'est ce que j'avais montré dans ce travail, et ce qu'il était facile de montrer. Ce grand chrétien, ce grand catholique, et surtout ce grand stoïcien était originairement et au fond et resta toujours un homme de la mentalité scientifique. Car enfin c'est lui, avec son évolution des genres, qui avait inventé de mettre le génie en histoire naturelle. Or ce n'est pas seulement cela qui est faux, c'est cela qui est dangereux. Il y a des parentés profondes entre le génie et la grâce. Elles, (le génie et la grâce), elles n'ont point seulement le même mode, le même imprévu incalculable, et le même jaillissement. Elles ont la même origine, étant de deux créations, étant deux créations fort apparentées. Elles ont deux sources apparentées et ce même mode de sourcement et de ressourcement. Elles ont cette même gratuité. Elles ont ce même découlement. Elles ont ce même arbitraire. Elles ont ce même poussement. Elles ont dans l'humanité, et quelquefois dans l'homme, ce même battement d'intermittence. Elles ont le même coup de portée. Je l'ai dit souvent, leurs querelles sont la même, ou du moins ce sont des querelles fort

conjointes. Quand on met le génie en histoire naturelle, conjointement on met la sainteté en histoire naturelle. Et on entre dans le royaume des malacologies.

Quand donc ils combattaient, quand ils évinçaient sournoisement Brunetière, ils n'avaient pas même cette excuse de combattre et d'évincer sournoisement un adversaire et un ennemi. Ni un ennemi de leurs idées, ni un ennemi de leurs personnes. Ils combattaient leur propre père, et leur propre auteur, et l'homme de leur bord qui avait plus de talent qu'eux. C'est dire que c'était de l'envie sous sa forme la plus pure. Combattre un ennemi, même un ennemi intellectuel, ce peut être grand. *Combattre un ennemi pour le salut de tous.* Mais eux ils combattent les amis aussi, et quelquefois les amis surtout, quand il s'agit de leur propre avancement.

Or il est évident qu'aujourd'hui et même déjà depuis quelques années, (cette formule, ou enfin cette syntaxe est un peu allemande, mais M. Lanson me la pardonnera), M. Lanson ne se contente plus de cette deuxième double carrière qu'il faisait dans la science et dans l'enseignement supérieur. (Car ces deux-ci, qui vont si souvent socialement ensemble, sont encore deux). Après cette première carrière qu'il fournit jusqu'à quarante ans dans l'enseignement secondaire, après cette deuxième double carrière qu'il fournit jusqu'à cinquante-cinq ans dans la science et dans l'enseignement supérieur, M. Lanson est évidemment résolu à tâter d'une troisième carrière. Après vingt ans d'enseignement secondaire,

après quinze ans de science et d'enseignement supérieur, il a commencé il y a deux ou trois ans une carrière de journaliste, et de publiciste, et de chroniqueur, et de critique; et d'écrivain pour le monde; et pour tout le monde.

Il en est libre. Tout le monde est libre. Mais ici nous arrivons à ce peu que je voulais dire. Nous arrivons à un deuxième cas Langlois, à un deuxième cas Lavisse. Ou plutôt nous revenons au même cas Langlois, au même cas Lavisse sous une nouvelle forme. Et comme nous avons eu à défendre M. Lavisse contre M. Langlois, tout ainsi nous avons à présent à défendre M. Lanson et contre M. Lanson et contre M. Rudler. Mais ici il faut que j'ouvre une parenthèse.

Si j'étais professeur en Sorbonne et par conséquent si j'étais résolu comme tout le monde à voter pour M. Lanson aux prochaines élections décanales, je ne serais pas très fier de ce que fait M. Lanson depuis quelques années. Et il n'est pas besoin d'écouter aux doubles portes pour savoir qu'un certain nombre de professeurs de la Sorbonne, futurs électeurs de M. Lanson, en effet ne sont pas très fiers de ce que fait M. Lanson depuis quelques années. Je m'explique.

Las de l'enseignement secondaire, M. Lanson s'était fait de science et d'enseignement supérieur. Las de science et d'enseignement supérieur M. Lanson s'est mis depuis quelques ans à faire un peu de tous les métiers. Ses activités sont débordantes. Il s'est fait conférencier, il s'est fait journaliste, il s'est fait exportateur. On se demanderait quand ces hommes-là travaillent, si l'on ne savait qu'ils sont tous comme Napoléon.

Entre nouveaux métiers, (et entre autres métiers de surcroît), M. Lanson s'est fait, M. Lanson a entrepris deux métiers qui ne sont point des sinécures et qui emplissent généralement chacun leur homme. M. Lanson les a pris tous les deux. Il s'est fait chroniqueur dramatique. Et il s'est fait chroniqueur littéraire. Deux fois par mois il rend compte du théâtre dans la *Grande Revue*. Toutes les semaines il rend compte de la littérature dans le *Matin*.

De ce qu'il fait dans la *Grande Revue* je n'ai rien encore à dire ici, je veux dire dans cette parenthèse. Non seulement la *Grande Revue* est une maison fort honorable, mais M. Lanson y tient la place qu'il y doit avoir. Il y tient une rubrique, régulière, à sa place, et il la tient fort honorablement, et cette rubrique est elle-même à sa place, et considérée. Je ne vois vraiment rien là qui puisse choquer la Sorbonne.

Je n'en dirai pas autant de ce qui s'est passé au *Matin*. Quand le *Matin* nous eut annoncé un peu pompeusement qu'il allait s'attacher M. Lanson, nous comprîmes tous que M. Lanson allait créer dans le *Matin* une rubrique littéraire, un feuilleton tout entier comme tous les grands feuilletons des journaux. C'était une tentative qui promettait d'être intéressante. Et nous sommes si peu mauvais que nous nous promettions de la suivre avec intérêt. Introduire dans un journal d'énorme tirage et de très grand public, ou plutôt de tout le public, un feuilleton littéraire. Je crois que ce ne serait pas impossible. Quel ne fut pas notre étonnement quand nous trouvâmes en quatrième, ou en cinquième page du *Matin*, ou en sixième, ou en septième, ou en huitième, parce qu'il n'y en a pas de neuvième, ces

espèces de crottes de bique perdues dans les *communiqués* des petits théâtres et dans les annonces des couturiers et dans les insertions payantes des éditeurs. Il y a là un sans-gêne, une confusion blessante, si M. Lanson pouvait être blessé, et qui a certainement beaucoup blessé la Sorbonne. Il y a là une volonté de relégation. Moi-même, et on sait si je n'aime pas M. Lanson, et peut-être la Sorbonne, je suis blessé, et pour lui, et pour elle, quand je le vois mêlé aux divettes et aux couturiers, et assimilé aux divettes et aux couturiers. Et qu'il s'y essaye à faire quelques maigres grâces. Ils ont eu beau faire, et ajouter les politiques aux politiques, et les dérogations aux dérogations, et les déchéances aux déchéances, nous avons gardé malgré tout une certaine idée de ce que c'est que la Sorbonne et de ce que c'est qu'un professeur en Sorbonne. Nous avons gardé dans la tête une certaine résonance, une certaine mémoire de résonance de ce que c'est qu'un professeur (et bientôt le doyen) à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Nous sommes blessés qu'un homme qui a ces titres (ou qui va l'avoir), et qui a un aussi gros volume universitaire, et qui nous représente tout de même en un certain sens, qui est en un certain sens et réellement notre mandataire envers le grand public, notre représentant, notre avoué envers le gros public, envers le commun public, et d'autant que lui-même, y allant, avec son titre, solennellement, annoncé comme tel, allant dans ce journal, sous tout son titre, s'y est officiellement constitué le représentant des lettres et de l'Université. Alors nous nous sentons blessés, qu'il se laisse ainsi traiter, dans ce grand journal que nous lisons tous les matins, et

qu'en lui il nous laisse ainsi traiter, (car il a beau faire, dans ce journal il est tout de même un ambassadeur des royaumes spirituels), et même qu'en lui il laisse ainsi traiter la Sorbonne.

Il y a des représentations involontaires; et fatales; et naturelles. Il y a des délégations inconscientes. Il y a des responsabilités qui sont dans le fait. Quelles que soient nos divergences dans les républiques intellectuelles, quelles que soient entre nous nos contrariétés mêmes, il est évident qu'en face d'un certain grand public, et en face d'un journal comme le *Matin* nous sommes tous solidaires, nous sommes tous du même métier, je ne suis pas suspect dans ce que je vais dire : nous sommes tous des intellectuels et M. Lanson est et s'est fait et il est en fait le représentant de nous intellectuels dans ce journal. Or, par le ministère, par le mécanisme de cette représentation nous y sommes vraiment trop maltraités. Sous cette figure, sous cette signature on nous y manque un peu trop de respect. Je sais qu'un assez grand nombre de professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris sont extrêmement blessés non pas tant de ce que leur collègue et bientôt leur doyen se soit fait journaliste que de ce qu'il se soit fait petit journaliste et de ce qu'il ne se soit pas fait respecter comme journaliste. Il y a en Sorbonne un certain nombre de professeurs, et c'est presque la majorité, qui travaillent. Naturellement ce n'est pas ceux que l'on connaît; ce n'est pas ceux qui font du bruit; mais enfin ce sont ceux qui sont, et qui font la Sorbonne. Ils ne sont pas seulement sourdement mécontents, ils sont extrêmement blessés que leur collègue et bientôt leur doyen, que leur représentant

soit traité comme un petit garçon au vu de tout le monde dans un aussi grand journal. Ils ne sont pas tous des Andler. Il n'y en a qu'un. Mais, à défaut de son talent, à défaut de sa valeur, tous ont cette honnêteté propre de Andler. Ils travaillent comme lui, chacun à sa mesure. Leur méthode est bonne, ou elle est mauvaise, c'est une tout autre question, que nous avons traitée, sur laquelle nous reviendrons peut-être. C'est affaire à eux, et c'est affaire entre eux. S'ils n'aboutissent point, ou s'ils aboutissent à des résultats fort éloignés de ce qu'ils croient, et fort inférieurs à ce qu'ils croient, c'est une question de méthode, au moins ils sont fidèles à leur méthode. Au premier degré ils sont scandalisés que leur collègue et bientôt leur doyen se soit fait journaliste. Mais au deuxième degré ils sont blessés que, s'étant fait journaliste, il se soit laissé traiter à ce point comme un petit garçon et avec tant de désinvolture. Il est vrai que depuis quelque temps on lui a fait un rez de chaussée. Mais ce rez de chaussée plein de fioritures typographiques art nouveau, plein d'enjolivements *modern style*, au bas de la grande page du samedi de la femme, ou d'une autre pareille, est lui-même l'objet, et comme la résidence, d'une perpétuelle injure typographique. Il y a là-dedans une dérision, un mépris du spirituel, insoutenable. Et un mépris typographique, le pire de tous, de ce que c'est qu'un professeur, et un critique, et même de ce que c'est qu'un article de journal. Et ce qui fait surtout mauvais effet, c'est qu'on lui mette au bas de son article, et dans les mêmes colonnes, les annonces payées des éditeurs. Nous nous sentons tous bernés par ce sans-gêne, par ce qu'il a de commun, de grossier, par ce sans façon, par cette

manière de traiter, et encontre par cette manière de se laisser traiter. On nous fait injure à nous tous, à tous qui en un certain sens et en face du grand public, sommes du même métier, à nous tous qui sommes du spirituel, à la Sorbonne et à nous ensemble, et c'est à quoi on ne s'attendait pas.

Je ferme ici cette parenthèse. C'est assez avoir défendu l'honneur de la Sorbonne. J'en ouvre une aussitôt. En citant tous ces noms je m'aperçois, et ceci est tout à fait caractéristique de la situation actuelle, que toutes les sections n'ont pas des patrons en Sorbonne, et il est très intéressant de voir quelles sont les sections qui ont des patrons et quelles sont celles qui n'en ont pas. Les patrons valent ce qu'ils valent, mais au moins ils sont les patrons. Ils sont ce qu'ils sont. Nous pouvons les aimer. Nous pouvons ne pas les aimer. Mais il est déjà très notable qu'il y en ait, et c'est une plus grande misère encore que dans des sections il n'y en ait même pas. Ils valent ce qu'ils valent, mais dans cette énumération que nous établissions peu à peu on peut dire que Lanson, comme il est, est le patron du français, que Lavisse, (comme il est), est le patron de l'histoire, que Brunot est le patron de la grammaire, et éminemment que Andler est le patron de l'allemand, et déjà on en voit pousser un petit qui sera le patron de l'anglais. Et il y a d'autres disciplines au contraire qui n'ont pas de patrons. Et la reine de toutes les disciplines n'a pas de patron en Sorbonne. C'est un fait extrêmement remarquable que la philosophie ne soit pas représentée dans l'assemblée des dieux, que la philosophie n'ait pas de patron en Sorbonne. Car il est évident que M. Durkheim n'est point un patron *de la* philosophie, mais un patron

contre la philosophie. Rien ne trahit mieux, rien ne saurait mieux exprimer cette aversion, et non pas seulement cette indigence, cette terreur que la Sorbonne a actuellement de tout ce qui est de la pensée. Et je la ferme, (ma parenthèse).

Ici je découvre que je suis bien embarrassé. Pour mon algèbre. Dans un précédent cahier j'avais innocemment nommé *L* M. Langlois. (Parce qu'il ne m'était pas inconnu). (Il m'était même donné). Et à son *L* je lui avais mis des indices littéraux. Mais si je désigne par *L* et même par *La* M. Langlois, comment désigner M. Lanson; et comment désigner M. Lavisse. Voilà de grandes complications. Il faut certainement qu'il y ait là une loi sociologique. Pour que tous ceux de nos maîtres qui forcent notre attention commencent par *La*. Voilà encore un sujet, monsieur Durkheim, pour une thèse complémentaire.

Ici nous aboutissons à tout ce que je voulais dire. Ici nous retrouvons, ici apparaît le même retournement des situations qui apparaissait dans le cas de M. Lavisse (et de M. Langlois) exposé au jugement de M. Langlois. De même que pour nous M. Lavisse *peut* être un historien et qu'il ne *peut pas* en être un pour M. Langlois, de même que pour nous M. Langlois *peut* être un pamphlétaire, et qu'il ne *peut pas* en être un pour M. Langlois, tout ainsi pour nous M. Lanson a parfaitement le droit de faire une troisième carrière, et nous la lui souhaitons bonne, mais il n'en a pas le droit pour M. Lanson et pour M. Rudler.

Il faut ici que nous défendions M. Lanson contre M. Lanson et contre M. Rudler.

Nous nous voulons bien que M. Lanson fasse une

troisième carrière. C'est M. Lanson deuxième carrière, c'est M. Rudler qui ne veut pas.

Nous nous voulons bien que M. Lanson soit chroniqueur et critique dramatique et littéraire. C'est M. Lanson scientifique, et c'est M. Rudler qui ne veut pas.

Car M. Lanson, quand il fait toutes les quinzaines sa chronique dramatique et toutes les semaines sa chronique littéraire, il fait comme tout le monde, M. Lanson : il n'a point épuisé toute la littérature et toute la documentation sur chacune de ces pièces et sur tout ce théâtre ni sur chacun de ces livres et sur toute cette littérature. Il fait comme tout le monde, il fait ce qu'il peut. Je ne dis pas que ce soit mal. Mais c'est nous qui ne disons pas que ce soit mal. *Sa* méthode dit que c'est mal ; et que ce n'est pas ça du tout.

M. Lanson n'épuise pas la littérature et la documentation de tout ça. Il va voir jouer les pièces. C'est déjà fort honnête. Tout le monde ne pourrait pas en dire autant. Il lit évidemment ces volumes dont il parle. Enfin il lit comme on lit pour un compte rendu. C'est bien. C'est honnête. Mais c'est tout ce qu'il y a de plus étranger à ce que l'on nous a nommé la méthode.

Qu'il y ait une autre compétence que celle qui résulterait de la méthode d'épuisement, qui le nie, c'est notre thèse même, mais c'est M. Lanson qui le nie. C'est M. Rudler qui le nie. Que M. Lanson puisse avoir acquis cette compétence, moi je veux bien. C'est eux qui ne veulent pas. Ou plutôt ils voudraient bien peut-être. Mais ils ne peuvent pas bien vouloir. Que la réflexion, les propos, le commerce, la méditation et tout un certain climat intellectuel, (et une simple bonne lecture des textes), fassent plus qu'un épuisement de

documentation et qu'un épuisement de littérature que d'ailleurs on n'atteint, que d'ailleurs on n'obtient jamais, c'est cela qui est notre thèse, et nous voulons bien que M. Lanson en bénéficie. Mais c'est M. Lanson, et M. Rudler qui le lui défendent.

Nous voulons bien que M. Lanson travaille en honnête homme et en homme de bonne compagnie. C'est M. Lanson, c'est M. Rudler qui veulent le forcer à travailler en scientifique.

Seulement, et c'est toujours le cas Langlois, si M. Lanson vient parmi nous, qu'il y soit le bienvenu, mais qu'il soit comme nous. S'il fait comme nous, qu'il soit comme nous. S'il est entendu qu'il n'y a qu'un Français de plus en France, tout le monde s'en réjouira. Mais s'il vient parmi nous qu'il soit un homme comme nous. S'il vient dans cette libre cité, qu'il y soit un simple citoyen. S'il vient dans cette confraternité, qu'il y soit notre confrère.

Nous serons d'autant plus heureux de le recevoir que nous voyons bien qu'il a déjà beaucoup gagné, comme confrère, sur ce qu'il était comme scientifique. Il faut le dire : il est devenu gentil. Il est notamment devenu très gentil envers tous les membres de l'Académie française. Qu'ils fassent du théâtre, qu'ils fassent des romans, ils trouvent le critique dramatique et le critique littéraire également bienveillant. Corneille n'avait pas toujours trouvé bienveillant le deuxième M. Lanson. M. Rostand, M. Donnay trouveront toujours bienveillant le troisième M. Lanson.

Il est évident que, de deuxième, M. Lanson s'est beaucoup amendé pour devenir troisième. On dit toujours du mal du public. Et qu'il est frivole. C'est

entendu. Mais, comme il est, il nous sauve tout de même, car il impose à ceux qui l'affrontent une certaine tenue de bonne compagnie, une certaine bonne volonté, et la première des vertus, une certaine bonne humeur. Depuis que M. Lanson affronte le véritable public il est beaucoup plus devenu un homme de compagnie. Il est beaucoup plus agréable à lire et en outre voici qu'il prend peu à peu le souci d'intérêts communs, d'intérêts généraux qui, ci-devant, lui échappaient.

Car c'est encore un bénéfice de cet accès au public, de cette allocution directe au grand public qu'on aperçoit directement aussi, brusquement, presque brutalement ces grandes nécessités, ces impérieux besoins, ces intérêts généraux auxquels le *scientifique* dans son cabinet peut demeurer indifférent. Le troisième M. Lanson, celui des chroniques dramatiques et des chroniques littéraires, est beaucoup plus partisan de la culture, et du latin, que ne l'était le deuxième, et surtout il est beaucoup plus patriote. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

Tout ce que nous demandons, et c'est bien simple, et il sera le premier je pense à nous l'accorder, puisque, pour devenir écrivain, il a été forcé de renoncer à la méthode scientifique, comme tout le monde, tout ce que nous demandons c'est que dans le même temps on n'essaie pas de nous faire croire qu'il est devenu écrivain en gardant la méthode scientifique et par le ministère de la méthode scientifique, et ainsi que généralement on peut devenir écrivain en gardant la méthode scientifique et par le ministère de la méthode scientifique.

Que nous ayons un nouveau confrère, qui ne s'en

réjouirait. Tout ce que je demande, c'est de n'être pas forcé de l'appeler : *monsieur le doyen*.

Et tout ce que nous demandons, c'est qu'il vienne chez nous comme un autre et qu'il ne s'y transporte point en bloc avec cette séquelle de jeunes gens qui le traitent comme un supérieur universitaire. En lettres il y a peut-être des maîtres et il y a certainement des patrons. Il n'y a pas de supérieurs universitaires.

Cette *Revue Critique des Livres Nouveaux* met sur sa couverture le paquet de noms suivant et dans la disposition suivante :

PRINCIPAUX RÉDACTEURS :

MM. **Charles Andler**, professeur à la Sorbonne. — **L. Blaringhem**, chargé de cours à la Sorbonne. — **Camille Bloch**, inspecteur général des Archives et des Bibliothèques. — **E.-Ch. Babut**, professeur à l'Université de Montpellier. — **E. Brucker**, professeur au Lycée de Versailles. — **Raoul Blanchard**, professeur à l'Université de Grenoble. — **J. Bury**, professeur au Lycée de Lyon. — **L. Cazamian**, maître de Conférences à la Sorbonne. — **A. Cahen**, inspecteur de l'Académie de Paris. — **L. Gallois**, professeur à la Sorbonne. — **L. Houllevigne**, professeur à l'Université d'Aix-Marseille. — **Ch.-V. Langlois**, professeur à la Sorbonne. — **G. Lanson**, professeur à la Sorbonne. — **J. Marsan**, professeur à l'Université de Toulouse. — **D. Mornet**, professeur au Lycée Carnot. — **Dr J. Philippe**. — **E. Pottier**, membre de l'Institut. — **S. Reinach**, membre de l'Institut. — **G. Renard**, professeur au Collège de France. — **Ch. Seignobos**, professeur à la Sorbonne. — ETC.

Quand une revue met sur la première page de sa couverture un tel paquet de noms, ainsi présentés, c'est évidemment qu'elle veut créer une impression d'un faisceau de garanties. Tout ce que nous demandons, c'est

que ce faisceau et cette impression et ces garanties n'accompagnent pas chacun de ces noms dans les plus libres aventures. Tout ce que nous demandons c'est que cet appareil n'accompagne pas chacun de ces auteurs dans toutes ses manifestations. Et quand M. Lanson fait en trois mois un livre sur l'Amérique, tout ce que nous demandons c'est que dans cette revue M. Rudler n'essaie pas de nous faire croire que c'est encore de la méthode.

Si M. Lanson a le droit de voir l'Amérique au lieu d'épuiser la littérature et la documentation sur l'Amérique, j'ai le droit de lire Corneille et de lire *Polyeucte,* au lieu d'épuiser la littérature et la documentation sur Corneille et sur *Polyeucte.*

Si M. Lanson a le droit de traiter directement l'Amérique, j'ai le droit de traiter directement Corneille et *Polyeucte.*

Si M. Lanson a le droit de découvrir l'Amérique, j'ai le droit de découvrir Corneille et *Polyeucte.*

Ce sera lui et nous à nos risques et péril. Mais le risques et péril est de règle dans notre méthode.

§. — J'ai fait beaucoup de métiers. Il est certain qu'il y a une méchanceté propre, dont on n'a aucune idée ailleurs, que l'on ne peut pas même imaginer ailleurs, qui fleurit dans un certain monde de la Sorbonne. On ne la trouve point dans le peuple, on ne la trouve point dans le reste de la bourgeoisie. On ne la trouve ni chez les paysans, ni chez les ouvriers, ni chez les journalistes, ni chez les politiciens. On ne la trouve ni chez les typos ni chez les maîtres imprimeurs. On ne la trouve ni chez

les éditeurs ni chez les libraires. On ne la trouve point chez les commerçants ; ni chez les industriels. On ne la trouve que chez les docteurs. Depuis que M. Lanson fait un métier de droit commun, depuis qu'il s'adresse à un public de droit commun il est notoire qu'il s'est déjà beaucoup dépouillé de la méchanceté professorale.

§. — Je repense à la méthode de M. Langlois et de M. Babut. Tout ce qu'il leur faut, c'est qu'il n'y ait pas des héros et des saints. Modernes, ils sont également contraires à la grandeur païenne et à la grandeur chrétienne. Tout ce qu'ils demandent c'est que les deux grandeurs antiques, la grandeur païenne et la grandeur chrétienne, la grandeur héroïque et la grandeur de sainteté soient également diminuées, soient également atteintes, soient également rendues suspectes. C'est la grandeur même qui les blesse; qui leur fait mal. S'ils étaient sincères, ils nous désagrégeraient nos héros et nos saints, c'est entendu, mais ils nous découvriraient d'autres grandeurs; que nous peut-être nous ne soupçonnons pas. Et ils nous découvriraient même des héros et des saints que nous-mêmes nous ne soupçonnons peut-être pas. Mais il n'y a pas de danger. C'est la grandeur même qu'ils ne peuvent pas supporter. Ils veulent bien retirer toujours à l'idée que nous avons de l'homme et du monde et jamais ajouter. Ils désagrègent les grandeurs qu'il y a. Mais il n'y a pas de danger qu'ils nous découvrent des grandeurs que nous ne connaissons pas. Ils veulent bien que l'homme et l'humanité perde toujours, mais ils ne veulent pas qu'elle gagne

jamais. Comment se fait-il, depuis le temps qu'ils travaillent, qu'ils n'aient jamais trouvé un héros ni un saint que nous eussions oublié de chômer.

S'ils étaient sincères, s'ils travaillaient pour ainsi dire aveuglément, sans une arrière-pensée d'iniquité et de dénivellation, il arriverait fatalement, par le jeu automatique de la loi des grands nombres, que également tantôt ils découvriraient que nous nous sommes trompés, (dans leur système), en ce sens que nous aurions pris pour des héros et pour des saints des hommes qui ne l'étaient pas, et tantôt ils découvriraient que nous nous sommes trompés, (toujours dans leur système), en ce sens contraire qu'il y aurait eu des héros et des saints que nous n'aurions pas connus. Je me place ici dans leur système. On sait assez qu'il n'est pas le nôtre. Mais ce que je veux démontrer ici, c'est que dans leur système même ils ne sont pas sincères, dans leur système même ils ne tiennent que l'une des deux parties, celle qui répond à leur instinct, à leur goût de bassesse.

Voici ce que je dis : Leur système est un système de constante revision de tous les procès d'héroïsme et de tous les procès de sainteté par une méthode qui est la méthode de l'épuisement indéfini du détail historique. Que leur méthode puisse aboutir, et qu'elle-même elle saisisse la réalité, et qu'elle-même elle donne des résultats épuisants, nous avons assez dit que nous ne le pensons pas. Mais ce n'est pas aujourd'hui la question. Ce n'est pas aujourd'hui le débat. Je les poursuis au second degré. Je les poursuis chez eux, dans leur propre système. Je dis que chez eux et dans leur propre système ils se mentent à eux-mêmes (et qu'ainsi à nous ils nous mentent au deuxième degré), je dis que chez eux et

dans leur propre système ils ne tiennent le coup que d'un côté, ils ne font que l'une des deux parties ; et qu'ils négligent constamment la contre-partie ; et qu'ils savent bien pourquoi.

Si chez eux dans leur système ils étaient constants, si chez eux dans leur système ils étaient sincères avec eux-mêmes le hasard ne jouerait pas toujours dans le même sens, la loi des grands nombres ne jouerait pas toujours dans le même sens. Tantôt ils nous démoliraient un héros ou un saint. Et tantôt ils nous découvriraient, ils nous institueraient héros ou saint quelque inconnu. Le hasard jouerait dans les deux sens. La loi des grands nombres jouerait dans les deux sens. Tantôt ils nous diminueraient ceux-ci. Mais tantôt ils nous exalteraient ceux-là. Nous perdrions d'un côté. Mais nous gagnerions de l'autre. Il y aurait des balancements. Or ce qu'ils veulent, c'est que nous perdions toujours et que nous ne gagnions jamais. Nous, c'est-à-dire l'homme, le monde, l'humanité ; la création. Ou encore : le prix, la valeur, la hiérarchie. Ou encore : le sacré.

M. Babut, M. Langlois veulent bien démolir saint Martin. Mais comment se fait-il que dans tous leurs immenses travaux ils n'aient jamais trouvé, par contre, un saint que nous ne connaissions pas.

Ils veulent bien diminuer saint Martin, (le diminuer de sainteté). Comment se fait-il que dans tous leurs immenses travaux ils n'aient jamais été conduits à augmenter personne. Comment se fait-il, eux qui connaissent tout le monde, qu'ils ne se soient jamais trouvés mis sur le chemin de quelque accroissement.

La querelle des saints et la querelle des héros envers eux est la même querelle. (Et c'est aussi la querelle du

génie). C'est la querelle de la race et de la grâce. Et c'est la querelle même de la grandeur.

C'est contre eux et leur monde moderne la querelle ensemble de la sainteté et de l'héroïsme; la querelle ensemble de la communion et de la cité.

Pour eux leur système est d'une désagrégation constante. Ils travaillent toujours dans le même sens, qui est le sens de la diminution. Tout ce que l'humanité perd, c'est autant de gagné pour eux. Tout ce que l'humanité laisse aller, c'est autant qu'ils mettent dans leurs greniers. Tout ce que la dignité perd, c'est autant de gagné pour leur indignité. Ils jouent tout le temps à qui perd gagne, mais ils sont deux de jeu. Car tout ce que l'humanité perd, (par leurs soins), c'est eux qui le gagnent.

Tout ce qu'ils veulent c'est qu'on perde de la valeur. C'est une décantation perpétuelle. C'est un abrasement continu. Ils sont comme les eaux. Ils opèrent une érosion continuelle. Tout ce qui dépasse ils ne sont occupés qu'à le déraser. Et de leur marais ils ne font naturellement rien sortir.

Toujours on perd et jamais on ne gagne. Toujours ils prennent et jamais ils ne rendent. Toujours ils en ôtent et jamais ils n'en remettent. Ils ont créé une sorte d'irréversibilité spéciale, d'irréversibilité à leur usage. Par eux le monde descend et ne remonte jamais. La quantité absolue de matière morale, la quantité absolue de valeur, la quantité absolue de dignité diminue toujours et ne reçoit jamais aucun accroissement.

Le mécanisme est simple; et ils ont beau jeu. Comme ce sont dans l'histoire les héros et les saints, (et les

génies), qui ont possession d'état, ils sont comme des montagnes toutes prêtes devant ces perpétuelles déprédations. Les héros et les saints (et les génies) sont comme de grandes belles citadelles sans armes devant ces perpétuelles incursions. Ils sont des grands beaux êtres sans défense. Tout occupés à produire ils ne gardent rien de leur force pour assurer leur propre sécurité. Ils n'ont aucun goût à plaider leur propre grandeur. Ils y seraient maladroits. Ils ne veulent point dépenser de leur grandeur à plaider leur propre grandeur. Ils sont là sur leur base, inébranlables, apparemment inertes, et les autres montent, et font ce qu'ils veulent.

Toutes les pluies du monde n'ajouteront point un millimètre (de hauteur) à une montagne; mais des pluies peu importantes peuvent lui enlever par la cime des mètres et des mètres de hauteur.

Les eaux ne peuvent point accroître une grandeur. Mais les moindres eaux peuvent déliter.

Nulles gloses ne peuvent accroître un texte. Mais les moindres gloses peuvent déliter dans les populations l'intelligence des textes.

Nuls commentaires ne peuvent accroître une vie. Mais les moindres commentaires peuvent déliter dans les peuples l'intelligence d'une grande vie.

Leur *travail* va toujours dans le même sens. Ils se sont faits les archivistes du monde, mais c'est pour dilapider les archives. Ils se sont faits les trésoriers du monde; mais c'est pour dilapider le trésor. Ils se sont faits les comptables de l'humanité. Mais c'est pour augmenter continuellement le *doit* et pour diminuer frauduleusement les avoirs.

§. — Ils espèrent qu'à force de déliter tout ce qu'il y a de grand ils réussiront peut-être, ils finiront peut-être par réussir à tout ramener à leur plat niveau. Et qui sait, c'est peut-être eux qui finiraient par paraître grands. Tout ce que perdent les héros et les saints, (et les génies), ce sont les docteurs qui le gagnent. Les docteurs ne sont intéressés qu'à la diminution du monde. Tout ce qui est perdu pour le texte est gagné pour la glose. Tout ce qui est perdu pour cette belle pierre de taille est gagné pour le commentaire et pour le commentateur.

Mercredi 19 février 1913. — J'ouvre le *Matin* de ce matin. Je finis par y apercevoir le Lanson de cette semaine. Qui le reconnaîtrait dans cette page extraordinaire. C'est une des quatrième, ou sixième, ou cinquième pages, enfin une page sacrifiée. Et alors une page tout à fait hurluberlu. C'est un grand tableau en art nouveau de l'homme fatal et de la femme fatale. Et il y a là surtout une femme fatale qui tient un tiers ou un quart de la page, (en photographie), et qui ne vient pas de l'Académie des Inscriptions. Dans tous ces hommes fataux, dans toutes ces femmes fatales je demande si c'est là la place d'un doyen. D'autant que son feuilleton tout enrubanné d'art nouveau fait corps dans cette page et est typographié exactement dans le même tou. Et pour ce feuilleton même quel titre extraordinaire, courant au-dessus en caractères *art nouveau* : *Mouvement*

littéraire, les idées d'hier et de demain. Tout cela en lettres parfaitement disloquées.

Mouvement littéraire, les idées d'hier et de demain. Je demande si c'est là un titre *scientifique.* Et à quoi ça ressemble. Et de qui est ce titre. S'il est de M. Lanson, comment a-t-il pu inventer un titre aussi plein de battage. Mais s'il est du *Matin* comment M. Lanson a-t-il pu se le laisser imposer. Comment ne se respecte-t-il pas lui-même. Ou comment ne se fait-il pas respecter.

§. — L'étonnement, dans ce petit monde, que l'on ose parler de M. Langlois, de M. Lanson, de M. Lavisse, est cocasse, mais il est sans bornes. Comment, on ose parler d'eux. Comment, on ose les traiter comme tout le monde. Ils veulent bien, eux, parler de tout le monde. Mais ils ne veulent pas qu'on parle d'eux. Babut veut bien qu'on parle de saint Martin, mais il ne veut pas que l'on parle de Babut.

§. — Et alors ils se réfugient dans le respect, ce qui est assez comique. Ces êtres dont la carrière entière est fondée sur l'irrespect, ces êtres à qui l'irrespect a rapporté des fortunes, ils appellent le respect au secours. Ces êtres qui ont fait toute leur carrière en bafouant plus ou moins sournoisement les héros, et les saints, et les génies, ils veulent que l'on ne respecte qu'une seule chose; et que ce soit précisément leur irrespect.

§. — Tout ce qui est perdu pour saint Martin est au fond gagné pour Babut. Mais après ils ne veulent plus que rien soit perdu pour Babut.

§. — Ils veulent bien dévaliser tout le monde. Mais ils ne veulent pas qu'on les dévalise.

§. — Ils veulent bien parler des grands hommes comme si c'étaient des petits garçons. Mais eux ils veulent qu'on les traite comme des hommes considérables.

§. — Ils veulent bien déliter tout ce qui est debout. Mais eux, qui sont temporellement debout, ils ne veulent pas qu'on les délite.

§. — Ils veulent bien diminuer toute grandeur. Mais eux, qui ont les grandeurs temporelles, ils ne veulent pas qu'on les diminue.

§. — Ils veulent bien que l'on commente tout. Mais ils ne veulent pas que l'on commente le commentaire. Ils veulent bien que l'on critique tout. Mais ils ne veulent pas que l'on critique la critique. Ils ne veulent pas que l'on écrive *le pamphlet des pamphlets*.

§. — Et ils ne veulent pas que l'on fasse l'histoire des historiens. Ils veulent bien épuiser l'indéfinité du détail historique. Mais ils ne veulent pas, eux, entrer en ligne de compte dans cette indéfinité du détail historique. Ils ne veulent pas être dans le rang historique. Ils sont comme si les médecins ne voulaient pas être malades et mourir.

§. — Nous, nous pouvons les négliger. Et nous ne nous en priverons peut-être pas. Mais eux, dans leur système, ils ne peuvent pas se négliger. Ni même souffrir qu'on les néglige. S'ils étaient constants avec eux-mêmes, s'ils demeuraient dans leur système, c'est eux qui demanderaient à entrer, à rester en ligne de compte, c'est eux qui nous requerraient de les considérer en ligne de compte historique, de commenter leurs commentaires, de critiquer leurs critiques. De déliter leurs délitements.

Mais ils veulent bien que tout le monde soit enfermé dans leur système, excepté eux. Ils veulent bien que tout le monde soit soumis à leur méthode, excepté eux, et les résultats de leur méthode.

Eux seuls ils veulent être infaillibles; et établir temporellement des résultats éternels.

§. — Rien ne serait acquis, excepté ce qu'ils obtiennent.

§. — Dans notre système, qui est un système de dignité, (et ainsi d'indignité), dans notre système qui est un système de valeur nous pouvons les négliger. Nous pouvons trouver, nous pouvons déclarer qu'ils sont trop petits pour toucher cette armure. Mais eux, les malheureux, dans leur système, qui est un système monoplan, ils ne peuvent même pas se trouver trop petits; pour nous échapper. Il faut qu'ils nous requièrent de nous occuper d'eux. *Ils sont condamnés à se traiter, et à se laisser traiter, et à se faire traiter aussi mal que de simples grands hommes.*

§. — Non, disent-ils, faisant les modestes. Nous nous occupons gracieusement des héros, des saints, des hommes de génie. Mais ne vous occupez pas de nous. — Serviteurs. Dans leur système il faut qu'ils soient du même tissu (historique) que les grands hommes. Ils n'ont pas le droit d'être petits. Ils n'ont pas le droit de se dérober comme petits. Nul n'est petit dans leur système. Dans leur système il faut qu'ils soient traités

et qu'ils se laissent traiter et qu'ils se fassent traiter comme les grands hommes et que ce soient eux-mêmes qui nous en requièrent. Et puis enfin, s'ils sont si petits, quand il s'agit d'être attaqués, d'être commentés, d'être critiqués, pourquoi se sont-ils fait de si grosses places dans l'État.

Pourquoi se sont-ils fait, à eux et à leurs critiques, (je veux dire aux critiques qu'ils font), et à leurs commentaires, de si grosses places temporelles, de si grosses places officielles.

§. — Ils veulent bien être gros pour émarger au budget, pour émarger aux honneurs, pour peser de toute leur grosse masse sur les gloires acquises, sur les réputations faites. Mais ensuite ils veulent être petits pour ne pas être exposés.

§. — Sans même aller jusqu'aux héros et aux saints, dans notre système nous avons le droit de ne pas traiter M. Langlois comme les Estienne et M. Lavisse comme Colbert. Mais dans le système de M. Langlois il faut que nous les traitions tous sur le même plan.

§. — Pendant trente ans ils se sont mis sur le pied de ruiner tout ce qui était debout en France et la France elle-même. Et aujourd'hui nous n'aurions pas le droit

de ruiner cette ruine. Nous n'aurions pas le droit de corroder cette corrosion, d'éroder cette érosion.

Ils ont bien voulu pendant trente ans, depuis trente ans déniveler Dieu, l'Église, la France, l'armée, les mœurs, les lois; et nous aujourd'hui nous n'aurions pas le droit de déniveler M. Lavisse.

§. — Pendant trente ans, depuis trente ans ils ne sont occupés que de déliter tout ce qui a de la grandeur en France. Et nous nous n'aurions pas le droit de nous occuper de leur petitesse.

§. — Trente ans durant ils ont bien voulu essayer de mettre en déliquescence tout ce qui était la force et le nerf de ce peuple. Ils ont tout tenté. Et nous nous n'aurions pas le droit de signaler seulement leur propre déliquescence.

§. — Et j'ajoute que leur surprise n'est pas feinte. Ils sont très réellement scandalisés que l'on ose parler de M. Lavisse. Ils veulent bien qu'on parle de Dieu, des Évangiles, de la foi, de la France. Ils veulent bien qu'on parle (on sait comment) des héros et des saints, et des hommes de génie. Mais oser dire un mot de Lavisse : ils lèvent les bras au ciel.

§. — D'abord ils n'ont pas le droit de lever les bras au ciel. Ce geste est un geste suranné, une survivance des anciennes superstitions. Je signale, (comme je le dois), cette survivance à M. Durkheim. C'est une survivance purement sociologique. On ne me verra jamais manquer à un des devoirs que j'ai envers M. Durkheim. On ne me verra jamais manquer à faire mon rapport à M. Durkheim.

§. — Un tout jeune professeur, à peine sorti de Normale, m'écrit sur le cas Lavisse pour me recommander la charité chrétienne et le pardon des injures. Mon jeune camarade j'ai de la charité chrétienne pour les victimes. Je n'en ai pas dans la même opération, je n'en ai pas dans le même temps et sous le même rapport pour les bourreaux.

Vous vous récriez que ce nom de bourreaux est peut-être un peu bien gros pour nos hommes; que particulièrement ce nom de bourreau est peut-être un peu bien gros pour M. Lavisse. Mais, mon jeune camarade, il y a des bourreaux mous. Il n'y a pas seulement des bourreaux de torture, mon jeune et cher camarade. La misère aussi est un tourment, nous l'avons assez dit; et c'est malheureusement assez vrai. M. Lavisse évidemment ne verse pas le sang. Mais il répand la ruine, mais il verse la mollesse; et la honte; et le ramollissement; et le commun relâchement; et la com-

mune et la basse misère. Sans compter que le sang est tout de même au bout. Car si M. Lavisse et la génération de M. Lavisse avaient réussi à faire de la France ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire des gens comme eux, des mous comme eux, et si profitant de cette universelle lâcheté et de cette commune mollesse et de cette commune bassesse huit cent mille Allemands nous étaient entrés dedans, il y aurait peut-être eu du sang versé, mon jeune camarade.

§. — C'est une erreur que de croire qu'un homme est inoffensif parce qu'il est apparemment un homme de cabinet. Les plus grands désastres, et par suite les plus grands tourments peuvent se préparer dans le silence du cabinet. Celui qui démoralise un peuple peut être, est même certainement l'auteur direct et la cause épuisante des désastres qui peuvent arriver à ce peuple. Si M. Lavisse et si la génération de M. Lavisse avait réussi à faire de la France une basse et molle proie, eussions-nous dû penser, mon jeune camarade, eussions-nous dû continuer à penser que M. Lavisse est un inoffensif homme de bureau, un innocent pédagogue.

§. — Je n'aime pas, mon jeune camarade, et pour dire le vrai je ne veux rien savoir d'une charité chrétienne qui serait une capitulation perpétuelle devant les puissants de ce monde. Je ne veux rien savoir d'une charité chrétienne qui serait une capitulation constante

(du spirituel) devant les puissances temporelles. Je ne veux rien savoir d'une charité chrétienne qui serait une capitulation constante devant les princes, et les riches, et les puissances d'argent. Je ne veux rien savoir d'une charité chrétienne qui serait un constant abandonnement du pauvre et de l'opprimé. Je ne reconnais qu'une charité chrétienne, mon jeune camarade, et c'est celle qui procède directement de Jésus, (Évangiles, *passim*, ou plutôt *ubique*) : c'est la constante communion, et spirituelle, *et temporelle*, avec le pauvre, avec le faible, avec l'opprimé.

§. — Il ne s'agit point ici du pardon des injures, mon jeune camarade, parce qu'il ne s'agit point ici d'injures. Le pardon de l'injure ne joue que quand l'injure joue. Il ne s'agit pas ici de l'injure, il s'agit d'une guerre que nous soutenons. Tout cela ce sont des faits de guerre, mon jeune camarade. Purement et simplement. Ni plus; ni moins. Vous avez certainement appris au régiment ce que c'est que la guerre et l'état de guerre; et le fait de guerre. Je vous ai vu en jeune officier. Vous avez fait deux ans, je pense, dont six mois de sous-lieutenant de réserve. Vous savez votre *théorie*. Vous savez donc ce que c'est que la guerre; et un fait de guerre. Tout cela, mon jeune camarade, c'est la guerre et ce sont des faits de guerre. C'est même une guerre de libération. J'avoue que c'est une des guerres de la liberté. C'est la vieille résistance à l'oppression. Il s'agit de ne pas se laisser écraser, et de ne pas laisser écraser ce pays, et de ne pas laisser écraser ce peuple

sous la plus basse tyrannie spirituelle et même intellectuelle et même mentale qui ait jamais voulu s'exercer par les moyens de force et notamment par les moyens d'un gouvernement temporel. Mon jeune camarade m'accordera peut-être que si la France était aujourd'hui proportions gardées exactement dans l'état où est actuellement l'École Normale nous ne serions peut-être pas frais. Et qu'il y aurait peut-être longtemps que les Prussiens seraient à Suresnes. Et cela, mon cher camarade, ne se fût point accompli peut-être sans quelque trouble et sans effusion de sang.

§. — A moins que vous appliquiez à ces guerres spirituelles, les plus précieuses, les plus poignantes de toutes, (et qui engagent tant les guerres temporelles, qui sont tant les racines des guerres temporelles), à moins que vous leur appliquiez le sophisme pacifique au moment même où tout le monde y renonce en matière diplomatique et militaire. Au moment même où on y renonce universellement en commerce international. S'il s'agit de désarmement, que messieurs les Allemands commencent. Que M. Lavisse cesse d'occuper ce poste d'où il peut organiser le désastre. Nous ne demandons pas même qu'il renonce à tous ses honneurs. Nous demandons seulement qu'il renonce à son commandement, à ce commandement. Qu'ensuite on le comble d'honneurs, si on veut, tout ce que nous demandons, c'est que le plus indigne ne soit pas mis, et laissé, à la tête, et qu'ensuite on ne le remplace pas par un pareil à lui.

§. — Que ces messieurs commencent. Mais occuper une situation comme celle de directeur de l'École Normale quand on est M. Lavisse et qu'on a fait de l'École Normale ce qu'il en a fait, ce n'est pas seulement un défi, ce n'est pas seulement une gageure, c'est un fait de guerre constant. C'est une situation de fait, c'est un état durable qui se décompose à chaque instant en faits de guerre, en instants de guerre incessamment renouvelés. Occuper une telle situation, par cela même, en cela même, et quand même on ne ferait rien de plus, quand même on ne ferait rien de particulier, c'est faire à chaque instant une certaine guerre. Occuper une telle situation d'État. Exercer je puis le dire une telle magistrature. Être à la tête. Tenir un tel commandement, et spirituel, et temporel. Occuper ce point précis de commandement sur tous les jeunes gens qui viennent, à mesure que ces vagues arrivent. C'est là un fait constant, c'est là un acte constant qui se décompose instantanément en une multitude d'agressions. Par cela seul qu'il est là, il nous attaque ; et constamment. Par cela seul qu'il est là, il nous fait du mal ; et constamment. Quand même il ne lèverait pas le petit doigt, (et en effet cet effort doit lui coûter beaucoup), quand même il ne nous chercherait pas constamment il nous cherche, puisqu'il est là.

§. — D'ailleurs il nous cherche. Qu'est-ce que c'est

que cette cérémonie de la Sorbonne où faisant le modeste il a reçu dans son auguste face les congratulations les plus flatulentes. Quel exemple pour la jeunesse que cette apothéose du désastre, que ce couronnement de toutes les désorganisations.

§. — Et vous savez très bien, mon cher camarade, tout ce qui se fait, et tout ce qui se tente, à l'École Normale, contre la France, sous le couvert de M. Lavisse.

§. — Mais comme il est dit que tout ce qui vient de cet homme et que tout ce qui s'adresse à cet homme sera faussé, il faut bien que nous constations que cette cérémonie même fut faussée dans son principe, étant faussée dans son appareil. On y fit en effet venir M. Poincaré, pour donner et à la cérémonie et au jubilaire l'éclat d'une haute manifestation nationale. Et aussi pour couvrir et M. Lavisse et la Sorbonne de la haute autorité d'un homme qui était déjà sensiblement plus qu'un président de la République ordinaire. Je veux dire plus qu'un président ordinaire de la République. M. Poincaré vint à cette dernière. Ce fut évidemment d'une grande habileté, de la part de M. Lavisse et de la part de la Sorbonne. Car ayant parasité tant de mouvements, ils parasitaient en outre, ils parasitaient aussi, ils parasitaient alors le mouvement unanime qui s'est produit contre eux. Ayant profité de tout ils profitaient encore et pour couronner du mouvement pro-

fond qui s'est produit contre eux. Et il faut avouer que pour un dernier coup ce fut un coup suprême ; et un fort beau coup de politique. Et un beau coup de jeu.

§. — Je m'explique. Nous avons peut-être encore le droit de nous expliquer. Ni cette habileté ne nous déconcertera. Ni tant de couverture et l'autorité d'un si grand personnage ne nous fera reculer. S'il suffisait d'inviter M. Poincaré à une cérémonie pour qu'elle devînt sacrée, et pour qu'elle fût soustraite à l'analyse, beaucoup de cérémonies seraient aujourd'hui sacrées, et nous n'aurions pas même le droit de parler des petits cochons du Concours agricole.

§. — Nous oserons donc parler. Nous oserons donc prononcer ce nom même. Quand donc M. Lavisse et la Sorbonne appelait M. Poincaré en Sorbonne pour apporter à la cérémonie Lavisse une consécration qu'elle ne pouvait recevoir de nulle part ailleurs, je dis que c'était un beau coup de politique. Car la politique qui a fait élire M. Poincaré est diamétralement la contraire de la politique qui avait prolongé M. Lavisse pendant ces cinquante ans.

Cette cérémonie Lavisse, comme par hasard, tomba juste le premier dimanche qui suivit le mercredi ou le vendredi de l'élection présidentielle. M. Poincaré était dans toute la jeunesse, dans toute la ferveur des tout premiers jours de la désignation de sa présidence.

La question n'est pas de savoir si M. Poincaré fut l'élève de M. Lavisse et si M. Lavisse reçut M. Poincaré à l'Académie. La question est que le mouvement d'énergie nationale qui porta M. Poincaré à la présidence de la République était diamétralement le contraire du mouvement, ou du repos d'abandonnement national et de désorganisation générale qui fit durer M. Lavisse tout le long de sa prudente carrière. Il n'y a aucun doute sur ce point. M. Poincaré est venu au pouvoir et y reste par un mouvement populaire profond, par un ressaut continué d'énergie nationale qui est bien tout ce que l'on peut imaginer de plus diamétralement contraire au mouvement intellectuel et jauressiste de capitulation, d'abandonnement, de désorganisation qui a constamment fait grossir M. Lavisse pendant les cinquante ans de gonflement de sa fructueuse carrière. Eh bien je dis que faire apporter dans une cérémonie solennelle, pour le couronnement d'une si auguste carrière, précisément le plus haut résultat, la plus haute conséquence, la plus haute poussée, le plus haut aboutissement du dégoût que l'on a soi-même soulevé, je rends les armes et je dis que ça c'est un beau coup de retournement.

§. — Car ce que l'on reproche à M. Lavisse ce n'est point d'être d'un certain parti, c'est d'avoir successivement et en même temps trahi tous les partis. C'est de n'avoir jamais été au fond que du parti de la capitulation, et de l'abandonnement, et de la lâcheté, et de la désorganisation. Au fond, si l'on veut, il était peut-

être plutôt bonapartiste, et il avait pour l'être des raisons qui pour tout autre eussent été honorables. Cela ne l'a pas empêché de soutirer de la République tout ce qu'elle peut conférer d'honneurs. Je dis *honneurs* au pluriel. Autrement, au singulier, appliqué à M. Lavisse, ce mot ferait un mot rayé nul.

§. — M. Poincaré d'ailleurs a été rapidement récompensé de ce qu'il avait fait pour la Sorbonne en allant en Sorbonne assister et malgré lui présider au cinquantenaire de M. Lavisse. Quatre semaines ne s'étaient pas écoulées que de cette même Sorbonne sortait, comme d'habitude, le premier et le plus dangereux mouvement dirigé non pas seulement contre la présidence de M. Poincaré mais contre le service de trois ans, et ainsi, comme d'habitude, contre la France, et aussi, comme d'habitude, contre la République.

§. — Je ne veux point entrer incidemment dans un aussi gros débat que celui de la loi militaire. Mes sentiments sont assez connus. Et mes répulsions et mes inquiétudes. Je veux seulement démonter, et en quelques mots, un certain mécanisme de la domination du parti intellectuel.

§. — Nous sommes faits ici pour aller aux points

précis, aux articulations des mécanismes. Pour les grands courants et pour les généralités les quotidiens suffisent. Nous sommes tenus ici à dire quelque chose, et à ne pas parler de n'importe quoi. Tout le secret de l'invention, de l'intrusion, de la domination du parti intellectuel est dans la liaison extrêmement suspecte de Herr et de Lavisse.

§. — Je ne parlerai de Herr qu'avec une extrême réserve. Il fut un des maîtres de notre jeunesse, certainement le plus pur et le plus confident. Et il y a dans l'apprentissage une telle vertu que je me rappellerai toute ma vie que c'est Herr qui m'a appris à corriger des épreuves. Ce que j'en puis dire, et ce que m'accorderont tous ceux qui le connaissent, amis, ennemis, partisans, adversaires, c'est qu'il est un fanatique et essentiellement, *einseitig*, un unilatéral. Et d'autre part Lavisse est le type même du faible et du double et du fourbe et du bilatéral.

§. — Que Herr ait des liaisons avec d'autres fanatiques, avec d'autres unilatéraux, c'est tout à fait son droit, je puis le dire. Mais j'ai aussi le droit de dire qu'il n'y a rien de si suspect qu'une aussi longue et, il faut le dire, une aussi fidèle liaison que celle qui s'est établie entre ce fanatique et ce faible, entre cet unilatéral et ce bilatéral.

§. — Tout le secret de l'invention et de l'intrusion et de la domination du parti intellectuel est là, dans cette singulière liaison. Tant que Herr travaille dans le fanatisme et dans l'unilatéralité, c'est son droit, pour ainsi dire. Enfin c'est son droit au moins au premier degré. Mais quand Herr gouverne sous le nom de Lavisse, alors je suis forcé de m'inscrire en faux, parce qu'à eux deux, ils jouent double. La Sorbonne et l'École Normale, sous la figure et sous le nom de M. Lavisse, appellent M. Poincaré en Sorbonne et se font revêtir de toutes les grandeurs officielles et pendant ce temps la même Sorbonne et la même École Normale, sous l'action de M. Herr, se font une fois de plus le foyer du parti allemand.

§. — C'est cette dualité qui nous pèse. C'est cette dualité que nous ne supporterons pas, que nous ne laisserons pas conjointe. Nous voulons bien, (au premier degré), nous voulons bien être combattus par M. Herr, nous voulons bien être gouvernés par M. Lavisse. Nous ne voulons pas être combattus par M. Herr sous le nom de M. Lavisse. Nous ne voulons pas être gouvernés par M. Herr sous le nom de M. Lavisse.

§. — Il y a là une dualité insupportable, une dupli-

cité que nous ne supporterons pas. Herr est un homme qui ne peut pas voir un soldat. C'est une maladie, c'est une idée fixe. C'est une phobie, une *psychose*. Et il va falloir encore que M. Dumas s'en occupe. M. Lavisse au contraire se fait entourer de soldats. Alors pourquoi sont-ils conjoints.

§. — Tout le problème est là. Là est le nœud de la difficulté. Quand Herr voit un soldat, il souffre. Quand il en voit deux, il est malade. Et si ces deux soldats sont seulement commandés par un caporal, il souffre le martyre, car il a reconnu l'effroyable autorité militaire. Et il vous dira que c'est une autorité de commandement. L'armée prussienne est peut-être leur adversaire, mais l'armée française est certainement leur ennemie. Ils n'ont qu'une idée, c'est de lui arracher des victimes. Les victimes c'est nous ; c'est vous, c'est moi; c'est l'excellent troupier de deuxième classe. Ils connaissent l'effroyable tyrannie militaire. Quand il voit des soldats danser avec des petites bonnes, il souffre un autre martyre. Car c'est évidemment une contamination du civil par le militaire. Mais les petites bonnes ne peuvent pas danser uniquement avec M. Langlois et uniquement le soir du 14 Juillet. Et M. Langlois ne peut pas valser uniquement avec moi. M. Lavisse au contraire adore les soldats. Il a conduit sa carrière de telle sorte qu'à son enterrement il aura un nombre incalculable de batteries de 75. Alors pourquoi M. Herr forme-t-il un couple avec M. Lavisse.

§. — Là est le danger. Là est le pernicieux. Si le virus de Herr était réservé pour l'usage externe, il serait inoffensif. Mais M. Lavisse est la seringue, qui introduit ce virus dans le tissu même de l'enseignement de l'État.

§. — Tant que le fanatisme est le fanatisme, il n'y a rien à dire, enfin il n'y a rien à dire au premier degré. Et même au deuxième degré il peut être respectable. Mais quand le fanatisme, demeurant intérieurement le même, demeurant le même en son contenu, se glisse sous le mode opportuniste et libéral, et sous le volume opportuniste et libéral, alors il peut être dangereux, alors il peut pénétrer dans l'organisme.

§. — Et en outre c'est toujours ce que je nomme fausser le jeu, jouer double, jouer des deux mains. Jouer sur les deux tables.

§. — Je prends naturellement ce mot de couple au sens où je pense qu'on l'emploie dans les sciences de la mécanique. Ces deux hommes sont tout ce qu'il y a de plus contraire l'un à l'autre. L'un est un fanatique et

l'autre est censément un libéral. L'un est censément un socialiste et l'autre est réellement un bourgeois. Et même un gros bourgeois. Et un gros fonctionnaire. Et un gros personnage. L'un est un anarchiste et l'autre est dans tous les honneurs. Mais sous le couvert et sous le volume du bourgeois, du libéral, du gros fonctionnaire, du gros libérâtre, du gros personnage, c'est toujours l'anarchiste qui se propage et c'est toujours l'anarchiste qui fait son chemin.

§. — L'anarchie a le droit. Enfin je veux dire qu'elle a le droit au premier degré. Mais ce qui n'a pas le droit, ce que nous ne voulons pas, c'est que l'anarchie veuille nous gouverner revêtue des autorités de l'État.

§. — C'est tout le cas de la Sorbonne, j'entends de la Sorbonne actuelle, et c'est toute l'affaire de la Sorbonne actuelle et de la Nouvelle École Normale. Quand la Sorbonne actuelle et quand la nouvelle École Normale ont commencé une action soudaine, à la fois éclatante et sournoise contre le service de trois ans, il faut bien faire attention. C'est toujours le même double jeu. Ils ne nous ont pas dit seulement, ils n'entendaient pas seulement nous dire qu'ils étaient contre le service de trois ans, (eux qui en même temps et par ailleurs étaient professeurs en Sorbonne et dans la nouvelle École Normale ou qui enfin étaient du personnel de ces deux maisons). Non, ils procédèrent avec un ensemble, ils

firent une manifestation, ils y mirent tout un appareil qui disait : Attention, nous sommes un corps et nous agissons en corps. Nous sommes le gardien des intérêts intellectuels et le conservatoire de la pensée française. C'est à ce titre et avec cette solennité que nous entrons tous en jeu, que nous nous engageons en corps contre la loi de trois ans. Ainsi ils retournent contre l'État, contre la République, contre la France, l'autorité même et le temporel qu'ils tiennent de la République, de la France, de l'État. C'est toujours exactement ce même double jeu. Ce sont toujours des anarchistes de gouvernement. Ils sont contre l'État, ils se déclarent en corps contre l'État, ils s'insurgent en corps contre l'État, mais cette déclaration même, mais cette insurrection même, ils ne la font que comme corps de l'État, et au titre d'un corps de l'État. Ce sont des anarchistes d'État. Ils patronnent, ils intronisent, ils introduisent, ils créent l'anarchie, mais pour cela ils mettent des drôles d'habillements, des habillements d'État, des toges, des toques, des simarres, des déguisements, des mascarades, et sur l'épaule des machins en poil de lapin que je ne sais même pas le nom.

§. — La Sorbonne a horreur des soldats, c'est entendu, (à moins peut-être que ce soient des soldats allemands). Mais quand elle se déplace, ou quand madame reçoit, et quand madame fait ses cérémonies, elle ne déplace pas seulement le gouvernement, elle déplace aussi des gardes républicains à cheval français, ou si on préfère des gardes républicains français à che-

val, ou si on préfère des gardes français républicains à cheval, ou si on préfère des Français gardes républicains à cheval. Ou si on préfère des Français à cheval gardes républicains. Et il faut sortir les gants à crispin.

§. — Il y a en Sorbonne (actuelle) et dans la nouvelle École Normale un noyau de gens qui ne veulent pas du nationalisme, à moins qu'il ne soit allemand ; et du militarisme, à moins qu'il ne soit allemand ; et du capitalisme, à moins qu'il ne soit allemand ; et de l'impérialisme, à moins qu'il ne soit allemand ; et du colonialisme, à moins qu'il ne soit allemand. Nous demandons seulement que ces gens et que ce noyau ne fassent point un corps de l'État français.

Ce n'est peut-être pas trop demander.

§. — Et quand ils passent dans les rues dans leurs processions premièrement qu'ils ne m'empêchent point de passer, (moi l'homme en veste, et qui vais à mes affaires), avec leurs escortes, *d'honneur*, et leurs cérémonies et leurs cortèges et *leurs soldats* et leur service d'ordre. Et deuxièmement, s'ils sont anarchistes, qu'ils ne se fassent point régir par le décret de Messidor, et surtout par le décret de Messidor modifié. Je suis extrêmement humilié, moi, de ne pas être régi par le décret de Messidor. Tous les droits que le décret de Messidor me confère, et encore c'est par prétérition, c'est d'être arrêté dans les rues par les haies de soldats, quand il faut laisser passer la Sorbonne.

§. — Ils sont anarchistes, mais ils veulent bien être, tant qu'ils peuvent, dans la Légion d'Honneur. Et aussi haut qu'ils y peuvent monter.

§. — Ils sont anarchistes, mais ils ne laissent rien tomber des prérogatives que l'État leur confère. Et notamment celle, (évidemment négligeable), de passer tous les mois à la caisse.

A notre caisse.

§. — Ils ne sont pas seulement anarchistes de gouvernement, ils sont anarchistes de trésorerie.

§. — Ils ne sont pas seulement anarchistes de trésorerie, ils sont anarchistes de magistrature. Au nom de l'État ils délivrent des diplômes qui commandent presque toutes les carrières et notamment pour ainsi dire toutes les carrières libérales. Ces anarchistes font que par un décret d'État un homme est ou n'est pas exposé ou condamné à mourir ou à ne pas mourir de faim.

§. — Ces anarchistes sont gros fonctionnaires.

§. — Et ils ne se dévêtent jamais de leur autorité, de leurs honneurs, de leurs cérémonies, de leur magistrature, de leurs fonctions. Il faut voir dans une compagnie comme ils regardent celui qui n'est pas universitaire, fonctionnaire, décoré.

§. — Et ils n'en ont pas encore assez. Il faut voir ce qu'ils font pour ajouter à tous ces commandements spirituels et temporels ce que donne de commandement spirituel et temporel un fauteuil à l'Institut, dans n'importe laquelle des sections. Tout disparaît alors, les plus grands intérêts, tout n'est rien, tout n'est plus devant une élection académique.

§. — Les sections de l'Institut, voilà leur patrie, leur foyer, leur drapeau. La France ne compte pas, mais ce fut une grande question de savoir si M. Séaille ou Séailles serait ou ne serait pas de l'Académie des Sciences Morales.

Ça c'était une affaire, et une affaire d'État.

§. — Ils sont anarchistes, mais ils veulent bien entrer

dans les gros mariages d'argent, dans les gros mariages bourgeois, dans les gros mariages des dynasties universitaires, dans les gros mariages de défense républicaine. Et ils ont fait de la Sorbonne une pépinière de gendres.

§ — *Sur la fourberie de M. Lavisse.* — M. Lavisse naturellement n'a pas signé le manifeste des professeurs contre la loi de trois ans. Pour ces sortes de manifestations c'est, dans le couple, Herr qui fonctionne. Mais il a donné une *interview* au *Temps* ou une consultation ou enfin il s'en est laissé prendre une. Cette *interview* est pleine des protestations, des déclarations familières au personnage. Libérales, patriotiques, tant qu'on en veut. Démocratiques, nationalistes, tout ce qu'on veut. Volumineusement équilibrées. On connaît le bonhomme. Mais qu'est-ce qu'il y a de ferme dans cette interview, dans ces déclarations. C'est uniquement ceci, et en queue d'article, comme toujours, qu'il faut encore retrancher un an à l'enseignement secondaire, qu'il faut encore prendre un an à et sur l'enseignement secondaire, qu'il faut encore diminuer, tronquer, décapiter d'un an l'enseignement secondaire; le seul enseignement où actuellement on apprenne quelque chose, le seul enseignement où on donne encore et où on reçoive encore de la culture. C'est bien pour cela qu'ils lui en veulent tant. Et que depuis quinze ans ils font tout ce qu'ils peuvent, plus ou moins brutalement, plus ou moins sournoisement, pour le mettre à rien. Pour le démembrer. On reconnaît là leur vieille haine de l'enseignement secondaire. Pour toutes ces raisons et ensemble

parce qu'il est encore un peu libre, parce qu'il leur échappe encore grandement, parce que des jeunes gens libres y écoutent encore des maîtres libres.

§. — Ces grands anarchistes, qui ne connaissent absolument point les rangs sociaux, il faut voir dans une compagnie comme ils ignorent leur propre rang; et comme ils regardent l'homme qui n'est pas en place, qui n'est pas riche, qui n'est pas universitaire, qui n'est pas fonctionnaire, qui n'est pas dans le gouvernement; l'écrivain.

§. — Tel est le point de mécanisme, telle est exactement l'articulation. Quand on connaît d'autre part la liaison de Herr et de Jaurès, quand on connaît bien tout ce petit monde, grandement dangereux, car il est dangereux précisément à la façon d'un virus, on sait que tous ces mouvements procèdent de Herr et de son entourage immédiat. Ils sont donc, dans leur même origine, dans leur point d'origine en liaison avec Lavisse. Articulés sur lui. Or nous voulons bien, enfin nous voulons bien au premier degré, avoir en face de nous des anarchistes qui soient des hommes libres, des anarchistes qui soient de simples citoyens. Mais nous ne voulons pas, ni au premier ni au deuxième degré, avoir au-dessus de nous des anarchistes qui nous oppriment logés dans les plus gros moyens de gouvernement et même logés dans les plus gros hommes de gouvernement.

§. — J'ai eu tort de trouver que cette liaison de Herr et de Lavisse était suspecte. Elle est singulière, mais elle n'est pas suspecte. Elle est singulière au point de vue droiture, et pour une âme simple, et pour une saine géographie des partis, et pour une saine topographie des esprits. Mais elle s'explique très bien par la psychologie la plus usuelle de la faiblesse. Herr a découvert il y a vingt-cinq ans que son patron était un gros faible. Depuis ce temps-là il le domine. Rien n'est plus simple. Herr qui a des grands bras, des grandes mains, un grand front, des grandes oreilles, une grosse tête en a imposé à Lavisse, s'est emparé de Lavisse, qui n'est que gros. Disons-le, Lavisse l'aime entre tous *pour sa grande bravoure et pour sa haute taille.* En outre Lavisse, qui ne sait rien, a été médusé par cette espèce de polybioetbibliographie de Herr et de son école. Je me trompe, je veux dire *polybioundbibliographie.*

§. — Il ne fait aucun doute que la Sorbonne, dans cette manifestation contre le service de trois ans, a voulu se présenter aux peuples comme le *corps pensant,* comme le réceptacle et comme le tabernacle du travail et de la pensée. Elle a voulu se présenter comme le coffret et comme le temple. Et comme étant responsable de la pensée éternelle. Eux qui méprisent tant le sacré, et qui se sont constitués contre le sacré, ils savent que la pensée est sacrée, et ils veulent s'installer dans ce

sacré, et ils veulent représenter ce sacré, et ils veulent nous gouverner au nom de ce sacré. Comme si tous les laboratoires de pensée n'étaient pas en dehors d'eux et comme si eux ils n'étaient pas contre tous les laboratoires de pensée. Comme si tout ce qui se pense dans ce pays, ne se pensait pas en dehors d'eux. Et contre eux. Comme si tout ce qui s'élabore de pensée en France ne s'élaborait pas en dehors d'eux (et contre eux) et sous leur surveillance et sous leur malveillance inquiète, et aigre, et sournoise. Loin d'être les auteurs, et les fabricateurs de la pensée, ils n'en sont même pas ce qu'ils pourraient en être, les dépositaires, les conservateurs, les archivistes, les chambres d'enregistrement. Ils n'en sont que les fossoyeurs, et même des fossoyeurs qui ne sont même pas gais, contrairement aux usages de cette noble corporation. Alors ce n'est même pas la peine d'être des fossoyeurs. Et ils se donnent des airs de succomber sous le faix, et d'être les prêtres et les mages de la pensée, et d'être écrasés sous le poids de leur front, et de plier sous la charge, sous cette effrayante responsabilité d'être les représentants et les chargés de pouvoir et les fondés de pouvoir de la pensée. Comme si dans ce grand Paris, dans ce laboratoire de pensée unique au monde c'étaient eux qui *faisaient* la pensée. Tout se fait en dehors d'eux, et ils sont contre tout ce qui se fait et ils surveillent jalousement et ils gourmandent tout ce qui se fait.

§. — Dans ce grand Paris qui est la plus merveilleuse ruche, dans ce grand Paris où tout le monde travaille,

eux seuls ne font rien, que de regarder les autres travailler. Et encore ils regardent mal, ils ne savent pas même regarder.

§. — Ils veulent se faire le conservatoire de la pensée, le laboratoire de la pensée, les chargés des intérêts de la pensée. Qu'ils aillent donc au *Secret* seulement. Il y a plus de *pensée* dans quatre mots de M. Bernstein que dans quatre-vingts cours de Sorbonne.

§. — Évidemment l'homme de quarante ans qui secoue l'homme de soixante-dix ans a l'air de se rebeller contre son père. Mais tout ce que j'en dirais ne vaudrait pas ce mot admirable et incroyablement profond et ensemble si intelligent d'Ernest Psichari, et je me rassure entièrement sur ce mot d'Ernest Psichari et qu'on y fasse attention c'est un mot d'un grand écrivain et tout ce que je pourrais dire n'est plus rien à côté : *Nangès, qui songeait à son jeune disciple Maurice Vincent, ne put s'empêcher de lui reparler du fils de l'instituteur* qui avait pris le parti de ses pères contre son père.

§. — *Qui avait pris le parti de ses pères contre son père*, tout est là, tout est dit, et tel est le programme et la dure destinée de notre génération.

§. — Mais c'est aussi ce qui nous justifie, et ce qui nous authentique, et ce qui nous fait rentrer dans la nature, et dans l'ordre et la loi. C'est nous ainsi qui sommes l'autorité la plus ancienne et la plus légitime, c'est nous qui sommes la tradition, c'est nous qui sommes la continuité, c'est nous qui sommes les pères, véritablement, puisque c'est nous qui sommes la race, puisque c'est nous qui sommes les grands-pères et les aïeux. C'est nous qui sommes la plus haute autorité. C'est nous qui sommes le plus vieux droit. Nous leur passons par-dessus la tête. Un tel mot éclaire tout. C'est nous qui sommes leurs pères. Et ils sont de bien mauvais fils.

§. — M. Lavisse a donc fait appeler les trois chefs de section (ou les six) et leur a demandé, enfin les a dissuadés, (eux représentant tous leurs camarades), (qui d'ailleurs n'en avaient pas tous envie), (et il s'en faut), de signer en corps et officiellement cette protestation contre le service de trois ans qui a pris naissance, qui est partie de la Sorbonne et de la Nouvelle École Normale et qui a fait long feu, s'il est encore permis d'employer cette expression militaire. C'est toujours la même duplicité. M. Lavisse ne signe pas et ne veut pas qu'on signe cette pétition. Mais il en est l'auteur éminent, il en est l'auteur au deuxième degré, car il est l'auteur, il est l'endosseur, il est le représentant et réel et res-

ponsable et devant le public et devant le pouvoir de cette nouvelle sorte d'École Normale d'où ensuite le manifeste est naturellement sorti.

§. — Quand on connaît d'autre part la liaison de Herr avec Jaurès, et toute la réalité de ce monde-là, on sait qu'il n'est que rigoureusement vrai de dire, et que c'est la réalité même que Lavisse est en liaison constante avec Jaurès. Et quand on connaît son caractère c'est dire dans le même temps qu'il est aux ordres de Jaurès.

§. — Je suis confus de m'attarder aussi longtemps sur M. Lavisse et sur le cas de M. Lavisse. Mais il est très représentatif. Il représente toute une génération, et tout un système de gouvernement. Il ne s'agit pas de se perdre dans des généralités. Il faut prendre le plus beau cas, le plus représentatif, le plus éminent, et l'analyser jusqu'à en crever. Nous aussi nous pouvons tenter une analyse épuisante. En outre et je l'ai dit il est situé au point d'articulation même du danger que nous ne cesserons pas de courir.

§. — Si on ne savait pas à quel point la Sorbonne ne sait pas un mot d'histoire, (et où l'aurait-elle apprise, l'histoire ne s'apprend pas dans les cabinets de travail),

on serait stupéfait de voir avec quelle légèreté ils nient l'œuvre du soldat français. Comme si la quantité de terre temporelle où on parle français n'était pas mesurée d'abord, et n'était pas incessamment mesurée par le soldat. Et comme si leur propre enseignement et leur propre rayonnement, pour ainsi parler, n'était pas mesuré d'abord, n'était pas constamment mesuré par la quantité de terre temporelle où on parle français. Comme si ce n'était pas César qui avait déterminé la quantité de terre où le monde serait intellectuellement et spirituellement romain.

§. — *Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.* Non, mais c'est un Auguste, un César qui *fait* la quantité de terre temporelle où un Virgile se fait entendre, où un Virgile n'est pas mort, où un Virgile peut espérer une temporelle immortalité spirituelle. Car c'est un Auguste, (et c'est un Octave), et c'est un César qui *fait* la quantité de terre romaine, et la quantité de terre latine, et la quantité de terre virgilienne. L'armature militaire est le berceau temporel où les mœurs et les lois et les arts et la religion même et le langage et la race peuvent ensuite, mais ensuite seulement, et alors seulement, se coucher pour grandir.

§. — Il y a un temporel. Et le temporel est essentiellement militaire. Quand on dit que les forces des puissances sont uniquement financières, premièrement

on se trompe, car elles ne sont pas uniquement financières, et il s'en faut, deuxièmement il faut s'entendre, car quand on dit que les forces des puissances sont financières, on entend l'argent même comme une puissance militaire, comme une munition de guerre, comme une puissance que l'on mobilise.

§. — C'est la légion romaine et c'est le soldat et c'est enfin César qui a fait la quantité du monde où a sonné la déclinaison latine, et la conjugaison, et Nisus et Euryale, et la descente aux enfers. Et en outre ils ont porté la déclinaison grecque, et la conjugaison, et cet immense trésor. Et, *au fond,* ils n'ont point porté la déclinaison juive, et la conjugaison, mais ils ont porté le tabernacle et le Dieu d'Israël.

§. — Il n'y a rien à faire à cela. Et il n'y a rien à dire. Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas. C'est le soldat qui mesure le préau de la prison temporelle. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre où un langage, où une âme fleurit. C'est le soldat qui mesure le berceau temporel. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est *la même* que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire,

le lourd soldat a mesuré la terre à ce que l'on nomme si improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond.

§. — Il faut aller plus loin. Non seulement c'est le soldat romain qui a porté la voûte romaine et qui a mesuré la quantité de terre, mais il a porté le temple et il n'a pas seulement mesuré la terre pour la mélancolie virgilienne, il a mesuré la terre pour les deux seuls grands héritages de l'homme; pour la philosophie et pour la foi; pour la sagesse et pour la foi; pour le monde antique et pour le monde chrétien; pour Platon et pour les prophètes; pour la pensée et pour la foi; pour l'idée et pour Dieu.

§. — Le soldat romain a mesuré la terre et séparé les peuples en deux. Il y a ceux qui en ont été et ceux qui n'en ont pas été et éternellement il y aura ceux qui en ont été et ceux qui n'en ont pas été. Ce qui fait que Virgile est dans Racine et dans Hugo, et Homère dans Racine, et le virgilien dans le racinien, non point comme un étranger appris, mais comme un frère et comme un père, ce n'est point Virgile même, c'est le soldat romain qui l'a fait.

§. — Mais il n'a pas fait seulement les langues

romanes, et la terre mesurée aux langues romanes ; il n'a pas fait seulement les peuples romans, et la terre mesurée aux peuples romans ; il n'a pas fait seulement la romanie et la romanité et le monde romain et le monde latin. En dedans ils portaient le monde grec. C'est-à-dire la première moitié du monde antique. Et la pensée antique ne se fût point insérée dans le monde et elle n'eût point commandé la pensée de tout le monde si le soldat romain n'eût point procédé à cette insertion temporelle, si le soldat romain n'eût point mesuré la terre, si le monde romain n'eût point procédé à cette sorte de greffe unique au monde, unique dans l'histoire du monde, où Rome fournit la force et les Grecs la pensée, où Rome fournit l'ordre et les Grecs l'invention, où Rome fournit l'empire et les Grecs l'idée, où Rome fournit la terre et les Grecs le point de source, où Rome fournit la matière et le temporel et les Grecs le spirituel et même ce que l'on pourrait nommer la matière spirituelle. Où Rome fournit le sauvageon, et les Grecs le point de culture.

§. — Il faut aller plus loin. C'est un des plus grands mystères mystiques, — on me permettra de joindre ces deux mots, — que la nécessité de Rome dans la destination temporelle de Dieu. Il fallait qu'il y eût la voûte et l'empire et la tortue et le *vallum* pour que le monde chrétien prît cette forme temporelle qu'il devait recevoir et garder. C'est la *forme* de radoub. C'est le berceau extérieur, le berceau de bois, le berceau antérieur, qui épouse les formes du navire, et d'où le navire sera

lancé. Il fallut le préfet pour qu'il y eût l'évêque. C'est certainement un des plus grands mystères du monde, et c'en est peut-être le plus grand, que cette inquiétante, que cette mystérieuse place laissée au temporel dans le mécanisme total et ainsi dans le gouvernement, dans le sort du spirituel. Quelle ne faut-il pas que soit cette importance, quelle ne faut-il pas que soit cette gravité pour que la plus grande création spirituelle qu'il y ait jamais eu dans le monde ait été ainsi versée dans un moule temporel que le soldat avait préalablement établi.

§. — Non seulement Virgile, non seulement le monde grec ont été versés dans cette figure de la terre que le soldat romain avait préalablement établie, mais les apôtres mêmes y ont été versés.

§. — Non seulement la spiritualité latine, non seulement le monde latin a dû prendre la forme du monde romain, mais tout le monde grec a dû prendre la forme du monde romain; et le monde chrétien a dû prendre la forme du monde romain. Et l'autre moitié du monde antique, les prophètes, pour une très grande part, et peut-être pour tout, a été forcée de prendre la forme du monde romain.

§. — Tout a été forcé de se revêtir du manteau

romain. Et ainsi en un certain sens tout a été forcé de se revêtir du manteau militaire.

§. — C'est une destination incroyable. C'était déjà une première destination incroyable que la destination de Rome dans la force et de la force romane dans la force du monde et de Rome temporelle dans le monde temporel. C'était déjà avoir fourni une belle carrière. Mais ce qui est infiniment plus saisissant, c'est la destination de Rome temporelle dans le monde spirituel, je veux dire c'est ce besoin incroyable du temporel qui a été laissé au spirituel, cette incapacité, absolue, du spirituel à se passer du temporel. Il fallait que la cité antique fût le berceau temporel de la cité de Dieu, il fallait que l'empire fût le monde et le berceau temporel de la chrétienté. Et non seulement cela mais il fallait que la plus grande création spirituelle qui ait jamais eu lieu dans le monde subît constamment non seulement cet appui mais cette sorte de retardement propre, de frottement qui est la marque du temporel, du moule temporel, du lit temporel, du berceau temporel. Cette sorte d'irréversibilité qui a gagné le spirituel parce que lui-même glisse mais frotte dans l'irréversibilité du temporel. De sorte que le temporel a une irréversibilité propre et empreignante et que le spirituel en reçoit une irréversibilité empreinte. Et que le spirituel enfin est comme un fleuve qui glisse mais frotte dans son propre lit, comme un fleuve qui coule mais tout de même frotte au fond et aux bords.

§. — Une seule exception se présenterait peut-être, si l'on ne savait que cette exception ne signifie jamais rien, parce que c'est un peuple qui est toujours et en tout une exception. Les Juifs depuis la dispersion paraissent présenter un exemple, et le seul, d'une race spirituelle poursuivie, prolongée, poussée sans le soutien d'une armature temporelle et particulièrement militaire, sans le soutien d'un État et particulièrement d'une armée.

§. — Il est peut-être vrai. Que la race d'Israël ait poursuivi sa destination sans armature et particulière ment sans armature militaire. Et que depuis la dispersion nul soldat n'ait mesuré la terre à l'esprit de cette race. Mais premièrement l'effrayante marque et l'effrayante destination spirituelle de cette race et je dirai son effrayante marque et son effrayante destination théologique est telle qu'on en chercherait vainement une autre qui lui soit comparable même de loin. Cette dévoration d'inquiétude et cette vocation de trouble et cette élection d'infortune. Il y a quelque chose de si évidemment unique dans la destination du peuple d'Israël qu'il ne serait point étonnant qu'il eût poussé jusqu'à n'avoir point besoin d'un berceau temporel et pour dire le mot jusqu'à ce que son esprit n'eût pas besoin d'un corps. Mais quand on les connaît bien, et quand on les voit pousser parmi les peuples, et de géné-

ration en génération, leur fatal entêtement, leur obstination d'une intarissable inquiétude, et leur inépuisement d'une infortune intarissable, on sait qu'il ne faut jamais conclure d'eux à aucun autre, car nul autre peuple ne porte aussi évidemment une marque, et en ceci particulièrement, je veux dire dans la référence du spirituel au temporel, il ne faudrait peut-être pas conclure d'eux à aucun autre.

§. — Toutefois et deuxièmement il y aurait lieu d'examiner si ces témoins du dehors n'ont pas bénéficié en quelque sorte de la chrétienté temporelle et de Rome temporelle et de l'empire et de Rome militaire même. Je veux dire les Juifs à la dispersion et depuis et dès avant ne se sont-ils pas répandus eux-mêmes dans tous les pays de l'empire comme sur les bords d'un vase tout préparé. Cette diffusion n'a-t-elle pas été en ce sens et méditerranéenne, et romaine, et impériale. Et la diffusion judaïque n'a-t-elle pas été très semblable, et très apparentée, et très liée à la diffusion chrétienne. N'a-t-elle pas été de même forme, de même procès, de même acheminement moléculaire. Ne s'est-elle pas souvent et longtemps confondue avec elle. En ce sens et dans cette mesure la diffusion juive a encore pris cette forme que prenait tout le monde, elle est encore entrée dans ce monde où est entré tout le monde. Israël en fin de compte et en même temps et par un mouvement apparenté a pris pour sa diffusion et pour la dispersion même le berceau temporel même que prenait pour sa communion la naissante chrétienté.

§. — Israël en fin de compte a pris pour sa dispersion et elle a dû prendre le monde que Rome avait fait, le monde que tout le monde a pris. Et il n'est point téméraire de dire que Israël a continué une cité spirituelle de dispersion temporelle dans la même forme de monde, dans le même moule de monde, dans le même berceau de monde où la chrétienté fondait une cité spirituelle de resserrement temporel. Ou au moins de condensation temporelle. Comme en somme la mer et les sables de la mer épousent tout de même les mêmes bords.

§. — Et depuis ces témoins du dehors ont vécu en marge de la chrétienté. Mais en un sens ils n'ont point vécu *en dehors* de la chrétienté, (pour un historien du monde, pour un historien de l'*histoire universelle*), puisqu'ils ont vécu en marge. Ils s'étaient coulés autrement dans le même moule temporel, dans le même monde, dans la même terre mesurée, les uns pour y témoigner dans la communion, et les autres pour y témoigner dans la dispersion. Et comme une marge d'*in octavo* n'est essentiellement pas la même qu'une marge d'in-18, c'est-à-dire comme la marge est essentiellement liée au texte dans le format et commandée par le texte dans le format et commandée par le format, ainsi et dans ce sens et dans le même livre ils sont la marge de chrétienté. Ce qui revient à dire que c'est encore le soldat romain qui a jalonné la dispersion d'Israël.

§. — Que la Sorbonne le veuille donc ou non, c'est le soldat français qui lui mesure la terre. C'est le soldat français et c'est le canon de 75 et c'est la force temporelle qui ont jalonné, qui ont mesuré, qui mesurent à chaque instant la quantité de terre où on parle français. Si le lieutenant d'artillerie coloniale Ernest Psichari ne s'était pas battu en français jusque dans l'Adrar, (ou aux environs), (pardonnez-moi cette imprécision, mon fidèle ami), l'écrivain Ernest Psichari écrivait en vain un admirable roman. Le temporel garde constamment, et commande constamment le spirituel. Le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel. C'est en définitive, ou plutôt c'est à l'origine et c'est tout le temps le soldat, (et son ennemi cet autre soldat), qui fait qu'on parle ou qu'on ne parle pas français ici ou là. C'est le soldat qui fait qu'on parle français de Dakar à Bizerte et de Brest à Longwy. C'est le soldat qui fait qu'on parle français à Maubeuge et à Liège et en somme à Mulhouse et à Colmar. Et c'est le soldat qui fait qu'on parle français à Paris.

§. — De sorte qu'en dernière définitive le soldat ne sert pas seulement à empêcher de passer quand la Sorbonne fait des cérémonies dans la rue, il sert aussi à empêcher tout le monde de passer quand la Sorbonne exerce son gouvernement dans le monde. L'obéissance

passive, si honnie des Sorbonnards, fait que le soldat défend aveuglément la Sorbonne contre tous ses ennemis.

§. — Est-ce donc seulement par légèreté, par manque de gravité, par manque de réflexion, par manque d'esprit et d'esprit de suite et de philosophie que la Sorbonne en veut ainsi au soldat protecteur. Et au soldat toujours pionnier, (pionnier, pion, *pedo,* fantassin, piétaille). Si ignorants qu'ils soient, ils soupçonnent tout de même un peu tout ce que je viens de dire. Je serais tenté de croire que c'est plutôt qu'ils ont vraiment tous le tempérament de leur ami Jaurès, le même caractère, s'il est permis de nommer ça un caractère, cette bassesse, ce goût de l'avanie, et ce qui va ensemble, cette basse envie, ce besoin profond d'ingratitude pour qui les sert.

§. — On se demande s'il n'y a pas plus, (moi qui les connais bien) : cette secrète pensée qu'un *Professor* est plus qu'un professeur, et un *Doktor* plus qu'un docteur. Et on ne sait quel obscur dessein, que de devenir *Professor,* de professeur qu'on était, ce serait monter; en grade. Et *Doktor,* de docteur.

§. — Il faut avouer qu'il y a quelque chose de véri-

tablement monstrueux à ce qu'un peuple soit ainsi trahi par sa tête. Puisqu'ils sont pangermanistes, et qu'il faut tout faire à l'allemande, enfin pourquoi n'imitent-ils pas l'Allemagne de 1813. Un opportun centenaire, et les Allemands l'ont célébré avec assez d'ostentation, pouvait peut-être leur en donner l'idée. Même dans les manuels de M. Seignobos nous avons appris que les Universités allemandes étaient en 1813 à la tête d'une Allemagne qui voulait se libérer. Pourquoi faut-il qu'en 1913, et sous la demi-présidence de M. Seignobos, l'Université de Paris se rebelle contre une France qui ne veut pas tomber en servitude. Enfin M. Seignobos peut-être sait ce qu'il y a dans ses manuels.

§. — Dirai-je quelques mots de M. Seignobos. Mais je ne les dirai qu'avec une extrême réserve. Car j'ai connu M. Seignobos dans des circonstances mémorables.

§. — Elles sont mémorables pour moi, elles ne le sont peut-être pas pour lui. Ces historiens oublient si vite.

§. — C'était je pense en 97 ou aux environs. *1897*. Car 1797 c'était le premier Directoire, (celui d'aujourd'hui étant le deuxième), et nous ne touchons 1797 précisément que par les livres des historiens. 1897, qui est

très loin aussi, nous le touchons dedans notre mémoire. Un jour des temps, en 1897, les bandes antisémitiques et antidreyfusistes avaient, par quelque ruse de guerre, et je soupçonne par quelque violence, envahi la Sorbonne.

§. — Ce fut une grande affaire. Ces bandes antisémitiques et antidreyfusistes étaient fort braves, elles étaient fort bien conduites, elles étaient très allantes et prenaient les plus vigoureuses offensives, conformément aux principes de la guerre moderne. Vous êtes trop jeunes, mes enfants, pour avoir connu tout ça. Et nous aussi nous étions fort braves, nous les bandes antiantisémitiques et dreyfusistes et nous étions fort bien conduits, (car nous nous conduisions nous-mêmes), et nous pratiquions les plus vigoureuses offensives, conformément aux principes de la guerre moderne. Il n'y avait que les radicaux, dans ce temps-là, qui n'étaient pas braves. Dans ce temps-là.

§. — Tout le monde se battait, dans ce temps-là. (Il n'y avait que les radicaux qui ne se battaient pas. Ils étaient pleins d'une étrange frousse politique redoublée d'une étrange frousse parlementaire et compliquée d'une étrange frousse électorale). Nous tous les autres nous nous battions comme des chiens et je puis le dire, dans ces batailles de la rue rien de part et d'autre ne fut jamais commis contre l'honneur.

§. — Il n'était pas question d'être pacifiste, dans ce temps-là. Tout le monde était à la guerre, tout le monde faisait la guerre. Il est vrai que c'était la guerre civile et elle a toujours eu des charmes. La guerre a des douceurs à nulle autre pareilles. Il n'y a que les radicaux qui ne faisaient pas la guerre. Ils attendaient dans une sorte de tremblement sénile, politique, parlementaire, électoral, que tout le monde fût éreinté pour dépouiller tout le monde. C'est ce qui est arrivé et c'est toute l'histoire de ces quinze dernières années. Nous avons connu une Chambre où il n'y avait qu'*un seul* député dreyfusiste et c'était Vazeille. Vazeille est ce qu'il est, mais il est le seul député qui ait marché droit d'un bout à l'autre de l'affaire Dreyfus. Aussi aux dernières élections, ou aux avant-dernières, il faillit être déboulonné de Montargis, je dis déboulonné comme député, par un Juif extrêmement riche et naturellement radical. Et les radicaux l'appelaient *ce curé de Vazeille*.

§. — Tout le monde en ce temps-là était militaire, et militariste. Nous formions deux ardentes armées. Également honorables au point de vue de la guerre. Également honorables au point de vue du sport. Il n'y avait que les radicaux qui n'avaient point trouvé place dans ces deux immenses armées. Ils se préparaient seulement à ravager le champ de bataille, à dépouiller les blessés et les morts.

§. — C'est vraiment un grand mystère que cette sorte de ligature du spirituel au temporel. On pourrait presque dire que c'est comme une sorte d'opération d'une mystérieuse greffe. Le temporel fournit la souche et le spirituel, s'il veut vivre, s'il veut produire, s'il veut continuer, s'il veut poursuivre, s'il veut fleurir et feuillir, s'il veut bourgeonner et boutonner, s'il veut poindre et fructifier le spirituel est forcé de s'y insérer. La force fournit la souche et l'idée est forcée de s'y insérer. Le corps fournit la souche et l'esprit est forcé de s'y insérer. Rome fournit la force et l'idée antique est forcée de s'y insérer.

§. — Les bandes antisémitiques avaient donc envahi la Sorbonne. — Eh bien, me dites-vous, ce n'était pas difficile. Il fallait vous précipiter à la Chambre et les trois cents députés radicaux accouraient à votre secours. N'était-ce point déjà le bloc. Ce bloc aurait fait un beau bataillon tout le long du boulevard Saint-Germain.

§. — Mon petit ami vous ne me suivez pas. Ils étaient *un*, en 97, les députés radicaux qui volaient à la défense de la République. Mon ami les députés radicaux veulent bien être dreyfusards en 1913, et il faut leur rendre cette justice qu'en 1913 ils sont des dreyfusards force-

nés, des dreyfusards fanatiques. Mais en 97 ils aimaient mieux ne pas être dreyfusards. Chacun son goût. Et en 1913 les radicaux se bousculent comme des petites folles, tant ils se jettent ensemble au secours de la République. Mais en 97 ils préféraient *regarder vers leurs circonscriptions.*

§. — Rassurez-vous toutefois, mes petits agneaux, et ne tremblez point ainsi dans vos souquenilles. M. Seignobos ne fut pas ce jour-là détruit par les bandes antisémitiques. La preuve c'est qu'il existe encore. Et ça c'est une preuve historique. Ou alors il n'y en a pas. Non, il ne fut pas massacré. Car je veillais.

§. — J'accourus à son secours. C'est là un de ces menus incidents que les historiens négligent mais que les chroniqueurs n'oublient pas. Les chroniqueurs n'omettent rien. C'est uniquement pour cela que les historiens ne peuvent pas souffrir les chroniqueurs. J'étais jeune en ce temps-là, et normalien, (les deux ne sont pas incompatibles). Je n'étais pas comme aujourd'hui un pamphlétaire fatigué. L'École Normale dans ce temps-là était merveilleusement outillée au point de vue militaire. Non point comme aujourd'hui pour faire des officiers de réserve, mais dans ce temps-là pour faire des soldats de cette guerre civile. Nous étions, nous formions une petite bande d'une souplesse, d'une mobilité, mais d'une fermeté extraordinaire. Notre vitesse de

mobilisation avait été portée à un point de précision inouï. En moins de quelques minutes, (mettons six ou sept *en tout*), nous pouvions, partant du 45 de la rue d'Ulm, porter nos effectifs sur les points menacés de la Sorbonne. Il faut dire que *conscrits, carrés, cubes* nous étions des soldats de trois ans. Il y avait même un certain nombre de rengagés, sous le nom de *bicarrés, archicubes* et *préparateurs*. Le plus justement célèbre de ces préparateurs était le préparateur de mathématiques.

§. — L'avouerai-je, dans ce temps-là j'étais une sorte de chef. Il faut tout pardonner à la jeunesse. On a le droit d'être un chef jusqu'à vingt-quatre vingt-cinq ans. Vingt ans d'une solitude croissante et qui ne fera que croître me donnent peut-être le droit de rappeler que dans ce temps-là j'étais pour ainsi dire le chef militaire de l'ancienne École Normale. Ou plutôt il y avait deux chefs. J'étais le chef militaire les jours *qu'il y avait* à se battre. Herr était le chef militaire les jours *qu'il n'y avait pas* à se battre. Et comme la capacité d'un même homme ne varie jamais beaucoup, j'avais en somme dans ce militaire civil sensiblement le même commandement que j'ai depuis dans le militaire militaire. C'est-à-dire que j'avais une bonne section.

C'était bien, à bien peu près, le même effectif.

§. — Mon Dieu je ne dirai pas que je sauvai la vie à

M. Seignobos, pour mon entrée à moi dans la vie, et pour mes débuts dans l'existence, et pour mon entrée en matière, et pour mon entrée en relation. C'est beaucoup plus simple. Nous l'empêchâmes seulement d'avoir la gueule, (comme nous disons), cassée par ce que l'on nommait dans les journaux les matraques antisémites, (et il faudrait dire antisémitiques), et qui étaient simplement de vigoureux gourdins. Mettons d'un mot que nous réussîmes à lui voiler la face. Ou à lui sauver la face.

§. — Toute une attitude de M. Seignobos envers moi depuis quelques années et la dernière lettre que j'ai reçue de lui me donnent à penser qu'il a complètement oublié ces temps héroïques. C'est dans l'ordre. Mais Labiche, Eugène Labiche ne serait pas ce qu'il est, le plus grand psychologue qu'il y ait jamais eu devant l'Éternel si moi je n'en avais pas voué à M. Seignobos une impérissable reconnaissance. Dans ce Voyage en Suisse que fut l'affaire Dreyfus M. Seignobos faisait M. Perrichon. Et ce fut nous qui sauvâmes M. Seignobos d'un danger purement imaginaire. Comment dès lors ne pas nous attacher à lui, et ne pas lui vouloir du bien jusqu'à expiration de chaleur animale.

§. — Je lui rendrai donc, et aujourd'hui même, un certain nombre de services. Comment enfin parler de quelque chose de tout ce qui se passe et ne pas s'occu-

per de lui. Il s'est beaucoup démené depuis ces six ou sept semaines. Il a été vraiment voyant. (Je prends ce mot non pas au sens de Victor Hugo et de Leconte de Lisle, où un voyant veut dire un prophète, mais au sens où on dit d'une étoffe, d'une couleur, d'une robe qu'elle est voyante). En ce sens M. Seignobos a été vraiment très voyant depuis six ou sept semaines, et on ne peut vraiment pas parler de ce qu'il y a sans dire un mot de lui.

§. — M. Seignobos est en train de perdre, en quelques semaines, la plus vieille, la meilleure, la plus authentique popularité qu'il y eût dans tout le Quartier Latin. J'étonnerai peut-être M. Seignobos en lui révélant que cette popularité n'était aucunement fondée ni sur son œuvre d'historien ni sur son métier de professeur d'histoire. Elle était fondée sur cette espèce de promptitude, dans la répartie, sur cette espèce d'abrupt, et un peu cru, de primesautier, de sincère et de brave, de nature, de non convenu, de non artificiel, de non conventionnel, de non solennel, de non officiel, de non truqué, de non universitaire, (d'universitaire tout de même), de non professeur, (de professeur tout de même), et de non fonctionnaire et de non Sorbonnard et de Sorbonnard tout de même. Elle était fondée sur cette brusquerie courte et coupée, verte, sur cette verdeur, sur cet humour un peu braque mais d'autant plus singulier, d'autant plus attachant, d'autant plus prenant et sympathique, inattendu, sortant en boutades les plus imprévues, les plus réjouissantes, les plus crues; les plus baroques; censément les plus neuves; les plus maté-

rielles ; souvent les plus terre à terre et les plus réalistes ; toujours les plus contraires à ce que l'on attendait à ce moment-là d'un professeur d'histoire, et d'un universitaire, et d'un Sorbonnard. Le tout servi par un bégaiement si perfectionné que non seulement ce bégaiement est prodigieux chez un professeur mais qu'on ne me fera jamais croire qu'il n'est pas voulu. Le bégaiement, (on le sait), est la plus grande marque (temporelle) de la sincérité.

§. — Je ne puis vraiment pas ne pas parler de M. Seignobos. Il s'est tellement montré dans ce meeting, dans toute cette action. Ce serait un enfantillage de faire semblant de ne pas l'avoir vu. Ce serait lui faire injure que de ne pas tenir compte de lui. Et lui-même certainement il en serait blessé.

§. — Je lui dirai donc, mon cher maître. Mon cher maître n'écrivez donc pas, et des longs articles, dans des journaux allemands, ni dans la *Gazette de Francfort*, ni dans la *Gazette de Cologne*, ni dans la *Gazette de Poméranie*, ni dans n'importe quelle autre *Zeitung*. Premièrement je ne comprends pas que vous ne sentiez pas qu'il y a là, en ce moment, une question de la plus élémentaire décence. Même M. Maximilien Harden n'écrit pas dans la *Dépêche de Toulouse*. Deuxièmement ces boutades qui sont évidemment excellentes au 16 et à l'heure du thé sont méconnaissables, deviennent tout

à fait autres dans un journal allemand. Cette boutade si ingénieuse, *qu'il n'y aura pas la guerre, parce que la guerre détruit les armées.* Nous savons, nous, goûter tout le charme d'une telle invention. Mais les Allemands le goûteront-ils. Ces Allemands sont si bêtes, et si habitués au document, (si quelqu'un le sait, mon cher maître, c'est vous) : ils sont bien capables, quand ils trouvent dans un journal allemand un article, et un long article de M. Seignobos, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, de croire qu'ils ont en face d'eux, et un professeur, et un historien, et un universitaire, et un fonctionnaire, et un officiel, (surtout étant donné ce qu'est chez eux un professeur); pour tout dire leur mouvement est certainement de croire qu'ils ont en face d'eux quelqu'un d'autorisé, et pour tout dire enfin ils sont si sots que ce qu'ils attendent d'un vieillard et d'un homme en place ce n'est peut-être pas des gamineries.

§. — Même en France, que M. Seignobos me permette de le lui dire, tout le monde ne le connaît pas comme nous le connaissons. Tout le monde n'est pas comme nous dans la clef de fa. Je sais bien que tous ces meetings ne sont guère pleins que de professionnels. Mais enfin dans ces meetings il peut se glisser par erreur quelques éléments de véritable peuple. Quand M. Seignobos parle dans un meeting, avec l'autorité que nous lui avons donnée par ailleurs, le peuple peut être tenté de faire ce raisonnement imprudent : qu'il sait *l'*histoire, puisqu'il l'enseigne. (Car pour nous nous

débattons la question de savoir s'il y a *de* l'histoire ou s'il n'y en a pas, mais le peuple sait très bien qu'il y a *l'*histoire, puisqu'on la lui apprend; et qu'elle est sur les programmes). Le peuple écoute M. Seignobos ce qu'il est officiellement, comme il est lui-même sur les programmes. Le peuple ne sait pas quel enfant gâté nous avions fini par faire de notre maître.

§. — Quand M. Seignobos officiellement et publiquement se porte garant qu'il n'y *aura pas* la guerre, il perd certainement de vue que le métier de l'historien dans la République ce n'est pas de prédire l'avenir, c'est de *prédire le passé*. Et encore ils s'y prennent tellement mal pour prédire le passé, et ils y réussissent évidemment si peu qu'ils feraient un peu mieux d'essayer de se reconnaître dans leur domaine, plutôt que de vouloir empiéter sur le domaine réservé.

§. — On voudrait aussi que M. Seignobos prédît le présent avec un peu plus d'exactitude, qu'il n'affirmât point en ce moment, qu'il ne déclarât point *ex officio* et si je puis dire *ex cathedra*, (puisque la tribune des meetings leur est devenue une sorte de chaire, de chaire professorale, de chaire magistrale), qu'en ce moment-ci et depuis quelques années et pour ces quelques années qui viennent l'Allemagne n'accroît aucunement ni ses armements ni ses effectifs. Parce qu'il se rend ainsi la risée de tout le monde. Et nous qui le connaissons nous

pouvons savoir que c'est une brimade et un *canular* et nous pouvons trouver qu'il est exagéré (le *canular*). Mais ceux qui ne le connaissent pas, (qui ne connaissent pas M. Seignobos), (le public), pourraient croire qu'il est fou: ou qu'il ment.

§. — Je suis l'homme le plus libéral du monde; pourvu que le libéralisme ne soit pas l'*ignavia*. Je suis plus libéral que tous ces libéraux et tous ces libertaires qui en font tant de cérémonies. Je ne dis pas que l'on est forcé de croire que l'on aura la guerre, mais je dis que c'est une folie de *garantir* qu'on ne l'aura pas.

§. — Il y a là, de la part de cet historien, une méconnaissance, une ignorance, un oubli incroyable de ce que c'est que la réalité même de l'événement, et de l'événement proprement historique. On peut à la rigueur avoir l'opinion qu'il n'arrivera rien, bien qu'il soit extrêmement difficile de penser que tout cela finira sans qu'il finisse par arriver quelque chose. Mais enfin c'est à la rigueur et pour ainsi dire à la limite une opinion. Ce qui est fou, ce qui est une gageure, dans une situation comme celle-ci, c'est de *garantir* qu'il n'arrivera rien. Il faut être professeur, et professeur d'histoire, pour tenir le coup à une telle gageure. L'habitude qu'ils ont prise de savoir la guerre mieux que Napoléon et la paix mieux qu'Auguste et que Napoléon leur a donné cette assurance.

§. — Il faut être un professeur, et un professeur d'histoire, et (croire) avoir saisi dans le passé les lendemains de toutes les veilles et les liaisons de tous les lendemains à toutes les veilles pour croire que l'on saisira aussi la liaison de ce lendemain unique à cette veille unique qu'est aujourd'hui. On saisit bien le lendemain, monsieur le professeur, monsieur notre maître, mais on ne saisit pas demain.

§. — J'avoue que je suis assez blessé de cette idée de M. Seignobos de parier un déjeuner avec M. Marcel Prévost que nous n'aurons pas la guerre et je comprends l'ahurissement de M. Marcel Prévost et je suis surpris que M. Seignobos ne le comprenne pas. M. Seignobos devrait savoir assez d'histoire pour soupçonner que tout cela ne finira peut-être point et en tout cas ne se réglera pas par un déjeuner. Nous ne savons pas ce que sera demain. Mais nous savons très bien ce que nous ferons demain, dans toutes les hypothèses. Nous savons très bien que nous ferons que nous sommes résolus à ne pas tomber dans le ridicule comme en 70. Nul ne peut se vanter qu'il ne sera pas vaincu. Mais nous nous vantons que nous ne serons pas vaincus dans la catégorie du ridicule. Et autant que nous le pourrons nous ferons que ça ne ressemble ni à 70 ni à 71 et nous ferons que ça ressemble à 93. Nous ne savons pas ce que sera demain. Et différentes hypothèses peuvent être envisagées. S'il n'y a rien, (ce qui est difficile), ça va

bien. S'il y a quelque chose, et que nous soyons vainqueurs assez aisément, ça va bien. S'il y a quelque chose et que dans ce balancement des forces sinon des vitesses nous soyons vainqueurs malaisément, ça va peut-être bien. Mais si les situations, de difficiles deviennent critiques ou simplement graves, ce serait une folie, (une deuxième folie, et celle-ci coûterait plus cher), de croire que nous ne rattraperons pas l'ennemi de l'intérieur. Nous sommes résolus à tout prix à ne pas retomber dans le ridicule de 1870. Tous les exemples sont là. Et tous les exemples révolutionnaires et tous les exemples républicains. Et c'est un grand bonheur qu'ici et en ceci notre vieux sang révolutionnaire et notre vieux sang républicain ne fassent qu'allumer encore notre vieux sang français et qu'ils se trouvent d'accord si pleinement et travaillent ensemble et cela n'arrive pas tous les jours. C'est un si rare bonheur, nous en profiterons donc. Tous les exemples sont là, tous les exemples nous instruisent. Si les Communards, c'est-à-dire les Parisiens qui avaient le goût de combattre jusqu'au delà de la dernière extrémité, c'est-à-dire d'un mot si les Communards c'est-à-dire les Parisiens qui voulaient mourir avaient commencé par se débarrasser des politiciens, des intellectuels et des traîtres qui les empêchaient de se battre, on n'en eût pas fusillé ensuite trente-cinq ou quarante mille. Malheur au parti qui ne réduit pas les ennemis de l'intérieur. Tout mon vieux sang révolutionnaire et républicain me remonte ici et j'avoue que dans ces temps-là je ne mets rien au-dessus de ces excellentes institutions *d'ancien régime* qui se nomment le Tribunal Révolutionnaire et le Comité de Salut public et même je pense

le Comité de Sûreté générale. Ils ont sauvé la France, c'est tout ce qu'on leur demande. Et dans ces moments-là je ne mets rien au-dessus de Robespierre dans l'ancien régime et rien au-dessus de Richelieu dans le régime révolutionnaire. Nos maîtres (d'histoire) ont peut-être entendu parler d'un nommé Robespierre et d'un nommé Richelieu, et d'un Tribunal Révolutionnaire, et d'un Comité de Sûreté générale, et d'un Comité de Salut public. Et sous ces gouvernements-là tout ne se paye pas par un déjeuner que l'on a perdu, et on ne joue pas un déjeuner mais on joue sa tête, ou on joue sa peau, selon que l'on préfère s'adresser aux fournisseurs civils, ou aux fournisseurs militaires.

§. — Il n'y a peut-être pas un homme en France qui soit autant que moi l'ennemi de M. Hervé. Mais il faut reconnaître qu'il n'est point un pleutre comme Jaurès, et il s'en faut, (il fait assez trembler Jaurès), et qu'il n'est point un fourbe comme Jaurès, et il s'en faut, et qu'il n'est point comme Jaurès un grossier maquignon du Midi et qu'il y a dans son système, (dans ses faux systèmes), parfois une certaine raideur logique, et des morceaux qui se tiennent, (c'est déjà ça), et des éclairs et des éclats d'une certaine droiture. Il ne sait pour ainsi dire jamais ce qu'il faut dire, mais il sait presque toujours ce qu'il dit, et surtout il sait assez souvent de quoi on parle, dans quel plan on est, dans quel jeu de valeurs, dans quel ordre de grandeurs on se meut. Il est indéniable qu'il sait un peu d'histoire. Et c'est d'autant plus merveilleux qu'il en est agrégé, d'histoire, ou qu'il

y est agrégé, comme on voudra. Il y a quelques années, quand il commençait ses exercices, Hervé déclarait modestement qu'il était le meilleur élève de M. Seignobos. Ce n'était pas assez dire et nous nous dirions que Hervé était et qu'il est le meilleur élève *que* M. Seignobos. Ou encore j'aimerais mieux dire que M. Seignobos est le plus mauvais élève de Hervé. Il (Hervé) préconisait il y a quelques années une petite opération que je suis forcé de nommer de mobilisation elle-même par laquelle le premier jour de l'autre mobilisation, (de la nôtre), et pendant la première heure les militants fusilleraient les militaires, c'est-à-dire que l'armée du général Hervé, (comme on le nomme aujourd'hui non sans quelque apparence), fusillerait tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de l'armée militaire, plus tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des pompiers de Paris, plus tous les officiers, sous-officiers, brigadiers et cavaliers, plus tous les officiers, sous-officiers, brigadiers et canonniers, plus tous les officiers, sous-officiers, caporaux et sapeurs, et non seulement cela mais tous ceux de la réserve de l'armée active et tous ceux de la territoriale et tous ceux de la réserve de l'armée territoriale, et les volontaires plus jeunes, et les volontaires plus vieux, et les recrues, et les vétérans, et en outre qu'elle massacrerait les pontonniers, les télégraphistes, tous ces services que j'oublie. Ils n'épargneraient que les services de santé. Et encore. Il est permis de traiter par le mépris une telle imagination. Je n'en veux retenir que ceci, c'est qu'il sait très bien de quoi on parle, et dans quel plan on se meut. Il sait très bien, lui, que ce n'est pas une question d'un déjeuner, et que c'est une question de vie ou de mort.

§. — Sa seule erreur était de croire que nous nous laisserions faire, et que, nous partis, nos femmes et nos enfants les laisseraient faire. En temps de paix ceux qui vont au meeting ont toujours raison, parce que les autres travaillent. Mais en temps de guerre tout le monde est au meeting.

§. — Le plus cafard de toute la bande c'est notre vieil ami le vidame Francis de Pressensé. On croyait qu'il était péri, mais voilà que l'on dit qu'il s'est réveillé à Brest, port transatlantique. Ce bouffi, (et on sait de reste que ce mot n'est point une injure quand il s'adresse à M. Francis de Pressensé), ce tonneau a résolu d'occuper depuis dix ans la seule position peut-être qui soit intenable. Voici ce que je veux dire.

§. — Mais d'abord je veux noter que M. Francis de Pressensé est peut-être le plus bel exemple que je connaisse de ce que, (comment dire, il faudrait ici une conjonction latine, et une conjonction adverbiale, et une conjonction latine de style indirect), (d'interrogation indirecte), de combien, *quanto*, il est le plus bel exemple et peut-être le plus beau témoin de combien les vertus de la guerre sont plus faciles que les vertus de la paix.

Et c'est assez réussi pour un pacifiste. Il ne fait (j'allais dire malheureusement) aucun doute que pendant les deux ou trois années de la guerre de l'affaire Dreyfus M. de Pressensé fut une sorte de héros. Et quand je dis une sorte, j'ai tort. Je me laisse aller à un mouvement de mauvaise humeur, à un mouvement de restriction parfaitement idiot. Il fut un héros de toute sorte, et particulièrement de la sorte militaire. Ceux qui ont gardé le souvenir des conférences Mirbeau-Pressensé-Quillard et des invraisemblables tournées en province savent, et nous témoignerons toujours, que Quillard, qui est mort, que Mirbeau, que j'exècre, et que Pressensé, que je ne puis décidément plus souffrir, se comportèrent comme des héros. Le malheur est que l'on ne peut évidemment pas toujours se battre et qu'un jour il faut signer la paix. La paix dans cette guerre, la paix qui termina cette guerre fut ce que l'on nomma l'amnistie, contre laquelle nous ne cessâmes pas de nous élever. Quand cette paix boiteuse eut été signée, quand M. de Pressensé fut devenu un demi-solde du dreyfusisme, il perdit complètement le nord. Et notamment le nord du dreyfusisme. D'abord il crut que ce n'était pas souscrire à l'amnistie que d'en violer constamment les clauses par des forfaitures, par des retenues, par des inventions frauduleuses, oubliant qu'une paix faussée n'est point la grande guerre et qu'elle cumule au contraire dans un rassemblement contradictoire les vices d'une mauvaise paix et les vices d'une mauvaise guerre. Mais c'est un sophisme de raison et un sophisme de conduite qui est demeuré très fréquent. Nous essaierons de l'analyser un peu si j'arrive à parler un jour du cas ou comme on dit de l'affaire du Paty de Clam et d'un autre cas que je

connais. Depuis qu'il fut rendu aux loisirs de la paix M. de Pressensé, avec une sorte de soin jaloux, n'a point cessé de tenir les positions de déséquilibre et de contradiction intérieure les plus intenables. Ce fut une sorte de gageure si inlassablement tenue que l'on dirait un amusement. Mais c'est un amusement qui coûte cher à un peuple, et même à un parti, et à une doctrine. Par cette sorte de gageure insoutenable inlassablement soutenue, cette grosse barrique a tenu constamment des positions et des situations de déséquilibre intellectuel et même mental où un mètre cube le plus carré n'arriverait pas à se mettre sur son derrière. Voici ce que je veux dire.

§. — J'admets qu'un syndicaliste dise : *Je ne veux pas entendre parler de l'Alsace-Lorraine.* Quand je dis que je l'admets, on entend bien que je l'admets au deuxième degré. Ou si on veut compter autrement, au premier. Je l'admets une fois qu'on est dans le syndicalisme. Un syndicaliste est un homme qui dit : *Je ne m'occupe pas des peuples, je ne m'occupe pas des races, je ne m'occupe que des classes. Je ne m'occupe pas des oppressions politiques, des oppressions subies par les peuples, je ne m'occupe que de l'oppression économique, de l'oppression subie par la classe ouvrière.* Je le répète, une telle conception, une telle doctrine peut être exécrable, elle peut être haïssable, et ce qui est plus grave elle peut être incomplète, mais au moins en elle-même elle se tient, en somme en elle-même elle est constante. Mais Pressensé.

§. — S'il y a une doctrine où il y ait une question d'Alsace-Lorraine et où elle soit éternelle et où la revendication soit imprescriptible c'est la doctrine des Droits de l'Homme et c'est la doctrine de la Déclaration des Droits de l'Homme et par suite je pense, (mais c'est ici peut-être que je me trompe), c'est la doctrine de la Ligue des Droits de l'Homme. M. de Pressensé est le président de la Ligue des Droits de l'Homme ou enfin il est le président du Comité Central ou enfin il est le gros bonnet et le plus gros personnage de la Ligue des Droits de l'Homme. Non seulement cela, mais il est essentiellement la Ligue des Droits de l'Homme. Il en est la tête, il en est la moelle, il en est le noyau, il en est le mage, il en est le corps et tout le volume. Il est même assez amusant que cette ancienne grande ligue censément démocratique et pour tout dire qu'une Ligue des Droits de l'Homme soit en réalité monarchisée à ce point. Mais cela les regarde. Ce que je veux dire c'est que il serait monstrueux, s'il n'était surtout souverainement ridicule, tant c'est contradictoire, que ce soit justement une Ligue des Droits de l'Homme qui déclare qu'il n'y a pas une question de l'Alsace-Lorraine.

§. — Il y a des systèmes où il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine. Mais le système des Droits de l'Homme est peut-être celui où au contraire si je puis dire la question d'Alsace-Lorraine bat son plein; celui

où elle est pour ainsi dire le plus pure ; celui où certainement elle rend le plus. C'est celui où elle est, où elle existe le plus. C'est peut-être même le seul où elle existe intégralement.

§. — Je ne voudrais point parler un langage un peu philosophique, mais enfin s'il y a un système où le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes soit un absolu ; et un primat ; et une donnée ; immédiate, c'est bien le système de la Déclaration des Droits de l'Homme.

§. — Nous l'avons vu de reste depuis quinze et vingt ans par la simple énumération des peuples en faveur de qui la Ligue des Droits de l'Homme et le personnel de la Ligue des Droits de l'Homme nous a demandé notre concours. Je le sais d'autant mieux qu'à chaque fois nous avons fait un cahier. Moi aussi je suis pour la liberté des peuples. La seule différence c'est que les politiciens de la Ligue des Droits de l'Homme en vivent et que nous au contraire nous vivons et travaillons et nous nous dépensons pour elle. Cahier de notre collaborateur Jean Deck pour la Finlande ; cahier de notre collaborateur Pierre Quillard pour l'Arménie ; cahier de notre collaborateur Bernard-Lazare pour les Juifs de Roumanie ; cahier que notre collaborateur Bernard-Lazare nous préparait pour les Juifs de Russie et qui fut écrit par nos collaborateurs Henri Dagan et Élie

Eberlin; *et par notre collaborateur Georges Delahache;* cahiers de notre collaborateur Edmond Bernus pour les Polonais rendus Allemands et Prussiens; cahiers de nos collaborateurs Pierre Mille et Félicien Challaye pour les nègres du Congo français et de l'ancien Congo léopoldien; et en ce moment même je crois qu'on nous prépare un cahier pour les nègres des possessions portugaises.

§. — Certes je ne regrette rien et si ces cahiers étaient à refaire je les referais tous. Et j'espère que nous en referons encore bien d'autres, des pareils. Mais je demande : Pourquoi nous demande-t-on de nous émouvoir pour tous les peuples opprimés, excepté pour un seul, qui est comme par hasard un peuple français.

§. — Je le demande particulièrement et en quelques mots à notre collaborateur Félicien Challaye, qui travaille beaucoup dans les peuples opprimés et qui en est devenu une sorte de professionnel. Challaye a trouvé ici toute latitude pour défendre les peuples opprimés qui sont ses clients. Admet-il ou n'admet-il pas qu'on doive défendre aussi le peuple opprimé d'Alsace et le peuple opprimé de Lorraine.

§. — J'en dirai autant, ou plutôt j'en demanderai autant à notre maître M. Gabriel Séaille ou Séailles, (on

me pardonnera, je n'ai pas ses Œuvres complètes sous la main et je ne sais plus s'il prend un s ou s'il n'en prend pas). M. Séailles a-t-il assez présidé de meetings *pour* les peuples opprimés. Alors comment se fait-il qu'il préside un meeting *contre* les Alsaciens-Lorrains.

§. — Je demande bien peu. Je demande seulement que l'on soit constant. Ou qu'on ne nous parle pas des autres peuples, et alors je consens qu'on ne nous parle pas des Alsaciens-Lorrains; ou qu'on nous parle des autres peuples, et alors je demande qu'on nous parle aussi de l'Alsace-Lorraine. Au même titre.

§. — Je dirai plus, et je dirai toute ma pensée. Moi non plus je n'aime pas parler des Alsaciens-Lorrains, (ça se voit assez dans mes œuvres complètes), et je n'aime pas qu'on m'en parle. Quand on a vendu son frère, il vaut mieux ne pas en parler.

§. — Il y a dans les familles de ces secrets honteux. Et alors il vaut mieux se taire.

§. — Ce n'est déjà pas si brillant, ce que nous avons fait avec eux, ce que nous avons fait d'eux. Et il n'y a pas à en être fier.

§. — Le fond de ma pensée, sur la question d'Alsace-Lorraine, c'est que je n'en veux pas aux Prussiens de les avoir pris. J'en veux à ces misérables français qui les ont lâchés. Les Prussiens n'étaient que des soldats, des vainqueurs et des conquérants. Ils ont fait jouer la force, la force de la guerre, de la victoire, de la conquête. Mais je méprise et je hais, mais j'en veux à ces misérables Français qui pour avoir la paix ont vendu deux provinces et ensuite sont allés pleurer à l'Assemblée de Bordeaux. Ici c'est le cas : *Gémir, pleurer, prier...*

§. — Au lieu de continuer la guerre. Ce n'était pas seulement le droit, et le devoir, de continuer la guerre ; et une nécessité de pacte plus forte que tout. Nous savons aujourd'hui, nous savons très bien, et les historiens mêmes, les derniers informés, avouent que les Prussiens étaient épuisés et que c'était la victoire.

§. — Et nous savons aussi que c'était l'économie, que c'était l'épargne, ce qui revenait le moins cher, et en hommes, et en argent. On y épargnait d'abord une guerre civile, les trente mille hommes, les trente mille morts de la Commune ; et si on avait dépensé contre l'ennemi commun d'abord tout ce que ces deux moitiés de la France dépensèrent l'une contre l'autre. Et on y

épargnait ces quarante années de paix armée, et de dénatalité.

§. — C'est pour cela, monsieur Seignobos, qu'il faut se méfier et que nous ne recommencerons jamais 70; ni par suite 71. Nous ne recommencerons pas des guerres civiles. Nous ne recommencerons pas cette stupidité, ce crime, de massacrer trente ou quarante mille Français. Nous ne commettrons pas non plus cette stupidité, ce crime contraire, de nous laisser, nous, massacrer trente ou quarante mille par les pacifistes. Et par les humanitaires. A aucun prix nous ne laisserons recommencer ces sottises. A aucun prix nous ne massacrerons ni ne laisserons massacrer trente ou quarante mille hommes du troupeau. Car de part et d'autre c'est toujours le troupeau français. Mais précisément pour empêcher d'arriver, pour éviter une telle catastrophe nous sommes très capables de supprimer en temps utile quelques mauvais bergers.

§. — Je suis un bon républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. En temps de guerre il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention Nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention Nationale c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix.

§. — Je suis un vieux républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. En temps de paix je suis un bon vivant, comme tout le monde. Et je ne toucherais pas à un cheveu de M. Caillaux. Et je ne tirerais pas même la barbichette à M. d'Estournelles de Constant. Mais en temps de guerre il faut bien penser que ce sera sérieux. Et nous ne savons pas si nous serons heureux, mais nous savons que nous ne serons pas petits.

§. — En temps de paix nous nous laissons faire, c'est entendu. Parce que nous travaillons et que nous ne pouvons pas tenir le coup à eux qui ne travaillent pas. Mais en temps de guerre on ne travaille plus.

§. — En temps de paix c'est entendu, ça va bien. Et tout cela finira par des affiches et des meetings et des discours à la Chambre. Mais en temps de guerre, en République, il n'y a plus que la politique de la Convention Nationale. Je suis pour la politique de la Convention Nationale contre la politique de l'Assemblée de Bordeaux, je suis pour les Parisiens contre les ruraux, je suis pour la Commune de Paris, pour l'une et l'autre Commune, contre la paix, je suis pour la Commune contre la capitulation, je suis pour la politique de Proudhon et pour la politique de Blanqui contre l'affreux

petit Thiers. Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend, c'est la seule mesure, et il a raison absolument, je veux dire que la raison qu'il en a est un absolu, et que l'excédent pour ainsi dire qu'il a sur l'autre, l'écart, l'emportement qu'il a sur l'autre est un absolu. Quant à ce que un homme comme Proudhon aurait fait d'un misérable comme Jaurès, si le volumineux poussah lui était tombé entre les mains, il vaut mieux ne pas y penser.

§. — Nous demanderons à Mathiez ce qui se passait, sous la Convention Nationale, et comment on traitait les ennemis de l'intérieur. La politique de la Convention Nationale était de frapper les têtes, (les mauvaises têtes). On ne remarque pas assez que cette politique n'est pas seulement la seule, qu'en outre elle est une politique d'économie et même la seule politique d'économie, que c'est elle qui est la politique pacifiste et la politique humanitaire. C'est celle qui coûte le moins. C'est celle qui épargne le plus. C'est celle qui revient le moins cher; et en hommes, et en argent. Tous les régimes de faiblesse, tous les régimes de capitulation devant l'ennemi sont aussi ceux des plus grands massacres de la population militaire et de la population civile. Rien n'est meurtrier comme la faiblesse et la lâcheté. Rien n'est humain comme la fermeté. C'est Richelieu qui est humain littéralement et c'est Robespierre qui est humain. Les régimes de lâcheté sont ceux qui coûtent le plus au monde, et en définitive ce sont ceux qui peuvent finir et les seuls qui finissent réelle-

ment dans l'atrocité. Et en outre c'est une atrocité de turpitude. Il n'y a que deux politiques. En temps de guerre les régimes qui ne réduisent pas immédiatement les ennemis de l'intérieur sont inévitablement conduits à massacrer des portions entières et considérables du peuple ; ou si l'on veut les régimes qui ne commencent pas par mettre au pas les ennemis de l'intérieur, c'est-à-dire, pour les nommer, quelques misérables intellectuels et politiciens finissent toujours par massacrer le peuple, les régimes qui ne commencent pas par annuler les mauvais bergers finissent toujours par massacrer le troupeau même.

§. — C'est la Convention Nationale qui est en temps de guerre le régime de douceur et de tendresse. Et c'est l'Assemblée de Bordeaux et le gouvernement de Versailles qui est la brutalité de la brute et l'horreur et la cruauté.

§. — La Convention n'a pas coûté cher, pour ce qu'elle avait à faire, et pour ce qu'elle a fait.

§. — Et en outre c'est la Convention Nationale qui est l'ancien régime et c'est le régime de Robespierre qui est le régime de nos rois, étant le régime de Richelieu.

§. — En temps de guerre il n'y a qu'un régime et c'est le régime jacobin. Louis XVI fut déplacé à bon droit puisque pour cette guerre qui venait, qui était commencée, il était *déplacé*, il était remplacé par de plus jacobins, par de plus rois, par de plus ancien régime, par de plus Richelieu que lui. Et cet autre gros homme qu'est Jaurès ne serait peut-être point humilié de ce précédent historique, et d'être déplacé dans les mêmes formes de cette royauté de servitude qu'il exerce aujourd'hui sur quelque peuple abusé, et que ce fût le tambour de Santerre qui couvrît sa grande voix.

§. — En temps de guerre il n'y a plus que l'État. Et c'est *Vive la Nation*.

§. — En temps de guerre celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. Il ne se rend point. C'est tout ce qu'on lui demande. Et celui qui se rend est mon ennemi, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. Et je le hais d'autant plus, et je le méprise d'autant plus que par les jeux des partis politiques il prétendrait s'apparenter à moi.

§. — Quels que soient les partis celui qui ne rend pas une place française est le droit héritier de tous ceux qui n'ont pas rendu des places françaises. Rochereau dans Béfort (et Masséna dans Gênes) sont les droits héritiers de celle qui fit lever le siège d'Orléans. Ils en sont les héritiers spirituels comme ils en sont les successeurs temporels. Ils sont de sa filiation spirituelle et de sa communion spirituelle et non pas seulement de sa race. Et Trochu, avec toutes ses capucinades, n'en est pas.

§. — Je vais plus loin. De tous les mauvais usages que l'on peut faire de la prière et des sacrements, de tous les abus, de toutes les perversions de la prière et de l'usage des sacrements aucun n'est aussi odieux que cet abus de paresse qui consiste à ne pas travailler et à ne pas agir et ensuite et pendant et avant à faire intervenir la prière pour combler le manque. Il y a là une bassesse, un odieux abus de la prière et du sacrement. Car c'est faire jouer, c'est faire intervenir, c'est employer la prière et le sacrement non pas seulement à masquer la paresse, mais proprement à désobéir à la loi de travail, qui est je pense une loi. C'est les employer à soutenir, à nourrir, à compenser la paresse. C'est trahir à la fois la prière, le sacrement, et la loi d'obéissance, puisque c'est vouloir établir une compensation frauduleuse, c'est vouloir faire servir la prière et le sacrement à pécher, à commettre le péché de paresse. C'est vouloir faire servir la prière et le sacrement *contre* le commandement d'obéissance, contre le com-

mandement de travail, qui est je pense l'un des plus vieux commandements sinon le plus vieux, étant lié à la première loi et au péché d'origine et au pourchas du paradis terrestre.

§. — Celui qui fait jouer la prière et le sacrement pour se dispenser de travailler et d'agir, c'est-à-dire en temps de guerre pour se dispenser de se battre rompt l'ordre de Dieu même et le commandement le plus antique, et il le rompt par trois monstrueuses ruptures, car il retourne contre la loi de travail, contre le commandement de travail la prière et le sacrement qui je pense ne nous ont pas été donnés pour cela; pour nous encourager, pour nous préparer à désobéir; et à commettre le péché de paresse; et pour nous y engager; par un frauduleux balancement du calcul des responsabilités; et pour nous permettre de faire l'appoint quand nous nous préparons à désobéir, et à commettre le péché de paresse. C'est proprement un détournement du sacrement et de la prière non pas même seulement pour une fin étrangère, non pas même seulement pour une fin temporelle mais pour commettre par une compensation d'appoint le péché de désobéissance au plus ancien commandement. Et je savais bien que j'avais une raison pour laquelle j'en voulais tant à ce Trochu et à toute cette armée de Versailles et à tous ces résidus et à toute cette séquelle des calotins des capitulations de 1870. Autant il est permis, autant il est beau, autant il est profond de demander par la prière, de demander dans la prière le couronnement de fortune et ce sort

des batailles qui ne réside que dans l'événement, autant il est stupide, et il est de désobéissance de vouloir que le bon Dieu travaille à notre place, et d'avoir le toupet de le lui demander. Demander la victoire et n'avoir pas envie de se battre, je trouve que c'est mal élevé.

§. — Les croisés, entre tous autres saint Louis, qui faisaient une guerre sainte, qui se battaient littéralement pour le corps de Dieu, pour le temporel de Dieu, puisqu'ils se battaient pour le recouvrement du tombeau de Jésus-Christ, ne s'y fiaient pourtant pas. Ils ne priaient pas comme des oies, qui attendent la pâtée. Ils priaient, mieux que nous, et ensuite, et si je puis dire en exécution de leur prière, et presque déjà en couronnement de leur prière ils se battaient, eux-mêmes, tant qu'ils pouvaient, de tout leur corps, et eux-mêmes de tout leur temporel. Car dans le temporel et pour la conquête du temporel il faut aussi engager le temporel. *Aide-toi, le ciel t'aidera,* ce n'est pas seulement un proverbe, de chez nous, et une fable de la Fontaine, c'est une théologie, et l'ordre de marche, et la forme même du commandement. Et la seule théologie qui soit orthodoxe. Les autres seraient hérétiques.

§. — Pareillement Jeanne d'Arc qui assurément ne fit pas la guerre sainte mais qui certainement avait pensé à la guerre sainte, à une continuation et au couronnement de *la* croisade, et qui fit non seulement une guerre

sacrée mais une guerre *de vocation*, et de vocation propre, une guerre à elle personnellement et formellement commandée. Et pourtant ces gens-là priaient mieux que nous. Mais quand ils avaient prié ils bouclaient leur ceinturon, pour le couronnement même de leur prière et aussi obéissant ainsi à la loi de travail.

§. — C'est dire que plus une bataille militaire est belle, militairement belle, plus elle est apparentée aux batailles de Jeanne d'Arc. Celui qui défend la France est toujours celui qui défend le royaume de France. Celui qui ne rend pas une place peut être tant républicain qu'il voudra et tant laïque qu'il voudra. J'accorde même qu'il soit libre-penseur. Il n'en sera pas moins petit-cousin de Jeanne d'Arc. Et celui qui rend une place ne sera jamais qu'un salaud, quand même il serait marguillier de sa paroisse. (Et quand même il aurait toutes les vertus. Et puis on s'en fout, de ses vertus. Ce que l'on demande à l'homme de guerre, ce n'est pas des vertus. Et ce que Jeanne d'Arc demandait à ses hommes, ce n'était pas des vertus, c'était une vie chrétienne. Et c'est infiniment autre chose. La morale a été inventée par les malingres. Et la vie chrétienne a été inventée par Jésus-Christ). Et alors, dans ce cas, il est deux fois haïssable, deux fois exécrable, deux fois méprisable, comme faux Français et comme faux chrétien. Et au contraire Valmy et Jemmapes sont les droites filiales de Patay. Elles n'en sont pas seulement les filiales temporelles, ce qui est de toute évidence, elles en sont aussi les filiales et presque les filleules

spirituelles. Elles sont de la même race, de la même famille spirituelles, du même ton, de la même procédure, du même élan, du même mouvement, de la même qualité spirituelles.

§. — *La place que Sa Majesté m'a confiée.* C'est toujours le roi qui leur confie les mêmes places.

§. — Toute cette histoire de France est tellement simple. Louis XVI, n'étant plus assez roi, fut déplacé par une République plus roi. Ce Louis XVI était bon. Ce n'est pas cela que l'on demande à un gouvernement. Ce que l'on demande à un gouvernement, c'est d'être ferme. Ce Louis XVI était un gros, un doux, un bon, un pacifiste, un débonnaire, un humanitaire. Un philosophe. On le lui fit bien voir. Il fut déplacé par les suivants. Roi fainéant il fut déplacé par la jeune République comme les derniers Mérovingiens, devenus fainéants, furent déplacés par les jeunes Carolingiens, comme les derniers Carolingiens, devenus fainéants, furent déplacés par les jeunes Capétiens. La République fut la quatrième dynastie; forte dans sa jeunesse.

§. — J'ai horreur du lyrisme et du romantisme toujours. J'en ai encore plus horreur quand il s'agit de l'Alsace-Lorraine. Je ne comprends même pas que l'on

ose en parler. Je ne comprends même pas *que l'on puisse* en parler. Il y a quelque chose de honteux à parler toujours de ces malheureux que nous avons abandonnés. La question n'est pas d'en parler, mais de les libérer. Ou puisqu'on a eu le courage de les livrer, et puisqu'on n'a pas eu le courage de les libérer, il vaut mieux se taire.

§. — J'ai horreur de l'éloquence toujours. Mais que dire de ceux qui font de l'éloquence dans cette malheureuse affaire où tout le monde est coupable et certainement criminel, dans cette malheureuse affaire où à l'origine il s'agissait uniquement de garder les armes ou de ne pas les garder, où depuis il s'agit uniquement de prendre les armes ou de ne pas les prendre.

§. — J'ai horreur de l'éloquence toujours, et de la métaphore. Quand je dis qu'il y a un parti allemand et que Jaurès est un pangermaniste, ce n'est point une invective. Tout ce que j'essaie de faire, c'est d'ébaucher une carte des partis intellectuels et des partis politiques. Tout ce que je veux faire, tout ce que je me propose de faire, c'est de la géographie et de la topographie intellectuelle et politique. Et je ne parle vraiment de cette question d'Alsace-Lorraine qu'à mon corps défendant.

§. — Ce que je demande aux doctrines, aux systèmes,

aux partis, avant tout c'est d'être constants, c'est de se tenir avec soi-même. Ensuite naturellement nous pourrons leur demander autre chose. Mais au premier degré ce que nous leur demandons c'est de ne pas jouer sur deux tables et de ne pas jouer deux jeux contraires.

§. — J'oublie donc ma race et mon pays. Je me transporte dans l'historique et comme disent ces imbéciles dans l'objectif. Dans le pur objectif; dans l'impersonnel objectif; dans le serein objectif. Je dis que même sur ce plan, même dans ce registre, même dans ce système et peut-être surtout dans ce système la position, la situation de M. de Pressensé est intenable.

§. — Ou bien que l'on continue à nous parler de tous les peuples opprimés, (c'est mon système et je n'ai pas besoin de dire que pour moi c'est beaucoup plus qu'un système), et alors que l'on nous parle aussi des Alsaciens-Lorrains. Ou bien que l'on ne nous parle pas des Alsaciens-Lorrains, (c'est le système de M. Francis de Pressensé), mais alors que l'on ne nous parle pas non plus des autres peuples. Et que même en théorie on ne nous parle pas des peuples opprimés.

§. — Mais ce qui n'est pas tenable, c'est la position de M. Francis de Pressensé, de venir toujours nous

parler de tous les peuples, (il a fait sa carrière là-dedans, et sa fortune politique), et de ne pas vouloir que l'on parle des Alsaciens-Lorrains.

§. — Voici ce que je veux dire : On a lu ici le cahier de notre collaborateur Georges Delahache intitulé *la Carte au liséré vert* et ce cahier a obtenu ensuite un grand succès dans le public. C'était une étude on peut le dire extrêmement mesurée. Peut-être même un peu trop mesurée. Ce que je dis c'est que pour moi, même en me plaçant au point de vue historique, même en me plaçant au célèbre point de vue impersonnel, même en me plaçant au point de vue objectif ce cahier de Georges Delahache pour l'Alsace-Lorraine entre exactement en série homogène et continue avec le cahier de Jean Deck pour la Finlande, avec le cahier de Pierre Quillard pour l'Arménie, avec le cahier de Bernard-Lazare pour les Juifs de Roumanie, avec le cahier que Bernard-Lazare avait commencé de faire pour les Juifs de Russie, avec les cahiers de Dagan et de Eberlin et de Delahache pour les Juifs de Russie, (et pourquoi ne pas le dire avec le vieux cahier du même Delahache pour les Juifs de France), avec les trois cahiers de Bernus pour les Polonais d'Allemagne, — et *mutatis mutandis*, (car l'oppression est toujours l'oppression), avec les cahiers de Pierre Mille et de Félicien Challaye pour les nègres du Congo, et avec ce cahier que l'on nous prépare pour les nègres des possessions portugaises. Mais il est évident que le cahier de Delahache est tout particulièrement apparenté avec les trois cahiers de Bernus.

Il est le frère et le symétrique des trois cahiers de Bernus. L'oppresseur est le même, la méthode d'oppression est la même, l'oppression est la même.

§. — Au sens où on dit que la Finlande, au sens où on dit que la Pologne est opprimée, il est rigoureusement vrai de dire que en ce même sens l'Alsace-Lorraine est opprimée. Alors comment se fait-il qu'on nous parle toujours des autres et qu'on ne nous parle jamais de ceux qui demeurent nos frères.

§. — Pour Jaurès l'explication est extrêmement simple. Il est pangermaniste. (Il faudrait l'en féliciter, s'il était né sujet allemand). Il est un agent du parti allemand. Il travaille pour la plus grande Allemagne. Mais pour Pressensé l'explication est beaucoup moins simple.

§. — Je n'ai jamais dit que Hervé fût un pangermaniste ni un agent du parti allemand. Le cas de Hervé, tout en étant baroque, est aussi beaucoup moins simple. C'est un cas de fanatisme. Et un cas de frénésie.

§. — On pourrait assez bien résumer ce trio dans les formes suivantes : Jaurès est un malhonnête homme. Hervé est un honnête homme, (et tout ce qu'on voudra, un fanatique, un frénétique, un fou, mais un honnête homme), qui a fait souvent des sottises, qui peut-être peut commettre des crimes, mais que je crois incapable d'une malhonnêteté. Pressensé est un honnête homme qui fait constamment des malhonnêtetés.

§. — Depuis qu'il a été dessaisi et désarmé de la guerre de l'affaire Dreyfus, il y a dans Pressensé un besoin d'incohérence vraiment extraordinaire et qui a fait croire souvent qu'il était malhonnête. Cette incohérence a débuté d'une manière retentissante. C'était tout aussitôt après cette amnistie de l'affaire Dreyfus contre laquelle nous nous étions élevés ensemble. Pressensé faisait tous les matins dans l'*Aurore* un article furieux contre l'amnistie, contre le ministère, contre le gouvernement, contre la politique, contre Waldeck et peut-être même n'y épargnait-il pas Jaurès. Malheureusement il arriva dans ce temps-là des élections législatives. Pressensé partit tout à coup de Paris fougueux antiministérialiste ou si vous préférez fougueux antiministériel. Mais il faut croire qu'il changea de train aux Laumes. Car il arriva à Lyon candidat officiel, élu par le préfet. Puis il revint à Paris.

§. — Je crois que Pressensé a poussé au maximum

cette incohérence dans ce qu'il me permettra de nommer l'affaire Alsace-Lorraine. Quand on voit tous les peuples dont ils nous ont parlé et qu'on voit qu'il n'y a qu'un peuple dont ils ne veulent pas que l'on parle et que ce seul peuple dont ils ne veulent pas que l'on parle est un peuple français, on se demande : Comment cela se fait-il ?

§. — Au fond je crois que Pressensé a peur de la force. Cet homme qui fut personnellement d'un courage inouï est devenu une sorte de gros cafard en tout ce qui est de politique générale, soit intérieure, soit extérieure. Son cas n'est pas du tout celui de Jaurès. Il est beaucoup moins simple, beaucoup plus profond, beaucoup plus intéressant. Jaurès défend les peuples opprimés pourvu que ce soit contre la France. Si on pressait beaucoup M. de Pressensé il avouerait qu'il défend les peuples opprimés à cette condition *que l'oppresseur ne soit pas fort;* et si l'on cherchait un peu à analyser ce que c'est qu'un oppresseur qui est fort, on trouverait en définitive, en dernière analyse, que c'est un oppresseur *qui peut faire la guerre.* (Sur le prétexte, ou sur le motif précisément d'une tentative de libération).

§. — De sorte que en dernière analyse on trouverait que M. de Pressensé est pour la liberté des peuples à condition qu'il n'y ait pas de risque de guerre, à condi-

tion que la libération des peuples opprimés n'entraîne pas, ne comporte pas des risques de guerre.

§. — Ce qui revient enfin à dire que Pressensé est pour le droit contre la force quand la force n'est pas forte.

§. — C'est toujours la même histoire que l'on racontait de lui. On racontait il y a quelques années que Pressensé s'en allait tout volumineux par la buvette de la Chambre quand une main lui frappa sur l'épaule. De qui était cette main. On ne l'a jamais su mais nous dirons qu'elle était de Clemenceau. Quand on ne sait pas de qui est un mot on dit qu'il est de Clemenceau. — Eh bien, lui dit Clemenceau, vous avez vu la dépêche de Rome. — Quoi, dit Pressensé. — Eh bien, le kaiser met cinq cent mille hommes à la disposition du pape. — Bon Dieu, (dit Pressensé), *la séparation est foutue.*

§. — C'est un système fort connu, et que l'on a toujours nommé le système de la paix à tout prix. C'est une échelle des valeurs où l'honneur est moins cher que la vie. On peut le déterminer d'un mot en disant que c'est un système qui prend exactement le contre-pied du système cornélien ; et de la doctrine cornélienne ; et de l'échelle des valeurs cornélienne. *Mais d'autant que l'honneur est plus cher que la vie. Mais d'autant que*

l'honneur est plus cher que le jour : Voilà la formule cornélienne ; le système cornélien ; la doctrine cornélienne ; l'échelle des valeurs cornélienne. Le système Pressensé est le système diamétralement contraire. C'est essentiellement le système où l'honneur est moins cher que le jour.

§. — Si c'est un système de la peur, mon Dieu je veux bien, mais qu'on le dise. Qu'on dise : Il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine parce que nous avons peur de l'Allemagne, de la force allemande. Et il y a une question des nègres de l'Angola parce que nous n'avons pas peur de la force portugaise.

§. — C'est un pacifisme à tout prix, un système de la paix, à tout prix. J'y consens, mais ce qu'il y a de saugrenu, ce qu'il y a d'intenable, c'est de mettre un pacifisme, et si je puis dire un pacifisme intégral, sous l'égide, et sous l'invocation de la Déclaration des Droits de l'Homme. Je ne suis pas chargé de mettre de l'ordre dans la cervelle de M. de Pressensé, mais enfin la Déclaration des Droits de l'Homme a justement été faite, elle a été justement introduite dans le monde pour expliquer que le droit passait avant tout, et par conséquent notamment avant la paix. Les historiens mêmes savent cela.

§. — *La République une et indivisible,* voilà ce qui est sorti de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. C'est de cette République-là que nous sommes républicains. D'autant que rien n'est aussi monarchique, et aussi royal, et aussi ancienne France que cette formule. M. de Pressensé, ci-devant vidame, (on n'a jamais su s'il était vidame, ou s'il l'avait été, et même je voudrais bien que quelqu'un me dise un peu ce que c'est qu'un vidame), (et ça lui va tellement bien, d'être traité comme un ci-devant), (la prochaine fois nous affirmerons en plus qu'il a été lieutenant de louveterie), (et la fois d'après nous affirmerons qu'il a été ban de Temesvar), M. de Pressensé, président de la Ligue des Droits de l'Homme, (1) n'a-t-il jamais entendu parler de la République une et indivisible.

§. — La République une et indivisible, c'est notre royaume de France.

§. — C'est une folie que de vouloir rattacher à la République, et à la Révolution, et aux Droits de l'Homme le pacifisme. Rien n'est plus contraire. Le pacifisme ici c'est le démembrement. C'est le démembrement perpétré et le démembrement maintenu. La République du pacifisme, c'est la République démembrée. C'est la République plurielle et divisée.

(1) Et du citoyen.

§. — Je vais plus loin et évidemment je ne voudrais pas entrer dans les idées générales et surtout être chargé de mettre des idées générales dans la tête de M. Francis de Pressensé, mais enfin il faut être ce que l'on appelle un niais quand on veut être poli et ce que l'on appelle un imbécile quand on n'a pas la même préoccupation pour croire que l'on peut présenter et vouloir introduire un droit quelconque, un point de droit sur la surface de la terre sans qu'aussitôt il en naisse, il en vienne, en même temps, en cela même, par cela même, indivisiblement, un point de guerre.

§. — Si M. de Pressensé a jamais lu la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, (et au fait pourquoi ne l'aurait-il pas lue), il y aura peut-être vu que l'insurrection est ou peut être le plus saint ou le plus sacré des devoirs. (Allons bon, voilà que c'est moi qui ne la sais plus). Mais dans leur système il est entendu que l'insurrection n'est pas une guerre, que l'insurrection n'est pas de la guerre. L'insurrection pour eux, c'est le comble de la paix. La guerre civile pour eux n'est pas de la guerre; c'est le couronnement même du pacifisme. Quand un peuple se déchire, quand un peuple se démembre lui-même, alors ça va bien, on est en pleine paix. Les batailles de la guerre civile ce sont des batailles du temps de paix. Les morts et les blessés de la guerre civile, ne sont pas découpés par les mêmes

chirurgiens. Les massacres des guerres civiles, ce sont évidemment des massacres de maisons de santé.

§. — Je ne veux pas entrer aujourd'hui dans la critique du syndicalisme, qui demanderait tout un cahier. Mais enfin, et dans le même ordre d'idées, il est assez agréable de voir prêcher la paix dans deux journaux, dont l'un se nomme *la* **Guerre** *Sociale*, et l'autre *la* **Bataille** *Syndicaliste*.

§. — Quelle folie, que de vouloir lier à la Déclaration des Droits de l'Homme une Déclaration de Paix. Comme si une Déclaration de Justice n'était pas en elle-même et instantanément une Déclaration de guerre. Il n'y a qu'une Dame dans le monde qui ait fait faire plus de guerres que l'injustice : et c'est la justice.

§. — Comme s'il ne suffisait pas de parler de la justice, pour qu'aussitôt tout se trouble.

§. — Quelle imbécillité. Quelle niaiserie. Comme si un seul point de droit, comme si un seul point de revendication pouvait apparaître dans le monde et ne point devenir aussitôt un point de trouble et un point

d'origine de guerre. Comme si tout point de justice, tout point de revendication de droit n'était point en lui-même et instantanément un point de rupture d'équilibre.

§. — *Je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre.* Comme si tout appareil de revendication n'était pas en lui-même et instantanément une machine montée, un appareil de guerre ; et qu'est-ce que la Déclaration des Droits de l'Homme sinon un immense programme, un immense appareil d'une constante revendication.

§. — Avec la déclaration des Droits de l'Homme on ferait la guerre tout le temps, toute la vie, tant qu'on voudrait.

§. — Non seulement la justice mais la charité même est pleine de guerre. Ou plutôt il faut dire : Sans aller même jusqu'à la justice, jusqu'aux revendications, jusqu'aux réparations, jusqu'aux exigences du droit et de la rigoureuse justice, dès la charité même nous savons bien que la charité est source de guerre. Tel est précisément le sort temporel. Tel est le sort de l'homme et du monde.

§. — Il y a dans la Déclaration des Droits de l'Homme, si M. de Pressensé savait lire, de quoi faire faire la guerre à tout le monde pendant la durée de tout le monde.

§. — La preuve c'est qu'elle n'a pas pu apparaître dans le monde sans y soulever une vague de la plus grande guerre qu'il y ait jamais eu dans le monde. Je sais bien que nos historiens à la façon de Barbarie nous ont démontré que les guerres de la Révolution et de l'Empire ne résultaient point, ne procédaient point de l'Empire et ne résultaient point de la Révolution. Il y a aussi le *Discours de la Méthode,* qui ne résulte pas de Descartes.

§. — *La* pax Germanica *est dure,* dit M. de Pressensé, *mais c'est tout de même une paix.* A ce compte la paix russe aussi est une paix; et la paix turque était une paix; et la paix belge en Afrique et la paix portugaise. La Ligue des Droits de l'Homme n'est pas chargée de nous enseigner la *pax Germanica.* Ni la *pax Teutonica.* Elle est chargée de nous enseigner la *pax juridica.*

§. — Si les Alsaciens-Lorrains, dit Pressensé, veulent leur autonomie, ils n'ont qu'à se la procurer eux-mêmes. Si c'est une plaisanterie, et si c'est une facétie, je dois dire que je ne connais rien de plus monstrueux et de plus odieux que cette dérision. Et rien de plus stupide. Et rien de plus imbécile. Et rien d'aussi sournoisement et d'aussi sauvagement cruel. Et rien d'aussi bourgeois, d'une cruauté aussi intellectuelle, aussi bourgeoise. Et d'une aussi amère dérision de bourreau. Ou plutôt de la seule dérision qui soit plus cruelle encore que la dérision du bourreau : de la dérision du spectateur. Est-ce qu'on nous a dit que la Finlande fasse elle-même, et l'Arménie elle-même, et la Pologne elle-même. Est-ce qu'on nous demande que les nègres opprimés fassent eux-mêmes.

§. — L'idée de la paix à tout prix et de la politique de M. de Pressensé, l'idée centrale du pacifisme, (car je lui donne un centre), c'est que la paix est un absolu, c'est que la paix est même le premier des absolus, c'est que la paix a un prix unique à ce point que mieux vaut une paix dans l'injustice qu'une guerre pour la justice. C'est diamétralement le contraire du système des Droits de l'Homme où mieux vaut une guerre pour la justice qu'une paix dans l'injustice.

§. — Ou encore dans le système *paix* la justice n'est rien, au prix de l'ordre. (On voit que je donne à ce

système au moins tout ce qu'il peut réclamer). (Je le traite lui-même en *droit* et en justice). (Je ne lui fais pas la guerre). Et dans le système *droits de l'Homme* l'ordre n'est rien, au prix de la justice.

§. — Dans le système *paix*, la justice n'est rien, qu'il faut acheter au prix d'une guerre. Dans le système *Droits de l'Homme* la paix n'est rien, qu'il faut acheter au prix d'une injustice.

§. — Dans le système *paix*, la justice n'est rien, qu'il faut acheter au prix d'un désordre. Dans le système *Droits de l'Homme* l'ordre n'est rien, qu'il faut acheter au prix d'une injustice.

§. — Dans le système *paix* la paix vaut tant que ce n'est point l'acheter trop cher, que de la payer de n'importe quelle iniquité. Dans le système *Droits de l'Homme* la justice vaut tant, le droit vaut tant, que ce n'est point l'acheter trop cher, que de le payer de n'importe quelle guerre.

§. — Dans le système *paix* l'ordre vaut tant que ce n'est point l'acheter trop cher, que de le payer de n'im-

porte quelle iniquité. Dans le système *Droits de l'Homme* le droit vaut tant que ce n'est pas l'acheter trop cher, que de le payer de n'importe quel désordre.

§. — Une injustice ne coûte rien dans le système *paix*. Et c'est un désordre qui ne coûte rien dans le système *Droits de l'Homme*.

§. — L'ordre, (je dis l'ordre matériel), a un prix infini dans le système *paix*. Et c'est le droit qui a un prix infini dans le système *Droits de l'Homme*.

§. — Dans le système *Droits de l'Homme,* (et je n'ai pas besoin de le dire dans le système chrétien), un ordre fondé sur l'iniquité n'est pas un ordre; une paix fondée sur l'iniquité n'est pas une paix.

§. — Dans le système *Droits de l'Homme* rien n'est rien, au prix de l'injustice.

§. — C'est dans le système des *Droits de l'Homme,* (et en ceci je le fais totalement mien), le droit des

peuples à disposer d'eux-mêmes, que la *question d'Alsace-Lorraine* existe pour ainsi dire le plus, qu'elle est dans son plein, qu'elle est pour ainsi dire la plus pure et presque la plus schématique, et théorique, qu'elle est pour ainsi dire portée à son *maximum*, qu'elle est littéralement portée à son point de perfection. C'est dans le système des *Droits de l'Homme* que la *question d'Alsace-Lorraine* est indéniablement et irrévocablement résolue, et pour éternellement, par la déclaration lue à l'Assemblée de Bordeaux.

§. — La *Déclaration des Droits de l'Homme* est tout ce qu'on voudra. Mais elle ne sera jamais la charte de l'opportunisme. Elle est même statutairement la charte du protestataire.

§. — Hervé, le seul qui ait du courage dans toute cette bande, leur a fort bien dit à Brest que, *à leur point de vue, il y a* une question d'Alsace-Lorraine. Et qu'elle n'était pas factice, et imaginaire, et arbitraire, et qu'elle n'était pas gratuite, et qu'elle n'était pas une invention, une imagination des nationalistes. C'est l'évidence même.

§. — Tant que ce sont les ignorants qui parlent, ça va bien. Ceux qui ne savent pas sont faits pour montrer

aux autres. Mais on a une espèce de honte, une pudeur, quand on voit des hommes instruits, qui savent quelque chose, ou enfin qui l'ont appris, un Jaurès, un Delaisi, un Pressensé, venir toujours raconter au peuple, aux *militants,* les trois ou quatre mêmes sornettes. (Des hommes enfin qui ont appris la géographie, et même l'histoire).

§. — Cette première sornette des milices. Quand des hommes instruits viennent dire qu'il ne faut pas d'armée, qu'il faut *armer le peuple,* je me demande ce qui peut bien se passer dans leur tête. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, *armer le peuple.* Je me demande réellement ce que ça peut bien représenter. Et surtout représenter pour eux. Comme si armer le peuple n'était point précisément constituer des classes d'active, des classes de réserve et de territoriale.

§. — Cette deuxième sornette, que la guerre n'a pas d'importance. Et qu'elle ne donne pas de résultat. Si cette guerre des Balkans a précisément montré quelque chose, c'est combien la guerre a un pouvoir de décision. Il y avait assez longtemps que la question crétoise et la question macédonienne traînaient. En trois semaines, elles ne traînent plus.

§. — Cette troisième sornette que les guerres sont des inventions artificielles, et qu'elles sont inventées par les capitalistes, par les gouvernements, par les rois pour embêter les peuples. Par les *dirigeants*, comme ils disent. Et que les rois n'ont qu'une idée, entre les repas, qui est d'embêter les peuples. Cette vieille histoire, qui a fourni tant de littérature à Hugo, faisait depuis cinquante ans sourire tout le monde. On est peiné de la voir aujourd'hui et constamment reprendre par des hommes instruits, parlant tout de même au peuple. Si cette guerre des Balkans a montré quelque chose, c'est qu'il y avait aussi des races ; et qu'il y avait des guerres qui sortaient des entrailles mêmes des peuples. Le même Hervé leur avait encore bien dit, il y a quelques mois dans un congrès ou je ne sais plus où, qu'il était un peu temps de renoncer à ces idées toutes faites, à ces vieilles habitudes, à ces espèces de vieilles carcasses d'idées, qui ne sont plus que des vieilles carcasses d'anciens feux d'artifice. Hervé est le seul de toute la bande qui regarde un peu ce qui se passe réellement, aujourd'hui, au lieu de répéter machinalement ce qui se dit dans les meetings; ce qui s'est toujours dit; ce qu'il faut dire pour que les *citoyennes et citoyens* ne soient nullement changés dans leurs habitudes. Car quand les citoyennes et citoyens sont changés dans leurs habitudes, si peu que ce soit, ça peut devenir dangereux pour l'orateur. Il peut y perdre un mandat de député; un mandat de conseiller municipal; un mandat de conseiller général; un mandat de délégué quelque part; il peut y perdre une bonne partie de son capital de popularité, sa seule, sa précieuse fortune, (car tous ces socialistes sont de grands capitalistes de popularité); il

peut même y perdre ceci : qu'il reçoit des coups de poings sur la gueule.

§. — Ces grands révolutionnaires veulent bien révolutionner le monde. Mais ils ne veulent pas révolutionner un meeting, ni se révolutionner eux-mêmes. C'est trop dangereux. Et simplement peut-être c'est trop fatigant. On peut dire qu'aujourd'hui et dans tout le monde bourgeois et de toutes les cérémonies du monde bourgeois un meeting révolutionnaire est sans aucun doute la cérémonie la plus et la mieux réglée, la plus traditionnelle, la plus conservatoire, la plus comme d'habitude, la plus conforme aux précédents, la plus toujours la même. C'est beaucoup mieux réglé qu'une journée à Auteuil, et que n'importe quelle première de théâtre. Et que le 14 Juillet à Longchamp; et même que la revue de printemps à Vincennes. On peut dire que de tous les publics que l'on peut assembler à Paris dans une salle quelconque le public d'un meeting révolutionnaire est le seul qui soit absolument sûr de ne pas être brusqué. Il va aux mêmes heures, aux mêmes jours, dans les mêmes endroits, écouter les mêmes hommes dire scrupuleusement les mêmes choses. Nulle tradition n'est aussi solidement établie que la tradition révolutionnaire. Nulle conservation n'est aussi solidement établie que la conservation révolutionnaire. Le public d'un meeting y va avec cette idée, toujours justifiée, qu'il y recevra certaines excitations. Il sait tout d'avance, à un centigramme près. Et il n'y a pas de danger qu'on le frustre. Et qu'on dose autrement. Car c'est lui le maître, et le

client. Au fond c'est très simple. C'est lui qui paye, en popularité, en pouvoir, en mandat, en argent. Hervé est le seul de toute la bande qui ait quelquefois le courage de dire des choses qu'on n'attend pas. C'est un des hommes du monde qui pense le plus de travers. Mais il est le seul de la bande qui pense lui-même, qui regarde ce qui se passe, et qui dise ce qu'il pense, et qui ait ce courage, et qui dise ce qui se passe.

§. — Comment parler de Lavisse à présent. Mais comment n'en point parler quand on sait qu'il est précisément la porte basse par laquelle tout ce désordre est entré dans l'ordre, toute cette anarchie dans le gouvernement, notamment dans le gouvernement universitaire, et dans les honneurs. Quand on sait qu'il est le point d'articulation, le point d'insertion du désordre dans l'ordre. Tant que le désordre demeurait dans le désordre, dans son royaume de désordre, il n'y avait que demi-mal, ou plutôt il n'y avait qu'un mal plein, juste un mal entier; et quand l'anarchie demeurait hors des conseils du gouvernement. Il n'y avait pas un mal et demi. *Sesquipedalia verba.* Mais la liaison de Herr avec Lavisse, l'ascendant de Herr sur Lavisse, le gouvernement de Herr sur Lavisse a été la liaison de mécanisme, le couple de mécanisme qui a lié le désordre à l'ordre, qui a fait pénétrer un certain désordre jusque

dans les conseils du gouvernement universitaire. On ne saura jamais ce qu'un froncement de sourcils de Herr aura fait, ce qu'il aura eu d'influence sur les destinées de la troisième République. Car Herr fronce aisément ses gros sourcils; et il gonfle volontiers sa grosse voix; et il jure et il sacre: et les *Nom de Dieu* font sa ponctuation la plus modeste; et M. Lavisse, qui ne s'y connaît pas beaucoup, croit que c'est cela de la force, et que c'est cela du courage, et que c'est cela de l'énergie.

§. — Comment se taire, d'autre part, et comment les passer sous silence, quand on sait que de l'autre côté, par la liaison de Herr avec Jaurès, et avec d'autres, ce petit groupe normalien est devenu le point d'infection politique, le point de contamination, le point d'origine de virulence qui a corrompu, qui a empoisonné le dreyfusisme, le socialisme, l'esprit révolutionnaire même. De sorte que le couple Herr-Lavisse, jouant à volonté, par l'un ou l'autre de ses deux termes, dans le monde socialiste ou dans le monde bourgeois, y a obtenu dans l'ensemble les quelques résultats suivants. Dans ces sortes de liaisons ce sont toujours les vices qui passent, et jamais les vertus. Ils ont trouvé moyen d'inoculer au dreyfusisme les vices de la raison d'État, au socialisme les vices bourgeois, au gouvernement les vices de désordre. Et à tous les trois les vices de la bureaucratie intellectuelle. Au lieu de pousser chaque ordre dans son sens et dans sa nature et vers son point de perfection, ils ont dénaturé chacun de ces ordres en y insérant les

vices de l'ordre ennemi. Les quelques résultats ont été les suivants :

a). — le *dreyfusisme* qui était un système de liberté absolue, de vérité absolue, de justice absolue, et d'un ordre spirituel profond, est devenu sous le nom de combisme et de jauressisme un système de contrainte et de raison d'État, un système de mensonge politique, un système de faveur, d'oppression, d'iniquité; un système aussi de corruption; et un système de fraude et un système de turpitude;

b). — le *socialisme* qui était un système économique de la saine et de la juste organisation du travail social est devenu sous le nom de jauressisme et sous le nom identique et conjoint de sabotage un système de la désorganisation du travail social et en outre et en cela une excitation des instincts bourgeois dans le monde ouvrier, un entraînement des ouvriers à devenir à leur tour de sales bourgeois;

c). — par contre ils ont infecté l'État, le gouvernement de l'État, le gouvernement fonctionnaire, le gouvernement universitaire et une sorte de gouvernement spirituel et de gouvernement temporel des esprits d'une sorte de virus d'anarchie et de goût d'un certain désordre, d'un désordre particulier qui peut être à sa place dans un monde révolutionnaire, mais qui n'est à sa place ni dans l'administration ni dans le gouvernement de l'État. Il y a une certaine écume, un certain trouble qui peut être parfaitement excusable et même parfaitement à sa place dans un parti, dans un monde révolutionnaire et

qui est tout à fait hors de place, tout à fait désastreuse pour tout le monde quand elle est dans le monde qui est au pouvoir;

d). — le *laïcisme,* qui était un système de neutralité en matière de foi et de métaphysique et en somme un système de la liberté de conscience est devenu sous le nom de sociologie un système métaphysique le plus grotesque sans aucun doute que l'on ait jamais vu dans le monde mais tout de même et en même temps un des systèmes les plus dangereux, un des plus malendurants, un des plus tyranniques, un des plus enfoncés dans le temporel, un des plus redoutables systèmes d'oppression des consciences; et que l'on veut répandre dans les trois ordres d'enseignement;

e). — la *République* qui était l'objet d'une mystique et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouvernement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique, moderne, et généralement d'une basse politique et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. Et tout ce qui reste encore debout et ce qui reste encore propre de l'ancienne République est ce qui n'a pas encore été contaminé de jauressisme;

f). — la *force révolutionnaire,* qui était l'honneur et la grandeur de ce peuple, l'honneur de ce pays et de cette race, et qui consistait essentiellement à vouloir que ça aille bien et à en faire plus que son compte,

l'esprit révolutionnaire, qui était essentiellement généreux, l'instinct révolutionnaire est devenu en leur temps et sous leur gouvernement et en leurs mains un bas esprit de sabotage et de dénigrement et de rancune qui consiste essentiellement à se réjouir de ce que ça aille mal et à vouloir et à faire que ça aille mal et à en faire moins que son compte; et même à en faire pas du tout;

§. — l'*internationalisme* enfin qui était un système d'égalité politique et sociale et de temporelle justice et de mutuelle liberté entre les peuples est devenu entre leurs mains une sorte de vague cosmopolitisme bourgeois vicieux et d'autre part et très particulièrement et très proprement un pangermanisme, un total asservissement à la politique allemande, au capitalisme allemand, à l'impérialisme allemand, au militarisme allemand, au colonialisme allemand.

§. — Nous touchons ici à leur quatrième sornette, à moins que ce ne soit la cinquième : que dans cet équilibre de force entre l'Allemagne et la France, dans cet équilibre militaire il y aurait en Allemagne un parti socialiste qui leur ferait contre-poids, qui ferait *la même chose* en Allemagne que eux en France, et une action de ce parti socialiste qui ferait contre-poids à leur propre action. Tout le monde sait le contraire. Et eux autant que nous et mieux que nous ils savent le contraire. Ils le disent pourtant. Ils disent, ils enseignent, ils proclament, dans leurs journaux, dans les meetings, que c'est équilibré, qu'ils marchent d'accord avec un parti socialiste allemand qui en fait autant. Tout le

monde sait le contraire. Jamais peut-être on n'avait menti aussi systématiquement; et aussi solennellement; et aussi consciemment. On frémit, et on est frappé soi-même d'une pudeur, quand on voit des hommes instruits, et chargés d'une aussi lourde responsabilité, (car enfin ils se sont chargés de leur peuple), mentir aussi délibérément à leur peuple. Pressensé est encore peut-être plus coupable que les autres, qui professionnellement devrait connaître, ou au moins avoir étudié les questions de politique internationale, puisqu'il a fait tant d'années au *Temps* le Bulletin de la politique étrangère.

§. — Il faut voir comme ils ont traité Andler parce qu'il avait constaté publiquement ce que tout le monde sait : que sur les quatre millions de *voix* socialistes allemandes il y en a trois millions qui ne sont pas sérieuses, qui ne refuseront rien ni au militarisme, ni à l'impérialisme, ni au colonialisme, ni par suite au capitalisme. Trois millions qui ne sont qu'un remplissage, un rembourrage de plus ou moins de mécontentement. (Et sur le million qui reste il y aurait beaucoup à dire, et beaucoup de réserves à faire). (Et beaucoup de déchet encore). En somme *l'Humanité* a refusé de la copie à Andler, ce qui est assez scandaleux, et assez grotesque, et assez cocasse, pour qui connaît un peu tout ça. Que cette copie fût une lettre ou un article ou que ce fût seulement un projet, il est un peu raide et assez imprévu que *l'Humanité* refuse un papier Andler, que Jaurès refuse de publier un texte de

Andler. Et que fait Herr en tout ceci? Va-t-il avec Andler, qui est son ami, ou avec Jaurès, qui est sa créature; ou reste-t-il avec Lavisse, qu'il méprise.

§. — C'est aussi un spectacle assez imprévu, et qui serait assez réjouissant, s'il n'était, si ce n'était au fond un triste spectacle, que de voir le gros Thomas dire à la tribune de la Chambre, prononcer ces simples paroles: « *Mon camarade Andler s'est lourdement trompé.* » Qu'est-ce que c'est que ce jargon. Qu'est-ce que c'est que *mon camarade*. Pourquoi pas aussi *le citoyen* Andler. Est-ce que moi je dis *mon camarade Bergson*. Qu'est-ce que c'est que ces manières: quand on connaît Andler et quand on connaît Thomas. D'abord Thomas n'a pas le droit de parler de *lourdement*. Il ferait mieux de se taire là-dessus. (Il y a décidément trop de gros, dans le parti des maigres). Et puis au moins il pourrait dire *notre* camarade. Le roi dit *Nous voulons*. *Mon* camarade, on dirait qu'Andler est son camarade à lui tout seul, à ce gros. Cet unifié n'est point partageux. Un homme bien élevé de ma génération, de ma promotion, qui a pourtant cinq ans d'âge, (et peut-être cinq ans de services), de plus que la promotion Thomas, considère Andler, mesure la distance, la différence d'âge et de situation, (et, pour Thomas, de caractère), mesure ce que nous lui devons, (à Andler, pas à Thomas), et ce qu'il a été pour nous, et ce qu'il n'a pas cessé d'être, et dit: *Notre maître M. Andler.*

§. — Quant à la force insurrectionnelle et à la force révolutionnaire, quant à la moelle et au sang révolutionnaire, quant à l'instinct et à la race révolutionnaire tout le monde sait, et Hervé autant que personne, qu'il n'y en a pas autant dans toute la Social-Démocratie allemande qu'il y en avait dans le dernier trompette de l'escadron des Cent-Gardes.

§. — Dans ce manifeste même qu'ils sont censés avoir fait en commun avec les Allemands et dont ils partagent censément la responsabilité avec le parti socialiste allemand, qui n'a pas senti au contraire tout de suite l'imparité, et ce ton sournois, et ce ton suspect, et cette précaution à peine suspecte que les Allemands y ont introduite, de faire savoir qu'ils voteraient les impôts de renforcement militaire parce que ces impôts fourniraient une excellente occasion d'asseoir un impôt plus démocratique. Et de faire payer les bourgeois.

§. — Je repense à cette formule, *la paix par le droit*, qui paraît si courte, si simple, si commode, si lucide. Parce qu'elle est comme géométrique, et équilatérale. Quel enfantillage, aussitôt qu'on y pense. Le droit ne fait pas la paix, il fait la guerre. Et il n'est pas souvent fait par la guerre, mais il est encore moins souvent fait par la paix. Dès qu'un point de droit apparaît dans le monde, il est un point d'origine de guerre.

§. — Nous avons tort de nous étonner que *l'Humanité* ait refusé de la copie à Andler. Ou ait refusé de la copie de Andler. Personnellement je crois *l'Humanité* capable de tout. Mais il faut se borner et j'en dirai les raisons une autre fois.

§. — Ce qu'il y a de plus fort c'est qu'ils ne trahissent pas seulement nos intérêts et nos droits; en outre et en cela même ils trahissent autant les intérêts et les droits dont ils ont pour ainsi dire professionnellement assumé la charge. Qu'ils trahissent la France, tout le monde le sait, et c'est entendu, et ils s'en vantent presque, et ce n'est même plus guère intéressant. Mais trahissant la France en cela même et en dedans ils ne trahissent pas moins la Révolution. Car ils diminuent d'autant ce que je nommerai le total de *civisme* dans le monde, et même ils décapitent le civisme et ils découronnent la liberté dans le monde, ils diminuent d'autant, ils font tout ce qu'ils peuvent pour annuler, pour anéantir la seule matière et le seul instrument temporel, enfin le seul point d'appui temporel qu'ait la liberté dans le monde. Il ne fait aucun doute que la France a deux vocations dans le monde et que si elle est quelquefois fatiguée au temporel et même au spirituel et diminuée et quelquefois pauvre de forces c'est qu'elle est doublement fidèle, c'est qu'elle est fidèle deux fois, c'est qu'elle a à pourvoir à deux tâches, et à deux fidélités,

à sa vocation de chrétienté, et à sa vocation de liberté. La France n'est pas seulement la fille aînée de l'Église, (et ceci apparaît constamment et avec une fidélité surprenante); elle a aussi dans le laïque une sorte de vocation parallèle singulière, elle est indéniablement une sorte de patronne et de témoin, (et souvent une martyre), de la liberté dans le monde. Dans le chrétien, dans le sacré elle a la garde de la foi; et peut-être encore plus de la charité; et certainement encore plus de l'espérance. Et il apparaît tous les jours indéniablement qu'elle est la fille aînée. Mais dans le laïque, (je ne dis pas dans le profane), dans le laïque et peut-être dans une autre sorte de sacré, dans le civique, dans un sacré de la loi extérieure, il est indéniable qu'elle a la garde de cette liberté qui est la condition même de la grâce, qui a avec la grâce une parenté si profonde, une liaison si singulière et si obstinément mystérieuse. Telle est notre double charge. Telle est notre double garde. Et il est évident que nous y sommes constamment demeurés fidèles et nous savons bien que nous y demeurerons fidèles. Et nous savons bien pourquoi nous sommes quelquefois fatigués. Mais quand ces hommes trahissent la France et dans la France la République j'ai le droit de dire qu'ils ne trahissent pas seulement la France, j'ai le droit de dire qu'ils trahissent la Révolution même et la liberté. Car tant qu'ils peuvent ils s'efforcent d'annuler le seul point d'appui temporel de la liberté dans le monde.

§. — Brochant sur le tout ils trahissent enfin tout

cela de la manière la plus désagréable du monde, par une trahison morose et sournoise, d'une trahison désagréable, embêtante, solennelle, livresque, pédantesque, prétentieuse, savante, ennuyeuse, ingrate, plate, essayant de tout soumettre aux oppressions plates de la plus obtuse bureaucratie intellectuelle.

§. — Si la Ligue des Droits de l'Homme veut avoir la paix, qu'elle commence par nous la ficher, si M. de Pressensé veut avoir la paix, qu'il commence par nous la ficher; mais qu'ils ne jouent pas ce double jeu de paix et de guerre : de refuser de s'occuper de tout un peuple opprimé, et ensuite, et en même temps de vouloir constamment secouer tout un peuple, et chambarder tout un gouvernement, et bouleverser le monde pour n'importe quel facteur rural.

§. — Cette idée, cette stupidité que les rois font la guerre pour s'amuser. C'est toujours *le Roi s'amuse*. Nous savons très bien ce qui serait arrivé du roi de Serbie et de l'empereur de Bulgarie et du roi de Monténégro s'ils n'avaient pas marché. C'est même arrivé au roi de Grèce en marchant.

§. — Depuis deux ans on ne me permettait pas de

m'occuper de M. Lavisse. Mais pendant ce temps il s'occupait de moi. Je veux dire qu'il s'occupait de nous. Je veux dire qu'il restait en place et en fonctions. Et en charge. Et qu'il continuait de faire dans les milieux du gouvernement universitaire la politique de Jaurès et de Herr.

§. — Paris est plein d'amis unilatéraux. Ils sont amis communs unilatéraux. Ne parlez donc pas de Lavisse, disent-ils, c'est mon ami. Mais ils n'ont pas dit à Lavisse : Ne parlez donc pas de Péguy, c'est mon ami. Ou alors il faut croire que Lavisse n'a pas beaucoup suivi leurs conseils cette fois-là, ou que généralement il est bien insensible à leurs conseils. C'est toujours le même système de gouvernement que nous subissons, gouvernement des esprits et gouvernement temporel. Ils sont amis de Lavisse pour empêcher Lavisse de recevoir nos coups, mais ils ne sont pas amis de Péguy pour empêcher Péguy de recevoir les coups et le gouvernement de Lavisse. C'est un duel où tous les témoins couvrent de leur corps l'un des deux adversaires. Ils sont amis d'un côté et eux aussi ils sont irréversibles. Ils sont amis de Lavisse pour défendre Lavisse non pas même contre nos coups, non pas même contre nos attaques, mais contre nos défenses et contre nos ripostes. Ils ne sont pas amis de nous pour nous défendre de subir, sous le commandement de M. Lavisse, le gouvernement de Herr et de Jaurès.

§. — Allons plus loin et le fond de leur pensée c'est qu'absolument on ne répond pas à un homme comme Lavisse, qu'on ne s'en prend pas à un homme comme Lavisse. Il n'y a que dans le monde moderne que peut régner et s'établir un certain degré de platitude qui eût soulevé l'ancienne France, et il faut en venir à une démocratie pour assister à ce spectacle, d'un goût aussi profond, aussi général, aussi commun, et qui paraît aussi naturel, aussi légitime, et qui ne s'aperçoit même plus, tant il est, tant il semble naturel, de la turpitude qu'il y a dans la platitude. Les anciens régimes au contraire, les régimes de la hiérarchie étaient pleins de révoltes au contraire et du goût de la liberté. On peut dire que jamais les grands de ce monde n'ont jamais autant qu'aujourd'hui été à l'abri contre le soulèvement, car aujourd'hui ils ne sont plus seulement à l'abri contre le soulèvement matériel, ils sont entourés, ils sont adulés, ils sont soutenus d'un respect que l'on n'avait jamais connu, ils sont à l'abri contre l'idée même qu'il pourrait y avoir une liberté, et, contre eux, une dignité.

§. — C'est bien leur idée en effet que contre les gros personnages il n'y a aucun droit, (et qu'on est même mal élevé de penser qu'il y en aurait un), (qu'on connaît mal son monde), aucun recours, aucune justice, aucune revendication, et même aucune conversation, aucun propos. Aucune communication, aucun équilibre. Que nous ne sommes pas des grandeurs du même ordre. Qu'il n'y a entre eux et nous aucune commune mesure.

Qu'eux ils sont les riches et que nous nous sommes les pauvres. Que nous devons nous soumettre au règne de l'argent. Qu'eux ils sont les gros fonctionnaires, les gros universitaires, les princes de la République, et que nous autres écrivains nous ne serons jamais que des pauvres et des folliculaires.

§. — Ces amis communs sont amis des grands pour empêcher le peuple de leur toucher un mot, aux grands. Mais ils ne sont pas amis du peuple pour l'empêcher d'être en butte aux caprices des grands.

§. — Aussi on peut dire que jamais les grands n'ont été aussi entourés; jamais, sous aucun régime, dans aucun système les grands n'ont été aussi couverts contre le peuple, et le peuple aussi découvert contre les grands.

§. — Et jamais l'argent n'a été à ce point le seul maître et le Dieu. Et jamais le riche n'a été aussi couvert contre le pauvre et le pauvre aussi découvert contre le riche.

§. — Et jamais le temporel n'a été aussi couvert

contre le spirituel, et jamais le spirituel n'a été aussi découvert contre le temporel.

§. — Et jamais le puissant n'a été aussi couvert contre le faible, et jamais le faible n'a été aussi découvert contre le puissant. *Reposuit potentes in sede.*

§. — On ne peut pas dire que je persécute Lavisse. S'il avait quelque chose à dire, celui-là, il en avait les moyens, de le dire. Il en a eu le temps, et le volume, et le pouvoir, et les chances, et les situations, et l'argent. S'il n'a rien dit, c'est qu'il n'avait rien à dire. S'il n'a rien dit qu'il continue, mais qu'il continue pour moins cher. Qu'il continue à moins de frais. A moins de nos frais.

§. — On me dit Mais non, il ne faut pas parler de lui, vous voyez, il est malade. — S'il est malade, qu'il *fasse la retraite.* Le budget de l'État prévoit pour lui une pension de retraite. Tout le monde ne pourrait pas en dire autant. Mais leur maladie est comme leurs amis, elle est unilatérale. Et elle est irréversible. Elle ne joue que contre nous, elle ne joue pas contre eux. Ils sont malades pour que nous ne leur adressions pas la parole, ils ne sont pas malades pour exercer les grands commandements. Il est malade pour que je ne le mette pas

dans les cahiers, il n'est pas malade pour gouverner l'École Normale.

§. — Moi aussi je respecte la maladie et les malades, et je n'ai aucun goût d'achever les blessés. Mais je vis dans un monde et dans une classe où les malades les plus chers ne peuvent même pas s'accorder le minimum de soins. J'ai le droit d'être un peu sceptique sur les maladies des hommes qui restent au pouvoir.

§. — Moi aussi je respecte la maladie et les malades. A une condition toutefois, c'est que les malades se respectent eux-mêmes et respectent la maladie. Mais quand la maladie elle-même est un moyen de gouvernement?

§. — Le bon usage des maladies n'est certainement pas celui qu'en fait M. Lavisse. On sait ce que c'étaient que les maladies de M. Lavisse. Je ne dis pas que M. Lavisse n'est pas malade. Il faut bien qu'il soit comme tout le monde. Mais enfin pendant toute une carrière M. Lavisse était malade et se retirait se soigner au Nouvion en Thiérache toutes les fois qu'il y avait des responsabilités à prendre ou même une seule responsabilité et il en revenait solide comme le Pont-Neuf toutes les fois que les responsabilités s'étaient évanouies. Il faut croire que la Thiérache est un pays particulière-

ment sain, et que le séjour au Nouvion en Thiérache est particulièrement restaurateur. On ferait non pas tout à fait peut-être toute l'histoire de la troisième République, mais certainement toute l'histoire des responsabilités qu'il y eut à prendre sous la troisième République pour les gens qui fréquentaient dans les régions du pouvoir par la table des présences et des absences de M. Lavisse. Quand le ciel, j'entends le ciel politique, était clair, notre maître était à Paris, bien portant. Quand le ciel s'assombrissait, M. Lavisse, soudain se sentant fatigué, qui sait, malade, partait pour le Nouvion. Tant que le temps demeurait obscur, notre maître restait au Nouvion. Ce doit être une fameuse *station,* ce Nouvion. Et je ne veux pas dire seulement une station de chemin de fer. Je veux dire une station de convalescence. Quand le ciel s'éclaircissait enfin, M. Lavisse, gaillard, s'en revenait du Nouvion en Thiérache. Il était comme un ludion, comme un de ces petits bonshommes qu'une pression du doigt fait monter ou descendre. Il y aura une belle thèse à faire plus tard, mais sera-t-elle pour la Faculté des Lettres ou pour la Faculté des Sciences de l'Université de Paris. Pendant l'affaire Dreyfus notamment, on en eût fait des graphiques. Il en faut dans une thèse. Cet homme était devenu un baromètre sinon tout à fait de la situation politique du moins des difficultés, des *gravités* de la situation politique, (des *lourdeurs,* c'est le propre d'un *baro*mètre). On eût fait des tables de concordance, et des diagrammes, (eussent-ils été historiques, eussent-ils été géographiques), des variations de la situation politique par et d'après les déplacements de l'*index* Lavisse.

§. — J'ai assisté, moi petit, à la scène suivante : Dans une maison que fréquentaient beaucoup les professeurs de l'Université qui voulaient avoir de l'avancement et notamment les universitaires de province qui voulaient venir à Paris, j'ai entendu un doyen d'une Faculté des Lettres d'une Université, (mais vous êtes trop curieux, vous ne saurez ni quel doyen, ni quelle Faculté, ni quelle Université), dire devant sept ou huit universitaires : *Lavisse va certainement être malade.* Et tous de rire, je ne sais vraiment pas pourquoi. Ce n'est pas risible, d'être malade. Alors un imbécile, (je pense que c'était votre serviteur), et qui ne savait pas, ouvrit la bouche et dit : *Ah, il a quelque chose.* — *Oui,* dit le doyen, plissant des lèvres attiques, *il y a une affaire embêtante au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique, Lavisse va sûrement être malade.*

§. — Ce n'est un secret pour personne que pendant des années toutes les fois qu'il y eut au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique une affaire embarrassante, c'est-à-dire une affaire où il fallait prendre ses responsabilités, M. Lavisse était malade et au Nouvion. C'était une fable. On le vit dans vingt affaires. Et quand il était là il était au Nouvion tout de même. On le vit notamment dans l'affaire Hervé. Hervé est ce qu'il est, mais comme professeur il était un honnête homme et un bon professeur, et il savait tout de même plus d'histoire que Lavisse.

§. — On me dit : *Il n'est pas méchant. C'est un bon homme.* On ajoute doucement : *C'est un faible.* Je n'aime pas un bon homme, qui est au pouvoir. Dieu veuille que nos maîtres soient fermes, c'est tout ce que nous leur demandons. Rien n'est dangereux pour celui qui est dessous, comme la bonhomie de celui qui est dessus.

§. — Je n'ai jamais dit qu'il fût un ogre. J'ai dit qu'il était un prodige de faiblesse, un monstre de mollesse. Et, dans celui qui est au pouvoir, c'est le pire.

§. — *Vous leur fîtes, seigneur, en les croquant beaucoup d'honneur.* Le fond de leur pensée, leur idée de derrière la tête, c'est que, quand un pauvre est en butte aux calomnies d'un riche, et un faible aux calomnies d'un puissant, et un écrivain aux calomnies d'un gros universitaire, et un folliculaire aux calomnies d'un gros fonctionnaire et d'un gros personnage, il doit se trouver très honoré de ce regard, et dire respectueusement merci.

§. — *L'École Normale,* m'écrit mon jeune camarade,

n'est point aussi bas que vous le croyez. Vous savez qu'il y a depuis plusieurs années un fort contingent de bons catholiques, et vous devez vous en réjouir. (Je ne sais pas si j'ai dit que mon jeune correspondant était catholique).

§. — Mon jeune camarade l'avenir vous apprendra qu'il ne suffit malheureusement pas d'être catholique. Il faut encore travailler dans le temporel, si on veut arracher l'avenir aux tyrannies temporelles.

§. — Mon jeune camarade, puisque vous êtes catholique, c'est un grand mystère qu'il ne suffise pas d'être catholique, et qu'il faille encore, et qu'il faille en outre, et qu'il faille en plus peiner toute sa vie, tout son temporel, dans le temporel. Mais, mon jeune camarade, Jésus même, qui était je pense le prince du spirituel, a fondé une Église qui n'a point cessé d'être combattue dans le spirituel et dans le temporel et qui ne cessera point de militer dans le spirituel et dans le temporel. Ou si vous le voulez sous une forme peut-être encore plus saisissante, nous avons avec le Français le plus athée un lien de communion unique au monde et irremplaçable et non interchangeable, et que rien au monde ne peut remplacer. Car de l'athée français il peut sortir un saint français. Et de tout le Centre allemand et de tous ces Autrichiens il ne sortira jamais un saint français.

§. — C'est le mystère même du charnel et du temporel, mon jeune camarade, et de l'insertion du spirituel dans le charnel et de l'insertion de l'éternel dans le temporel, et pour tout dire c'est le mystère même de l'incarnation. Nous rejoignons ici ce que nous disions à l'instant de la prière et du travail, de la prière et de la guerre. Nous retrouverons ce mystère dans notre *Clio,* dialogue de l'histoire et de l'âme païenne, et dans notre *Véronique,* dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle. Tout ce que nous en retiendrons aujourd'hui, c'est une leçon de modestie pour nous-mêmes, et de travail, et qu'il ne suffit pas d'être catholique. Et qu'il faut encore tout faire. Pièce à pièce. Jour par jour.

§. — D'abord, mon cher camarade, s'il y a des catholiques à l'École Normale, il ne faut peut-être point en attribuer le bénéfice à M. Lavisse, ni à Herr ni à Jaurès, ni à la politique de M. Lavisse, qui est la politique de Herr et de Jaurès. Car ce serait une singulière comptabilité. S'il y a des catholiques à l'École Normale, ce n'est point de la faute à Lavisse, et à Herr, et à Jaurès, à moins que ce ne soit par un effet de répulsion et de réaction, et dans ce cas encore ce serait peut-être mélanger singulièrement l'actif et le passif, que d'en attribuer le bénéfice à M. Lavisse.

§. — Comprenez bien, mon jeune camarade, le sentiment qui me fait vous répondre. J'ai peur que nous ne tombions nous aussi dans des sophismes de paresse. Il ne suffit pas de dire : *Je suis catholique*. Il y a encore tout à faire. Il ne suffit pas de dire : *Il y a des catholiques*. Les catholiques ont hermétiquement la vérité en matière de foi. Ils n'ont pas le monopole du relèvement d'un peuple. En 1813 la Prusse n'était pas catholique. Et elle ne l'est pas encore.

§. — Je suis très content qu'il y ait des bons catholiques à l'École Normale. Je suis très content aussi qu'il y ait des bons protestants, et des bons juifs, et des bons libres penseurs. Vous le savez, mon jeune camarade, je ne me suis jamais caché d'aimer mieux un bon protestant qu'un mauvais protestant, et même d'aimer un bon protestant et de ne pas aimer un mauvais protestant. Car d'un mauvais protestant on ne fait jamais un bon catholique et nous en avons eu récemment et non loin de nous un exemple retentissant.

§. — Et c'est avec les bons athées, mon jeune camarade, et ceux qui ne s'y attendent pas, que la grâce fait les bons chrétiens. Et la réserve et le secret et le mystère temporel c'est précisément que nous savons bien qu'avec les mauvais athées elle ne fera jamais des bons chrétiens. Qu'avec les bons athées elle fasse des bons chrétiens, voilà le miracle et la part de la grâce

et la part du spirituel. Mais qu'avec les mauvais athées elle n'ait jamais fait des bons chrétiens, voilà le secret, voilà la réserve, voilà le mystère, et la part du temporel et de l'administration. Et nous savons très bien qu'elle ne fera point de Félix un chrétien comme Polyeucte et Pauline et même nous savons très bien qu'elle ne fera pas de Félix un chrétien comme elle en eût fait un de Sévère.

§. — Je me réjouis fort qu'il y ait des catholiques à l'École Normale, mon jeune camarade, (surtout quand je sais que ces jeunes catholiques sont de bons chrétiens). A une seule condition : C'est précisément que ces catholiques ne pactisent pas avec M. Lavisse. Et qu'ils ne traitent pas, et même qu'ils n'engagent pas la conversation avec lui. Je ne serais pas surpris, quand M. Lavisse a vu qu'il y avait à l'École Normale un fort contingent de catholiques, qu'il ait résolu de faire avec eux le gentillâtre et le galantin. C'est l'*a b c* de l'art de gouverner ; et ces libéraux sont tous ainsi. Mais que notre jeune camarade en croie ma vieille expérience : Premièrement Lavisse, qui a trompé tout le monde, trompera aussi les catholiques. Nous savons, nous, comment il s'y prend pour tromper. Comme il nous a trompés dans le dreyfusisme, quand nous étions jeunes, ainsi il trompera ces jeunes gens dans le catholicisme. Deuxièmement, (et ceci est tout à fait général), deuxièmement les catholiques n'ont jamais rien gagné et ne gagneront jamais rien à pactiser, à traiter, à causer avec des politiciens. Et c'est bien fait pour eux. Et c'est

leur marque même. Et c'est un des plus grands signes de leur vocation. Il en est de la mystique chrétienne comme de toute mystique et en ce sens il en va de la République comme de l'Église. Ce qui est dangereux, pour nous, mon jeune camarade, ce ne sont point les jacobins, (le pis qu'ils puissent faire, c'est des martyrs), ce ne sont point les combismes, ce ne sont point les dures persécutions : on en a vu bien d'autres. Mais le sale pelotage avec les libéraux : voilà la turpitude.

Car c'est cela qui fait les renégats.

§. — On m'oppose tout ce que Lavisse a fait de bien, d'heureux choix, notamment d'heureux choix de collaborateurs, quelques nominations. Nous avons de nos maîtres, en cette démocratie, et du magistère, et de la magistrature, une idée telle que dès qu'ils ne commettent pas une félonie nous crions au miracle, et à l'éminence. Au lieu de leur faire un compte régulier, où on mettrait à leur actif ce qu'ils font de bien, et à leur passif ce qu'ils font de mal, nous avons d'eux et de leur administration et de leur gouvernement et de leur commandement et de leur tyrannie une idée si extraordinaire, (et si juste), que nous commençons par ne rien mettre à leur passif, quoi qu'ils fassent, parce que nous trouvons que quand ils font mal c'est leur office même; et nous nous y attendons si bien; et à leur actif nous comptons, premièrement le peu de bien qu'ils font, deuxièmement tout le mal qu'ils ne font pas, et qu'ils pourraient si bien faire.

§. — Au lieu que si l'on voulait compter comme il faut, il faudrait même compter encore autrement. Il faudrait mettre à leur passif le mal qu'ils font, et ne pas mettre à leur actif le peu de bien qu'ils font, parce qu'ils sont en place pour cela.

§. — Vous m'écrivez, mon cher camarade, que l'École Normale n'est point comme je me la représente. Là n'est pas si vous le voulez bien la question. J'ai parlé de ce qu'un certain parti *a fait* de l'École Normale. Après cela nous aurions bien du malheur si de la jeunesse française, mise à un certain régime, ne réagissait pas et ne faisait pas généralement le contraire. Ce serait bien la première fois que ce serait arrivé. C'est bien ce même peuple où tous ceux qui sont préposés, *praefecti,* commis, tous ceux qui sont chargés de gouverner et de prévoir, et de pourvoir, ne font jamais leur métier, et qui pourvoit à tout lui-même, et qui fait son salut lui seul, lui seul sous ses patrons, sans ses gouvernements, sans ses bureaux, sans aucune de ses autorités.

Mais j'en reviens toujours à ma comptabilité. Ce n'est ni une excuse ni surtout un titre pour ses gouvernements, pour ses bureaux, pour ses autorités.

§. — Je vais plus loin et d'une manière générale

j'avoue que je n'aime pas les catholiques qui pactisent avec la Sorbonne ; ou qui traitent avec la Sorbonne ; ou qui causent avec la Sorbonne ; ou qui flirtent avec la Sorbonne ; et même ceux qui se marient avec la Sorbonne. Il ne fait aucun doute que la Sorbonne, pour se donner les airs d'être libérale, cherchait depuis quelques années, comment dirai-je, des catholiques qu'elle pût officiellement respecter, et même des catholiques qu'elle pût officiellement protéger. La Sorbonne n'est pas si bête que ça, quand il s'agit de ses intérêts temporels, et elle les a souvent fort bien conduits. On a fini par trouver. Et c'est naturellement Bergson et la philosophie de Bergson qui a fait les frais de cette petite opération. Puis-je avertir les thomistes qui ont trouvé bon accueil en Sorbonne qu'on les aime contre quelqu'un, et que ce n'est point si je puis dire pour les beaux yeux de saint Thomas que la Sorbonne s'est subitement senti des tendresses pour la philosophie thomiste ; et que rien n'est suspect comme une tendresse de Sorbonne ; et que rien n'est suspect comme une alliance, fût-elle officieuse, et fût-elle occulte, des catholiques et de la Sorbonne ; et que dans ces sortes de jeux ce sont toujours les catholiques qui sont bernés ; et que c'est bien fait pour eux ; et qu'ils sont exécrables dans toute politique ; et que ce que l'on ne pardonne pas à Bergson, c'est d'avoir brisé nos fers.

§. — Que les catholiques le sachent bien, et notre jeune camarade doit s'en douter un peu, la querelle de la Sorbonne n'est pas une querelle gratuite, elle n'est

pas une querelle insignifiante. Et elle n'est pas une querelle arbitraire, elle n'est pas une querelle ajoutée. C'est la querelle même des héros et des saints contre le monde moderne, contre ce qu'ils nomment sociologie, contre ce qu'ils nomment psychologie, contre ce qu'ils nomment science. Et une chaire en Sorbonne sera toujours pour celui qui déclare que les saints étaient bons à mettre à Charenton.

§. — Tout le débat est là, tout le mystère de cette douteuse opération. La Sorbonne serait assez disposée à faire alliance avec les docteurs, et peut-être même à faire une place aux docteurs, pourvu que ce fût contre les héros et les saints. Ce serait même, avouons-le, une assez bonne et certainement la meilleure manière d'authentiquer ses inventions contre les héros et les saints. Car ainsi elle paraîtrait libérale, équitable, que dis-je, *objective*.

§. — Reste à savoir si les docteurs seront disposés à lâcher les héros et les saints, pour être eux-mêmes honorés des faveurs de la Sorbonne, ou, si l'on préfère, pour être favorisés des honneurs de la Sorbonne. Toute la question est de savoir si les docteurs, dont personnellement je me passe très bien, débarqueront les saints, dont nul ne peut se passer. Ce serait mal les connaître, (les docteurs), que de ne pas espérer qu'en effet ils débarqueront les saints. Les docteurs n'ont pas seule-

ment condamné Jésus-Christ, ils n'ont pas seulement condamné Jeanne d'Arc, ce ne serait rien encore : *Nolite judicare,* ils ont *jugé* Jésus-Christ, ils ont *jugé* Jeanne d'Arc, ils continueront.

§. — Sur ce que j'ai dit de cette pudeur que nous devons avoir de parler de l'Alsace-Lorraine, il n'y a rien de si odieux que ces pièces de théâtre que l'on se met à faire, où d'excellents comédiens, maquillés en soldats, reprennent les provinces annexées.

C'est comme ces bonnes d'enfant, et ces nourrices, que l'on habille en Alsaciennes. Quand même elles en seraient, ce n'est pas une raison.

§. — Monsieur de Pressensé, *Constitution de l'an I.* — L'an I, monsieur de Pressensé, pour la Ligue des Droits de l'Homme, c'est comme qui dirait le commencement du monde. Dans la première Déclaration, monsieur de Pressensé, il y avait la résistance à l'oppression. Dans la Constitution de l'an I il y avait ce que c'est que la résistance à l'oppression.

33. — La résistance à l'oppression est la conséquence des autres droits de l'homme.

*34. — Il y a oppression contre le corps social lorsqu'*un seul de ses membres *est opprimé : il y a oppression* contre chaque membre *lorsque le corps social est opprimé.*

35. — Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, *le plus sacré et le plus indispensable des devoirs.*

Monsieur de Pressensé je ne dis pas que tout ça rend le gouvernement commode. Mais je vous demande, est-ce que tout ça c'est des moyens d'avoir la paix.

§. — Il ne faut point m'accuser de persécuter M. Lavisse. C'est lui qui nous provoque avec son cinquantenaire. Il y en a bien d'autres qui sont entrés à l'École il y a cinquante ans et qui ne font pas tant d'affaires.

§. — D'ailleurs, mon jeune camarade, soyez rassuré sur un point. Tout ce que je puis dire est parfaitement indifférent à M. Lavisse, parce que M. Lavisse sait très bien que je ne suis rien.

Dans le système métrique de M. Lavisse et je ne suis rien et les valeurs que j'essaie de défendre contre les désintégrations de M. Lavisse ne sont rien.

Il sait bien qu'il est l'État, et le temporel, et tout.

§. — On me dit : C'est un vieillard. Je dis pardon. Les vieillards ont droit au respect. Ils n'ont pas droit au commandement.

Ils ont droit au commandement s'ils savent commander, s'ils sont bons pour commander. Mais ils n'ont pas droit au commandement par cela seul qu'ils sont des vieillards.

Les vieillards, comme tels, parce qu'ils sont vieillards, ont peut-être droit au respect, aux honneurs; ils n'ont, comme tels et en cela même, aucun droit au commandement. Autrement il suffirait de devenir suprêmement vieux, dans n'importe quel ordre, pour parvenir, dans cet ordre, au commandement suprême.

§. — On admet bien, dans le militaire, et tout le monde admet, pour les militaires, que rien n'est dangereux comme les généraux fatigués. Et loin de donner aux généraux vieillis les commandements suprêmes on a créé la *limite d'âge*. Et on ne parle que de rajeunir les cadres. Et on croit avoir bien fait, et on se félicite, et on croit presque avoir remporté une victoire quand on a réussi à rajeunir les cadres, quand on a réussi à abaisser les limites d'âge. Et on a raison. Pourquoi faut-il ici encore, et faut-il donc une fois de plus, que les institutions militaires, tant honnies, soient une fois de plus données en exemple à nos institutions civiles, si triomphantes. Si M. Lavisse était militaire, le général Ernest Lavisse ne pourrait commander ni l'École de Saint-Cyr ni l'École Polytechnique. Mais pourquoi M. Lavisse civil est-il bon pour commander l'École Normale Supérieure. C'est aussi un commandement, le commandement de l'École Normale Supérieure. Pourquoi M. Lavisse est-il bon pour garder le commande-

ment de l'École Normale Supérieure. Croit-on qu'il soit sans inconvénient de laisser à la tête et au commandement de toute cette jeunesse un général vieilli, et un général fatigué. Et qu'il n'y ait pas dans le civil des inconvénients comme dans le militaire. Ou alors, si vraiment le poste de directeur de l'École Normale est tel qu'on peut le tenir vieilli et fatigué, alors qu'on supprime ce poste et qu'avec cet argent on achète des Rimailho. Le secrétaire général de l'École fera très bien le « travail ». Surtout qu'il a lui-même un petit coadjuteur. M. Lavisse n'est point un grand écrivain, ni un grand poète à qui l'État doive assurer le pain de ses vieux jours. D'abord il aurait une excellente retraite. Ensuite il a touché toute sa vie des traitements suffisants et chez les éditeurs, généralement pour le travail des autres, des droits d'auteur qui lui ont certainement permis de prendre un livret à la caisse d'épargne. Nous sommes tellement bons, mon jeune camarade, que tout ce que nous demandons c'est qu'on prie poliment M. Lavisse d'aller jouir en paix de sa retraite, c'est qu'on envoie M. Lavisse jouir en paix de sa retraite, au Nouvion en Thiérache, c'est qu'on renvoie M. Lavisse à ses chères études. Et il aura le droit de prononcer des discours de distribution de prix toute l'année.

§. — Telle est notre cruauté, mon cher camarade; et telle est aussi notre audace. Ce que nous demandons est bien simple. Nous demandons que les généraux qui nous conduiraient à la défaite et à la capitulation ne soient pas maintenus à la tête de l'armée.

Est-ce trop demander. Nous demandons que ceux qui ont mal conduit ne conduisent plus.

Nous demandons combien de temps on va encore laisser M. Lavisse à la tête de l'École Normale Supérieure. Quand le médecin a mal soigné, on le change. C'est bien simple. Quand le gouverneur a mal gouverné, on le change. Quand le directeur a mal dirigé, on le change. Pourquoi faire tant d'affaires. Tout cela est la simplicité même. Nous demandons seulement que M. Lavisse aille goûter un juste repos. Nous demandons simplement que M. Lavisse aille se reposer. Et par la même occasion que nous puissions un peu nous reposer de lui.

Il ne fait aucun doute que M. Lavisse n'a pas réussi à l'École Normale. C'est le moins qu'on puisse dire.

§. — Ce qui fait enrager, c'est que dans le particulier tout le monde en convient. Tout le monde a la même opinion faite. Non seulement tout le monde déclare qu'il en est bien ainsi mais on reproche même à ceux qui s'en occupent encore, à ceux qui en parlent d'être un peu lourds, et de manquer d'élégance, et de s'appesantir, et d'en parler encore. Tellement c'est connu. Tellement c'est évident. Tellement c'est entendu. Seulement, dans le public, il paraît aussitôt qu'il n'en faut pas parler.

§. — C'est une bonne comédie que de voir tous ces dreyfusards du surlendemain plaider le secret, le huis

clos, et précisément en matière de nomination à une fonction publique; et à une fonction publique aussi importante. Et non pas même le plaider, mais l'établir, mais l'admettre, le trouver, le déclarer tout naturel et tout admis, établir une connivence universelle.

§. — Comme il y a une tenue ou un ramollissement militaires, ainsi il y a une tenue ou un ramollissement civiques; et au fond ce sont les mêmes. Quand un peuple est fort civiquement, il est fort militairement. C'est la même force; ou c'est la même faiblesse. Une génération qui se retrouve civique est la même aussi qui se retrouve militaire. La force est la force. Il faut donc se garder de croire qu'il soit sans danger de confier aux vieillis et aux fatigués et aux maîtres de lassitude et aux maîtres de renégation et aux maîtres de fluctuation et aux maîtres de démembrement les grands commandements civiques.

§. — Ces hommes ont tellement pris l'habitude de posséder le pouvoir et d'avoir comme un domaine la France et le gouvernement de la France et les prébendes et les pensions qu'on a l'air de les persécuter quand on demande simplement qu'ils n'exercent plus leurs commandements; et qu'alors on a l'air de vouloir les déposséder.

§. — Je suis même convaincu qu'ils sont tellement habitués à être flattés, adulés, encensés qu'ils croient sincèrement que c'est vrai, que c'est bien comme ça; que c'est légitime; puisque c'est établi.

§. — Je suis convaincu qu'en effet ils croient sincèrement que nous les persécutons.

§. — Ils sont tellement habitués à compter sur le pouvoir, comme sur un bien légitime, comme sur un bien de famille, que je suis convaincu que c'est nous qui leur paraissons des persécuteurs, et, qui sait, des larrons.

§. — Je suis convaincu qu'entraînés par cette longue habitude, d'être courtisés, ils croient que c'est nous qui les cherchons. Ils ne s'aperçoivent même plus, tant l'habitude est prise, que c'est eux qui nous cherchent, automatiquement, puisqu'ils occupent des situations de commandement et tant qu'ils occupent des situations de commandement, tant qu'ils exercent des commandements qui se décomposent à chaque instant en temps de commandement.

§. — La situation est fort simple et ce que nous demandons est fort simple. Nous assistons indéniablement en ce temps-ci à une profonde et violente renaissance française, à une profonde restauration, dans le très beau sens de ce mot si imprudemment discrédité, à une profonde et violente révolte et réintégration de la race. Or ce que nous demandons c'est simplement ceci : A toute cette jeunesse va-t-on laisser les mêmes vieux chefs. A toute cette grande et belle exubérance va-t-on laisser ce même vieux conseil aulique. A toute cette ardeur et à toute cette exubérance et à toute cette innocence va-t-on continuer d'imposer les mêmes vieillis, les mêmes fatigués, le même vieux personnel qui avait précisément créé cette situation de lassitude et de décrépitude, et de désarmement et de dénégation contre lequel et ce pays et cette race et cette jeunesse ont fini par se révolter. Laissera-t-on tant de belle jeunesse aux mains de ces vieux. Et de si excellentes troupes aux mains d'indignes chefs. Et toujours ceux qui ne veulent pas capituler aux mains de ceux qui n'ont jamais pensé qu'à la capitulation ; et à préparer la capitulation. Et toujours ces belles recrues sous le commandement et le gouvernement de ces Mac-Mahon. C'est aller au-devant de la défaite, c'est vouloir délibérément la défaite et la capitulation que de mettre et de laisser aux plus hauts postes de commandement, aux plus hautes situations de gouvernement des hommes qui ont dans la moelle même le goût et l'instinct et l'habitude invétérée de la défaite et de la capitulation.

§. — Mettre, laisser de jeunes troupes sous de vieux chefs : la formule même du désastre.

§. — Et des vieux chefs que l'on connaît bien, qui ont fait leurs preuves de faiblesse et de mollesse et d'affaissement et du goût de la défaite et de la capitulation.

§. — Que dire alors de ces cérémonies solennelles, de ces apothéoses de Sorbonne où l'on retourne les situations si parfaitement que celui qui n'a jamais travaillé que dans l'affaissement se fait couronner de la révolte même que ce régime d'affaissement a soulevée. Quel enseignement et quel exemple pour la jeunesse.

§. — J'oubliais. Nous ne demandons pas seulement que M. Lavisse aille se reposer. Nous demandons aussi qu'on ne nous mette pas à la place ce jeune politicien qu'on nous prépare.

Mercredi 9 avril 1913. — Dans le numéro de la *Guerre sociale*, septième année, numéro 15, daté du 9 au 15 avril 1913, et sous ce titre : *le discours du chancelier*, M. Hervé publie un article que je me fais un

devoir de citer tout entier. On fera, si je puis dire, la part du fou. Et encore elle est bien peu considérable :

Le discours du chancelier allemand a été sifflé par les élus de 4.200.000 électeurs socialistes.

Mais le chancelier aura ses 850.000 hommes d'active.

Quant à nous, nous n'avons pas encore nos trois ans ; mais nous tenons déjà les 500 millions de dépenses supplémentaires qu'Étienne a demandés pour l'armée, les 500 millions que Baudin réclame pour la marine, sans préjudice de ce qu'on nous demandera demain.

Nous voilà donc condamnés plus que jamais, de chaque côté du Rhin — même si nous échappons aux trois ans ! — à suer chaque année de nouvelles centaines de millions pour les jeter dans le gouffre sans fond du militarisme, alors que l'argent manque pour tant d'œuvres urgentes de vie et de solidarité, avec la joyeuse perspective, après avoir été tondus et saignés, d'être envoyés un de ces quatre matins à l'abattoir.

Le panslavisme russe est là, orgueilleux, insolent, mis en appétit par les victoires balkaniques, prêt à dévorer l'Autriche, le nouvel homme malade que ronge un cancer slave. Et il a derrière lui les masses énormes de la race slave dont les fils sont nombreux comme les grains de sable du désert.

Et, lui faisant chorus, le nationalisme français qui recommence, depuis l'amitié anglaise et les victoires balkaniques de l'alliée slave, à se dresser sur ses ergots et à pousser des cocoricos.

Tout cela, le chancelier allemand l'a vu et bien vu.

Il a parfaitement raison de croire que l'entente franco russe est devenue une véritable menace pour l'Allemagne et pour la paix européenne.

Mais à qui la faute si cette alliance existe et persiste ? A qui la faute si l'or français soudoie les armées russes, et si le développement de la puissance slave entretient tous les espoirs de nos chauvins ? A qui la faute si, la grande presse aidant, les cocoricos et les battements d'ailes de nos va-t'en-

guerre sont capables, à une heure de passion et d'affolement, d'entraîner le pays aux pires folies?

A qui, sinon aux crétins pangermanistes qui, en 71, ont commis contre le droit des gens un monstrueux attentat — monstrueux en Europe, 80 ans après la Révolution française? A qui, sinon aux gouvernements allemands qui, depuis 42 ans, répètent bêtement que la question d'Alsace-Lorraine n'existe plus depuis le traité de Francfort? A qui, sinon aux quatre grands partis politiques qui représentent la totalité de l'opinion publique allemande et qui n'ont pas le courage ou la clairvoyance — le parti socialiste allemand, pas plus que le parti libéral, pas plus que le centre catholique, pas plus que le parti des hobereaux — de dire que la question existe, qu'elle existe tellement qu'elle empoisonne tout l'organisme européen depuis 42 ans!

Le foyer d'infection, il est en Alsace. Comment peut-il y avoir en France et en Allemagne des gens assez aveugles pour ne pas le voir?

C'est de là, et non d'ailleurs, qu'est sortie l'alliance franco-russe.

C'est là et non ailleurs que s'alimente le nationalisme français.

Tout ce qu'il y a d'idiots en France et en Allemagne ne va pas manquer de crier que je deviens nationaliste et revanchard.

Je suis plus antirevanchard et plus antinationaliste que jamais. Mais je suis un médecin qui, penché sur son malade, constate que tout son organisme s'empoisonne, s'anémie, que le siège du mal est un abcès purulent et je dis qu'il faut vider au plus vite cette poche sous peine des pires catastrophes.

L'abcès purulent qui empoisonne l'Europe — le plus grave, si l'on veut, des abcès purulents qui empoisonnent l'Europe — c'est l'Alsace-Lorraine.

La plupart des socialistes de France et d'Allemagne s'obstinent à ne pas le voir : ou, s'ils le voient, à ne pas le dire.

Ils combattent les armements et les folies de la paix armée, pareils au médecin qui combattrait la fièvre par la

quinine, sans voir ou sans opérer l'abcès purulent qui est la cause de la fièvre.)

Et cet aveuglement ou ce manque de décision, de la part du parti qui devrait être le plus clairvoyant et le plus audacieux, est bien ce qu'il y a de plus triste dans la crise que traverse l'Europe.

Ah ! nous pouvons demander la limitation des armements, la fin du régime de la paix armée !

Tant que, socialistes français et allemands, nous n'aurons pas osé poser franchement devant l'opinion publique de nos deux pays, la question d'Alsace-Lorraine, qui est l'obstacle insurmontable à la réconciliation franco-allemande, tout ce que nous dirons et rien, ce sera la même chose.

Nous pouvons siffler les discours militaristes de nos gouvernants.

C'est comme si nous chantions !

G. H.

§. — *Sur les vieillards.* — Je trouve très bien que l'on respecte les vieillards. Et nul ne les respecte autant que moi. Mais tout de même il faut un peu s'entendre. Premièrement, nous l'avons dit, le respect n'est pas le commandement, et le droit au respect n'est pas le droit au commandement. Que nous soyons tenus de les respecter, tant qu'on voudra. Mais il ne suit pas de là que nous soyons tenus de leur livrer tous les commandements. Autrement il n'y aurait qu'à devenir vieux pour avoir le droit de faire toutes les bêtises, et pour exercer instantanément tous les pouvoirs. Et tout un peuple tomberait sous le gouvernement de la sénilité. Évidemment une telle proposition ne se tient pas.

De senectute, les vieillards ont certainement droit au respect, et surtout au repos. Mais dire qu'ils ont droit

à la retraite, c'est précisément dire qu'ils n'ont plus à exercer les grands commandements.

§. — Que messieurs les vieillards commencent. Et qu'ils commencent par ne pas effectuer ou essayer d'effectuer le virement suivant : ils revendiquent le respect ; et quand on leur demande ce que c'est que ce respect, ils précisent que c'est de rester au pouvoir et d'exercer les grands commandements.

§. — Sur un autre point, qui reviendrait aisément au même, je consens que l'on essaye de m'apitoyer sur le déplorable sort de M. Lavisse. Et surtout sur le sort encore plus déplorable qui lui serait fait s'il était contraint de prendre une juste retraite. Mais tout de même quand on connaît un peu la misère de l'honnête homme dans le monde moderne et quand on voit tant d'honnêtes gens, notamment dans l'Université, travailler comme des forçats du matin au soir, et même plus, et même *outre,* et ne pas arriver à nourrir leurs femmes et leurs enfants, on se prend à supposer qu'il y a peut-être des misères pires que la misère de M. Lavisse et des sorts plus déplorables que le sort qu'une opportune retraite ferait à M. Lavisse.

§. — Respecter les vieillards, c'est entendu, mais il y

faut tout de même une condition : c'est que les vieillards se respectent eux-mêmes. Mais si les vieillards s'adonnent à la pire des débauches, à la seule peut-être des débauches, qui est l'irrespect, s'ils ne respectent rien, ni les lois ni les mœurs, et si ainsi ils ne se respectent pas eux-mêmes, faut-il donc que nous respections cet irrespect ; et ces irrespectueux. Faut-il que nous respections cette dérision.

§. — Ici encore que messieurs les vieillards commencent. Le respect est un. Il y a entre celui qui respecte et ce ou celui qui est respecté, entre celui qui respecte et ce ou celui qui est l'objet du respect par le respect même, par le ministère du respect une telle liaison, organique, sentimentale, et presque sacramentelle, que le respectueux seul peut se vanter d'être respectable.

§. — Il en est des vieillards comme des femmes. Plus un être reçoit de la nature et de sa situation d'état un respect naturel, plus il y a scandale et bassesse quand ce même être le premier manque à ce même respect, quand ce même être le premier manque à se respecter lui-même ; et à respecter le monde ; et ainsi encore à se respecter lui-même. De même qu'une femme ivrognesse fait un spectacle infiniment plus douloureux qu'un homme soûl, (et un spectacle qui nous touche à ce point même de cicatrice où la douleur est intolérable),

de même un vieillard dérisionnaire fait un scandale affreux, alors que les moqueries du jeune homme sont si souvent pleines de grâce et d'un amour secret.

§. — Si près du jugement et faire encore le pitre, quelle affreuse misère.

§. — Ou encore c'est la situation, c'est la grandeur du magistrat et du prêtre. Il ne fait aucun doute qu'il y a dans le vieillard une magistrature mystérieuse et un mystérieux sacerdoce temporel et certainement spirituel. Mais comme le scandale est d'autant plus grand qui vient du magistrat et du prêtre, ainsi le scandale est d'autant plus grand qui vient du vieillard.

§. — Et comme un magistrat et un prêtre sont les seuls hommes qui puissent donner le plus affreux spectacle, ainsi le vieillard est aussi le seul homme qui puisse donner le plus affreux spectacle.

§. — Autrement, dans leur système, dans l'autre système il suffirait d'être vieillard pour avoir le droit de faire toutes les blagues et de se revêtir et de les revêtir de ce manteau de respect.

§. — Comme il y a l'homme de quarante ans, mon jeune camarade, il y a aussi l'homme de soixante-dix ans. Il est incontestable qu'il y a aujourd'hui un parti des hommes de soixante-dix ans. Et que nous ne sommes pas seulement commandés : que nous sommes barrés par ce parti. Il nous barre devant nous. Il nous masque notre feu. S'ils étaient nos ennemis, ça irait bien : nous tirerions dessus. Mais ils sont censément nos chefs, et ils nous empêchent de tirer.

Il est incontestable qu'il y a aujourd'hui, devant nous, une rangée, une barrière des hommes de soixante-dix ans qui occupent toutes les têtes de pont et qui nous empêchent de déboucher non point sur les honneurs : nous les leur laisserions volontiers ; non point sur les commandements : nous les laisserons volontiers à d'autres ; mais sur l'action de la bataille et sur l'action du travail.

§. — Rien n'est grand comme le vieillard. Le vieillard c'est Booz et le vieillard c'est Nestor. Et surtout le vieillard c'est le vieux Siméon. Et c'est le vieil Horace et c'est le vieux don Diègue. Mais plus le vieillard est grand, plus il risque. Car si tant de grandeur se tourne du mauvais côté, ce vieillard n'est plus qu'une ganache.

§. — C'est dans l'Université surtout qu'il y a ce parti, cette rangée, cette barrière des hommes de soixante-dix ans, masquant toutes les avenues. Nous avons déjà vu que l'armée ne les supporterait pas. Et personne ne supporterait qu'il y en eût dans l'armée. Car on est ainsi fait qu'on redoute les défaites militaires. Et on a raison. Et qu'on ne redoute pas les défaites civiques. Et on a tort.

Masquant toutes les avenues : il est bien entendu que ce ne sont pas seulement les avenues des honneurs : on les leur laisserait. Mais que c'est aussi et que c'est surtout les avenues du pouvoir et ainsi de l'action et ainsi tout l'avenir.

Il y a notamment un parti universitaire des hommes de soixante-dix ans et plus notamment une promotion de l'ancienne École Normale qui affleure à tous les débouchés de toutes les avenues. Est-ce trop demander que de demander qu'ils se retirent enfin,

Jouissez du repos que vous donne le maître.

§. — Ils sont censés nous commander. Ou plutôt ils ne sont pas censés nous commander. Ils sont censés être nos chefs. Comme ils font du grec, *ex officio,* on croit qu'ils sont les chefs du grec. Et du latin, les chefs du latin. Et du français, les chefs du français. Et alors ils nous empêchent de tirer. Si ça devait durer trop longtemps, mon Dieu je ne dis pas que nous tirerions sur eux. Nous sommes bien incapables d'un tel méfait, que de tirer sur nos chefs. Mais nous tirerions sur

l'ennemi *à travers* eux. Et ils s'arrangeraient comme ils pourraient, avec nos balles.

§. — Il est incontestable qu'il y a dans le vieillard une grandeur incomparable. Mais si l'effet est manqué, tant de grandeur ne fait justement apparaître qu'une plus affreuse petitesse.

§. — Si l'effet est de grandeur, tant mieux ; et cette grandeur est incomparablement renforcée. Mais si malheureusement c'est un effet de petitesse, c'est cette petitesse pour ainsi dire alors qui apparaît grande et pour ainsi dire on ne voit plus alors que la grandeur de cette petitesse.

§. — C'est une grandeur unique, pourvu et à cette seule condition : que ce ne soit pas une petitesse unique.

§. — *Le vieillard qui revient vers la source première.* Il y a une telle grandeur incomparable dans l'appareil de la mort et dans l'appareil de la justice, (et dans l'appareil du secret et dans l'appareil de l'inconnu), que celui qui va comparaître est éclairé du reflet le

plus profond. Il y a dans l'appareil de la justice une telle grandeur incomparable que le plus infime accusé est haussé, est revêtu, comme tel, comme accusé, de toute cette même grandeur.

§. — La grandeur du jour de la mort, qui est le même jour, et qui est la même grandeur, que la grandeur du jour du jugement est telle que le plus infime accusé, que le plus infime destinataire est tout revêtu de cette grandeur. Et tout homme qui de jour en jour fait ses étapes pour arriver à ce jour est revêtu de cette incomparable grandeur. Et nous ne sommes point de ces races barbares, et nous ne sommes point de ces races romantiques et nous n'avons pas besoin de têtes de mort, préalablement dégraissées, pour penser éternellement au jour de la mort. Et ni Jeanne d'Arc ni saint Louis n'éprouvaient le besoin de se promener avec une tête de mort. Et Jésus sur le mont des Oliviers ne fit point sa méditation sur une tête de mort. La méditation sans accessoire lui suffit.

§. — Mais aussi tout cela se retourne et cette incomparable grandeur se rétorque. Plus grand est le jour de la mort, plus grand est le jour de la justice, plus grand aussi est le manque et plus affreuse est la contrainte si le vieillard n'a pas l'air de s'en douter un seul instant. Plus solennel est le jour de la mort, plus solennel est le jour de la justice, plus aussi on éprouve au cœur le

sentiment d'une affreuse contrainte, et d'un affreux manquement quand on voit un malheureux vieillard entièrement occupé de nos misérables querelles. Comme on a envie de lui crier : C'est bon pour nous. Mais vous, ne savez-vous donc pas. Quelle détresse, de voir un vieillard occupé de nos mêmes misérables vanités. Quel désastre de voir un vieillard empêtré dans nos petitesses, aussi petit que nous. Un vieillard aussi petit que nous est incomparablement plus petit. Et fort sottement plus petit. C'est pour cela que plus le jour de la mort est grand et plus le jour de la justice est grand plus il n'y a pas de spectacle aussi affreux au monde que de voir un vieillard occupé dans nos mesquineries. Et plus vous les défendez contre moi en disant qu'ils sont des vieillards, plus vous les condamnez au contraire, car à cette heure apparaît la profonde nature et il n'y a rien d'aussi mesquin qu'un vieillard mesquin, car il faut vraiment qu'un être soit au plus profond et incurablement mesquin pour demeurer mesquin la veille du double jour. Et ainsi quand vous les excusez sur ce qu'ils sont vieillards et quand vous les défendez sur ce qu'ils sont vieillards, vous les chargez au contraire, et de la plus terrible charge.

§. — Eh bien j'y consens. N'allons point si avant. *Demeurons, chère Œnone.* N'allons point si avant, si c'est tant les charger. Demeurons païens. S'ils sont indéfendables, si leur cause est insoutenable dans le langage chrétien, demeurons dans le règne païen. Restons-en à Nestor, cavalier de Gérénie. Celui-là aussi fut

un grand vieillard. Il n'y a que deux Testaments, (1) mais il y a cinq règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, le règne humain et le règne chrétien; ou si on préfère pour les deux derniers le règne de l'homme et le règne du chrétien. Et il n'y a pas moins d'écart et il n'y a pas moins d'avènement et il n'y a pas moins de discontinuité du troisième au quatrième et du quatrième au cinquième qu'entre n'importe lesquels des trois autres. L'homme est autant une *création* dans l'animal et le chrétien dans l'homme que l'animal ou que le végétal sont une création dans la matière brute. J'y consens, restons dans le païen, demeurons dans Nestor, et dans le conseil des vieillards. Nul n'est grand comme le vieillard dans la prosodie païenne, nul n'est grand comme le vieillard dans la cité antique. Et il serait trop long d'en énumérer les raisons. C'est la sagesse; et c'est l'antiquité même. C'est qu'ils savent des histoires de l'ancien temps. C'est aussi l'avancée de la grande mort, si grande dans la cité antique. C'est l'imminence d'un jugement tout de même et la dernière instance et Charon et Virgile et l'obole et la barque et Minos et Racine et Thésée et la descente aux pâles Enfers. Et c'est la race et c'est les autels des aïeux et c'est ce qui ne recommencera jamais, et cette jeunesse que l'on ne verra plus. Et c'est le conseil des anciens. Et c'est cette longue histoire, l'histoire de la cité, l'histoire de la race, leur propre histoire. C'est cette longue mémoire pleine et montante comme un épi. Dorée comme un épi. Mûre comme un épi.

(1) L'ancien et le nouveau.

Blonde comme un épi. Chaude comme un épi. Et d'être écouté par les jeunes hommes.

Ce qui revient à dire, et on s'y attendait, que de même que le monde antique est comme un moule et une préfiguration temporelle du monde chrétien, de même que la cité antique est comme un vase et une préfiguration temporelle de la cité de Dieu, ainsi le vieillard antique est une préfiguration temporelle du vieillard chrétien et la grandeur du vieillard antique est une préfiguration temporelle et certainement déjà spirituelle de la grandeur du vieillard chrétien.

§. — Vous vous récriez là-dessus, et vous me dites : Langlois avait bien raison. Vous êtes fou. Quelle idée d'aller invoquer pour un malheureux homme comme Lavisse toutes ces idées et les appareils et les idées de tant de grandeurs. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre un pauvre homme ordinaire comme ce Lavisse et les idées de tant de grandeurs que vous évoquez. Quel mauvais goût, que de mettre seulement ensemble et dans le même papier ce malheureux Lavisse et la grandeur du vieillard ; et votre grandeur du vieillard antique préfiguration de la grandeur du vieillard chrétien. Qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec Lavisse. Et qu'est-ce que Lavisse peut avoir à faire avec tout cela. Vous créez artificiellement, vous créez arbitrairement, vous créez gratuitement la plus grossière, la plus sotte des disparates. Vous aussi vous parlez sur un autre plan. Vous aussi vous parlez au fond sur un autre homme. Vous aussi vous parlez un autre lan-

gage. Vous aussi enfin vous parlez d'autre chose. Quelle manie de faire des rapprochements. Qui ne peuvent pas être faits. Qui se défendent, je veux dire qui s'interdisent d'eux-mêmes. Qui ne peuvent pas aller. Qui protestent d'eux-mêmes. C'est toujours votre manie d'aller chercher des grandeurs partout, et là où il y en a le moins. Quelle idée d'aller mêler Lavisse avec de la grandeur, et avec de l'antique, et avec du chrétien. Et de mêler de la grandeur avec Lavisse. Comme si tout cela pouvait avoir quelque rapport ensemble. Vous créez exprès la plus grotesque disparate.

§. — Nous allons être entièrement d'accord, mon jeune camarade. Mais si nos maîtres n'ont rien de commun avec la grandeur, pourquoi ne renoncent-ils pas à la grandeur de leurs commandements. Et vous m'accuserez encore d'être grossier, mais pourquoi ne renoncent-ils pas à la grandeur du traitement qu'ils touchent; et que nous leur payons. Ils veulent bien renoncer aux grandeurs qui conféreraient des responsabilités. Ils veulent bien renoncer aux grandeurs morales, et aux spirituelles. Mais dès qu'il s'agit des grandeurs temporelles ils ne veulent plus renoncer aux grandeurs. Ils veulent bien renoncer aux grandeurs qui engagent l'homme, ils ne veulent pas renoncer à celles qui le dégagent. Ils veulent bien renoncer aux grandeurs du maître, et du père, et du vieillard. Ils ne veulent pas renoncer aux grandeurs du fonctionnaire. Et aux solennités, et aux encensements, et aux grandeurs des cérémonies en Sorbonne. Et aux appareils, et aux

apparats, et à tous les enguirlandements des grandeurs politiques, des grandeurs universitaires. Et ils veulent bien ne pas renoncer à la grandeur de leur autorité. Ni à la grandeur de leur puissance. Ni à la grandeur de leur fortune. Ni à la grandeur de leur clientèle.

Il n'y a qu'à la grandeur de leur devoir, et à la grandeur de leur office, et à la grandeur de leur âge qu'ils veulent bien renoncer.

Ils veulent bien renoncer à la grandeur de la responsabilité du commandement, mais ils ne veulent pas renoncer à la grandeur du commandement même.

Et de proche en proche et d'année en année ils entendent bien ne pas renoncer au gouvernement.

Ils renoncent volontiers au gouvernement de soi-même; mais au gouvernement des autres, jamais.

§. — Je vais plus loin, mon jeune camarade, et vous tombez dans le *laudettisme*. Vous vous rappelez certainement que nous avons nommé *laudettisme*, du nom d'un jeune homme d'environ cinquante ans, une hérésie spirituelle très répandue, très sournoise et en même temps très caractérisée, très curieuse en tout cas et extrêmement caractéristique et extrêmement importante, qui florissait il y a quelques années. Elle avait été mise en forme par un jeune homme du nom de le Gris ou Legris ou le Grix ou Legrie ou le Gril ou Legril. Mais c'est une des plus grandes injustices de ce monde que les inventions ne portent jamais le nom de leur inventeur et ainsi cette Amérique ne fut point nommée de ce Christophe Colomb. Ce petit

garçon avait si bien travaillé que je dus un peu la remettre en forme. (Pas l'Amérique, l'hérésie). Et je la nomme ici une hérésie spirituelle et volontiers je la nommerais simplement une hérésie intellectuelle. Pour ne pas me faire d'affaire. Et pour fuir à mon tour les responsabilités. Car des hérésies en matière de foi je n'ai ni le goût ni l'autorité de les dénoncer ou simplement de m'en faire le censeur et toutes espèces de délations ou de censures ne conviennent ni à ma nature, ni à mon humeur, ni à mon tempérament, ni à mon caractère. Cette hérésie donc, mais cette hérésie spirituelle et intellectuelle, cette hérésie saisissable et qui retombe de notre compétence revenait essentiellement à ceci et pouvait se réduire à cette proposition extrêmement dangereuse et d'une gravité capitale que nous autres Français de ce temps, Français du commencement du vingtième siècle, Français du premier tiers du vingtième siècle nous vivons une vie *d'un prix inférieur* aux vies que pouvaient vivre des chrétiens des autres temps. L'idée de ce *laudettisme,* (et j'avoue que je les avais un peu aidés à la sortir), c'est que nous d'ici et d'aujourd'hui nous vivons une vie diminuée, une vie qui ne serait pas *du même prix* que les vies des anciens temps. Cette hérésie en matière spirituelle et en matière intellectuelle enveloppait tout de même une hérésie en matière de foi parce qu'elle enveloppait cette proposition que le prix du salut aurait diminué et que le salut d'une âme ne vaudrait plus le salut d'une âme et que Jésus ne serait plus mort pour des saluts de même prix et que la rédemption même irait comme en diminuant dans les siècles ultérieurs. C'était donc non seulement une hérésie en matière de foi, mais une des hérésies

centrales, une des hérésies capitales en matière de foi, puisque c'était cette hérésie que l'on pourrait nommer par excellence l'hérésie temporelle, qui consiste à proposer que le temporel, à mesure qu'il passe, et d'année temporelle en année temporelle, finirait par user l'éternel, par diminuer le sacramentel. Car il est entendu que tout l'événement est irréversible, mais précisément l'éternel et le sacramentel n'est pas événement, l'éternel et le sacramentel est et demeure égal et le même dans les siècles et est soustrait à l'événement et le *corpus Christi* et le salut d'une âme sont et demeurent les mêmes et du même prix. Mais je me suis engagé à ne pas entrer aujourd'hui dans l'examen de l'hérésie en matière de foi et ce que j'ai voulu rappeler seulement c'est l'hérésie spirituelle et l'hérésie intellectuelle. Et pour ainsi dire l'hérésie laïque. Mon jeune camarade quand vous me reprochez de citer M. Lavisse, de faire intervenir et pour ainsi dire de faire jouer M. Lavisse dans des considérations sur la grandeur du vieillard et d'effectuer ce rapprochement et de créer ainsi et de créer aussitôt une grossière disparate, quand vous ne voulez pas, mon jeune camarade, que j'approche M. Lavisse de ces considérations, vous tombez dans le *laudettisme*, mon jeune camarade, car cette répulsion que vous avez, cette sorte d'interdiction que vous nous faites est fondée plus ou moins obscurément sur ce propos que toutes les considérations auxquelles nous pouvons nous livrer; et notamment les considérations sur la grandeur; et plus notamment les considérations sur la grandeur du vieillard; peuvent très bien trouver leur matière dans d'autres temps, dans les hommes d'autres temps, mais que ces considérations, fondées

en d'autres temps, ne trouvent plus leur matière, ne trouvent plus aucune matière dans notre temps, dans les hommes de notre temps. Et que par suite elles y sont étrangères et même un peu mal élevées. Qu'elles feraient mieux de ne pas s'y montrer. Qu'elles n'y sont plus de leur compagnie. Et par suite qu'elles y sont de mauvaise compagnie. Qu'elles y sont hors de propos. Qu'elles y sont hors de leur place. Et par suite et enfin qu'il est un peu incongru de vouloir seulement les y mettre.

S. — Or ce n'est pas nous qui les y mettons, mon jeune camarade, elles y sont, et on se rappelle peut-être tout cela. Ce *laudettisme* laïque n'est pas moins dangereux et il n'est pas moins capital qu'un *laudettisme* et que le *laudettisme* en matière de foi. Pourquoi nous diminuer, mon jeune camarade. Nous sommes les mêmes hommes. Il peut y avoir dans l'histoire du monde des strates, des couches inégales. Des générations d'inégale valeur. Mais la matière où elles travaillent n'est point d'inégale valeur. Et en ce sens nous sommes les mêmes hommes. La matière où nous opérons, la matière du salut et de la peine a toujours le même prix, parce qu'elle a toujours la même résistance. Ni la vie et la mort, mon jeune camarade, ni l'amour et ni la haine, ni les lois et les mœurs, ni la patrie et la race, ni le mariage ni les enfants, ni le salut et la peine et surtout la misère et ni la pauvreté n'ont baissé de prix sur le marché des valeurs. Nous pouvons, nous, être inférieurs à notre matière. C'est une autre question.

Mais notre matière est toujours aussi grave, c'est-à-dire qu'elle est toujours et aussi comique et aussi tragique. Et aussi ingrate et aussi difficile et aussi peineuse. Nous pouvons être des différentes piétailles. Mais nous gravissons toujours le même chemin. Vos vingt-cinq ans, mon jeune camarade, valent tous les vingt-cinq ans. Ils ne sont aucunement diminués. Et permettez-moi de vous le dire, mais alors ceci tout à fait entre nous, le coup de passer quarante ans et de commencer à redescendre le versant est aussi grave de nos jours que dans le temps de Fabius Cunctator.

§. — Croyez donc bien, mon jeune camarade, que la vieillesse a le même prix et que le respect a le même prix et que la grandeur est la même et a le même prix. Quand donc vous me refusez de faire ce rapprochement, quand vous me refusez de mettre ensemble le nom même de M. Lavisse et toute considération sur la grandeur du vieillard et quand vous m'accusez de créer ainsi la plus grossière disparate *et quand vous avez raison*, tout ce que vous dites c'est vous alors qui accusez M. Lavisse et qui le diminuez d'autant, car vous ne l'accusez de rien moins que de ceci : de ne pas même être un vieillard.

§. — Et alors nous nous recoupons. Nous revenons exactement à ce que nous disions. Ils veulent bien être des vieillards en ce sens qu'ils aient derrière eux des

grosses carrières temporelles qui les poussent et qui les portent. Mais ils ne veulent pas être des vieillards pour être grands au moins de la grandeur des vieillards. Ils veulent bien être des vieillards pour les cérémonies et pour les triomphes ; et pour les retraites ; (et ils ne touchent pas des retraites ouvrières). Mais ils ne veulent plus être des vieillards pour être confrontés avec la grandeur du vieillard. Car la grandeur due au vieillard, c'est aussi la grandeur que le vieillard doit. Et le respect dû au vieillard, c'est aussi le respect que le vieillard doit.

§. — Ils ne font plus les fiers quand il s'agit d'être vieillards pour être confrontés avec la grandeur du vieillard. Oh alors ils sont modestes. Ils sont trop petites gens. Ils ne veulent plus être confrontés avec les grandeurs de l'humanité. Les grandeurs de l'humanité c'est de la littérature et de l'éloquence. Mais ils veulent bien être conférés avec les grandeurs du pouvoir.

§. — Ils ne font plus les modestes. Et ils veulent bien refaire les fiers quand il s'agit des triomphes et des cérémonies et des compliments oratoires, et des péroraisons universitaires. Ils ne trouvent pas, alors, que c'est de l'éloquence.

§. — C'est toujours le même vice moderne de duplicité. Ils veulent jouer deux fois. Ils veulent jouer deux jeux étrangers et à volonté contraires. Ils veulent jouer sur deux tables. Ils veulent jouer des deux mains. Ils veulent bien être grands pour les situations temporelles. Et ils veulent bien ne pas être grands pour les responsabilités que les situations temporelles devraient conférer.

§. — Le respect des vieillards n'est qu'un cas particulier du respect de la patrie. Il est emboîté dans le respect de la patrie. Si donc des vieillards corrodent le respect de la patrie, ils corrodent par là même et dedans et à plus forte raison le respect que l'on nous demande d'avoir d'eux.

§. — Détruisant la patrie, ils se détruisent eux-mêmes.

§. — Ou si l'on veut parler le langage antique, et le langage païen, le conseil des vieillards n'est là que pour la cité. C'est la cité qui est la plus antique. Et c'est la cité qui est la plus solennelle. C'est la cité qui remonte le plus loin, qui descendra le plus loin. Si le conseil des vieillards travaille contre la cité, il se détruit lui-même et ainsi et dedans et à plus forte raison il ruine le respect que l'on veut que nous ayons pour lui.

§. — Quand on nous demande de respecter un vieillard, pour ainsi dire automatiquement, sans examiner s'il est respectable, et surtout sans examiner si lui-même respecte le respect, on veut faire jouer automatiquement dans un cas particulier une règle générale et cette règle générale veut faire jouer en somme et en tous cas les sentiments et la loi du respect filial. Au fond ce que l'on veut que nous respections dans un vieillard en particulier, c'est le vieillard en général et ensuite et d'autre part ce que l'on veut que nous respections dans le vieillard, (en général), c'est la paternité, c'est le père. Ce que l'on fait surtout jouer, ce que l'on veut surtout faire jouer, ce sont les sentiments de la paternité. Mais alors nous aussi nous sommes pères. Et par conséquent nous aussi nous avons le droit de parler. Et ces sentiments se retournent. C'est justement parce que nous avons des fils, et parce que nous sommes revêtus de la responsabilité paternelle que nous ne voulons pas que nos fils après nous restent commandés éternellement par cette génération de capituleurs. Ils en ont assez fait avec nous. Nous ne voulons pas qu'ils recommencent et qu'ils continuent indéfiniment avec nos fils. Nous déjà, c'est assez, c'est trop que nous les ayons supportés si longtemps. Nous aussi nous sommes pères. Nous voulons précisément que notre expérience serve à nos fils. Puisque nous avons ce bonheur, s'il est permis de parler ainsi, que nous avons pâti, justement pour cela nous ne voulons pas que nos fils pâtissent; à leur tour; et des mêmes hommes; et des mêmes abus; et

des mêmes trahisons ; et du même besoin mou des mêmes capitulations. Puisque au moins nous avons eu ce bonheur, s'il est permis de le nommer ainsi, d'avoir connu ces bonshommes, ces mauvais bonhommes, et de les avoir supportés trente ans, et d'en avoir pâti trente ans, et d'en avoir été gouvernés trente ans, et d'en avoir été trahis trente ans, il faut bien au moins que cette expérience serve à quelque chose ; et à quelqu'un. Et nous voulons précisément qu'elle serve à nos fils.

§. — Nous aussi nous sommes scientifiques. Nous aussi nous sommes pour la méthode scientifique. Puisqu'une expérience de trente ans, parfaitement conduite, a été faite, il faut au moins que cette expérience soit enregistrée ; et qu'on ne la recommence pas indéfiniment ; et que les résultats de cette expérience soient enregistrés. Nous enfin il faut que nous ayons servi à quelque chose ; et que tant de peine ait servi à quelque chose ; et que tant de manquement ait servi à quelque chose. Il faut au moins que tant de misère ne soit pas perdue ; et que tant d'abandonnement ne soit pas perdu. Puisqu'à notre corps défendant nous avons fait cette longue expérience de ces hommes, nous sommes comme tout le monde, comme tout homme arrivé au commencement du déclin, nous voulons au moins que notre vie ne soit pas toute perdue, nous voulons qu'une si cruelle expérience serve au moins à quelque chose, l'expérience de tant de mauvaise foi et de tant de détournement. Nous ne voulons pas avoir été tout à fait inutiles, dans notre peine même, et dans notre sottise, et dans notre

sotte confiance envers d'indignes maîtres. Nous entendons faire servir au moins à quelque chose les abusements mêmes dont nous avons été l'objet. Et les victimes. Et les sots auteurs demi-conscients demi-complices. Nous voulons, dans nos erreurs mêmes, n'avoir point été tout à fait inutiles. L'homme est ainsi. Nous entendons faire servir au moins à quelque chose ces détournements mêmes de la plus sainte confiance auxquels nous avons bénévolement donné les mains. Nous ne voulons pas que nos enfants recommencent, continuent après nous d'être commandés par ces résidus d'abandonnement, par ces débris des plus anciennes capitulations. Nous ne voulons pas que nos enfants recommencent, continuent après nous d'être dupés, d'être trahis, d'être abusés, d'être gouvernés enfin par ces hommes et par leur séquelle.

§. — Nous ne voulons pas que nos enfants recommencent, continuent après nous et comme nous de manquer leur vie pour avoir été livrés comme nous par les molles capitulations du même État-Major. Quand un homme a manqué sa vie, il n'a plus qu'une idée. C'est une idée fort sotte. Mais enfin il l'a tout de même. Il n'a plus que cette idée, c'est qu'au moins ses enfants ne manquent pas leur vie. C'est que ses enfants ne recommencent pas, et ne continuent pas la même chose que lui. Il ne vit plus que pour ses enfants ; et en ses enfants. Il ne voit plus que pour eux. Tout ce que tant de déceptions, tant de désabusements, ou si l'on préfère tant d'abusements ont accumulé, ont refoulé en lui de force,

rentrée, et de volonté, manquée, il la reporte sur ses enfants. D'autant plus impérieuse, et avec cette force de commandement, irrévocable, que prend un sentiment humain quand on sait que c'est la dernière fois qu'on joue.

§. — Telle est notre situation. Nous sommes, je l'ai assez dit, et cela se vérifie de plus en plus, une génération sacrifiée. Nous avons été constamment trahis par nos maîtres et par nos chefs. A aucun prix nous ne souffrirons que nos enfants soient trahis à leur tour, et par les mêmes maîtres, et par les mêmes chefs. Nous ne souffrirons pas, à aucun prix nous n'endurerons qu'un Jaurès, qu'un Lavisse recommence sur la génération suivante les mêmes abusements.

§. — Nous serons plus courageux pour nos enfants que nous ne l'avons été pour nous-mêmes et nous nous porterons aux extrémités plutôt que de laisser décevoir et tromper et trahir et abuser nos enfants par les mêmes hommes comme nous l'avons été nous-mêmes.

§. — Qu'on le sache, nous serons moins patients pour nos enfants que nous ne l'avons été pour nous-mêmes. Nous sommes résolus à ce que cette irrévocable expérience serve au moins à quelque chose.

§. — Trente ans nous avons été trahis. De notre socialisme, qui était un système de justice économique et sociale, de vérité économique et sociale, de santé économique et sociale, en un mot de justice et de vérité et de santé temporelles et un système de la bonne et de la vraie et de la juste et de la saine organisation du travail économique et social, du travail temporel ils ont fait un reniement de tout, une basse politique, un sabotage ignoble, proprement une trahison militaire contre le peuple français. De notre dreyfusisme, qui était un système de justice, et de vérité, et de santé juridiques, et encore sociales, et très proprement nationales, ils ont fait une basse politique, et une basse démagogie. C'est entendu. Ils s'en félicitent et M. Langlois nous en raille grossièrement. Et de notre République même qu'est-ce qu'ils avaient fait jusqu'au moment où nous avons commencé à les refouler. Mais ils ne riront peut-être pas toujours. Et cette corruption qu'ils répandaient autour d'eux, cette trahison qu'un Jaurès répand encore autour de lui, nous avons commencé à les refouler. Ce que nous n'avons pas réussi pour nous, ce que nous n'avons pas obtenu pour nous, d'être délivrés de cette affreuse bande, nous le réussirons, nous l'obtiendrons peut-être pour nos enfants. Nous serons peut-être plus courageux. Et une fois enfin nous serons peut-être fortunés. Et autant nous avons été malheureux pour nous-mêmes, autant peut-être par quelque compensation nous serons heureux pour nos enfants.

§. — D'abord nous serons peut-être moins lâches. Que chacun revienne sur soi-même, et en soi-même refasse la longue histoire de ces tristesses. Que chacun revoie, que chacun se remémore la longue histoire de ces tristes années. Combien de fois n'avons-nous pas été lâches. Combien de fois nous sommes-nous mal, ou peu, ou pas défendus contre cette bande. Et combien de fois avons-nous mal, ou peu, ou pas défendu notre pays. Non point tant par lâcheté sans doute que par un relâchement. Il fallait suivre à la piste un homme comme Jaurès, il fallait le suivre à la trace et le harceler constamment et ne pas le lâcher *et lui demeurer fidèle* et ne pas laisser passer un seul de ses méfaits sans le signaler au moins et sans faire tout ce que nous pouvions pour essayer de le compenser, et de l'annuler, et d'en réparer les effets. L'avons-nous fait. Combien peu de fois. Quels ménagements n'avons-nous pas eus pour ce Jaurès; quels atermoiements; quels désarmements nous-mêmes. Quels délais ne lui avons-nous pas accordés. Quelles rémissions; quels ajournements. Combien de fois lui avons-nous laissé la paix, lui qui n'a jamais laissé la paix à son pays. Il fallait le suivre pas à pas; et marquer tous les points; et marquer tous les coups. L'avons-nous fait. Nous l'avons laissé opérer dans la tranquillité la plus grande et nous lui avons incessamment accordé des silences qui étaient comme des connivences et presque des complicités. Nous avions tant à faire. Mais il fallait faire plus encore. Il fallait suffire à tout. Et inventer d'être encore plus forts; et

encore plus actifs; et encore plus studieux. Nos enfants ne sauront jamais combien de courants nous avons eu à remonter, et à vrai dire que nous avons eu à remonter tous les courants. Qu'ils ne le sachent jamais; et qu'ils ne puissent pas même le soupçonner, c'est notre vœu le plus cher; car ce sera signe qu'ils ne pourront même pas soupçonner l'état de servitude et l'état de bassesse où on nous avait mis. Et comme le remords même est encore nourri du crime et comme le repentir est encore nourri de la faute, et comme la contrition est nourrie du péché et comme le regret est tout nourri de l'infortune, ainsi cette connaissance que nos enfants auraient de notre bassesse serait encore nourrie de cette bassesse elle-même. Et elle serait un prolongement et un héritage de cette bassesse. Qu'ils l'ignorent donc éternellement et qu'ils ne soupçonnent pas même ce que nous avons été. Et ce que nous avons fait. Et notamment ce que nous avons fait pour eux.

§. — Combien de fois n'avons-nous pas laissé Jaurès impuni. Combien de fois ne l'avons-nous pas laissé tranquille. Combien peu de fois avons-nous dit ce qu'il était. D'autres devoirs nous demandaient aussi. Et si on déteste ce mot devoir autant que je le déteste d'autres offices, d'autres jours, d'autres travaux, d'autres épreuves, d'autres peines, d'autres misères, des œuvres. D'autres disciplines. Mais cette lâcheté que nous avons peut-être eue si souvent pour nous-mêmes, nous ne l'aurons certainement pas pour nos enfants. Cette insistance, cette constante application dont nous avons peut-être

manqué pour nous-mêmes, nous n'en manquerons certainement pas pour nos enfants. Qu'on le sache bien, rien ne nous arrêtera. Tout ce que nous avons précisément de remords refluera en courage, et peut-être en énergie. A aucun prix nous ne nous laisserons arrêter. C'est un cas fort connu. A tout prix, à n'importe quel prix nous arracherons nos enfants à cette bassesse, à cette honte, à cette servitude. Ce que nous n'avons pas fait pour nous nous le ferons peut-être pour eux.

§. — Nous ne ménagerons rien. C'est un cas fort connu. Quand un homme, (et quand une génération) a évidemment manqué sa carrière, il met une âpreté incroyable, et pour tout dire une sorte d'âpreté de femme, (ce sont les seules qui comptent), à sauver au moins ses enfants, à sauver au moins la génération suivante, à empêcher que ses enfants, à empêcher que la génération suivante poursuive le même ratage, le même manquement de carrière, subisse le même abusement, soit victime du même détournement. C'est un cas fort connu. Tout se retourne alors. Tout ce qui a manqué avec l'un, on veut au moins le faire avec l'autre. Et tout ce que l'on ne verra pas, on veut au moins que les enfants le voient. Et tout ce que l'on sait bien que l'on ne fera pas, on veut au moins que les enfants le fassent. On veut bien avoir été malheureux soi-même, on ne veut pas que ses enfants soient malheureux. On veut bien avoir été malheureux pour une fois, on ne veut pas l'avoir été pour deux. C'est dans un

tout autre ordre, mais avec des accointances profondes, c'est toujours la femme de trente ans et l'homme de quarante ans. On ne veut pas qu'il soit dit que toute une jeunesse ait été perdue. On ne veut pas que tant d'espérance, qu'une si naïve innocence ait été totalement jouée, soit demeurée totalement vaine. Et totalement inféconde. On ne veut pas que tant de candeur, qu'une aussi belle jeunesse, que les vastes espoirs aient été à ce point abusés. On se révolte alors, et que nos maîtres le sachent bien, cette révolte peut être singulièrement dangereuse parce qu'évidemment elle est la dernière, parce qu'on sent bien, parce qu'on sait bien qu'elle est la dernière. Et de n'avoir servi à rien, on veut au moins que ça serve à quelque chose. Tout ce qui a été refoulé revient d'autant plus fort, et d'autant plus impérieux, et d'autant plus irrésistible. Et d'autant plus fort aussi que l'on sent bien que ce sera pour la dernière fois. Tout ce qu'il y a de grave et de sérieux et de capital et d'uniquement grand dans l'extrême et dans le dernier apparaît ici et dernièrement rejaillit. Tout ce qui a été refoulé reflue, en un dernier saisissement, en un dernier courage. Moi-même qui me suis constamment si mal défendu et qui à vrai dire ne me suis pour ainsi dire jamais défendu, je mesure très bien jusqu'où nous défendrons nos enfants, et que nous les défendrons jusqu'au bout ; et que nous tiendrons le coup ; et que nous sommes résolus à emporter le morceau. C'est même singulier comme on peut ne pas être courageux pour soi et ne pas l'être pour son honneur même et l'être pour ses enfants. Un remords propre, un honneur singulier, un remords singulier nous pousse alors, inconnu de tout homme qui n'est pas père.

§. — Nous touchons ici à un des sentiments les plus profonds de l'homme, et à l'un des plus singuliers, et à l'un des plus mystérieux; et à l'un des plus *donnés*; par conséquent à l'un de ceux que la plus belle imagination du monde n'inventerait pas; et dont la plus belle imagination du monde n'aurait même et ne donnerait même aucune idée. Il faudrait un roman, et peut-être plusieurs, pour commencer à déblayer un peu, *expedire*, ce sentiment si singulier, si mystérieux, si trouble. Mais qui ferait ce roman; et n'est-ce point là précisément un de ces secrets dont Halévy parlait, qui sont plus secrets que tous les autres, parce que tout le monde les connaît et personne ne les dit, et ce sont les seuls secrets du monde. Je veux parler de cette espèce de honte, et non pas tant peut-être de pudeur que de désespoir, et de cet affreux sentiment de responsabilité qu'il y a dans la paternité. C'est une si effrayante responsabilité, (et envers nous-mêmes et envers tout le monde), que d'avoir mis des enfants au monde. Quand on voit un peu ce que c'est que l'existence. Et quand on sait ce qui leur est ménagé. C'est un sentiment trouble, et honteux de soi, qui est d'une sorte de remords, qui n'est pas de regret, un arrière sentiment, mais dont on ne se débarrasse plus. On veut se rattraper alors, et par un besoin profond de compensation, et sans doute de se faire pardonner, on devient hardi, on devient courageux, tout reflue, le remords, la peine, l'antique et irrévocable déception. Et on ferait tout pour qu'au moins ces enfants ne soient pas malheureux.

C'est comme la seule manière que nous ayons de réparer envers eux. De là une sorte de point d'application unique, un entêtement, presque une monomanie; cette idée fixe qu'on sauvera au moins les enfants; de là enfin, qui sait, peut-être du courage. Qu'on ne se fie donc pas à notre mansuétude et pour ainsi dire que nos maîtres ne se fient pas à notre lâcheté. Nous en avons beaucoup laissé passer pour nous que nous ne laisserons peut-être pas passer pour nos enfants. Et ce que nous n'avons pas fait pour nous nous le ferons peut-être pour empêcher que nos enfants tombent, demeurent dans la même servitude, soient exposés aux mêmes tyrannies, soient victimes des mêmes abusements.

§. — Nul sentiment peut-être n'est aussi poignant de tous les sentiments de l'homme. Parce que nul sentiment peut-être n'est aussi irrévocable, aussi pénétré d'irrévocable. On a l'impression de toucher le point même, non pas tant seulement le point de raccordement, mais le point d'articulation, le point d'insertion même où pour la dernière fois le temporel se vient articuler, se vient insérer dans l'éternel. Si cette dernière bataille est perdue, tout sera donc perdu. Et l'homme sacrifiera tout à cette idée opiniâtre, à cette idée acharnée qu'au moins la vie de son fils ne soit pas la même que la sienne, ne recommence, ne continue pas la sienne; ne soit pas la sienne bout pour bout. C'est une revanche et un rattrapement. Ou encore c'est une vertu de criminel. (Les seules). C'est une idée de désespoir, une idée de remords, les seules indéracinables peut-être de

toutes. Et les seules peut-être qui amassent en un point d'irrévocable autant d'éternité dans le temps.

§. — Tout ce qui nous est arrivé, au moins que cela serve à cette jeunesse qui monte. C'est le premier actif, c'est le commencement de l'actif, que d'avoir nettoyé son passif. C'est le premier gagné, que de savoir, que d'avoir mesuré tout ce que l'on a perdu. Que d'avoir déblayé. Et c'est la plus grande infortune mais c'est aussi le plus grand armement que de savoir sur qui on ne peut pas compter. C'est une grande opération de faite qu'un inventaire, et un bilan. Et d'avoir apuré ses comptes. Et de partir au moins d'une table rase. C'est beaucoup déjà de savoir que Bazaine est Bazaine, (je ne dis rien de plus), et que Mac-Mahon est Mac-Mahon, et que Trochu est Trochu. Pareillement c'est déjà beaucoup de savoir que Jaurès est Jaurès et que Lavisse est Lavisse. Quand on a été livré par son gouverneur, c'est bien agréable, parce qu'au moins on sait qu'on ne doit plus lui confier les grands commandements. Est-ce donc enfin trop demander.

§. — Rien n'est aussi poignant, je le sais, que le spectacle de tout un peuple qui se relève et veut son relèvement et poursuit son relèvement. Et rien n'est aussi poignant que le spectacle d'une jeunesse qui se révolte. Je le sais. Si je ne le dis pas plus souvent, c'est que j'ai horreur de tout ce qui est excitation et de tout

ce qui est romantisme et d'un enthousiasme qui n'est point ceinturé. Mais enfin il est permis d'en parler, pourvu qu'on en parle sévèrement. Rien n'est aussi anxieusement beau que le spectacle d'un peuple qui se relève d'un mouvement intérieur, par un ressourcement profond de son antique orgueil et par un rejaillissement des instincts de sa race. Mais plus cette rétorsion est poignante, plus il serait tragique de la livrer aux mêmes maîtres des mêmes capitulations. Plus elle est précieuse, plus il serait vil de la livrer. Plus elle est unique et presque inattendue et plus elle passe toute espérance, plus aussi il serait désespérant de la livrer. Plus elle est jeune et forcément naïve et ignorante et innocente plus il serait criminel, plus il serait inique, plus il serait fou de la livrer. Oui l'heure est poignante, c'est entendu, et nul ne le sait plus que nous. Mais elle deviendrait aisément tragique si on remettait toute cette nouveauté aux vieilles mains de toutes ces vieilles hontes.

Tout ce que nous demandons est tellement simple. Nous demandons qu'ils aillent se reposer. Et qu'on ne les remplace pas par des pareils. Nous demandons qu'on ne garde pas les mêmes, et qu'on ne recommence pas.

Même *mercredi 9 avril 1913*. — Il n'y a pas seulement des jours heureux. Il y a des jours doubles. Dans le *Matin* de ce matin, toujours sous cette rubrique *Mouvement littéraire, les idées d'hier et de demain*, et toujours sous les mêmes fioritures de typographie, M. Lanson vient de publier, à propos du même livre,

qui est *Quatre ans à la cour de Saxe, (1904-1908)*, par M. Guy Balignac, (pourquoi pas aussi Péguy Balignac, vraiment ces amateurs ne se refusent rien), et une grosse stupidité, et une heureuse répudiation. Je pense que la stupidité est pour les *idées d'hier*, et la répudiation pour la candidature de demain.

La stupidité tient en quelques lignes :

> On y verra d'ailleurs aussi, dans les pages paradoxales où le génie grec est rabaissé, le vrai sens et toute la portée, pour un certain parti, de la campagne en faveur du latin, et par quelles équivoques on essaye de faire servir le culte de la Rome antique à la restauration de l'autorité d'une autre Rome. Tout ce morceau, d'une malice naïve et pleine d'illusion, est fort instructif et vraiment savoureux.

Ainsi, si je comprends bien, quand nous faisons du *de Viris*, c'est peut-être pour rétablir les États du pape; et qui sait pour introduire frauduleusement en France des pièces du pape; c'est du moins pour asseoir en France l'autorité du pape. Je ne soupçonnais pas que nous fussions si criminels. Je commence à me demander si contre le latin M. Lanson n'est pas un peu monomane, et comme dit M. Langlois un peu fou. (De sorte que, comme notre camarade Rudler aimait à le répéter, il y a le singe qui est quadrumane, l'homme qui est bimane, et M. Lanson qui serait monomane). J'aimerais assez que M. Lanson fût monomane, et un peu fou sur le latin. Car alors je pourrais lui rendre mon estime. Ce que je lui reprochais précisément, c'était de ne pas être tout de même assez fou.

La répudiation est importante, car elle n'est rien moins que la répudiation du jauressisme, (et ainsi la répudiation de Herr, et du couple Herr-Lavisse, et ainsi

de Lavisse, et du jauressisme en Sorbonne, et une évidente manifestation contre la manifestation sorbonienne contre le service de trois ans). M. Lanson a pris texte de son auteur pour faire la déclaration suivante. C'est une déclaration fort intelligente. On y verra que non seulement M. Lanson déclare qu'il y a une question d'Alsace-Lorraine, mais qu'il découvre très bien qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un premier stade, une première étape de raison et de réalité. Qu'il y a pour le monde entier une question allemande. Et que la question d'Alsace-Lorraine pour la France ouvre la question allemande pour la France et pour le monde. Mais je ne saurais dire aussi bien que lui. Et c'est même bien écrit. Et quand je dis que M. Lanson écrit bien, on peut me croire :

J'aime mieux laisser le lecteur sous l'impression de ce qu'il y a de vrai, d'utile pour tous les Français dans ce tableau de l'Allemagne. Le témoignage de M. Guy Balignac, confirmant d'autres observations, permet de résoudre l'équivoque des dispositions pacifiques de nos voisins. Les socialistes français prétendent que l'Allemagne et son empereur désirent la paix. La majorité du pays croit que la garantie de la paix est uniquement dans notre force militaire. La contradiction de ces deux affirmations se résout sans peine dans la remarque que l'Allemagne n'est pas guerrière de tempérament, par amour des aventures et de la gloire. La guerre, pour l'Allemagne, est un pis-aller : elle aime mieux avoir sans guerre les profits de la guerre. C'est le profit qu'elle veut : elle le prendra, par la paix de préférence, par la guerre, s'il n'y a pas d'autre moyen. Il est donc vrai que c'est en vue de la paix qu'elle renforce sans cesse ses armements : elle veut avoir une supériorité de force qui décourage toujours les autres nations, et en particulier la France, de tenter la chance des armes. La paix allemande, la paix que le peuple et le kaiser veulent sincèrement, c'est

une paix où aucune résistance ne serait opposée aux ambitions économiques de l'Allemagne ; où l'étalage permanent de sa force, la dispensant d'en user, lui assurerait sans péril la domination universelle. A nous de décider si nous sommes prêts à tout céder, et à toujours céder, si nous voulons descendre peu à peu à la condition de la Saxe, ou du moins du Luxembourg. Si nous ne le voulons pas, il est évident qu'il faut nous rendre le plus forts possible : nous ne diminuerons pas les chances de paix, mais nous changerons le caractère de la paix. Nous en ôterons la servitude et la rendrons équitable. L'Allemagne, sous la direction prussienne, est réaliste : elle fait soigneusement la balance des risques et du gain ; moins elle sera assurée de vaincre, moins elle sera disposée à combattre, et plus elle réduira, en conséquence, ses prétentions, quand elle nous verra la volonté et les moyens de lui dire des « non » bien fermes.

L'ouvrage de M. Balignac s'ajoute encore à d'autres témoignages pour nous avertir de l'illusion qu'il y aurait à penser qu'il n'y a entre la France et l'Allemagne que la question d'Alsace-Lorraine. Ce fut peut-être vrai du temps de Bismarck, et tant que la génération qui avait fait la guerre de 70 fut à la tête des affaires. Mais depuis que sont entrées en scène les jeunes générations élevées dans l'orgueil de la victoire, ce qui est entre la France et l'Allemagne, c'est l'empire. L'empire allemand, par son existence, rend la véritable paix, la paix qui est une amitié, impossible, parce que l'empire, pour tous les peuples qu'il groupe dans son unité, signifie : domination de la race germanique sur toutes les autres nations. Les Slaves et les Anglais commencent seulement, ainsi que nous, à s'en douter. Les États-Unis, un jour ou l'autre, s'en apercevront, quand ils verront l'émigration allemande, contrairement à ce qui fut dans le passé, demeurer allemande. Cette remarque ne diminue pas l'intérêt qu'offre pour nous la question d'Alsace-Lorraine. Elle en découvre, au contraire, toute la profondeur.

GUSTAVE LANSON

§. — Je ne fermerai point ce cahier sans dire un mot au parti des hommes de quarante ans, (mais tout à fait entre nous). Il est certain que les jeunes gens ont fait beaucoup de manifestations, surtout depuis sept ou huit semaines. Et même depuis trois ou quatre mois. Et j'entends dire un peu partout autour de moi : ces jeunes gens font bien du bruit. *Ces gamins de quinze ans,* dit-on encore. Mes enfants, mes enfants il faut nous habituer à ce qu'il y ait des gamins de quinze ans et même au-dessous. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'il n'y en a pas assez. Un gamin a le droit de parler, pourvu qu'il ait l'âge de Viala, et de faire un hussard de la République. Et nous savons très bien qu'à quinze ans nous savions que nous étions des hommes.

§. — C'est ici que nous rejoignons le laudettisme et que nous conclurons contre le laudettisme ce deuxième cahier. Non seulement il n'est pas vrai, et il est contraire à toute vérité, que nous vivons une vie *qui ait moins de prix* que les vies des hommes des anciens temps, qui soit diminuée, effacée et comme estompée, non seulement nous vivons une vie qui est *du même prix* que les vies des hommes des anciens temps, non seulement le prix d'une vie, le prix d'une âme, le prix d'un salut demeure éternellement le même, mais dans le calcul temporel même il est permis de dire en par-

lant objectivement, comme ils disent, que dans l'histoire de tout le monde on trouverait difficilement une époque aussi grave que celle où nous vivons depuis 1905, et par suite une époque et par suite un temps d'autant de prix.

Ou pour parler exactement et garder aux mots leur sens propre, ce qui est nouveau, ce qui caractérise notre temps, c'est que nous sommes dans une époque qui devient une période. Je veux dire que depuis 1905 nous avons toute la tension et toute la suspension d'une époque mais que cette suspension, que cette époque se continue et dure et vient en longueur et prend la dimension d'une période. Nous sommes suspendus et l'on n'en voit pas la fin.

Depuis que nous sommes sous la menace allemande, c'est-à-dire depuis 1905, nous avons toute la tension d'une crise extrêmement grave et en plus nous en avons la durée. C'est un impôt *d'une fois* que nous payons toujours. Ou si l'on veut encore nous avons de la tension mais nous l'avons en extension et nous l'avons en étendue. Nous sommes priés de nous mettre à un haut potentiel et d'y rester tout le temps et qu'il serve toujours et qu'il ne diminue jamais.

Je ne dirai pas que nous allons, ou que nous arrivons à un tournant de l'histoire, premièrement parce que c'est un peu une métaphore, deuxièmement parce que c'est une métaphore de chevaux de bois, troisièmement parce que ce n'est pas à un tournant de l'histoire qu'en effet nous arrivons, mais nous avons l'impression très nette que nous arrivons à une culbutée. Et nous tenons bien le coup depuis 1905 et il va falloir se rassembler et le tenir encore mieux et le tenir parfaitement jusqu'au bout.

§. — Nous sommes tenus de nous mettre, ou plutôt de nous être mis à un point d'exaspération maximum et de nous y tenir ferme, et pour ainsi dire commodément, et pour ainsi dire aisément comme dans un état qui ne serait pas de tension. Sans jamais, sans aucunement détendre. Sans jamais nous reposer.

§. — C'est le triomphe du *comme si*. Nous sommes priés d'être tendus au maximum et de faire tout le reste et de vivre tout le reste *comme si* nous n'étions pas tendus.

§. — Je ne sais pas, pour continuer à parler *objectivement*, si jamais un peuple a été soumis à ce régime. C'est proprement un régime de guerre en temps de paix. Il ne faut pas dire que c'est le régime de la paix armée. Il faudrait plutôt dire que c'est le régime de la guerre chargée. Il est certain, et il est évident que d'une part ce régime est beaucoup plus intenable que le régime de la paix. Mais je ne serais pas surpris qu'il fût plus intenable que le régime de la guerre même. Une guerre a tout de même des détentes et pour ainsi dire des coups partis et des chutes de potentiel. Je ne veux parler de la guerre qu'avec d'extrêmes précautions. Mais enfin j'imagine qu'une guerre a des surve-

nues, des incidences. Des événements. Nous sommes depuis 1905 à ce régime que l'événement même est suspendu. Nous cumulons la crise de la guerre et la durée de la paix. Nous portons en longueur et en habitude ce qui jusqu'ici n'avait été qu'un point de crise. Ou encore nous avons été priés de monter à de certains sommets et ensuite il s'est trouvé que ces prétendus sommets étaient d'immenses plateaux.

§. — Je parlais tout à l'heure de ce sentiment qu'a un père qu'au moins la vie de son fils ne recommence pas la sienne propre, qu'au moins la vie de son fils ne soit pas une deuxième vie de lui, qu'au moins la vie de son fils ne soit pas la sienne même, bout pour bout, et bout à bout. Un tel sentiment doit particulièrement s'exaspérer dans un temps comme le nôtre. Et parvenir à ce même point d'exaspération tendue maintenue. Il me paraît que je ne crois pas que depuis le commencement du monde on ait jamais vu une situation comme celle où nous nous mouvons. Être constamment chargé pour la guerre, au sens où un fusil est chargé; et être constamment chargé des travaux dits de la paix, au sens où un âne est chargé, tel est le double sort auxquels il faut que nous fournissions.

§. — J'admire ici à quel point tout ceci est contre le *laudettisme*. Tout ce qui se passe. Tout ce que nous voyons. Loin que notre temps soit *d'un moindre prix*

qu'aucun des anciens temps, je vois au contraire qu'on nous a fait une situation entièrement unique, entièrement neuve, entièrement inconnue. Et par suite d'un prix unique, d'un prix neuf, d'un prix entièrement inconnu.

Loin que notre temps soit un temps de deuxième zone et *d'un moindre prix* et loin que le prix de la vie et le prix de l'homme et le prix de l'âme et le prix du salut ait diminué, il apparaît au contraire que nous sommes situés à un banc d'épreuve entièrement nouveau, plus que de première zone; et où il faut nous tenir sans aucune espèce de présomption de l'avenir.

On nous a fait une situation d'un prix entièrement nouveau et littéralement d'un prix incomparable. On chercherait en vain un précédent et peut-être même un point de comparaison qui soit utile. On nous demande d'être constamment tendu, d'être constamment appareillé pour la guerre et pendant tout ce temps de garder la parfaite égalité de la paix. Ce n'est plus même une veillée des armes, l'ancienne veillée des armes. C'est une veillée des armes qui se prolonge indéfiniment et qui se sous-tend en durée.

§. — La guerre est la guerre et la paix est la paix. Mais que dire de cette situation que l'on nous a faite, où l'on nous demande constamment les deux ensemble, où l'on nous demande constamment de cumuler, où l'on nous demande de supporter à perte de vue les misères planes de la paix et en même temps d'être constamment tendus, d'être constamment prêts pour les misères éminentes de la guerre.

§. — La guerre est la guerre et la paix est la paix. Si affreuses que puissent devenir les misères de la guerre, au moins elles peuvent être compensées. Il y a l'honneur de la guerre. Et il y a la grandeur de la guerre. Mais nous cette fois-ci c'est réellement et littéralement la guerre *et* la paix. Nous avons toutes les charges de la paix et pour ainsi dire toutes les charges de la guerre. Et nous n'avons ni l'honneur ni la grandeur de la guerre ni le repos et au moins la détente de la paix. On nous demande les vertus de la tension et cumulativement les vertus de la détente. Je ne crois pas que jamais un peuple ait été soumis à un pareil régime.

§. — On nous demande de jouer à pile *et* face. C'est si l'on veut la paix armée, mais alors et par ces mots non pas seulement la paix *en armes*. C'est la paix armée au sens où on dit d'un fusil qu'il est armé. Ou encore nous sommes tous comme ces soldats du génie qui labourent et manœuvrent la terre, à une seule condition : c'est qu'ils aient toujours leur fusil sous la main.

§. — Il est de toute évidence que nous assistons à des événements comme on n'en avait jamais vu et que

nous avons l'impression que nous allons culbuter sur des événements d'une amplitude inouïe. C'est bien la vieille querelle du monde antique contre les barbares mais par une espèce d'accroissement peut-être infini en profondeur le monde antique est devenu le monde latin et le monde romain et le monde chrétien et le monde catholique. Mais ce qu'il y a certainement de tout à fait nouveau dans cette situation que l'on nous a faite, dans cette situation dont on nous a honorés, c'est son amplitude, et c'est sa nouveauté même.

§. — Il est permis de dire que depuis la création du monde on n'avait jamais vu un peuple tenir huit ou neuf cent mille hommes sous les armes *en temps de paix*. Et autant dire un million. Et on n'avait sans doute jamais vu un peuple, au sens moderne de ce mot, s'imposer en temps *de paix* une contribution *de guerre* de plus de un milliard.

§. — Telles sont les conditions que l'on nous a faites. J'avais commencé d'indiquer quelques traits de cette situation, nouvelle dans toute l'histoire du monde, dans un cahier, ou plutôt dans quelques pages que j'avais intitulées *Louis de Gonzague*. Cette situation n'a pas cessé depuis de tenir pour ainsi dire sa plénitude et de sortir son plein effet.

§. — Reprenant ce *Louis de Gonzague* après cette plane épreuve de huit ans nous pouvons dire, nous pouvons nous rendre cette justice que nous nous sommes bien comportés. Nous avons travaillé comme si de rien n'était. Et tout le monde s'est bien comporté. Des situations, connues de tout le monde, qui pouvaient crever dans les vingt-quatre heures, qui autrefois auraient fait tomber le trois pour cent à 47, lui faisaient péniblement perdre trois quarts de point. Pendant des semaines les banques refusaient l'or, (je veux dire qu'elles refusaient d'en donner, entendons-nous), et on s'en allait avec de l'argent, quand on en avait. Et pas le plus petit pli à la surface des populations.

§. — Ce que j'admire le plus, ce sont les dévots, qui s'inquiètent de ceci, qui s'inquiètent de cela, et qui n'ont qu'une peur : c'est que l'opérateur soit trouvé en défaut. Ils connaissent mal ces merveilleuses compensations des quantités spirituelles. Il est vrai que depuis le commencement du monde le monde moderne est ce que l'on a jamais pu trouver de plus contraire aux règles du salut. Mais par une de ces merveilleuses compensations qui n'étonnent jamais que les dévots, dans le même temps que le monde moderne se formait comme un système le plus contraire qu'on eût jamais trouvé aux règles du salut, dans ce même temps c'étaient les formes mêmes du monde moderne, je dis ses formes physiologiques et son moule pour ainsi dire qui devenaient les règles mêmes du salut. On demande des disciplines : en voilà une. Jamais un monde ne

s'était insurgé à ce point contre les règles volontaires du salut. Et jamais un monde n'avait été aussi étroitement placé dans ces mêmes règles involontaires. Tout ce qu'il avait fallu inventer dans d'autres temps, aujourd'hui nous est donné comme la forme même où nous sommes contraints de nous mouvoir. Et s'il suffit d'une seule vie pour faire son salut, que sera-ce d'en avoir deux. Or nous en avons deux à soutenir. Et nous sommes requis, et nous sommes tenus de fournir à deux. Parce que nous sommes sous le règne de l'argent et par ce resserrement économique croissant dont je parlais dans le dernier cahier nous sommes tellement astreints à la vertu de pauvreté qu'à dire le vrai nous en sommes venus à être astreints à la survertu de misère. Et c'est notre vertu du temps de paix. Et en même temps nous sommes tenus à la plus haute vertu du temps de guerre, qui est l'inconnaissance de demain.

CHARLES PÉGUY

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-sept cents exemplaires de ce neuvième cahier et pour quinze exemplaires sur whatman le mardi 22 avril 1913.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN GRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 3955

225

Dans les dix-sept cahiers de leur sixième série, année 1904-1905, nos cahiers ont publié :

VI-1. — Charles Péguy. — *Texte sans commentaires.* — **Catalogue analytique sommaire, — 1900-1904, —** de nos cinq premières séries..... 5 »

VI-2. — Alexis Bertrand. — **L'égalité devant l'instruction, —** *crise de l'enseignement*..... 2 »

VI-3. — Charles Péguy. — **Zangwill.** — Israël Zangwill. — **Chad Gadya !**..... 2 »

VI-4. — Charles Péguy. — **un essai de monopole.** — Raoul Allier. — **L'enseignement primaire des indigènes à Madagascar**..... 3 50

VI-5. — **Le testament politique de Waldeck-Rousseau**..... 3 50

VI-6. — Elie Eberlin ; Georges Delahache. — **juifs russes**..... 2 »

VI-7. — Porché ; Gillet ; Tharaud. — **les primitifs français ; contes de la Vierge.** — cahier orné de trente belles reproductions de primitifs..... 20 »

VI-8. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — III. — **L'adolescent**..... 3 50

VI-9. — Charles Péguy. — *Textes formant dossier.* — **La délation aux Droits de l'Homme**..... 2 »

VI-10. — Brenn. — **Yves Madeo** *professeur de collège*..... 3 50

VI-11. — Suarès. — **La tragédie d'Elektre et Oreste**..... 3 50

VI-12. — Urbain Gohier. — **Spartacus**..... 3 50

VI-13. — Tolstoi. — **l'Eglise et l'Etat ; les événements actuels en Russie**..... 1 »

VI-14. — *Une campagne du* Siècle ; — Raoul Allier. — **la séparation des Eglises et de l'Etat**..... 6 »

VI-15. — Eddy Marix. — **La tragédie de Tristan et Iseut**..... 6 »

VI-16. — Robert Dreyfus. — **La vie et les prophéties du comte de Gobineau**..... épuisé

VI-17. — Paul Desjardins. — **Catholicisme et critique.** *Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy*..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos treize premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce ; neuvième cahier de la quatorzième série ; un cahier jaune de 240 pages ; in-18 grand jésus ; nous le vendons trois francs cinquante.

CAHIER POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECOTE
ET POUR LE MOIS DE MAI,
DIXIÈME CAHIER DE LA QUATORZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

la tapisserie de Notre Dame

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Charles Péguy. — **la tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc**, — cinquième cahier de cette quatorzième série..... 2 »

la tapisserie

13998
4/10

de Notre Dame

cahier pour le dimanche de la Pentecôte
et pour le mois de mai
de la quatorzième série

au fidèle Lotte

et

au *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*

Présentation de Paris à Notre Dame

Étoile de la mer voici la lourde nef
Où nous ramons tout nuds sous vos commandements ;
Voici notre détresse et nos désarmements ;
Voici le quai du Louvre, et l'écluse, et le bief.

Voici notre appareil et voici notre chef.
C'est un gars de chez nous qui sifflé par moments.
Il n'a pas son pareil pour les gouvernements.
Il a la tête dure et le geste un peu bref.

Reine qui vous levez sur tous les océans,
Vous penserez à nous quand nous serons au large.
Aujourd'hui c'est le jour d'embarquer notre charge.
Voici l'énorme grue et les longs meuglements.

S'il fallait le charger de nos pauvres vertus,
Ce vaisseau s'en irait vers votre auguste seuil
Plus creux que la noisette après que l'écureuil
L'a laissé retomber de ses ongles pointus.

Nuls ballots n'entreraient par les panneaux béants,
Et nous arriverions dans la mer de sargasse
Traînant cette inutile et grotesque carcasse
Et les Anglais diraient : Ils n'ont rien mis dedans.

Mais nous saurons l'emplir et nous vous le jurons.
Il sera le plus beau dans cet illustre port.
La cargaison ira jusque sur le plat-bord.
Et quand il sera plein nous le couronnerons.

Nous n'y chargerons pas notre pauvre maïs,
Mais de l'or et du blé que nous emporterons.
Et il tiendra la mer : car nous le chargerons
Du poids de nos péchés payés par votre fils.

Paris vaisseau de charge

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine,
Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname,
Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme,
D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine ;

Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine,
Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame,
Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame,
Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine.

Mais nous apporterons un regret si sévère,
Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme,
Que le chef le prendra pour un sac de prière,

Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme,
Navire appareillé sous Septime Sévère,
Double vaisseau de charge aux pieds de Notre Dame.

Paris double galère

Depuis le Point du Jour jusqu'aux cèdres bibliques
Double galère assise au long du grand bazar,
Et du grand ministère, et du morne alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus publiques;

Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques,
Et sous Napoléon Alexandre et César,
Nos pères ont tenté le centuple hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés aux pieds de Notre Dame.

Paris vaisseau de guerre

Double vaisseau de ligne au long des colonnades,
Autrefois bâtiment au centuple sabord,
Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes canonnades.

Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades,
Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves caronades.

Mais nous apporterons à tes destins géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de flamme,
Un cœur si curieux de tous les océans,

Soldats fils de soldats sous la même oriflamme,
Qu'on nous mettra valets de tes canons béants,
Monstres verts accroupis aux pieds de Notre Dame.

Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres

Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.

Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut receler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts,
Le gage et le portrait de nos arrachements,
L'image et le tracé de nos redressements,
La laine et le fuseau des plus modestes sorts.

Nous arrivons vers vous du lointain Parisis.
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisis.
Nous avons pour trois jours laissé notre négoce,
Et la rumeur géante et la ville colosse,
D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésis.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale.
C'est là que nous avons notre gouvernement,
Et notre temps perdu dans le lanternement,
Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre Notre Dame,
De celle qui s'élève au cœur de la cité,
Dans sa royale robe et dans sa majesté,
Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.

Comme vous commandez un océan d'épis,
Là-bas vous commandez un océan de têtes,
Et la moisson des deuils et la moisson des fêtes
Se couche chaque soir devant votre parvis.

Nous arrivons vers vous du noble Hurepoix.
C'est un commencement de Beauce à notre usage,
Des fermes et des champs taillés à votre image,
Mais coupés plus souvent par des rideaux de bois,

Et coupés plus souvent par de creuses vallées
Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs accroissements,
Et leurs savants détours et leurs dégagements,
Et par les beaux châteaux et les longues allées.

D'autres viendront vers vous du noble Vermandois,
Et des vallonnements de bouleaux et de saules.
D'autres viendront vers vous des palais et des geôles.
Et du pays picard et du vert Vendômois.

Mais c'est toujours la France, ou petite ou plus grande,
Le pays des beaux blés et des encadrements,
Le pays de la grappe et des ruissellements,
Le pays de genêts, de bruyère, de lande.

Nous arrivons vers vous du lointain Palaiseau
Et des faubourgs d'Orsay par Gometz-le-Châtel,
Autrement dit Saint-Clair ; ce n'est pas un castel ;
C'est un village au bord d'une route en biseau.

Nous avons débouché, montant de ce coteau,
Sur le ras de la plaine et sur Gometz-la-Ville
Au-dessus de Saint-Clair ; ce n'est pas une ville ;
C'est un village au bord d'une route en plateau.

Nous avons descendu la côte de Limours.
Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes.
Ils nous ont regardé, non sans quelques alarmes,
Consulter les poteaux aux coins des carrefours.

Nous avons pu coucher dans le calme Dourdan.
C'est un gros bourg très riche et qui sent sa province.
Fiers nous avons longé, regardés comme un prince,
Les fossés du château coupés comme un redan.

Dans la maison amie, hôtesse et fraternelle
On nous a fait coucher dans le lit du garçon.
Vingt ans de souvenirs étaient notre échanson.
Le pain nous fut coupé d'une main maternelle.

Toute notre jeunesse était là solennelle.
On prononça pour nous le Bénédicité.
Quatre siècles d'honneur et de fidélité
Faisaient des draps du lit une couche éternelle.

Nous avons fait semblant d'être un gai pèlerin
Et même un bon vivant et d'aimer les voyages,
Et d'avoir parcouru cent trente-et-un bailliages,
Et d'être accoutumés d'être sur le chemin.

La clarté de la lampe éblouissait la nappe.
On nous fit visiter le jardin potager.
Il donnait sur la treille et sur un beau verger.
Tel fut le premier gîte et la tête d'étape.

Le jardin était clos dans un coude de l'Orge.
Vers la droite il donnait sur un mur bocager
Surmonté de rameaux et d'un arceau léger.
En face un maréchal, et l'enclume, et la forge.

Nous nous sommes levés ce matin devant l'aube.
Nous nous sommes quittés après les beaux adieux.
Le temps s'annonçait bien. On nous a dit tant mieux.
On nous a fait goûter de quelque bœuf en daube,

Puisqu'il est entendu que le bon pèlerin
Est celui qui boit ferme et tient sa place à table,
Et qu'il n'a pas besoin de faire le comptable,
Et que c'est bien assez de se lever matin.

Le jour était en route et le soleil montait
Quand nous avons passé Sainte-Mesme et les autres.
Nous avancions déjà comme deux bons apôtres.
Et la gauche et la droite était ce qui comptait.

Nous sommes remontés par le Gué de Longroy.
C'en est fait désormais de nos atermoiements,
Et de l'iniquité des dénivellements :
Voici la juste plaine et le secret effroi

De nous trouver tout seuls et voici le charroi
Et la roue et les bœufs et le joug et la grange,
Et la poussière égale et l'équitable fange
Et la détresse égale et l'égal désarroi.

Nous voici parvenus sur la haute terrasse
Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu,
Où nul déguisement ni du temps ni du lieu
Ne pourra nous sauver, Seigneur, de votre chasse.

Voici la gerbe immense et l'immense liasse,
Et le grain sous la meule et nos écrasements,
Et la grêle javelle et nos renoncements,
Et l'immense horizon que le regard embrasse.

Et notre indignité cette immuable masse,
Et notre basse peur en un pareil moment,
Et la juste terreur et le secret tourment
De nous trouver tout seuls par devant votre face.

Mais voici que c'est vous, reine de majesté.
Comment avons-nous pu nous laisser décevoir,
Et marcher devant vous sans vous apercevoir.
Nous serons donc toujours ce peuple inconcerté.

Ce pays est plus ras que la plus rase table.
A peine un creux du sol, à peine un léger pli.
C'est la table du juge et le fait accompli,
Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable.

Et c'est le prononcé du texte insurmontable,
Et la mesure comble et c'est le sort empli,
Et c'est la vie étale et l'homme enseveli,
Et c'est le héraut d'arme et le sceau redoutable.

Mais vous apparaissez, reine mystérieuse.
Cette pointe là-bas dans le moutonnement
Des moissons et des bois et dans le flottement
De l'extrême horizon ce n'est point une yeuse,

Ni le profil connu d'un arbre interchangeable.
C'est déjà plus distante, et plus basse, et plus haute,
Ferme comme un espoir sur la dernière côte,
Sur le dernier coteau la flèche inimitable.

D'ici vers vous, ô reine, il n'est plus que la route.
Celle-ci nous regarde, on en a bien fait d'autres.
Vous avez votre gloire et nous avons les nôtres.
Nous l'avons entamée, on la mangera toute.

Nous savons ce que c'est qu'un tronçon qui s'ajoute
Au tronçon déjà fait et ce qu'un kilomètre
Demande de jarret et ce qu'il faut en mettre :
Nous passerons ce soir par le pont et la voûte

Et ce fossé profond qui cerne le rempart.
Nous marchons dans le vent coupés par les autos.
C'est ici la contrée imprenable en photos,
La route nue et grave allant de part en part.

Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,
Dans cette vieille auberge où pour quarante sous
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.

Nous serons si fourbus que nous regarderons,
Assis sur une chaise auprès de la fenêtre,
Dans un écrasement du corps et de tout l'être,
Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,

Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts,
L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde,
Et l'unique montée ascendante et profonde,
Et nous serons recrus et nous contemplerons.

Voici l'axe et la ligne et la géante fleur.
Voici la dure pente et le contentement.
Voici l'exactitude et le consentement.
Et la sévère larme, ô reine de douleur.

Voici la nudité, le reste est vêtement.
Voici le vêtement, tout le reste est parure.
Voici la pureté, tout le reste est souillure.
Voici la pauvreté, le reste est ornement.

Voici la seule force et le reste est faiblesse.
Voici l'arête unique et le reste est bavure.
Et la seule noblesse et le reste est ordure.
Et la seule grandeur et le reste est bassesse.

Voici la seule foi qui ne soit point parjure.
Voici le seul élan qui sache un peu monter.
Voici le seul instant qui vaille de compter.
Voici le seul propos qui s'achève et qui dure.

Voici le monument, tout le reste est doublure.
Et voici notre amour et notre entendement.
Et notre port de tête et notre apaisement.
Et le rien de dentelle et l'exacte moulure.

Voici le beau serment, le reste est forfaiture.
Voici l'unique prix de nos arrachements,
Le salaire payé de nos retranchements.
Voici la vérité, le reste est imposture.

Voici le firmament, le reste est procédure.
Et vers le tribunal voici l'ajustement.
Et vers le paradis voici l'achèvement.
Et la feuille de pierre et l'exacte nervure.

Nous resterons cloués sur la chaise de paille.
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
Le tumulte des voix, le tumulte des pas,
Et dans la salle en bas l'innocente ripaille.

Ni les rouliers venus pour le jour du marché.
Ni la feinte colère et l'éclat des jurons :
Car nous contemplerons et nous méditerons
D'un seul embrassement la flèche sans péché.

Nous ne sentirons pas ni nos faces raidies,
Ni la faim ni la soif ni nos renoncements,
Ni nos raides genoux ni nos raisonnements,
Ni dans nos pantalons nos jambes engourdies.

Perdus dans cette chambre et parmi tant d'hôtels,
Nous ne descendrons pas à l'heure du repas,
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
La ville prosternée au pied de vos autels.

Et quand se lèvera le soleil de demain,
Nous nous réveillerons dans une aube lustrale,
A l'ombre des deux bras de votre cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du chemin.

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année,
Presque dans la semaine et devers la journée
Où votre fils naquit dans la paille et le son.

ô Vierge il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.

Il était né vers nous dans notre Gâtinais.
Il commençait la route où nous redescendons.
Il gagnait tous les jours tout ce que nous perdons.
Et pourtant c'était lui que tu te destinais,

ô mort qui fus vaincue en un premier caveau.
Il avait mis ses pas dans nos mêmes empreintes.
Mais le seul manquement d'une seule des craintes
Laissa passer la mort par un chemin nouveau.

Le voici maintenant dedans votre régence.
Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
Dans votre patronage et dans votre indulgence.

ô reine qui lisez dans le secret du cœur,
Vous savez ce que c'est que la vie ou la mort,
Et vous savez ainsi dans quel secret du sort
Se coud et se découd la ruse du traqueur.

Et vous savez ainsi sur quel accent du chœur
Se noue et se dénoue un accompagnement,
Et ce qu'il faut d'espace et de déboisement
Pour laisser débouler la meute du piqueur.

Et vous savez ainsi dans quel recreux du port
Se prépare et s'achève un noble enlèvement,
Et par quel jeu d'adresse et de gouvernement
Se dérobe ou se fixe un illustre support.

Et vous savez ainsi sur quel tranchant du glaive
Se joue et se déjoue un épouvantement,
Et par quel coup de pouce et quel balancement
L'un des plateaux descend pour que l'autre s'élève.

Et ce que peut coûter la lèvre du moqueur,
Et ce qu'il faut de force et de recroisement
Pour faire par le coup d'un seul retournement
D'un vaincu malheureux un malheureux vainqueur.

Mère le voici donc, il était notre race,
Et vingt ans après nous notre redoublement.
Reine recevez-le dans votre amendement.
Où la mort a passé, passera bien la grâce.

Nous, nous retournerons par ce même chemin.
Ce sera de nouveau la terre sans cachette,
Le château sans un coin et sans une oubliette,
Et ce sol mieux gravé qu'un parfait parchemin.

Et nunc et in hora, nous vous prions pour nous
Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin,
Et sans doute moins purs et moins dans votre main,
Et moins acheminés vers vos sacrés genoux.

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râclements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

les quatre prières dans la cathédrale de Chartres

1. — prière de résidence

O reine voici donc après la longue route,
Avant de repartir par ce même chemin,
Le seul asile ouvert au creux de votre main,
Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.

Voici le lourd pilier et la montante voûte ;
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain ;
Et l'inutilité de tout calcul humain ;
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.

Voici le lieu du monde où tout devient facile,
Le regret, le départ, même l'événement,
Et l'adieu temporaire et le détournement,
Le seul coin de la terre où tout devient docile,

Et même ce vieux cœur qui faisait le rebelle ;
Et cette vieille tête et ses raisonnements ;
Et ces deux bras raidis dans les casernements ;
Et cette jeune enfant qui faisait trop la belle.

Voici le lieu du monde où tout est reconnu,
Et cette vieille tête et la source des larmes ;
Et ces deux bras raidis dans le métier des armes ;
Le seul coin de la terre où tout soit contenu.

Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de corvées.

Voici le lieu du monde et la seule retraite,
Et l'unique retour et le recueillement,
Et la feuille et le fruit et le défeuillement,
Et les rameaux cueillis pour cette unique fête.

Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.

Voici le lieu du monde où la tentation
Se retourne elle-même et se met à l'envers.
Car ce qui tente ici c'est la soumission ;
Et c'est l'aveuglement dans l'immense univers.

Et le déposement est ici ce qui tente,
Et ce qui vient tout seul est l'abdication,
Et ce qui vient soi-même et ce qui se présente
N'est ici que grandesse et présentation.

C'est la révolte ici qui devient impossible,
Et ce qui se présente est la démission.
Et c'est l'effacement qui devient invincible,
Et tout n'est que bonjour et salutation.

Ce qui partout ailleurs est une accession
N'est ici qu'un total et sourd abrasement.
Ce qui partout ailleurs est un entassement
N'est ici que bassesse et que dépression.

Ce qui partout ailleurs est une oppression
N'est ici que l'effet d'un noble écrasement.
Ce qui partout ailleurs est un empressement
N'est ici qu'héritage et que succession.

Ce qui partout ailleurs est une rude guerre
N'est ici que la paix d'un long délaissement.
Ce qui partout ailleurs est un affaissement
Est ici la loi même et la norme vulgaire.

Ce qui partout ailleurs est une âpre bataille
Et sur le cou tendu le couteau du boucher,
Ce qui partout ailleurs est la greffe et la taille
N'est ici que la fleur et le fruit du pêcher.

Ce qui partout ailleurs est la rude montée
N'est ici que descente et qu'aboutissement.
Ce qui partout ailleurs est la mer démontée
N'est ici que bonace et qu'établissement.

Ce qui partout ailleurs est une dure loi
N'est ici qu'un beau pli sous vos commandements,
Et dans la liberté de nos amendements
Une fidélité plus tendre que la foi.

Ce qui partout ailleurs est une obsession
N'est ici sous vos lois qu'une place rendue.
Ce qui partout ailleurs est une âme vendue
N'est ici que prière et qu'intercession.

Ce qui partout ailleurs est une lassitude
N'est ici que des clefs sur un humble plateau.
Ce qui partout ailleurs est la vicissitude
N'est ici qu'une vigne à même le coteau.

Ce qui partout ailleurs est la longue habitude
Assise au coin du feu les poings sous le menton,
Ce qui partout ailleurs est une solitude
N'est ici qu'un vivace et ferme rejeton.

Ce qui partout ailleurs est la décrépitude
Assise au coin du feu les poings sur les genoux
N'est ici que tendresse et que sollicitude
Et deux bras maternels qui se tournent vers nous.

Nous nous sommes lavés d'une telle amertume
Étoile de la mer et des récifs salés,
Nous nous sommes lavés d'une si basse écume,
Étoile de la barque et des souples filets.

Nous avons délavé nos malheureuses têtes
D'un tel fatras d'ordure et de raisonnement,
Nous voici désormais, ô reine des prophètes,
Plus clairs que l'eau du puits de l'ancien testament.

Nous avons gouverné de si modestes arches,
Voile du seul vaisseau qui ne périra pas,
Nous avons consulté de si pauvres compas,
Arche du seul salut, reine des patriarches.

Nous avons consommé de si lointains voyages,
Nous n'avons plus de goût pour les pays étranges.
Reine des confesseurs, des vierges et des anges,
Nous voici retournés dans nos premiers villages.

On nous en a tant dit, ô reine des apôtres,
Nous n'avons plus de goût pour la péroraison.
Nous n'avons plus d'autels que ceux qui sont les vôtres,
Nous ne savons plus rien qu'une simple oraison.

Nous avons essuyé de si vastes naufrages,
Nous n'avons plus de goût pour le transbordement,
Nous voici revenus, au déclin de nos âges,
Étoile du seul Nord dans votre bâtiment.

Ce qui partout ailleurs est de dispersion
N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement.
Ce qui partout ailleurs est un démembrement
N'est ici que cortège et que procession.

Ce qui partout ailleurs demande un examen
N'est ici que l'effet d'une pauvre jeunesse.
Ce qui partout ailleurs demande un lendemain
N'est ici que l'effet de soudaine faiblesse.

Ce qui partout ailleurs demande un parchemin
N'est ici que l'effet d'une pauvre tendresse.
Ce qui partout ailleurs demande un tour de main
N'est ici que l'effet d'une humble maladresse.

Ce qui partout ailleurs est un détraquement
N'est ici que justesse et que déclinaison.
Ce qui partout ailleurs est un baraquement
N'est ici qu'une épaisse et durable maison.

Ce qui partout ailleurs est la guerre et la paix
N'est ici que défaite et que reddition.
Ce qui partout ailleurs est de sédition
N'est ici qu'un beau peuple et des épis épais.

Ce qui partout ailleurs est une immense armée
Avec ses trains de vivre et ses encombrements,
Et ses trains de bagage et ses retardements,
N'est ici que décence et bonne renommée.

Ce qui partout ailleurs est un effondrement
N'est ici qu'une lente et courbe inclinaison.
Ce qui partout ailleurs est de comparaison
Est ici sans pareil et sans redoublement.

Ce qui partout ailleurs est un accablement
N'est ici que l'effet de pauvre obéissance.
Ce qui partout ailleurs est un grand parlement
N'est ici que l'effet de la seule audience.

Ce qui partout ailleurs est un encadrement
N'est ici qu'un candide et calme reposoir.
Ce qui partout ailleurs est un ajournement
N'est ici que l'oubli du matin et du soir.

Les matins sont partis vers les temps révolus,
Et les soirs partiront vers le soir éternel,
Et les jours entreront dans un jour solennel,
Et les fils deviendront des hommes résolus.

Les âges rentreront dans un âge absolu,
Les fils retourneront vers le seuil paternel
Et raviront de force et l'amour fraternel
Et l'antique héritage et le bien dévolu.

Voici le lieu du monde où tout devient enfant,
Et surtout ce vieil homme avec sa barbe grise,
Et ses cheveux mêlés au souffle de la brise,
Et son regard modeste et jadis triomphant.

Voici le lieu du monde où tout devient novice,
Et cette vieille tête et ses lanternements,
Et ces deux bras raidis dans les gouvernements,
Le seul coin de la terre où tout devient complice,

Et même ce grand sot qui faisait le malin,
(C'est votre serviteur, ô première servante),
Et qui tournait en rond dans une orbe savante,
Et qui portait de l'eau dans le bief du moulin.

Ce qui partout ailleurs est un arrachement
N'est ici que la fleur de la jeune saison.
Ce qui partout ailleurs est un retranchement
N'est ici qu'un soleil au ras de l'horizon.

Ce qui partout ailleurs est un dur labourage
N'est ici que récolte et dessaisissement.
Ce qui partout ailleurs est le déclin d'un âge
N'est ici qu'un candide et cher vieillissement.

Ce qui partout ailleurs est une résistance
N'est ici que de suite et d'accompagnement ;
Ce qui partout ailleurs est un prosternement
N'est ici qu'une douce et longue obéissance.

Ce qui partout ailleurs est règle de contrainte
N'est ici que déclenche et qu'abandonnement ;
Ce qui partout ailleurs est une dure astreinte
N'est ici que faiblesse et que soulèvement.

Ce qui partout ailleurs est règle de conduite
N'est ici que bonheur et que renforcement ;
Ce qui partout ailleurs est épargne produite
N'est ici qu'un honneur et qu'un grave serment.

Ce qui partout ailleurs est une courbature
N'est ici que la fleur de la jeune oraison ;
Ce qui partout ailleurs est la lourde armature
N'est ici que la laine et la blanche toison.

Ce qui partout ailleurs serait un tour de force
N'est ici que simplesse et que délassement;
Ce qui partout ailleurs est la rugueuse écorce
N'est ici que la sève et les pleurs du sarment.

Ce qui partout ailleurs est une longue usure
N'est ici que renfort et que recroissement;
Ce qui partout ailleurs est bouleversement
N'est ici que le jour de la bonne aventure.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la réserve
N'est ici qu'abondance et que dépassement;
Ce qui partout ailleurs se gagne et se conserve
N'est ici que dépense et que désistement.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la défense
N'est ici que liesse et démantèlement;
Et l'oubli de l'injure et l'oubli de l'offense
N'est ici que paresse et que bannissement.

Ce qui partout ailleurs est une liaison
N'est ici qu'un fidèle et noble attachement;
Ce qui partout ailleurs est un encerclement
N'est ici qu'un passant dedans votre maison.

Ce qui partout ailleurs est une obédience
N'est ici qu'une gerbe au temps de fauchaison;
Ce qui partout ailleurs se fait par surveillance
N'est ici qu'un beau foin au temps de fenaison.

Ce qui partout ailleurs est une forcerie
N'est ici que la plante à même le jardin;
Ce qui partout ailleurs est une gagerie
N'est ici que le seuil à même le gradin.

Ce qui partout ailleurs est une rétorsion
N'est ici que détente et que désarmement;
Ce qui partout ailleurs est une contraction
N'est ici qu'un muet et calme engagement.

Ce qui partout ailleurs est un bien périssable
N'est ici qu'un tranquille et bref dégagement;
Ce qui partout ailleurs est un rengorgement
N'est ici qu'une rose et des pas sur le sable.

Ce qui partout ailleurs est un efforcement
N'est ici que la fleur de la jeune raison;
Ce qui partout ailleurs est un redressement
N'est ici que la pente et le pli du gazon.

Ce qui partout ailleurs est une écorcherie
N'est ici qu'un modeste et beau dévêtement;
Ce qui partout ailleurs est une affouillerie
N'est ici qu'un durable et sûr dépouillement.

Ce qui partout ailleurs est un raidissement
N'est ici qu'une souple et candide fontaine;
Ce qui partout ailleurs est une illustre peine
N'est ici qu'un profond et pur jaillissement.

Ce qui partout ailleurs se querelle et se prend
N'est ici qu'un beau fleuve aux confins de sa source,
ô reine et c'est ici que toute âme se rend
Comme un jeune guerrier retombé dans sa course.

Ce qui partout ailleurs est la route gravie,
ô reine qui régnez dans votre illustre cour,
Étoile du matin, reine du dernier jour,
Ce qui partout ailleurs est la table servie,

Ce qui partout ailleurs est la route suivie
N'est ici qu'un paisible et fort détachement,
Et dans un calme temple et loin d'un plat tourment
L'attente d'une mort plus vivante que vie.

2. — prière de demande

Nous ne demandons pas que le grain sous la meule
Soit jamais replacé dans le cœur de l'épi,
Nous ne demandons pas que l'âme errante et seule
Soit jamais reposée en un jardin fleuri.

Nous ne demandons pas que la grappe écrasée
Soit jamais replacée au fronton de la treille,
Et que le lourd frelon et que la jeune abeille
Y revienne jamais se gorger de rosée.

Nous ne demandons pas que la rose vermeille
Soit jamais replacée aux cerceaux du rosier,
Et que le paneton et la lourde corbeille
Retourne vers le fleuve et redevienne osier.

Nous ne demandons pas que cette page écrite
Soit jamais effacée au livre de mémoire,
Et que le lourd soupçon et que la jeune histoire
Vienne remémorer cette peine prescrite.

Nous ne demandons pas que la tige ployée
Soit jamais redressée au livre de nature,
Et que le lourd bourgeon et la jeune nervure
Perce jamais l'écorce et soit redéployée.

Nous ne demandons pas que le rameau broyé
Reverdisse jamais au livre de la grâce,
Et que le lourd surgeon et que la jeune race
Rejaillisse jamais de l'arbre foudroyé.

Nous ne demandons pas que la branche effeuillée
Se tourne jamais plus vers un jeune printemps,
Et que la lourde sève et que le jeune temps
Sauve une cime au moins dans la forêt noyée.

Nous ne demandons pas que le pli de la nappe
Soit effacé devant que revienne le maître,
Et que votre servante et qu'un malheureux être
Soient libérés jamais de cette lourde chape.

Nous ne demandons pas que cette auguste table
Soit jamais resservie, à moins que pour un Dieu,
Mais nous n'espérons pas que le grand connétable
Chauffe deux fois ses mains vers un si maigre feu.

Nous ne demandons pas qu'une âme fourvoyée
Soit jamais replacée au chemin du bonheur.
O reine il nous suffit d'avoir gardé l'honneur
Et nous ne voulons pas qu'une aide apitoyée

Nous remette jamais au chemin de plaisance,
Et nous ne voulons pas qu'une amour soudoyée
Nous remette jamais au chemin d'allégeance,
ô seul gouvernement d'une âme guerroyée,

Régente de la mer et de l'illustre port
Nous ne demandons rien dans ces amendements
Reine que de garder sous vos commandements
Une fidélité plus forte que la mort.

3. — prière de confidence

Nous ne demandons pas que cette belle nappe
Soit jamais repliée aux rayons de l'armoire,
Nous ne demandons pas qu'un pli de la mémoire
Soit jamais effacé de cette lourde chape.

Maîtresse de la voie et du raccordement,
ô miroir de justice et de justesse d'âme,
Vous seule vous savez, ô grande notre Dame,
Ce que c'est que la halte et le recueillement.

Maîtresse de la race et du recroisement,
ô temple de sagesse et de jurisprudence,
Vous seule connaissez, ô sévère prudence,
Ce que c'est que le juge et le balancement.

Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes
Et choisir le regret d'avecque le remords,
Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts
Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes,

Vous seule vous savez, maîtresse du secret,
Que l'un des deux chemins allait en contre-bas,
Vous connaissez celui que choisirent nos pas,
Comme on choisit un cèdre et le bois d'un coffret.

Et non point par vertu car nous n'en avons guère,
Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas,
Mais comme un charpentier s'arme de son compas,
Par besoin de nous mettre au centre de misère,

Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse,
Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux,
Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux,
Et de prendre le mal dans sa pleine justesse.

Par ce vieux tour de main, par cette même adresse,
Qui ne servira plus à courir le bonheur,
Puissions-nous, ô régente, au moins tenir l'honneur,
Et lui garder lui seul notre pauvre tendresse.

4. — prière de report

Nous avons gouverné de si vastes royaumes,
ô régente des rois et des gouvernements,
Nous avons tant couché dans la paille et les chaumes,
Régente des grands gueux et des soulèvements.

Nous n'avons plus de goût pour les grands majordomes,
Régente du pouvoir et des renversements,
Nous n'avons plus de goût pour les chambardements,
Régente des frontons, des palais et des dômes.

Nous avons combattu de si ferventes guerres
Par devant le Seigneur et le Dieu des armées,
Nous avons parcouru de si mouvantes terres,
Nous nous sommes acquis si hautes renommées.

Nous n'avons plus de goût pour le métier des armes,
Reine des grandes paix et des désarmements,
Nous n'avons plus de goût pour le métier des larmes,
Reine des sept douleurs et des sept sacrements.

Nous avons gouverné de si vastes provinces,
Régente des préfets et des procurateurs,
Nous avons lanterné sous tant d'augustes princes,
Reine des tableaux peints et des deux donateurs.

Nous n'avons plus de goût pour les départements,
Ni pour la préfecture et pour la capitale,
Nous n'avons plus de goût pour les embarquements,
Nous ne respirons plus vers la terre natale.

Nous avons encouru de si hautes fortunes,
Ô clef du seul honneur qui ne périra point,
Nous avons dépouillé de si basses rancunes,
Reine du témoignage et du double témoin.

Nous n'avons plus de goût pour les forfanteries,
Maîtresse de sagesse et de silence et d'ombre,
Nous n'avons plus de goût pour les argenteries,
ô clef du seul trésor et d'un bonheur sans nombre.

Nous en avons tant vu, dame de pauvreté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux regards,
Nous en avons tant fait, temple de pureté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux hasards.

Nous avons tant péché, refuge du pécheur,
Nous n'avons plus de goût pour les atermoiements,
Nous avons tant cherché, miracle de candeur,
Nous n'avons plus de goût pour les enseignements.

Nous avons tant appris dans les maisons d'école,
Nous ne savons plus rien que vos commandements.
Nous avons tant failli par l'acte et la parole,
Nous ne savons plus rien que nos amendements.

Nous sommes ces soldats qui grognaient par le monde,
Mais qui marchaient toujours et n'ont jamais plié,
Nous sommes cette Église et ce faisceau lié,
Nous sommes cette race internelle et profonde.

Nous ne demandons plus de ces biens périssables,
Nous ne demandons plus vos grâces de bonheur,
Nous ne demandons plus que vos grâces d'honneur,
Nous ne bâtirons plus nos maisons sur ces sables.

Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a lu,
Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a dit.
Nous ne connaissons plus qu'un éternel édit,
Nous ne savons plus rien que votre ordre absolu.

Nous en avons trop pris, nous sommes résolus.
Nous ne voulons plus rien que par obéissance,
Et rester sous les coups d'une auguste puissance,
Miroir des temps futurs et des temps révolus.

S'il est permis pourtant que celui qui n'a rien
Puisse un jour disposer, et léguer quelque chose,
S'il n'est pas défendu, mystérieuse rose,
Que celui qui n'a pas reporte un jour son bien;

S'il est permis au gueux de faire un testament,
Et de léguer l'asile et la paille et le chaume,
S'il est permis au roi de léguer le royaume,
Et si le grand dauphin prête un nouveau serment;

S'il est admis pourtant que celui qui doit tout
Se fasse ouvrir un compte et porter un crédit,
Si le virement tourne et n'est pas interdit,
Nous ne demandons rien, nous irons jusqu'au bout.

Si donc il est admis qu'un humble débiteur
Puisse élever la voix pour ce qui n'est pas dû,
S'il peut toucher un prix quand il n'a pas vendu,
Et faire balancer par solde créditeur;

Nous qui n'avons connu que vos grâces de guerre
Et vos grâces de deuil et vos grâces de peine,
(Et vos grâces de joie et cette lourde plaine),
Et le cheminement des grâces de misère;

Et la procession des grâces de détresse,
Et les champs labourés et les sentiers battus,
Et les cœurs lacérés et les reins courbatus,
Nous ne demandons rien, vigilante maîtresse.

Nous qui n'avons connu que votre adversité,
(Mais qu'elle soit bénie, ô temple de sagesse),
ô veuillez reporter, merveille de largesse,
Vos grâces de bonheur et de prospérité.

Veuillez les reposer sur quatre jeunes têtes,
Vos grâces de douceur et de consentement,
Et tresser pour ces fronts, reine du pur froment,
Quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR 5

la tapisserie 9

de Notre Dame 11

cahier pour le dimanche de la Pentecôte 15

au fidèle Lotte 17

Présentation de Paris à Notre Dame 21

Paris vaisseau de charge 27

Paris double galère 33

Paris vaisseau de guerre 39

Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres 45

les quatre prières dans la cathédrale de Chartres. 67

1. — prière de résidence 69

2. — prière de demande 85

3. — prière de confidence 91

4. — prière de report 97

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce dixième cahier et pour quinze exemplaires sur whatman le mardi 6 mai 1913.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8097

107.

D.

Dans les dix-neuf cahiers de leur septième série, année 1905-1906, nos cahiers ont publié :

VII-1. — Charles Péguy. — petit index alphabétique *du catalogue analytique sommaire* et table analytique très sommaire *de la sixième série* ..... 1 »
VII-2. — Charles Richet. — La paix et la guerre 1 »
VII-3. — Charles Péguy. — notre patrie 1
VII-4. — Raoul Allier. — la séparation au Sénat 4 »
VII-5. — Charles Péguy. — courrier de Russie. — Étienne Avenard. — le 22 janvier nouveau style. 4 »
VII-6. — E.-D. Morel et Pierre Mille. — le Congo léopoldien 3 50
VII-7. — Charles Péguy. — les suppliants parallèles. — François Porché. — les suppliants..... 2 »
VII-8. — Charles Péguy. — Louis de Gonzague. — André Spire. — et vous riez..... 2 »
VII-9. — Ferdinand Lot. — De la situation faite à l'enseignement supérieur en France. — I..... 2 »
VII-10. — Jérôme et Jean Tharaud. — les frères ennemis. — Charles Péguy. — Cahiers de la Quinzaine..... 2 »
VII-11. — Ferdinand Lot. — De la situation faite à l'enseignement supérieur en France. — II..... 3 »
VII-12. — Félicien Challaye. — Le Congo français 2 »
VII-13. — Georges Picquart, *lieutenant-colonel en réforme.* — de la situation faite à la défense militaire de la France ..... 2 »
VII-14. — Gabriel Trarieux. — *Les Vaincus.* — Savonarole..... 3 50
VII-15. — les cahiers d'Arnold Scherer ..... 2 »
VII-16. — Pierre Mille, Félicien Challaye. — les deux Congo..... 2 »
VII-17. — Jean Schlumberger. — Heureux qui comme Ulysse..... 2 »
VII-18. — Romain Rolland. — *Vies des hommes illustres.* — la vie de Michel-Ange. — I. — *la lutte..* épuisé
VII-19. — Émile Moselly. — les retours. — *les haleurs, le soldat* ..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos treize premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la quatorzième série; un cahier vert de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

ONZIÈME CAHIER DE LA QUATORZIÈME SÉRIE

MAXIME VUILLAUME

MES CAHIERS ROUGES

IX. — *lettres et témoignages*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Maxime Vuillaume, — *mes cahiers rouges*, —
I. — une journée à la cour martiale du Luxembourg ..... 2 »
— — II. — un peu de vérité sur la mort des otages ..... 2 »
— — III. — quand nous faisions le « Père Duchêne » ..... 2 »
— — IV. — quelques-uns de la Commune. ÉPUISÉ
— — V. — par la ville révoltée ..... ÉPUISÉ
— — VI. — au large ..... ÉPUISÉ
— — VII. — dernier cahier ..... ÉPUISÉ
— — VIII. — deux drames 3 50

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

MAXIME VUILLAUME. — **mes cahiers rouges au temps de la Commune.** — Librairie Ollendorff..... 3 50

MAXIME VUILLAUME. — **deux drames.** — Librairie Émile-Paul..... 3 50

BIBLIOTECA CENTRAL

MES CAHIERS ROUGES

IX. — *lettres et témoignages*

AUGUSTE ROGEARD

QUELQUES LETTRES D'EXIL D'AUGUSTE ROGEARD

1872-1877

Zürich

Zürich. Hiver 71. Je suis allé passer quelques jours avec Benjamin Sachs, qui a été l'un des substituts du procureur de la Commune, Raoul Rigault. Nous attendons Rogeard, (1) qui vient de Hausen, où il a installé ses pénates. Nous causons du Quartier Latin, des professeurs qui, à l'exemple de Rogeard, ont refusé le serment au 2 Décembre. J'ai eu, comme maîtres, à l'insti-

(1) Auguste Rogeard, l'auteur des *Propos de Labienus*. Né à Chartres en 1820. Fils d'un officier de la Grande Armée. Entre en 1840 à l'Ecole Normale. Refuse le serment après le coup d'Etat. Professeur libre au Quartier Latin. Condamné (février 1855) à six mois de prison (jugement cassé, acquitté à Rouen) pour troubles en Sorbonne au cours de Nisard. Arrêté (février 1856) avec Morin, H. Lefort et autres; trente jours de détention à Mazas; ordonnance de non-lieu. Collabore aux journaux de la rive gauche : à la *Jeunesse* (1861), au *Travail* (1862), à la *Rive Gauche*, où il publia, en mars 1865, ses célèbres *Propos de Labienus*. Condamné à cinq ans de prison par contumace. Séjourne en Belgique, puis en Allemagne, à Tubingen. Rentre en France en février 70. Fait partie, sous le Siège, de l'artillerie de la garde nationale. Collabore au

tution Barbet de la rue des Feuillantines, Moutard (1) et Catalan. (2) Moutard, jeune ingénieur des Mines, démissionne au coup d'État. Catalan, toujours sanglé dans l'habit bleu barbeau à boutons d'or à la Robespierre, les cheveux longs bouclés, professe l'algèbre à Barbet. A l'institution Delacour, rue des Fossés-Saint-Victor, ancienne institution de Reuss, professent Rogeard, Despois, (3) Vacherot. (4) C'est chez Delacour que Rogeard eut comme élève Protot, qui devait être le ministre de la Justice de la Commune. Delacour, orléaniste et brave homme, recueillit Rogeard après la défaite, et le cacha dans son institution. Rogeard put gagner la frontière d'Alsace-Lorraine et atteindre Bâle.

Protot me contait récemment, à la Bibliothèque nationale, les tribulations de Rogeard sous l'Empire. Chaque fois qu'éclatait une manifestation au Quartier Latin, Rogeard était sûr de voir arriver chez lui la

---

Combat et au *Vengeur*, de Félix Pyat. Elu à la Commune le 16 avril, il refuse de siéger, alléguant qu'il n'a pas obtenu la majorité des suffrages. Echappe à la répression. Séjourne en Suisse, puis en Autriche, à Vienne. Proteste, à Vienne, (août 1873) contre l'expulsion de ses amis ; doit quitter le territoire autrichien, se réfugie à Pest, d'où il revient en France à l'amnistie de 1880. Meurt à Paris en 1896. — Voir *Cahiers rouges*, III, page 311.

(1) Moutard (Théodore). Ingénieur des mines et mathématicien. Répétiteur, puis examinateur à l'Ecole Polytechnique. Professait, sous l'Empire, les mathématiques spéciales à Sainte-Barbe et à l'institution Barbet de la rue des Feuillantines (aujourd'hui disparue). Mort en 1901.

(2) Catalan (Eugène). Mathématicien. Mêlé au mouvement républicain en 1848. Professait, sous l'Empire, à l'institution Barbet. Plus tard, doyen de l'Université de Liége (Belgique).

(3) Despois (Eugène), l'auteur du *Vandalisme révolutionnaire* (1868) et des *Lettres et la Liberté* (1865). Mort en 1876. Voir Cahier I, page 9, et Cahier IV, pages 76 et 78.

(4) Vacherot (Etienne), auteur de *la Démocratie* (1859). Maire du cinquième arrondissement après le 4 Septembre. Elu le 8 février 1871 à l'Assemblée nationale.

police, qui bouleversait ses papiers, déjà dix fois explorés. Rogeard était conduit au Dépôt, où le bon Delacour allait le réclamer. Cela dura ainsi jusqu'à l'apparition des *Propos de Labienus*, en 65. Un coup de tonnerre. Rogeard était vengé.

Voici notre vieil ami. Rogeard a plus de cinquante ans. Il veut que nous, qui pourrions être ses fils, le traitions comme un camarade, sans égards ni pour son âge, ni pour son passé. De Hausen, Rogeard s'en alla à Vienne, d'où un décret d'expulsion le chassa en 1873. Il se fixa à Pest. De ces trois résidences, il m'écrivait souvent. J'ai retrouvé quelques-unes de ces lettres d'exil.

Hausen

La première, datée de Hausen.

Hausen, vendredi 12 avril 72.

Mon cher Vuillaume,

Votre bonne lettre d'hier m'a procuré, comme notre entrevue de Zürich, plusieurs heures très agréables, en m'apportant bien des souvenirs et réveillant bien des choses qui sommeillent en moi. Ici je dors enseveli dans un troisième dessous et, qui pis est, dans un troisième dessous allemand. Certainement, cher ami, je vous ferai les quelques pages que vous voulez bien me demander; (1) et cette demande n'est pas ce qui m'a fait le moins de plaisir dans votre lettre; il m'arrive si souvent de me croire mort que je suis tout surpris et tout aise de m'en-

(1) A l'exemple de Vallès, que j'avais vu, pendant deux ans, (1869-70), préparer une *Bataille de Juin* (1848) qu'il n'écrivit jamais, je voulais écrire une *Bataille de Mai* (1871), pour laquelle j'avais demandé une préface à Rogeard. De ma *Bataille de Mai*, il ne parut que les deux premiers chapitres, dans le *Qui-Vive!* que faisait, en 1872, Vermersch, à Londres, et une table des matières, imprimée à Genève comme prospectus.

tendre appeler, et de m'apercevoir que je suis encore en vie. Le recueillement au fond des bois a son charme, mais il ne faut pas aller jusqu'à l'assoupissement; j'aime les grands bruits de la montagne, mais j'aimerais aussi un écho du Quartier Latin; vous me l'apporterez. Remerciez bien pour moi Vermersch et Pilotell; j'ai été très sensible à leur bon souvenir; j'ai reçu aussi un souvenir amical de Bellenger; mais je suis forcé d'ajourner ma réponse, faute de timbres; excusez-moi auprès de lui, si vous lui écrivez.

Que me dites-vous? Notre ami Félix Pyat serait resté caché 10 mois? C'est presque aussi fort que Sabinus; il n'y manque qu'Eponine; et je la lui souhaite de bon cœur; mais je désirerais aussi avoir son adresse, et plus de détails.

Maintenant, un petit service : ne m'avez-vous pas dit qu'une publication récente mentionne mon affiche du Comité Central? (1) Si le fait est exact, je vous prie de m'envoyer demain le titre de cette publication; il m'importe de recueillir le plus d'indices possibles pour conjecturer le plus ou le moins de chances que je puis avoir d'être compris ou omis dans les procès de contumaces, qui viennent de commencer; je vous demande donc de m'envoyer demain ce petit renseignement.

Amitiés à nos amis communs.

Je vous serre la main bien cordialement.

A. Rogeard

Autre lettre de Hausen. Avec quelques amis de Genève, nous avions bâti un projet de Revue mensuelle. J'avais écrit à Rogeard, pour lui demander sa collaboration et ses conseils. Notre vieil ami jette un peu d'eau froide sur notre enthousiasme. La Revue, bien entendu, ne parut jamais.

---

(1) Rogeard avait collaboré à la rédaction d'une ou de plusieurs des premières affiches du Comité Central, immédiatement après le 18 Mars.

Hausen, dimanche 16 juin 72.

Mon cher Vuillaume,

Je voulais répondre à vos deux dernières, et prévoyant longue la réponse, je l'ai ajournée à un moment de loisir, ainsi que l'assez longue correspondance que j'ai à mettre à jour. Je commence par votre projet de Revue dont je ne vous dirai que deux mots, espérant vous voir le mois prochain, soit ici, soit à Berne, où nous verrions Protot, soit à Genève, où je vous verrais tous. Je ne serai ni affirmatif, ni négatif, faute de compétence; je vous soumets seulement des doutes; mais je me rappelle que *L'Homme*, de Jersey, n'a pas réussi, que *La Libre Recherche*, de Bruxelles, n'a pas réussi, que le *Bulletin Français* n'a pas réussi; je ne parle pas de *La Rive Gauche*. (1) Je remarque en outre que vos colonnes ne sont pas solides, qu'il n'y a pas là de quoi soutenir l'édifice; parmi vos collaborateurs, vous n'attendez de quelques-uns que le nom sans la collaboration suivie; et quant à moi que vous comptez pour *colonne*, je ne pourrais être qu'un humble moellon, tout au plus. Je suis une réputation surfaite, et je n'ai pas à en rougir, puisque ce n'est pas moi qui me suis surfait, mais bien la réclame, je veux dire la *persécution bonapartiste* qui était une réclame en 1865. Je ne dis pas que pour cela j'en veuille à ce monsieur; il ne pouvait guère faire autrement; mais il ne m'en a pas moins créé une situation difficile, celle d'un homme à qui l'opinion demande plus qu'il ne peut donner; vous y avez été pris vous-même, mon cher Vuillaume; en me demandant de la copie, vous fourrez le doigt jusqu'au coude dans ma plaie; écrire est ma passion, écrire passablement serait mon ambition; le temps m'a toujours manqué, le *gagne-pain* m'a pris tout entier; et je n'ai

(1) Rogeard cite ici divers journaux publiés, après le 2 Décembre, par la proscription. *La Rive Gauche*, de Longuet, avait publié ses *Propos de Labienus* (1865). Quand elle fut supprimée, Longuet tenta, sans succès, de la faire reparaître à Bruxelles.

pas osé demander mon pain à ma plume, et j'ai bien fait; je n'ai jamais écrit que *ab irato*, contre l'Empire ou contre Versailles; j'ai écrit comme on crie : au feu! je ne suis sorti de la vie privée que poussé à bout par l'indignation. Vous me direz que ce n'est pas l'indignation qui manque en ce moment, et que cette dixième muse est plus occupée que les neuf autres; d'accord; mais la nécessité du *gagne-pain* est toujours là; et puis il m'est arrivé si souvent de rêver et même de promettre plus de copie que je n'en pouvais fournir, que je me suis fait une sagesse qui consiste à n'en plus promettre du tout; et, de toutes les fonctions, je crois devoir accepter, rechercher, ambitionner la plus modeste, pour être plus sûr de la mieux remplir. Ainsi je suis à la veille de deux mois de vacances que je me propose de passer à Vienne, à courir le cachet (à 1 thaler); ce n'est pas brillant, si vous voulez, mais c'est plus sûr et moins trompeur que la littérature. Je ne vous promets donc rien que ce que je vous ai déjà promis (préface de votre volume); c'est assez pour mon impuissance; et ne me prenez pas pour une vieille coquette qui veut se faire prier; non, je suis aux prises avec les difficultés de la vie, et je n'ai pas trop de tout mon temps et de toutes mes forces pour les vaincre; rien de plus simple et de plus vulgaire, mais rien de plus décisif que mon motif; ne voyez rien de plus dans ma réponse; je vous enverrai peut-être un peu de copie, de loin en loin, *si j'ai le temps*, mais n'y comptez pas, et cherchez une autre colonne; mais c'est assez parler de moi.

Je songe encore à une contradiction de votre projet : nous sommes proscrits parce que nous sommes plus avancés que notre pays (de 5 siècles, ou de 5 ans, ou de 5 mois, peu importe); ce n'est donc pas notre voix qu'il écoute; et si nous la déguisons, ce n'est pas la peine de penser ce que nous pensons et d'être ce que nous sommes; et si nous disons tout ce que nous pensons, il ne faut pas songer à entrer en France. Je suis donc pour la propagande clandestine et révolutionnaire. Le grand dix-huitième siècle nous a donné cet exemple; il me semble que vous-même l'avez déjà suivi, et je ne sache pas que vos *Hommes et*

Choses (1) se vendent ostensiblement à Paris. Vers 52, Hugo eut la même espérance que Longuet et moi, en 65, et que vous cette année : il dit à Ém. de Girardin : Faites le *Journal de l'Exil*, à quoi l'Émile interpellé répondit : Non. Girardin a le flair des bénéfices et n'en flairait point là. En un mot, une publication française du dehors se heurte à l'indifférence du dehors et à la police du dedans ; encore une fois, je ne veux ici qu'agiter sans la résoudre une question que je me réserve de discuter de vive voix avec vous prochainement ; je finis par votre première lettre à laquelle je dois aussi un mot de réponse. 1° Vous me remercieriez de ma copie promise bien au delà de ce que cela mérite, il faudrait d'abord attendre cette copie et savoir ce qu'elle vaudra, et je n'en augure pas merveille, quand je songe à la difficulté du sujet ; mais vous ne me demanderez pas plus qu'à la plus belle fille du monde ; j'ai besoin aussi de vous expliquer mon insistance au sujet de cette *mention d'affiche* dont je vous ai ennuyé. Non, mon cher Vuillaume, je ne songe pas à rentrer en France, et je ne crois pas être oublié par Versailles ; je ne pousse pas l'humilité jusque là, je ne juge même pas impossible que mon nom ait figuré, comme on me l'a dit, sur la liste des 500 premiers à arrêter ; mais je crois pouvoir être omis juridiquement par le conseil de guerre de Versailles, et j'ai à cœur de réunir tous les indices qui peuvent éclairer mes conjectures sur la situation qui me sera faite ; l'affiche mentionnée avec mon nom était un de ces indices, je voulais l'ajouter aux autres, rien de plus. — Soyez assuré (je reviens) qu'il m'en coûte beaucoup de résister à la tentation d'écrire, du moins pour quelque temps encore, mais je crois être sage ainsi ; songez donc que mon élève me laisse peu de loisirs ; que mes livres sont à Paris et à Bruxelles, que mes notes sont en partie déposées à XXX, et en partie, peut-être, perdues à XXX, par XXX, qui ne me répond pas, que je suis dans un village sans bibliothèques, etc., et vous m'excuserez et me

(1) *Hommes et Choses du Temps de la Commune*. Un volume in-32. Genève, Imprimerie Blanchard, 1871. En collaboration avec L. Massenet de Marancour et Henri Bellenger.

plaindrez. Présentez mes civilités à votre chère compagne et mes amitiés à nos amis communs, y compris ceux dont je puis ignorer la présence à Genève. Dites à Sachs que je le regrette à Zürich, que je le prie de m'annoncer, comme c'est convenu, toute publication nouvelle qui pourrait m'intéresser ; et rappelez-vous que j'attends de vous : 1° une lettre, si c'est possible ; 2° les bonnes feuilles de votre *Bataille de Mai ;* 3° un exemplaire d'*Hommes et Choses*, si le volume a paru ; 4° un numéro de votre journal illustré. (1)

Mes vacances commencent le 10 juillet ; j'irai alors à Bâle, puis à Berne, puis à Vienne, si mon projet peut tenir. Arrangez-vous pour que nous puissions nous voir.

Je vous serre la main fraternellement.

A. Rogeard

Ne serait-ce pas dans les *Affiches* de *Firmin Maillard* (2) que se trouve mon affiche ? Voyez donc cela chez un libraire de Genève.

Au mois d'octobre je serai à Lugano ; je me réjouis de passer l'hiver dans une ville, si petite qu'elle soit ; j'ai assez de recueillement comme cela et aussi assez de neige et de brouillard et de société allemande, et je me réjouis à la pensée de passer au moins une saison au milieu de la race latine, sous le soleil italien.

A bientôt, cher ami, une lettre, puis, j'espère une entrevue à Berne, ou à Genève, ou à Lausanne ; je vous quitte pour écrire à Bellenger.

R.

---

(1) Il s'agit ici d'une petite feuille littéraire illustrée, *le Caprice*, que je fis avec Edmond Bazire, alors à Genève avec Nina de Callias. Slom était chargé de la partie artistique. Il y fit le Salon de peinture genevois. Vermersch, à la veille de se marier, m'avait envoyé une pièce de vers dont je n'ai retenu que le titre, *Symphonie Pastorale*. *Le Caprice* n'eut que deux ou trois numéros, qui n'ont guère laissé de traces. J'en ai cherché en vain, pendant longtemps, un exemplaire.

(2) Firmin Maillard : *Affiches, professions de foi, etc., pendant le Siège et la Commune*. Paris, Dentu, 1871.

Vienne

Rogeard quitte Hausen. Le voici à Vienne, d'où il m'envoie ce mot d'appel :

Autriche,
Vienne, VII Neubau, Zieglergasse, 2, 4ten Stock, Thür, 25,
(bei Frau Ess.)

Mardi, 1er octobre 72.

Mon cher Vuillaume,

Je suis sur le pavé de *Vienne*, dans la jolie situation dans laquelle vous m'avez vu, en février 71, sur le pavé de Paris, et le *Vengeur* n'est plus là. Voici donc ce que je vous demande, à vous et à Sachs : 1° me trouver des *lettres d'introduction* pour *Vienne*, si vous connaissez quelqu'un qui ait des amis dans cette ville ; 2° m'indiquer *un journal*, n'importe où, qui pourrait me prendre de la copie, si vous en connaissez ; 3° m'envoyer *l'adresse de Sachs* et l'envoyer aussi à Elie Reclus, chez qui j'ai laissé, en partant, les deux volumes que Sachs m'avait prêtés. Dites-moi où en sont tous vos projets littéraires.

Prière, pour cette fois, de répondre immédiatement.

Je vous serre la main.

A. Rogeard

Nouvelle lettre de Vienne, où Rogeard a retrouvé quelques amis. Chalain, ancien membre de la Commune, Aristide Barré. (1) Huguenot, qui, comme Sachs, a été l'un des substituts de Raoul Rigault.

Vienne, Amalienstr., 6.

Mardi, 22 avril 73.

Mon cher Vuillaume,

Merci de votre bonne lettre qui me rappelle celle que vous m'écrivîtes un jour à *Hausen*, par le plaisir vivifiant

(1) Barré (Aristide), sculpteur et ciseleur, commissaire à la permanence de la Préfecture de police de la Commune. Réfugié à Londres, puis à Vienne, où il exécuta d'importants travaux d'orfèvrerie, et d'où il fut expulsé, peu de jours avant Rogeard.

qu'elle m'apporte dans la monotonie de ma vie professionnelle et professorante, et dans la torpeur de mon isolement; depuis tantôt deux ans, j'ai besoin d'être ressuscité de temps en temps, et vous êtes de ceux qui ont le secret d'opérer efficacement sur ce mort. Car ce n'est pas une vie qu'une existence qui n'est pas échauffée et éclairée par le feu sacré d'un art, d'une science, d'un parti, d'une famille, par un au moins de ces grands amours, qui, réunis, font la vie complète, et dont un seul la fait utile et heureuse. Je ne vis ni pour mon art — je n'écris pas —, ni pour une science — je n'étudie pas —, ni pour mon parti — je ne lutte pas —, ni pour une famille — je n'en ai pas —; alors, pourquoi? Je n'en sais rien, si ce n'est dans le vague espoir de revivre, un de ces jours. Je donne tout mon temps et tout mon travail à la conquête du nécessaire pour moi, et du superflu pour ma propriétaire; ce n'est pas vivre; une vie qui n'a d'autre but que sa conservation ne vaut pas d'être conservée; espérons mieux! par exemple, quelques économies produisant quelques loisirs qui produiraient quelques pages capables de produire quelques billets de mille. Ça ne coûte rien de rêver cela, et ça console un veuf de tant d'espérances mortes aussitôt qu'épousées.

Dites-moi ce que c'est que votre *Cour martiale;* (1) est-ce le même ouvrage que la *Bataille de Mai?* ou ce dernier est-il resté en projet, comme sa préface? Vous parlez de misère, j'en ai eu ma part cette année; c'est fini pour le moment, mais je n'ai pas de loisir, à peine celui de mettre à jour ma correspondance; et le premier loisir qui viendra, peut ramener la misère, s'il vient un peu trop tôt.

Je vois ici Barré, Huguenot, Chalain; j'attends Beslay, Reclus, Protot, Sachs; mais on me dit que les condamnés peuvent être ici inquiétés; je ne le crois pas; c'est l'opinion

---

(1) *Six heures à la Cour martiale du Luxembourg,* en feuilletons dans la *Liberté* hebdomadaire de Bruxelles (25 mai-29 juin 1873). Ce même récit, retouché, forme la matière du Cahier I : *Une Journée à la Cour martiale du Luxembourg,* des *Cahiers rouges.* — Quant à la *Bataille de Mai,* j'ai déjà dit plus haut qu'il n'en avait paru que deux chapitres.

d'un journaliste d'ici, ce n'est pas la mienne; mais il ne faut pas moins les avertir. Écrivez-leur, je vous prie.

J'ignore où se vendent maintenant mes pamphlets; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils ont été imprimés par Malassis, *chez Briard, Bruxelles, r. des Minimes, 51*, et ont été vendus à Bruxelles par Rozez fils, à Paris par Lacroix, et que Malassis n'est plus éditeur, et qu'il a quitté la rue Mazarine, pour demeurer à Alençon, où j'ignorais son adresse, et où il a cessé de m'écrire depuis plus d'un an; enfin que les dits pamphlets sont, je crois, à Paris, ou épuisés ou interdits, mais qu'il serait facile d'en avoir des nouvelles par quelque libraire.

Vous souvenez-vous de mon ami La Rochette? Il est sous-secrétaire de rédaction du journal la R. fr. (la *République Française*).

Donnez-moi des nouvelles de tout et de tous. Je compte sur votre solitude dans la montagne (1) pour vous donner le temps et l'idée d'écrire plus souvent.

Je vous serre la main également fort.

A. ROGEARD

Pest

La lettre qui suit n'est plus datée de Vienne. En août, le gouvernement autrichien a lancé un arrêté d'expulsion contre les amis de Rogeard. Chalain, Huguenot, Barré, ont dû passer la frontière. Rogeard eût pu garder le silence. Il n'a pas cru, comme il me l'écrit, devoir se taire. Il a été expulsé à son tour, invité « à quitter les pays et royaumes représentés au Reichsrath ». La Hongrie n'étant pas représentée au Reichsrath, Rogeard est libre d'y séjourner. Pour l'en

(1) Depuis février 73, j'étais à Altorf, où je faisais partie du personnel de l'entreprise de percement du grand tunnel du Gothard, en construction depuis une année.

faire sortir, il faudrait un nouvel arrêté d'expulsion. Il va se fixer à Pest, d'où il m'écrit.

Hongrie, Pest, II, Szechenyi promenade, 3, Ier St. Th. 8 (bei Frau Kaufmann).

Mardi, 30 septembre 73.

Mon cher Vuillaume,

J'ai reçu à Vöslau votre lettre du 30 août, cette bonne lettre qui m'a fait tant de plaisir, au milieu de mes petites tribulations; car lorsqu'elle est venue, j'avais déjà l'expulsion avant le recours; maintenant, j'ai l'expulsion après le recours, je suis en règle, j'ai mes papiers, c'est-à-dire mon *exeat*, mon ordre impérial et royal de filer et de passer la frontière; je viens de m'amuser à le traduire très littéralement à votre intention. Ci-joint cette traduction, avec autorisation de la publier si bon vous semble et si quelque journal en veut. Je suis à Pest, attendant des leçons, après annonces faites et qui me coûtent très cher; si dans un mois les leçons ne venaient pas ou si avec elles venait une nouvelle expulsion, il me faudrait alors essayer de Londres que je redoute, parce que je ne sais guère que le fond de la langue dont se contentait Figaro, et cela ne saurait me suffire; et je voudrais bien n'avoir pas à apprendre tous les cinq ans une langue nouvelle.

Pest est une très belle ville où je ne demanderais pas mieux que de rester, jusqu'à la *dissolution*; malheureusement je n'y connais personne; des lettres de recommandation promises à Vienne me font défaut, et par suite les annonces gratuites que j'ai trouvées ailleurs si facilement et que j'espérais ici; sans compter que mon expulsion de Vienne annoncée dans les journaux sera auprès de la police et du public d'ici une recommandation dont l'effet reste douteux et difficile à prévoir; aussi ne me suis-je donné qu'un mois pour mon expérience afin de ne pas épuiser mon pauvre viatique si cruellement entamé par mes annonces. Vous seriez bien aimable de m'écrire dans ce délai. Je n'ai jamais été si isolé et ma correspondance souffre naturellement du changement d'adresse et de l'incertitude où l'on était à l'égard de mon domicile depuis un

mois; du moins c'est, en pareil cas, l'excuse des moins pressés. Je traverse donc une petite crise, que quelques-uns disent bénévole, mais qui ne l'est pas du tout, je vous prie de le croire; j'aurais bien voulu rester, mais je n'ai pas cru devoir me taire, et je persiste à croire que j'ai bien fait. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'à me taire j'eusse rien gagné; ça serait venu un peu plus tard.

Un mot, je vous prie. Je vous serre la main.

A. ROGEARD

Autres lettres de Pest :

Pest, 5 février 74, jeudi.

Vite, vite, mon cher Vuillaume, envoyez-moi livres, nouvelles, et tout ce que vous m'annoncez. Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je suis très occupé; devinez à quoi? Je vous le donne en cent? Des conférences, mon cher Vuillaume! Ce que je n'ai osé ni à Stuttgart, ni à Paris, ni à Vienne, je l'ai essayé ici, et j'en suis, dimanche, à ma huitième. Pour cela, il me manquait tout : *salle, livres, loisirs* et jusqu'à des *habits*, et quelque chose encore que vous devinez bien. De Gerando (1) me prête son salon, les cabinets de lecture et les bibliothèques publiques me prêtent des livres, la première conférence m'a payé une redingote; il n'y a que la cinquième chose, que vous venez de deviner, qui ne vient pas; mais enfin je me traîne, je me soutiens, et on continue à s'inscrire.

J'ai un petit service à vous demander; si vous avez ma photographie, ou si vous pouvez vous la procurer, je vous prie de me l'envoyer tout de suite, pour un journal hongrois qui me la demande depuis un mois; je vous la rendrai avec la reproduction hongroise; je ne me soucie pas de poser, ni de donner 15 francs, ni de me laisser conduire chez le photographe par ce tant bienveillant journaliste. Écrivez-moi longuement; vos lettres comptent pour moi, depuis

(1) De Gerando, petit-neveu du philosophe français. Voir, plus loin, page 34, lettre de Rogeard du 21 juin 77.

deux ans, parmi les meilleures consolations de mon second exil. Amitiés à nos amis communs.

Je vous embrasse fraternellement.

A. Rogeard

Pest, 3 avril 74.

Mon cher Vuillaume,

J'ai attendu en vain la lettre et l'envoi annoncés par vous; je n'ai rien reçu. Je vous prie de m'accuser réception des deux images ci-incluses. (1) Je viens d'apprendre avec grande joie l'évasion de nos cinq amis : (2) Rochefort est une force et il peut, s'il veut, rentrer dans son vrai rôle, perdu au 4 Septembre. Qu'il reprenne sa campagne, puisque les seineetoisillons sont encore là. Un journal insinue que c'est un canard; mais je ne crois pas qu'il y ait des farceurs à Sydney, ni à Newcastle, ni à Melbourne.

Je commence à étouffer, faute d'air de France; envoyez-m'en un peu. Je manque aussi de nouvelles; je compte sur vous. Je termine ma série de 16 conférences, malgré cette fameuse condition qui continue à manquer; et vous prétendez ne pas l'avoir devinée, farceur! Si la condition manquante faisait mine de venir ou seulement de se laisser espérer, je me risquerais à Bucharest, l'été prochain. Vous voyez que je ne me décourage pas facilement; mais avouez que c'est rude de débuter à 53 ans. J'ai du reste un aplomb que je ne me serais jamais soupçonné; mais je l'ai dans un salon et le perdrais peut-être dans un club; la tâche varie

---

(1) Rogeard m'envoyait de Pest un journal illustré, donnant, en première page, son portrait, et, plus loin, dans le texte, une note sur ses conférences.

(2) Rochefort venait de s'évader de Calédonie (19 mars 1874), avec Paschal Grousset, Jourde, Olivier Pain, Ballière et Granthille. Voir : Francis Jourde. *Souvenirs d'un Membre de la Commune.* Bruxelles, 1877, et Olivier Pain : *Henri Rochefort.* Paris, 1879. Particularité curieuse, Jourde, qui prépara l'évasion, dut à sa qualité de franc-maçon de s'assurer, dès la première rencontre, l'entier dévouement du capitaine du navire australien le *P. C. E.*, qui conduisait à Sydney les fugitifs. Voir page 49 des *Souvenirs* précités.

avec l'auditoire; il faut avoir plusieurs notes, et je ne sais même pas si j'en ai une.

Je vous en prie, cher ami, envoyez-moi le Beslay (1) ou une nouveauté quelconque sur la Commune et donnez-moi de vos nouvelles bien détaillées.

A bientôt plus longuement.

Je vous serre la main bien cordialement.

A. Rogeard

Pest, jeudi 7 mai 74.

Mon cher Ami,

Reçu un volume (Beslay) et 3 brochures; merci. Je vous donnerai mon adresse à la campagne, dès que je la saurai; en attendant, vous pouvez écrire sous le couvert de M. de Gerando, aldunasor, 32, Pest.

La cinquième chose à souhaiter pour faire des conférences quand on a déjà trouvé un local, un sujet, des livres et un habit, c'est le talent. Vous ne l'aviez donc pas deviné? ou si cela vous amuse, cruel ami, de me le faire dire? — J'espère cet été pouvoir enfin écrire quelques pages à publier en Suisse...

Salut et fraternité.

A. Rogeard

Palfalva

Ici, une lacune de trois années. Nou pas dans la correspondance échangée avec mon vieux maître et ami. Lettres perdues. Détruites. Que sais-je? Les trois dernières lettres de Rogeard que je possède encore sont datées de Palfalva, où Rogeard, comme il me l'écrit, reçoit l'hospitalité de M. de Gerando.

(1) *Mes Souvenirs*, par Ch. Beslay, doyen d'âge de la Commune et délégué à la Banque de France. Paris, Neuchâtel, Bruxelles, 1874.

Palfalva, près Szathmar (Hongrie).
Hoszufalva, 28 mai 77, lundi
(pour 8 jours encore)

Mon cher Vuillaume,

Me voilà sur le pavé au moins pour 6 mois; dites-moi si vous pensez que je puisse trouver du travail en Suisse.

Je vous écrirai, longuement, dès que je serai sûr de vous trouver.

A vous bien cordialement.

A. Rogeard

Tâchez de trouver l'adresse de Keller, (1) qui a écrit dans le dernier *Almanach de la Commune* de Reclus, Gambon... et ayez l'obligeance de lui faire parvenir le billet ci-inclus.

Palfalva, près Szathmar, Hongrie, chez M. A, de Gerando.
Palfalva, 21 juin 77, jeudi.

Mon cher Vuillaume,

Depuis 3 ans 1/2 je suis conférencier l'hiver à Pest, et professeur de campagne (ou à la campagne) l'été. Cette année ma seconde fonction me fait défaut, ainsi qu'une petite somme, promise pour un volume de comptes rendus de 3 années de mes conférences; de là mon grand embarras présentement. Gerando (petit-neveu du philosophe français) m'a invité à passer la saison à sa campagne, et à y faire ce que je voudrai, littérature ou jardinage, ou les deux, ou rien, jusqu'à la saison des conférences; mais je ne veux pas abuser de l'hospitalité de mon ami; je ne gagne rien, je dépense un peu; bref, la situation me devient insupportable; je désire *à tout prix* employer la saison d'une façon lucrative, et je prie mes amis de me renseigner sur la possibilité de *réaliser mon projet, n'importe où*, mais surtout en Suisse ou en Italie, dans la pensée de me créer tôt ou

(1) Charles Keller, un de nos amis communs. Le véritable titre de l'Almanach de la Commune dont parle ici Rogeard est : La Commune, *Almanach Socialiste pour 1877*. Genève, Imprimerie Russe, 26, chemin Montchoisy. Charles Keller y avait publié le *Droit du Travailleur*, chant international.

Ouvrier, prends la machine!
Prends la terre, paysan!

tard la possibilité de me fixer dans vos environs, et d'y attendre la fin de l'exil. Je reviendrais, au besoin, à Pest, cet hiver encore et même le suivant pour y terminer mes six séries de conférences, embrassant toute l'histoire de la littérature française (rien que ça!) et dont la cinquième est annoncée; mais je pourrais aussi m'arracher définitivement d'ici, sans trop de douleur; car c'est bien loin de la frontière; et, à Pest, j'ai beaucoup souffert de l'isolement; j'ai grand besoin de quelques bouffées de l'air du pays, ne fût-ce qu'*à travers* la montagne. Je vous demande donc (vous savez mieux que moi à quoi on peut m'employer), votre avis, vos renseignements et votre influence (?) pour arriver à mes fins. Je vous remercie de votre aimable invitation. Je ferai certainement *un crochet* pour en profiter, si je passe à quelques myriamètres. Rien encore de Keller, rien de Pyat, qui m'avait, il y a six semaines, annoncé son journal, et demandé un article, que je lui ai envoyé.

Ci-joint le compte rendu de ma dernière conférence (avril 77). Veuillez le communiquer, au besoin; je désire que mes amis connaissent l'emploi de mon temps en Hongrie.

Je vous serre la main. A. Rogeard

Comme vous devez être pressé, ne m'écrivez qu'un mot ou faites-le même écrire par un secrétaire, ça ne fait rien, mais aidez-moi à sortir de mon Danube et à résoudre ma question d'Orient.

Palfalva, 29 juillet 77, dimanche.

Mon cher Vuillaume,

C'est encore moi. Je me recommande encore une fois à vous pour me donner les adresses de Keller, Beslay (pas le fils), (1) Gambon, Rochefort; et pour m'aider à trouver en Suisse un éditeur. Je ne veux pas abuser de vos moments puisque vous êtes si pressé; donnez-moi seulement ces adresses et votre avis.

Je vous serre la main bien cordialement.

A. Rogeard

(1) Le fils de Charles Beslay, François Beslay, était directeur du *Français*, journal monarchiste.

Cette lettre est la dernière. Pas la dernière reçue. Mais la dernière de celles que j'ai retrouvées.

Le retour

En 1879, Rogeard est inscrit, à son insu, sur la liste des condamnés graciés. De Fiume, où il est de passage, venant de Pest, en route pour Genève, il adresse aux membres de la Commission des grâces une lettre de protestation. Il y a, dans cette lettre, de bien jolis passages :

> Voyant, le mois dernier, passer votre clémence, l'ayant même vue, un soir, à Pest, sortir timidement du Consulat ; rôder autour de moi et me faire des signes dans l'ombre ; croyant d'ailleurs n'avoir qu'à presser le pas pour échapper à son attouchement, je me disais : « attendons ! attendons pour rentrer, etc. »

Et Rogeard signe : *proscrit de 71, gracié de 79, professeur libre à Pest.* (1)

Rogeard rentre à Paris. Jusqu'en 1896, date de sa mort, il vit isolé, fréquentant un petit cercle d'amis.

Il dort au Père-Lachaise, sous une pierre qui ne porte encore aucun nom.

Protot, qui fut son confident de toute la vie, après avoir été son élève, y fera graver prochainement cette inscription :

AUGUSTE ROGEARD
1820-96

—

LES PROPOS DE LABIENUS
1865

(1) *La Fausse Amnistie*, par A. Rogeard, auteur des *Propos de Labienus*, 8 pages, Genève, 1879.

GUSTAVE CHAUDEY

GUSTAVE CHAUDEY

ET LE 22 JANVIER

Le capitaine Gourlaouen

Le 22 Janvier. (1) Gustave Chaudey. Qui donna l'ordre de « balayer la place » ?

Ce n'est certainement pas — d'après la déposition du commandant des mobiles bretons, le comte de Legge, — Chaudey.

Un témoignage capital, celui du capitaine commandant la 2e compagnie des mobiles, qui occupait la salle du Trône de l'Hôtel de Ville — le capitaine Gourlaouen — nous a été apporté après la publication de notre précédent cahier, *Deux Drames*. Ce témoignage confirme ce que nous avons dit, et ce qui nous paraissait déjà être la vérité. Les mobiles bretons ont, depuis la veille, le doigt sur la gâchette du fusil. Il suffira d'un signe de leurs officiers pour qu'ils épaulent et tirent.

Ce signe, il a été fait, sans ordre de quiconque, par

(1) Ces notes complètent ce qui a été dit sur *Gustave Chaudey* et le 22 Janvier dans le Cahier VIII, *Deux Drames*.

le capitaine Gourlaouen. Lui-même le déclare, de la façon la plus nette, dans une lettre, jusqu'ici inédite, écrite par lui à Jules Ferry.

Quelques jours après le 22 Janvier, le capitaine Gourlaouen est nommé chevalier de la Légion d'honneur. (1)

Alors qu'il était percepteur dans la Manche, (2) désireux d'obtenir son changement de résidence, le capitaine Gourlaouen écrit à Jules Ferry pour réclamer son bienveillant appui. La minute de cette lettre a été retrouvée dans les papiers laissés par l'ancien capitaine de mobiles de la salle du Trône. La minute n'est pas datée. La lettre a été écrite très probablement en 1883, quand Jules Ferry était président du Conseil.

Voici ce document :

A Monsieur Jules Ferry, ministre, président du Conseil.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me permettre de vous exposer qu'en 1870-71, j'avais l'honneur de commander la 2e compagnie du 3e bataillon des mobiles du Finistère.

En cette qualité, j'ai contribué, le 31 octobre

---

(1) *Journal officiel* du jeudi 2 février 1871. En même temps que le capitaine Gourlaouen, étaient promus : le colonel Vabre, le commandant de Legge, le capitaine adjudant-major Bernard et le capitaine de Mauduit.

(2) Gourlaouen (Joseph-Arthur-Gustave), né en 1840. Percepteur en 1869 à Ploumodière (Finistère). Capitaine au 3e bataillon de mobiles du Finistère le 24 août 1870. Percepteur dans la Manche (1874) et dans les Côtes-du-Nord (1888). Mort en 1890.

1870, à la délivrance des membres du gouvernement de la Défense nationale des mains de l'insurrection, à l'Hôtel de Ville.

Le 22 janvier 1871, au même lieu, j'occupais la salle du Trône, et je revendique pour moi seul, l'initiative prise en cette circonstance, qui eut pour résultat, comme vous le savez, Monsieur le Ministre, la dispersion presque immédiate des émeutiers.

Je me permets de vous rappeler, Monsieur le Ministre, qu'à la suite de cette affaire, en présence du regretté M. Chaudey, vous avez bien voulu m'adresser vos félicitations.

Si j'évoque ces souvenirs d'un passé déjà bien éloigné, c'est que j'espère que vous voudrez bien, en considération de cette situation toute particulière dans laquelle j'ai eu le bonheur de rendre un service à mon pays, m'accorder la recommandation dont j'ai besoin près de M. le Ministre des Finances.

(Le reste de la lettre a trait à la situation de percepteur de M. Gourlaouen.)

La déclaration ne prête pas à la moindre équivoque.

Le capitaine Gourlaouen revendique, pour lui seul, l'initiative.

C'est lui qui a donné à ses mobiles l'ordre de tirer, sans qu'il y ait été contraint par personne.

En dehors de son ordre à lui, il n'y a eu d'ordre, ni du commandant de Legge, ni de Vabre, ni de Chaudey.

Jules Ferry eût-il félicité Gourlaouen en présence de Chaudey, si l'initiative revendiquée par le capitaine des mobiles eût appartenu à Chaudey? (1)

Paul Cambon

Avril 1912. Chez Georges Cain, où je rencontre M. Paul Cambon, ancien secrétaire de Jules Ferry le 22 Janvier, aujourd'hui ambassadeur à Londres.

Nous causons de la journée d'émeute. M. Paul Cambon était à l'Hôtel de Ville. C'est lui qui a adressé à Jules Ferry, à ce moment au ministère de l'intérieur, les trois dépêches publiées par nous. (2)

— Tout d'abord —

nous dit M. Paul Cambon —

le texte des dépêches que vous avez publiées, s'il est exact, n'est pas complet. Je me rappelle parfaitement avoir télégraphié que les premiers coups de feu étaient partis de la place... Serizier et ses hommes faisaient face à l'Hôtel de Ville, à une distance de la grille à peu près égale à la largeur de la rue... Ils ont tiré... Les mobiles ont riposté. Les mobiles tiraient si mal, que, le soir, on retrouvait des balles dans les coffres à bois placés sous les fenêtres donnant sur la place. Ce voyant, les gardes municipaux, qui faisaient le service d'estafettes, prirent les fusils et épaulèrent.

— D'où vint l'ordre de faire feu donné aux mobiles?

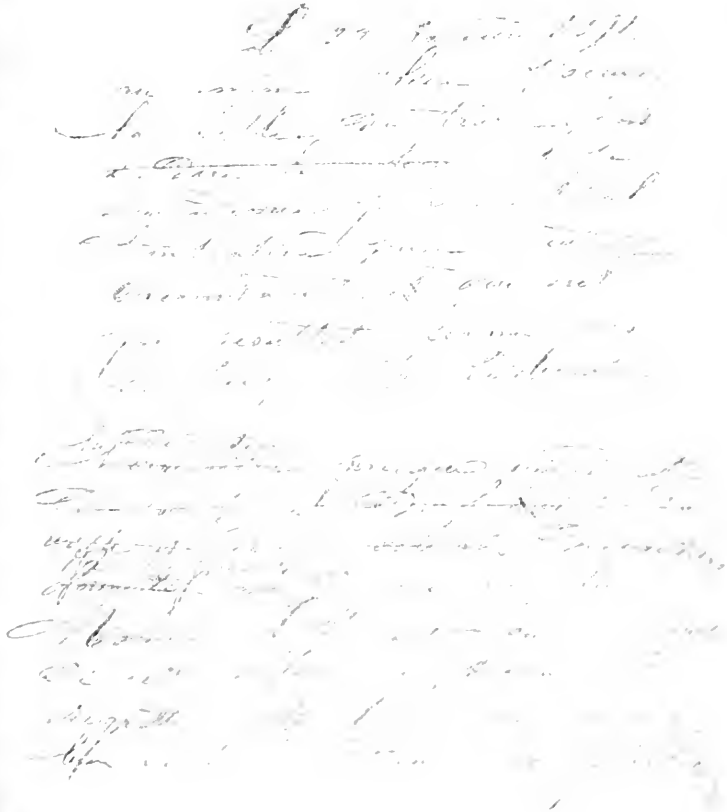
---

(1) Nous exprimons ici toute notre reconnaissance à madame veuve Gourlaouen, qui a bien voulu mettre à notre disposition le document ci-dessus. Nous remercions également très sincèrement M. E. Chamaillard, qui, le premier, nous a signalé l'existence de la lettre du capitaine Gourlaouen à Jules Ferry.

(2) Voir Cahier VIII, *Deux Drames*, pages 82-83.

I. — Fac-simile de la lettre, inédite, écrite à Jules Ferry par le capitaine Gourlaouen.

Lettre communiquée par Mme veuve Gourlaouen.



Le 22 janvier 1871,
au même lieu, j'occupais
la salle du trône, ~~c'est-à-dire le lieu~~ et je
revendique pour moi seul
l'initiative prise en cette
circonstance, ~~et~~ qui eut
pour résultat, comme vous
le savez, M. le Ministre,

~~l'évacuation~~ la dispersion presque immédiate
~~de la place de l'hôtel de~~
~~ville et de ses abords~~. Des émeutiers
~~formellement~~ me permets de vous rappeler
Monsieur le Ministre qu'à la suite
de cette affaire en présence du
regretté M. Chaudey, vous avez
bien voulu m'adresser vos félicitations

— Il n'y eut —

me répond M. Cambon —

d'ordre de personne. On a attribué l'ordre au seul homme responsable qui se trouvait là, Chaudey. Les deux autres adjoints, Hérisson et Clamageran, ne sont pas venus le 22 Janvier à l'Hôtel de Ville... Pendant toute la durée de la fusillade, je restai seul dans le cabinet de Jules Ferry. De mon bureau, donnant sur la place, je voyais un garde national, posté à l'angle du quai, qui, tranquillement, visait et tirait, comme s'il eût été à la chasse. Le coup parti, il rechargeait son arme, ajustait soigneusement et tirait... Intrigué, je soulevai le rideau... A peine le rideau avait-il bougé, qu'une balle vint frapper le chambranle de la fenêtre... Le tireur avait bien visé...

— Vous assistiez au colloque entre Chaudey et le capitaine Montels, qui conduisait la deuxième délégation.

— Certainement. Et je n'ai pas oublié la réponse que fit Chaudey au jeune capitaine du 73e bataillon, quand ce dernier évoquait le souvenir des généraux de la Révolution... « Frappez du pied la terre, disait le capitaine Montels à Chaudey, et il se lèvera des Hoche et des Marceau... » Et Chaudey, avec le rire sardonique qui lui était habituel : « Voulez-vous, monsieur, être Hoche ou Marceau ? »... Et, à propos de Chaudey, je me rappelle que, dans les premiers jours de janvier, nous déjeunions ensemble. Nous causions de l'imminence d'une émeute, que chacun sentait venir... « Je fais le sacrifice de ma vie — me dit Chaudey — mais ce qui me ferait horreur, ce serait d'être pris, la main sur l'épaule, par un émeutier, et d'être fusillé, là, contre un mur... »

— La fusillade ne dura guère qu'un quart d'heure ?

— Quand elle cessa, —

nous dit M. Paul Cambon, —

je tirai ma montre. Il était 3 h. 17 m... exactement. Les premiers coups de feu avaient éclaté vers 3 heures... Jules Ferry

arriva à l'Hôtel de Ville pendant que la fusillade crépitait encore... Sapia fut tué avenue Victoria. Serizier, fait prisonnier au cours des perquisitions opérées dans les maisons d'où l'on avait tiré, nous fut amené. Vabre voulait qu'on le fusillât tout de suite. Ferry s'y opposa énergiquement...

De notre conversation avec M. Paul Cambon, retenons cette affirmation : il n'y eut aucun ordre de tirer sur la place. Chaudey fut accusé d'avoir donné cet ordre, parce qu'il était, au 22 Janvier, le seul représentant responsable du Gouvernement à l'Hôtel de Ville.

Un témoin

Pendant toute la durée du Siège, M. Émile Daireaux a fait partie, comme capitaine adjudant-major, des mobiles de Seine-et-Oise. Avocat, ami de Gambetta et de Jules Ferry, il a ses entrées à l'Hôtel de Ville. Voici le récit qu'il a bien voulu nous adresser :

Le 22 Janvier, en apprenant que Mazas avait été envahi, je me rendis à l'Hôtel de Ville. Un peu avant 3 heures, j'arrivai sur la place. Elle était agitée, mais à peu près comme les jours précédents. Des gardes nationaux en armes étaient groupés devant la porte la plus proche de la rue de Rivoli, sans que rien pût faire craindre une explosion imminente.

Je m'approchai de cette porte. La grille qui la précède était fermée, et, entre cette grille et la porte fermée, étaient debout : le colonel Vabre, commandant les forces de l'Hôtel de Ville, le chef de bataillon des mobiles bretons qui avaient la garde de l'Hôtel (comte de Legge), et un capitaine de ceux-ci (Bernard). Très connu de ces personnes, je m'approchai du colonel Vabre, et lui demandai si l'on pouvait pénétrer. Il me répondit : « Voyez la porte Saint-Jean. » (1)

(1) La porte Saint-Jean donnait sur la place Lobau, en face de la caserne Napoléon.

De ce dialogue ressort clairement qu'aucune menace d'émeute ne semblait prochaine de ce côté. Cependant, alors que, sur l'indication donnée, je longeais l'Hôtel de Ville par la rue de Rivoli, ce qui ne demande pas deux minutes, et arrivais à la porte Saint-Jean, les choses changeaient d'aspect.

Je trouvai la porte Saint-Jean fermée, et, seule ouverte, la petite porte bâtarde dans la grande. Par cette petite ouverture, se défilaient rapidement, comme affolés, vers la caserne Lobau, les mobiles bretons de garde, sans officiers. Je me rendis compte rapidement de la cause de cette panique. Les balles frappaient la porte de la place devant laquelle je venais de quitter les trois officiers, et le bruit, répercuté dans la cour, avait rempli d'effroi les Bretons. En entrant moi-même par la petite porte, je la refermai sur moi brusquement et interpellai les mobiles pour leur rappeler leurs devoirs. Je savais qu'ils ne comprenaient guère le français, mais l'uniforme que je portais leur inspirait quelque respect. Les ramenant alors vers la cour, je leur demandai s'il n'y avait pas de gardes municipaux. Ils m'en indiquèrent quelques-uns, que je trouvai étendus dans la salle Saint-Jean. Je les appelai, et les emmenai avec moi et les mobiles vers l'escalier des Fêtes.

J'arrivai ainsi à la salle des Fêtes, alors salle de la République. Les balles venues d'en bas (de la place) entraient, frappaient sans discontinuer le plafond et les parois. C'était une véritable grêle de bas en haut, ne causant encore que des dégâts matériels.

J'étais là, seul officier présent avec le jeune de Cathelineau, lieutenant des mobiles bretons. Ce fut alors qu'énervé par cette fusillade, je pris sur moi de donner aux mobiles, sous cette forme, l'ordre de tirer : « Aux fenêtres, feu à volonté ! » (1) Les mobiles se mirent en mesure d'obéir ;

(1) L'ordre de faire feu était cependant déjà donné par le capitaine Gourlaouen. Un témoin, qui se trouvait dans la salle du Trône quand éclatèrent les premiers coups de feu, nous dit : « J'étais dans la salle du Trône au moment où s'est produite la décharge des hommes de Serizier (?). Les mobiles ont riposté automatiquement, avant même que leur officier eût dit : feu ! »

mais les appuis des fenêtres étaient à environ 1 m. 20 du parquet de la salle, et, pour tirer, il leur eût fallu se dresser au-dessus de l'appui et exposer le haut de leur corps aux balles venant du dehors. Ils se contentèrent donc de tirer, sans se pencher. Les balles allaient toutes frapper au loin, et généralement très haut, les édifices en face de l'Hôtel de Ville ou sur la rue de Rivoli.

Pendant que la fusillade continuait, j'entrai dans les bureaux. Je traversai celui du chef de cabinet de M. Jules Ferry. Dans une pièce voisine, donnant sur la cour, je rencontrai Gustave Chaudey et Étienne Arago, en proie à une visible émotion, redoutant sans doute que l'émeute parvînt à se rendre maîtresse de l'Hôtel de Ville. Ni l'un ni l'autre ne prit, à aucun moment, une décision quelconque, ni ne donna aucun ordre...

Quel fut le nombre des victimes de l'émeute ? On releva six morts et vingt-deux blessés, qui furent portés à l'Hôtel-Dieu, où je les retrouvai, appelé par l'enquête menée par Jules Mahias, alors secrétaire général de la Mairie de Paris, et quelques autres personnes, sur cette journée. Cette enquête, très complète et minutieuse, pourrait compléter les renseignements contradictoires recueillis sur le 22 Janvier. Elle a malheureusement dû disparaître dans l'incendie de l'Hôtel de Ville.

Du récit de M. Daireaux, on doit conclure encore une fois qu'aucun de ceux qui, à des titres divers, représentaient le Gouvernement à l'Hôtel de Ville, dans l'après-midi du 22 Janvier, ne donna aux mobiles bretons l'ordre de faire feu sur la place.

Édouard Vaillant

Comment fut préparé le 22 Janvier ? J'interroge Édouard Vaillant. Pendant tout le Siège, Vaillant a été au premier rang du parti révolutionnaire.

— Le 22 Janvier — me dit Vaillant — a été préparé à la Corderie, où se réunissait, comme vous le savez, le Comité des Vingt arrondissements. C'est à la Corderie que fut décidée la publication de l'Affiche Rouge du 6 janvier. L'affiche fut rédigée, dans une chambre de la rue Saint-Jacques, par Tridon, Leverdays, Vallès et moi. Ce fut Tridon qui trouva le « Place au Peuple! Place à la Commune! » qui termine la proclamation.

« Une commission de vingt-deux membres avait été, dans les premiers jours de janvier, formée à la Corderie, en vue d'un mouvement qui serait la revanche du 31 Octobre. Cette commission devait nommer une sous-commission secrète de cinq membres, chargée de préparer l'insurrection. Les cinq membres délégués furent : Ferré, Leverdays, Tridon, Sapia et moi.

« Nous siégions en permanence, Tridon, Sapia et moi, rue Antoinette, dans un appartement mis à notre disposition par Lafont, l'adjoint de Clemenceau à la mairie de Montmartre. Nous nous occupions de rallier, par les soins des amis les plus sûrs de la Corderie, le plus de forces possible, dans les arrondissements populaires, pour le jour à fixer. Et ces forces seraient venues nombreuses le 22 Janvier, si la fusillade de la place n'avait tout d'abord prévenu l'assaut de l'Hôtel de Ville.

« Ferré s'était chargé de réunir et d'amener les gardes nationaux du dix-huitième, où il habitait et où il était fort connu.

« Leverdays s'était consacré à assurer la collaboration du parc d'artillerie du square Notre-Dame, qui devait, l'heure venue, tourner ses canons contre l'Hôtel de Ville. Un lieutenant, ami de Leverdays, s'était

engagé à la légère. Le 22 Janvier, les grilles du parc Notre-Dame restèrent closes.

« Blanqui fut averti, le matin du 22, par Flotte. Il blâma nettement le mouvement.

« — Paris — dit-il à Flotte qui nous rapporta ses paroles — est sans ressources. Le Gouvernement ne demandera pas mieux que de nous laisser les responsabilités du dénouement fatal. Vous allez entrer dans l'Hôtel de Ville comme dans du beurre *(sic)*.

« Le mouvement fut fixé au 22. Blanqui vint au rendez-vous de la commission, au café du Gaz, rue de Rivoli.

« Ferré amena, comme il l'avait promis, un fort contingent du dix-huitième, formant un gros bataillon. Ces hommes furent placés en observation place du Châtelet et sur le quai avoisinant.

« Partis de la Corderie, nous arrivâmes, vers deux heures, par la rue de Rivoli, place de l'Hôtel-de-Ville. Une foule considérable y était déjà massée. Sapia, qui était près de moi, en civil, nous avait quittés pour quelques instants, en face de la maison qu'il habitait, rue de Rivoli, à la hauteur de la place Lobau : « Je vais, nous avait-il dit, chercher mon képi de commandant. Cela pourra rallier les hommes. »

« Nous restâmes au café du Gaz. Ferré s'en alla prévenir les gardes nationaux massés au Châtelet et aux environs qu'on allait marcher sur l'Hôtel de Ville. Nous sortîmes, avec Blanqui, Flotte et quelques amis, et gagnâmes, par la rue de Rivoli, la place. Nous étions à peine arrivés au milieu de la plate-forme que la fusillade éclata.

« De toutes parts, principalement par l'avenue Victoria,

des groupes de gardes nationaux se hâtaient de nous rejoindre. Sapia, à l'entrée de l'avenue Victoria, appelait les combattants, dont il devait prendre le commandement. C'est à ce moment qu'il fut atteint mortellement d'un coup de feu, tiré de l'une des fenêtres de l'annexe de l'Hôtel de Ville, aujourd'hui le n° 9 de l'avenue Victoria... »

Et comme je demandais à Vaillant si quelque coup de feu n'avait été, avant la fusillade, tiré par les nôtres :

— Non, non — me répondit Vaillant — aucun... Moi-même, j'étais sans arme. Je n'avais sur moi qu'un petit revolver, dont je ne fis pas usage.

Nous parlons de Chaudey, des délégations qu'il reçut, avant la fusillade.

— Je ne sais rien — me dit Vaillant — des entrevues de Chaudey, avec Tony Révillon d'abord, ensuite avec Montels. Je n'attribue pour mon compte que fort peu d'importance à ces conversations, qui n'ont eu aucune influence sur la suite des événements. Je n'ai rien vu non plus de ce qui a pu se passer autour des grilles de l'Hôtel de Ville.

« Au sujet de Chaudey, je me rappelle que, ce dernier étant déjà emprisonné, Rogeard vint me voir à la Commune, et me représenta que Chaudey, qu'il connaissait, était incapable d'avoir donné, le 22 Janvier, l'ordre de tirer sur la foule. Il me demandait d'en parler à mes collègues. Je vis Tridon, avec qui j'étais en relations amicales :

— Ne me parlez pas de Chaudey — me répondit Tridon. — C'est lui qui a donné l'ordre de « balayer la place ».

Albert Goullé

Albert Goullé, qui était, au moment de la fusillade, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, m'a fait le récit suivant :

Toute la journée du 21 janvier, la surexcitation fut extrême dans les faubourgs. Le soir, nous nous rencontrâmes — Vallès, Tridon, Leverdays, Vaillant, Varlin, d'autres — au club Favier. L'immense salle était éclairée aux chandelles. La discussion fut vive, très vive. On s'interpellait. On alla jusqu'à la dispute... Quelques-uns se groupèrent pour aller délivrer Flourens, Leo Melliet, Henri Bauer, Humbert, qui étaient à Mazas.

Nous nous revîmes le matin du 22. On discuta les chances de réussite. Un lieutenant d'artillerie de la garde nationale s'engagea, au cas où l'attaque contre l'Hôtel de Ville réussirait, à appuyer le mouvement avec les pièces du parc Notre-Dame. (1)

Pendant ces préliminaires, Blanqui ne parut pas. Ne voulant décourager personne, il s'abstenait. Il désapprouvait l'affaire. A son avis, il était trop tard pour prendre en mains la défense. Les vivres étaient à bout. Les révolutionnaires, en cas de réussite, n'eussent fait qu'endosser le déshonneur d'une capitulation certaine. Il vint cependant, non pas en chef ou en conciliateur, mais comme un assistant. Je le vis. Et j'ai le souvenir de cet infime détail. En descendant du trottoir, il trébucha. Il n'y avait encore eu aucun coup de feu.

Vers midi, on commença d'envahir la place. Des délégations se présentèrent, vers 2 heures, devant la grille.

La foule était agitée. Un lieutenant, Dumont, (2) secrétaire

---

(1) Ce lieutenant d'artillerie de la légion Schœlcher, que ne nomment, ni Vaillant, ni Goullé, était le lieutenant Camille Treillard, (voir Cahier IV, page 91), fils de Treillard, qui fut sous la Commune directeur de l'Assistance publique — fusillé à l'entrée des troupes.

(2) Voir Cahier VIII, page 53.

et ami de Flourens, se hissa sur les épaules de ses voisins pour escalader la grille. Les mobiles bretons regardaient, ébahis.

A ce moment, un coup de feu retentit... Il m'est impossible de dire qui l'a tiré... Quatre ou cinq coups partirent de l'Hôtel de Ville, rapidement suivis de feux de peloton.

La place se vida... Il ne restait que les blessés, et les morts.

Les gardes nationaux en armes se rangèrent en bataille le long du bâtiment de l'Assistance publique et ripostèrent. (1) Mais la lutte était inégale. Tandis qu'ils tiraient à découvert, les mobiles bretons tiraient à l'abri derrière les murs de l'Hôtel de Ville.

L'artillerie du parc Notre-Dame ne parut pas.

Un quart d'heure après le premier coup de feu, tout était fini.

Au parc Notre-Dame

Les artilleurs du parc Notre-Dame, qui devaient prendre part à l'attaque de l'Hôtel de Ville, ne bougèrent pas. Pilotell, qui, avec Vaillant, Leverdays, Roullier, était de la légion Schœlcher, m'écrit :

La fusillade de la place ayant cessé, je me dirigeai vers le parc Notre-Dame.

Un grand nombre d'artilleurs étaient là.

---

(1) Léonce Levraud, frère d'Edmond Levraud, se trouvait, au moment de la fusillade, chez Lefebvre-Roncier, 60, rue de Rivoli, d'où l'on découvrait la place. Il y avait là Delescluze, Raoul Rigault, Arthur Arnould, Tony Révillon, Dereure, d'autres membres de *l'Alliance Républicaine* (voir Cahier VIII, page 43). A peine la fusillade a-t-elle éclaté, qu'une femme, grande, maigre, toute vêtue de noir, s'élance au milieu de la place, et là, immobile, le poing tendu dans un geste de malédiction et de menace vers l'Hôtel de Ville, attend, pour partir, que les derniers coups de feu aient été tirés. C'est Louise Michel. Chez Lefebvre-Roncier, quelqu'un dit, pour la première fois, montrant la place où étaient étendus les morts et les blessés : « Il ne faut pas oublier que c'est Chaudey qui a fait cela. » La légende est déjà en marche.

Nous fûmes bientôt cernés par deux bataillons d'infanterie.

On braqua sur nous deux mitrailleuses, hissées sur les marches de la Morgue.

Dans la petite rue, aujourd'hui élargie, sur le côté gauche de Notre-Dame, des soldats avec lesquels nous pouvions causer à travers les grilles du parc. Ils étaient fatigués, n'avaient plus confiance en leurs chefs.

Nos canons étaient chargés à mitraille, à dix pas d'eux.

Notre lieutenant-colonel, Saint-Lager, parlementait à la grille avec les officiers d'infanterie. Quelques-uns de nous l'interpellèrent.

Se retournant vers moi :

— Vous, artilleur — me jeta-t-il — vous ne faites plus partie de la légion.

— Prenez garde, colonel, lui répondis-je, si vous continuez à parlementer, de ne plus faire partie de la vie.

J'avais la main sur mon revolver.

Les heures passaient. La nuit était venue depuis longtemps. Les soldats campèrent sur la grande place de Notre-Dame, allumèrent de grands feux pour la soupe et le café.

Le lendemain matin les troupes se retirèrent.

Nous avions couché, une cinquantaine, dans le parc.

Delescluze

Ce fut Delescluze qui réclama, à la séance de la Commune du 3 (ou du 4) avril — comme me l'a signalé Rane — l'arrestation de Chaudey. Ce fut Advenant, l'ami, l'exécuteur testamentaire de Delescluze, qui — l'arrestation déjà décidée — fut l'inspirateur de l'article du *Père Duchêne* du 13 avril. Quand il fut question, à la commission exécutive, d'examiner le cas de Chaudey, et d'accorder la mise en liberté provisoire, réclamée par Vermorel, du détenu, Delescluze, au témoignage

d'Avrial, s'éleva énergiquement contre toute mesure qui tendrait à faire élargir Chaudey. (1)

Quelle profonde inimitié, quelle haine plutôt, séparait ces deux hommes — Delescluze et Chaudey — d'égale vertu républicaine, bien que combattant dans des camps différents, appelés l'un et l'autre à tomber pour la défense de leurs convictions, le premier — le jeudi 25 mai — sur la barricade du boulevard Voltaire, l'autre — la nuit du mardi — dans le chemin de ronde de Sainte-Pélagie?

A cette même séance de la commission exécutive où Vermorel (2) réclamait la mise en liberté provisoire de Chaudey, Delescluze se lève :

— Non, non. Pas de liberté... Qu'on trouve ou non la dépêche — la dépêche par laquelle Chaudey aurait demandé de « balayer la place » — il faut garder Chaudey...

La raison de cette haine, faut-il la chercher dans les furieuses polémiques d'autrefois, lorsque, en 1848, Proudhon dans le *Peuple*, Delescluze dans la *Révolution Démocratique et Sociale*, se déchiraient à formidables coups de boutoir?

Dans les derniers jours de décembre 1848, Delescluze envoie ses témoins — Amable Lemaître et Auguste Dalican — à Proudhon, qui refuse de se battre. Voici

(1) Voir Cahier VII, pages 70-73.

(2) Chaudey avait été, en 1867, avec Beslay et d'autres, membre du conseil de surveillance du *Courrier Français* de Vermorel. En 1868, il figure, comme adhérent, sur le programme d'un journal à fonder, le *Fédéraliste*, avec Ch. Beslay, Z. Camélinat, Murat, Perrachon, Longuet, Ernest Moullé, Edouard Roullier, etc., qui tous, prirent part à la Commune.

le filet publié, après ce refus de Proudhon, dans le journal de Delescluze :

M. Proudhon est au-dessous de notre dédain. M. Proudhon est un *lâche*. Comme ces routiers du moyen âge, il s'embusque au besoin derrière un rocher pour tirer sur ses adversaires, et quand ceux-ci viennent, après cette attaque perfide, lui dire : voici notre poitrine! il se réfugie dans la prudence. M. Proudhon n'est qu'un insulteur; il fera du pugilat, mais jamais il n'acceptera un combat loyal, sérieux, avec une part égale de champ et de soleil. (1)

Proudhon répond de la même encre dans le *Peuple* :

Nous déclarons à notre tour à la *Révolution Démocratique et Sociale*, qu'à dater de ce jour, il lui est loisible de nous appeler quotidiennement, dans ses colonnes, *lâche*, *misérable*, *gueux*, *espion*, *recruteur de filles*, et telles autres injures ramassées dans les boues de la halle, pour ne pas dire pis. De pareilles attaques ne sont plus justiciables de notre journal. (2)

Une telle polémique ne laisse pas que d'ulcérer profondément ceux qui l'échangent. Delescluze et Proudhon ne se réconcilièrent jamais. En 1863, quinze ans après la polémique du *Peuple* et de la *Révolution Démocratique et Sociale*, Proudhon, écrivant à Chaudey, au sujet d'une liste de noms à dresser pour la signature d'un manifeste à propos des élections législatives, dira :

J'écarte les noms de Delécluze *(sic)* et de Jourdan, (3) tant à cause de leur animosité personnelle contre moi, que parce que nous ne devons pas permettre qu'aucun de nous puisse être attaqué d'une façon quelconque dans sa vie privée.

---

(1) La *Révolution Démocratique et Sociale* du 30 décembre 1848.
(2) Cité dans *Mélanges* de Proudhon, I, page 254.
(3) Jourdan, rédacteur du *Siècle*.

La lettre est datée du 9 mai 1863. Elle a été publiée, l'an dernier, par M. Édouard Droz, professeur à l'Université de Besançon, dans un recueil de vingt-sept lettres inédites de Proudhon à Chaudey. (1)

Delescluze eut-il connaissance des termes de cette lettre? Chaudey, quand il la reçut, la communiqua-t-il dans son entourage, et l'injure grave qu'elle renfermait fut-elle rapportée à celui qu'elle visait?

S'il en fut ainsi, on s'expliquerait la haine vouée par Delescluze à Chaudey. Haine que le temps n'avait pas encore éteinte, quand Chaudey fut arrêté par ordre de la Commune.

Existait-il d'autres motifs de cette haine?

Il y a là, certainement, un point mystérieux.

Souvent, nous causions, Ranc et moi, de Chaudey, de son arrestation, de sa mort tragique.

Voici ce que Ranc m'a dit :

— J'ai connu, —

me disait Ranc, —

dans mon exil à Bruxelles, un vieux proscrit qui, dans son enfance, avait été bercé par Buonarotti. (2) Ce proscrit m'a souvent parlé de Delescluze, de Proudhon et de Chaudey. Il savait la raison de la haine profonde de Delescluze contre Chaudey. Cette raison, il me l'a confiée. Nous étions alors, lui et moi, seuls à la connaître. Le proscrit est mort. Je détiens désormais, moi seul, le secret.

---

(1) Édouard Droz, professeur à l'Université de Besançon. Pierre-Joseph Proudhon. Lettres inédites à Gustave Chaudey et à divers Comtois. Dodivers, imp., Besançon, 1911.

(2) Buonarotti séjourna à Bruxelles, où il écrivit son *Histoire de la Conspiration des Égaux*. 1828.

Il était inutile de pousser Ranc plus loin. S'il eût voulu parler, il l'eût fait.

Quelques mois après la mort de Ranc, en mars 1910, j'écrivis à ce sujet à M. Joseph Réinach, qui avait été l'un de ses plus proches amis. Ranc avait confié à M. Reinach ce qu'il m'avait confié à moi. Rien de plus.

Ranc, —

m'écrivait M. Joseph Reinach, —

savait la cause de la haine terrible de Delescluze contre Chaudey. Il n'a jamais voulu me la dire.

Le mystère ne sera donc pas éclairci.

Quand parut le recueil de lettres de P.-J. Proudhon à Chaudey, et quand j'eus lu le passage de la lettre du 9 mai 1863, j'écrivis à M. Édouard Droz, réclamant de son obligeance les éclaircissements qu'il pourrait tenir par devers lui. Voici ce que me répondit M. Droz :

Il faudrait regarder de près la polémique que P.-J. soutint contre Delescluze, en novembre ou décembre 48. Il me semble à première vue que la violence des passions politiques à cette date terrible de l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, le tempérament parfois forcené de Proudhon, l'exaspération aussi de Delescluze, la sauvagerie de la bataille engagée entre les deux pouvaient suffire à expliquer de part et d'autre un ressentiment inexpiable.

Je ne saurais deviner le secret que Ranc a emporté. Mais peut-on croire que Chaudey, à même de se défendre contre un de ses juges, aurait gardé le silence? Tous ces malheureux républicains de 48 se sont mutuellement jeté à la face l'accusation de mouchardise, Louis Blanc à Proudhon, Proudhon à Louis Blanc, Barbès à Blanqui, et bien d'autres. Quand j'aurai du loisir, mais quand? je reverrai les textes de Proudhon relatifs à Delescluze; mais je suis persuadé

que je ne trouverai rien. Il me paraît que Chaudey, ami de ce Proudhon suspect à Delescluze, devait être haï par Delescluze et lui être suspect, du chef même de son amitié. Ce n'est pas dans des temps comme celui où Delescluze devait se préparer à mourir vaincu par Versailles, qu'une conscience, même née juste, mais obscurcie par un ressentiment ancien, peut se ressaisir et juger selon la justice l'ami d'un ennemi abhorré, un représentant du parti sous les coups duquel on va voir périr sa cause et sa personne.

Rectification

D'une lettre que m'a adressée de Rome, où il réside, M. Georges Chaudey, ancien député, fils de Gustave Chaudey, j'extrais le passage suivant :

Votre récit est un hommage sincère à la vérité, que je suis heureux de voir rétablie par vous. Et votre récit est conforme à la vérité, sauf un léger détail qui, d'ailleurs, est fourni par M. Dacosta et non par vous.

Il est inexact que mon pauvre père ait comparu deux fois, pendant sa détention, devant Raoul Rigault, pour l'instruction de son procès. Du 14 avril au 23 mai, je suis allé, chaque jour, voir mon père à Mazas d'abord, à Sainte-Pélagie ensuite (car je l'ai vu, dans cette dernière prison, le 23 mai même, jusqu'à 5 heures du soir!) et j'affirme que jamais aucun acte d'instruction n'a été accompli par Raoul Rigault, ni par qui que ce soit. Mon père n'a vu Rigault que quelques instants, le soir de son arrestation, le 13 avril et il ne l'a revu que le soir du 23 mai. Mes souvenirs à ce sujet sont d'une précision absolue.

Quant à la note de M. Denis, relative aux propos que Jules Ferry aurait tenus sur mon père, le 22 janvier, au Ministère de l'Intérieur, elle est absolument contraire à la vérité. (1)

(1) Voir au sujet de cette double rectification : Cahier VIII, *Deux Drames*, pages 97 (note en bas de page sur l'instruction par Rigault) et 78 pour la note de Pierre Denis.

Notes de E. Courbet

Après l'apparition des *Deux Drames*, j'ai reçu de M. Ernest Courbet, qui fut secrétaire administratif de Gustave Chaudey, à l'Hôtel de Ville, diverses notes, dont voici quelques extraits :

APRÈS L'ARRESTATION

Au lendemain de l'arrestation de Chaudey, je me suis rendu en hâte auprès de madame Chaudey et de Cernuschi, pour leur dire que j'avais passé la journée du 22 Janvier à l'Hôtel de Ville, près de Chaudey, qu'il m'avait dicté le procès-verbal de la réception de délégations et qu'enfin je me tenais à la disposition de Chaudey comme témoin, s'il jugeait à propos de me faire citer devant le tribunal appelé à le juger. Dans cette attente je suis resté à Paris jusqu'au 8 mai, rue Boissy-d'Anglas, 21, où était mon domicile. Quelques jours avant cette date, des gardes nationaux, se disant délégués de l'Hôtel de Ville, sont venus m'inviter à reprendre mon service à la Commune de Paris. Dégagé de tout lien avec la Commune, je suis parti pour Versailles par Saint-Denis et la gare du Nord...

Gustave Courbet était à tu à toi avec Chaudey. Madame Chaudey alla trouver le peintre d'Ornans pour obtenir l'élargissement de son mari. Courbet, embarrassé, aurait fait une vague promesse d'intervention, et ajouté comme condition qu'il fallait que Chaudey se déclarât pleinement satisfait de son arrestation et de son séjour en prison. Madame Chaudey se montra indignée d'un pareil conseil et se refusa à en aviser son mari.

VABRE ET BERNARD

Vous parlez du colonel Vabre avec mesure. C'était cependant un violent, et je ne suis pas certain que les coups de pommeau de son sabre sur la porte principale de l'Hôtel de Ville n'aient pas été un signal convenu. Voici mes raisons.

La porte principale de l'Hôtel de Ville était accotée à gauche d'une porte bâtarde donnant accès au grand escalier faisant face à la porte principale. Cette porte bâtarde était flanquée d'une loge de concierge occupée par les frères Pâris, concierges en chef de l'Hôtel de Ville. Vabre, pour se soustraire aux coups de feu de la place, avait plus court à prendre la porte bâtarde que la grande porte. Les coups de pommeau ne semblent avoir été un signal plutôt pour les mobiles de garde qu'une demande d'entrée à l'Hôtel de Ville.

Le capitaine adjudant-major de l'Hôtel de Ville que vous nommez Bernard (page 44) s'appelait Saussine. Il est mort comptable à la maison de santé de Sainte-Anne. Calligraphe émérite et minutieux, il était d'une mentalité terrible sous les armes. Je l'ai entendu nous faire confidence, en roulant des yeux de flamme, qu'il venait de demander une batterie d'artillerie pour l'installer dans la cour des bureaux de l'Hôtel de Ville et protéger l'édifice ainsi que ses défenseurs. La cour des bureaux avec deux canons et leurs caissons aurait été encombrée... (1)

GUSTAVE COURBET

Courbet venait tous les soirs fumer sa pipe, de 5 à 7, au cabinet de Chaudey, et, en l'absence de celui-ci, il faisait une station dans le cabinet voisin, qui était le mien. Nous nous savions parents sans pouvoir en préciser le degré. Un soir, Courbet me parut très agité. Il avait reconnu, chez un entrepreneur de charpente, à La Chapelle, la disparition des bois qui lui avaient servi pour la construction de son atelier, place de l'Alma, en 1867. Cet atelier avait la dimension d'un hall d'exposition et contenait un nombre consi-

(1) Nous croyons que Bernard et Saussine sont deux personnalités différentes. Saussine devait être capitaine adjudant-major de Vabre; Bernard figure sous son nom, dans le rôle de l'état-major du 3e bataillon des mobiles du Finistère. Quoi qu'il en soit, ce que Ernest Courbet dit de Saussine — qu'il soit Saussine ou Bernard — donne une idée de la mentalité qui régnait à l'Hôtel de Ville. Il n'était nul besoin de donner à ces hommes l'ordre de faire feu. Ils y étaient tout disposés d'avance.

dérable d'œuvres du peintre. En poursuivant la recherche de ses matériaux, Courbet s'en fut à la barricade de la porte de La Chapelle, dont il admira l'importance et la solidité, en même temps qu'il reconnut les bois de son bâtiment d'exposition de 1867. L'émotion de Courbet à son entrée dans mon cabinet était expliquée. Pour le calmer, je le conduisis au chef du bureau de la Ville, M. Beaudot, adjoint administratif à Rochefort, président de la Commission des barricades. Ce fonctionnaire ne fut pas chiche de promesses d'indemnité pour l'emploi des bois de Courbet, qui ne se montra tout à fait apaisé qu'après que je lui eusse fait signer une réclamation bien détaillée et rédigée par moi sur ses indications.

Certain soir, Courbet me parla de la colonne Vendôme, qu'on l'accusait de vouloir détruire. « Mais, disait-il, je ne veux pas l'abîmer. Je ne suis pas un exterminateur. Mon idée est de la déboulonner et d'en faire clouer les demi-anneaux comme des bas-reliefs dans la cour des Invalides, à la suite des peintures de Bénédict Masson, vous savez bien, ces gauloiseries guerrières, noires comme des mosaïques de charbon. » Le peintre d'Ornans aimait à se répéter. Un autre soir qu'il renouvelait sa protestation au sujet de la colonne, en présence de Monnier, le secrétaire d'Hérisson, je lui présentai ce dernier comme architecte et très capable de l'aider consciencieusement à déboulonner la colonne. Monnier, doué d'autant de timidité que de talent, hésita d'abord à s'engager, puis, devant les assurances et le superbe sang-froid de Courbet, il offrit ses bons offices. Et alors le peintre nous promit qu'à la place de la colonne, on élèverait une statue colossale de la Paix, femme aux puissantes mamelles, foulant à ses pieds, puissants aussi, des canons, des fusils et des lances. « Voilà, ajoutait-il, la figure décorative à placer en face de la rue de la Paix. »

LE 18 MARS

A côté de la porte de la salle Saint-Jean, sur la place Lobau, côté rue de Rivoli, il y avait une porte bâtarde gardée par le concierge Bastien. Par cette porte ouverte, en

II. — Le capitaine Arthur Gourlaouen, commandant la 2e compagnie du 3e bataillon des mobiles du Finistère, qui commanda le feu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 22 Janvier 1871.

Photographie inédite, communiquée par Mme veuve Gourlaouen.

64 A.

présence de Paul Cambon, j'ai vu, le 18 mars, à 5 heures après midi, entrer le maire du quatorzième arrondissement, Héligon, chassé de sa mairie. La place Lobau était encombrée de gens en furie, qui nous criaient au visage « Vive la République! » avec des insultes. Demeuré à l'Hôtel de Ville depuis le matin, j'avais besoin d'air calme. La place de l'Hôtel-de-Ville était vide. A part les cris de la foule place Lobau, on pouvait se croire en paix, une paix menaçante pourtant. Cambon montra quelque étonnement de me voir sortir quand Héligon entrait. Je lui promis de revenir à l'Hôtel de Ville à 9 heures du soir, et je lui tins parole. A cette heure, j'étais place du Châtelet. La rue de Rivoli et l'avenue Victoria étaient barrées par des compagnies de gardes nationaux. Pour passer par l'avenue Victoria, j'obtins d'un lieutenant, pour raisons de service, un garde avec qui je m'engageai sur la place. L'Hôtel de Ville était noir et paraissait abandonné. A mi-chemin, le garde me dit : « Je vous laisse, je n'ai pas envie de me faire canarder. » Je tirai mon mouchoir blanc de ma poche et je l'agitai. Aucune porte ne s'ouvrit devant moi. Je tournai par le quai et je pénétrai dans l'Hôtel de Ville par la cour du préfet. Dans la cour, maugréant et jurant, se plaignant de crever la faim, environ 1.500 hommes d'infanterie attendaient, l'arme au pied. Je montai à la salle du Trône, aujourd'hui salle des délibérations du Conseil. Dans le fond, à gauche, Jules Ferry, très calme, ayant Paul Cambon et d'autres personnes à ses côtés, recevait du général Faron l'avis que le gouvernement avait décidé de se retirer sur la rive gauche, au ministère des Affaires étrangères, que le gouvernement invitait Jules Ferry à abandonner l'Hôtel de Ville, et qu'enfin, pour éviter des incidents de la plus haute gravité, il fallait agir d'urgence. Des colonnes insurrectionnelles étaient signalées à la hauteur du square du Temple. Dans quelques minutes l'Hôtel de Ville allait être enveloppé. La scène était éminemment dramatique. Ferry montra le plus grand calme. Je saluai Cambon, qui ne comptait guère sur ma présence et je me retirai par les quais déserts, d'où l'on entendait des rumeurs de foule armée...

Les mobiles du Finistère

Voici, tel qu'il existe dans les papiers du capitaine Gourlaouen, l'état nominatif des officiers du 3e bataillon des mobiles du Finistère, de garde à l'Hôtel de Ville le 22 Janvier.

GARDE NATIONALE MOBILE

23e Régiment — Finistère

État nominatif des Officiers du 3e Bataillon

État-major :
- Le comte de Legge, chef de bataillon.
- Bernard, adjudant-major.
- Le Stunf, officier-payeur. (1)
- Jaffrès, aumônier.
- Nicolas, aide-major.
- Loritte, adjudant.

1re Compagnie. — Capitaine Martineau, Henri; lieutenant Pirlou, Victor; sous-lieutenant Henry, Mathieu.

2e Compagnie. — Capitaine Gourlaouen, Arthur; lieutenant Aucher, Albert; sous-lieutenant Odojé, Pierre.

3e Compagnie. — Capitaine Hervé, Guillaume; lieutenant Cevaër, Jean-François; sous-lieutenant de Cathelineau, Jacques.

4e Compagnie. — Capitaine de Bultler, Maurice; lieutenant Laurent, Jules; sous-lieutenant Le Saint, Paul.

5e Compagnie. — Capitaine Le Feuvre, Noël; lieutenant Boutier, Jacques; sous-lieutenant Alavoine, Auguste.

---

(1) On a imprimé partout, et nous aussi (Cahier VIII, *Deux Drames*, pages 88 et 90) que le capitaine Le Stimuf avait, en même temps que le capitaine Gourlaouen, commandé le feu. Le Stunf, et non Le Stimuf (ce nom, nous dit M. Chamaillard, n'est pas un nom breton) était, on le voit, officier-payeur. Cette remarque s'applique à l'extrait, publié plus loin, de la lettre de M. de Mauduit. Il n'y a pas, dans le 3e bataillon des mobiles du Finistère, de capitaine du nom de Le Stimuf.

6me Compagnie. — Capitaine de Mauduit, Henri; lieutenant Riou, Joseph; sous-lieutenant de Solminihac, Auguste.

7me Compagnie. — Capitaine Énoul de Livaudais, Ernest; lieutenant Franouez, Yves; sous-lieutenant de Kerret, Charles.

8me Compagnie. — Capitaine Gérard la Barcerie, Léon; lieutenant Le Pirs, François; sous-lieutenant Coudray, Jean-Marie.

Dans l'après-midi du 22 Janvier, les huit compagnies du 3e bataillon des mobiles du Finistère étaient réparties comme suit, en vue de l'attaque de l'Hôtel de Ville :

1re Compagnie. — Porte de l'Hôtel de Ville faisant face à la caserne Napoléon (place Lobau).

2me Compagnie. — Salle du Trône.

3me Compagnie. — Porte de gauche sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

4me Compagnie. — Assistance publique et Octroi.

5me Compagnie. — Rez-de-chaussée des cuisines et jardin sur le quai.

6me Compagnie. — Porte donnant sur la place, cour d'honneur et entresol de la façade.

Les 7me et 8me compagnies avaient été postées dans les bâtiments du nouvel Hôtel-Dieu, dont la construction n'était pas achevée.

Ce furent les 2me et 6me compagnies (salle du Trône et entresol de la façade) qui « balayèrent la place ». Les deux capitaines, Gourlaouen et Henri de Mauduit, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur, avec Vabre, de Legge et Bernard (*Officiel* du 2 février 1871).

Dans sa lettre publiée dans l'ouvrage du général Ducrot, *La Défense de Paris* (tome IV, page 470), M. Henri de Mauduit déclare que les officiers des compagnies de

service aux annexes, — Assistance et Octroi — de même que ceux de la compagnie de garde dans le jardin du côté du quai, « empêchèrent leurs hommes de tirer, parce qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre ».

M. de Mauduit écrit encore (page 469) :

Le capitaine Gourlaouen et le capitaine Le Stimuf, commandant, l'un dans la salle du Trône, l'autre à l'entresol, c'est-à-dire des deux côtés de la porte d'honneur, ripostèrent immédiatement. C'est grâce à l'énergie et à la décision de ces deux officiers que le colonel Vabre et le commandant de Legge durent la vie, etc...

Cette double déclaration de M. de Mauduit vient à l'appui de nos conclusions :

Aucun ordre n'a été donné, le 22 Janvier, ni par Gustave Chaudey, ni par quiconque, de faire feu sur la place, de « balayer la place », comme l'a voulu la fatale légende.

Seul, le capitaine Gourlaouen a donné cet ordre à ses mobiles de la Salle du Trône, ordre dont il a revendiqué l'entière responsabilité.

DEUX MORTS

LA MORT DE VARLIN

Où Varlin a-t-il été fusillé?

Le dimanche 28 mai, vers trois heures, Eugène Varlin (1) est arrêté, rue Lafayette, tout près de la place Cadet. Un passant, décoré, — un prêtre en civil, a-t-on dit — le désigne au lieutenant Sicre. « C'est Varlin, le membre de la Commune. » Varlin n'a pas pris — comme tant d'autres — la précaution de se rendre méconnaissable. Il a gardé son épaisse chevelure grisonnante, rejetée en arrière. Il n'a pas fait tomber sa barbe, qu'il porte entière. Le lieutenant Sicre s'empare de Varlin. Il lui lie les mains derrière le dos. Il appelle trois ou quatre soldats. Le cortège s'engage dans la rue Rochechouart, prend la chaussée Clignancourt, oblique sur la rue Ramey, oblique une seconde fois sur la rue de la Fontenelle, et, toujours montant, arrive à

(1) Varlin (Louis-Eugène), né en 1839, à Claye (Seine-et-Marne). Ouvrier relieur. L'un des fondateurs de l'Internationale. Membre du Comité Central du 18 mars. Elu à la Commune par les sixième, douzième et dix-septième arrondissements. Délégué avec Jourde, aux Finances. Délégué à la Guerre après la mort de Delescluze (25 mai). Fusillé le 28 mai à Montmartre.

la maison qui porte le numéro 6 de la rue des Rosiers. (1) C'est là que, le 18 Mars, ont été fusillés les généraux Lecomte et Clément Thomas. Depuis la prise de Montmartre par l'armée de Versailles, le commandement militaire y a installé une cour martiale.

Varlin comparaît devant le général Laveaucoupet, puis devant le prévôt, qui donne l'ordre de le fusiller.

Où conduit-on Varlin, au sortir de la salle du jugement?

Varlin a-t-il été passé par les armes, au pied même du mur — qui subsiste encore, à demi ruiné — près duquel tombèrent Lecomte et Clément Thomas?

Varlin tomba-t-il hors de l'enceinte du jardin de la rue des Rosiers?

La question, jusqu'ici, était restée obscure.

Le lieutenant Sicre, dans le rapport qu'il adresse à son colonel, relatant les circonstances de l'arrestation et de la mort de Varlin, (2) dit :

Après avoir été présenté devant M. le général de division, interrogé et ne voulant rien dire, il (Varlin) fut, d'après les ordres du général, conduit par moi et l'escorte près du mur

---

(1) En 1871, la rue de la Fontenelle allait de la rue Ramey à la rue de la Bonne. La rue des Rosiers commençait à la rue de la Bonne pour finir rue Saint-Denis (aujourd'hui rue du Mont-Cenis). Le parcours des deux rues forme aujourd'hui, de la rue Ramey à la rue du Mont-Cenis, la rue du Chevalier de la Barre. Le numéro 6 de la rue des Rosiers en 1871, correspond au numéro 36 de la rue actuelle. Les constructions de ce numéro 36 n'existent plus. Il en est de même pour les numéros 32 à 38 accaparés en grande partie par le Sacré-Cœur, et qui ne sont plus représentés que par les terrains vagues de l'abri Saint-Joseph (mai 1913).

(2) Voir le rapport du lieutenant Sicre, publié par le journal l'*Ariégeois* du 3 juin 1871, dans Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*. Edition Dentu. Appendice XXXVI, page 537. — Voir aussi, procès Varlin, plaidoirie de Me Engelhard, dans la *Lanterne* du 30 janvier 1878.

du jardin où furent assassinés, le 19 mars, nos braves généraux Lecomte et Clément Thomas, pour y être fusillé.

On peut regretter que le lieutenant Sicre ne donne pas de détails plus précis. L'expression « près du mur du jardin » prête à ambiguïté. Elle s'applique tout aussi bien au mur « intérieur » qu'au mur « extérieur », et même à un endroit quelconque, voisin du mur du jardin.

Maxime Du Camp, qui, à côté d'inexactitudes flagrantes, se montre parfois renseigné, écrit en parlant de la mort de Varlin : (1)

On voulut le fusiller dans le jardin, là même où le général Lecomte était tombé. Un officier dit : Non, pas dans notre quartier. On emmena Varlin... on le conduisit au sommet de la colline, à l'endroit où l'on découvre la plaine de Saint-Ouen, etc...

Il était bien inutile de conduire Varlin « au sommet de la colline », puisqu'on s'y trouvait déjà. Retenons, du récit de Maxime Du Camp, l'affirmation que Varlin n'a pas été fusillé dans le jardin. Il a été conduit hors du jardin.

Le 1er juin 1871, le journal *le Tricolore* (2) publie un récit de la mort de Varlin. Nous y lisons :

Arrivé rue des Rosiers, l'état-major, ayant son quartier général dans cette rue, s'opposa à l'exécution... Il fallut donc, toujours suivi de cette foule augmentant à chaque pas, reprendre le chemin des Buttes Montmartre... Enfin, le voilà arrivé. On l'adosse au mur, et, pendant que l'officier, etc.

(1) *Convulsions de Paris*, III, page 280.
(2) *Le Tricolore*. Numéro 2. Bibliothèque Nationale. Le C 3490.

Le rédacteur du *Tricolore* commet, comme Maxime Du Camp, une erreur, quand il dit qu'au sortir de la maison de l'état-major, il fallut reprendre le chemin des Buttes. On est déjà au sommet des Buttes. En face de la maison, ce sont les terrains vagues, où s'assied aujourd'hui le Sacré-Cœur.

Mais, là encore, se trouve l'affirmation que Varlin n'a pas été fusillé dans le jardin de la maison de la rue des Rosiers, mais qu'il a été conduit hors de cette maison, qu'il a été fusillé, adossé à un mur voisin.

Voici maintenant une note, extraite d'un article du *Bien Public,* (1) numéro du 23 juin 1871 :

> On avait installé dans cette maison (la maison de la rue des Rosiers), si tristement célèbre, une prévôté, présidée par un capitaine de chasseurs... On les menait (les condamnés), à quelques pas de là, sur le versant de la Butte, à l'endroit où se trouvait, pendant le Siège, une batterie dominant la route de Saint-Denis. C'est là aussi que le samedi 27 mai *(sic)*, fut conduit Varlin, qu'on eut mille peines à protéger contre les violences de la foule...

Pour la troisième fois, voici affirmé — avec une erreur de date — que Varlin, avant d'être passé par les armes, a quitté la maison de la rue des Rosiers.

Les récits — récit de Maxime Du Camp dans les *Convulsions,* récit du *Tricolore,* récit du *Bien Public* — d'accord pour faire sortir Varlin du jardin de la rue des Rosiers, ne le sont plus sur le lieu de l'exécution.

A diverses reprises, j'avais tenté d'élucider le mystère. Il n'y a pas longtemps, parcourant ces parages, pleins de souvenirs des jours d'autrefois, en compagnie d'un ami, — Montmartrois de Montmartre, né et ayant passé son enfance dans le Montmartre du Siège et de la

Commune, le docteur Paul Rabier, — je m'assurai que, dans la mémoire de certains survivants de l'époque, vivait la conviction que Varlin avait été fusillé, non pas dans le jardin, mais hors du jardin, à une courte distance de la maison de la rue des Rosiers.

Le docteur Rabier avait amené avec lui un vieux combattant de la Commune, Montmartrois lui aussi. Nous fîmes ensemble le chemin parcouru par Varlin, depuis la rue Clignancourt jusqu'au pied des escaliers qui, partant de la rue Lamarck, aboutissent non loin de la rue de la Bonne. A mi-montée des escaliers, à droite, désignant les terrains boisés abrités derrière un mur de brique :

— C'est là — nous dit l'ancien soldat de la Commune — c'est dans ces terrains boisés, jadis des terrains vagues — les escaliers et les murs qui les bordent n'existaient pas en 1871 — qu'a été fusillé Varlin.

Le témoignage était à retenir, venant de quelqu'un qui avait dû être immédiatement renseigné. Il confirmait encore une fois que Varlin n'avait pas été fusillé dans le jardin de la maison de la rue des Rosiers.

Témoignage

Un témoignage, aussi précieux qu'inattendu, devait m'être apporté, tout récemment, par un témoin de l'exécution.

Ce témoin — témoin unique à ce jour, les récits des journaux de l'époque, différant du reste les uns des autres, étant anonymes — c'est le général Percin, ancien commandant du treizième corps d'armée, ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre.

Le général Percin, capitaine d'artillerie en 1871, entra dans Paris avec l'armée de Versailles. Le dimanche 28 mai, il était, avec sa batterie, aux Buttes Montmartre. C'est là qu'il assista, bien fortuitement, à la mort de Varlin.

— J'errais sur la Butte, —

nous raconte le général, —

quand, vers quatre heures, je vis s'avancer, à quelques pas, entouré d'une cinquantaine de gens, (1) hommes, femmes, criant, hurlant, un prisonnier de haute taille, tête nue, les mains liées derrière le dos. Un caporal et deux soldats l'encadraient... Il fut bientôt tout près de moi. J'interroge. « C'est Varlin, le membre de la Commune. On va le fusiller! »

Le cortège longeait un mur, qui côtoyait un jardin. De l'autre côté, en face, un terrain vague. A une cinquantaine de mètres en arrière, une maison à deux étages, avec une petite cour. On me dit que cette maison est celle où ont été fusillés Lecomte et Clément Thomas. (2)

---

(1) Certains récits disent que Varlin était, depuis son arrestation, suivi d'une foule de plusieurs milliers de personnes. Il y a là une exagération voulue, en vue de donner plus de relief encore aux manifestations de haine contre le membre de la Commune. Il n'est besoin que de monter l'étroite rue de la Fontenelle, à partir de la rue Ramey, pour se rendre compte qu'elle n'eût pu renfermer une foule de deux à trois mille personnes. Pas même deux à trois cents. L'autorité militaire n'aurait du reste jamais laissé évoluer, en ces jours de terreur, pareille foule, si hostile qu'elle se montrât à ceux qui étaient conduits à la mort.

(2) La maison du n° 6 de la rue des Rosiers était une maison à deux étages, avec mansardes. Voir A. Daudet, *Lettres à un absent*, page 128 : « C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, etc. » Il existe, dans la série Appert, une photographie de cette maison, (les personnages sont truqués), reproduite dans *le Siège, l'Invasion, la Commune*, d'Armand Dayot, page 237. — La propriété qui, en 1871, faisait l'angle de la rue des Rosiers et de la rue de la Bonne, renfermait aussi une, et même deux maisons à deux étages. Voir aux Archives de la Seine, les rôles des contributions, et, pour la disposition des lieux, en 1871 et aujourd'hui, le plan cadastral de 1867 et celui de 1900.

Le caporal et les deux hommes avaient fait halte. Le prisonnier s'était placé contre le mur. Je le vois encore, droit, le regard fixe, parlant à la foule qui l'injurie. D'un mouvement brusque de la tête, il rejette en arrière sa longue chevelure grisonnante.

Les soldats ont armé leurs fusils.

— A mort! crie la foule. A mort! Qu'on le fusille!

Puis se reprenant :

— Non. Pas ici... Plus loin... Là-bas...

Le cortège se remet en marche. La foule toujours vociférant.

— Tas de lâches! criai-je, le cœur soulevé. Tas de lâches! C'est contre moi que vous auriez crié à mort! si, il y a quelques jours, j'étais tombé dans vos mains.

On était arrivé au bout du mur, à l'angle que faisait la rue avec une autre voie descendante.

— Ici. Qu'on le fusille ici!

Les soldats s'arrêtèrent.

Varlin se plaça à environ un mètre de l'angle des deux rues, contre le mur de la rue descendante.

Encore une fois, les vociférations s'élevèrent, couvrant la voix de Varlin, dont je voyais remuer les lèvres.

Comme à la station précédente, le condamné se tenait très droit. Toute son attitude était celle d'un homme brave.

Les soldats, pressés par la foule, ne sont qu'à trois ou quatre pas de Varlin.

Ils tirent.

Les deux fusils ratent.

Ils rechargent leurs armes et tirent une seconde fois.

Varlin fléchit et tombe.

Quand il fut à terre, la foule battit des mains.

Les soldats dispersèrent, avec le canon du fusil, cette tourbe humaine. Et il ne resta plus, au pied du mur, que le mort, couché sur le côté.

Tel fut le récit du général Percin. Il confirmait pleinement ce dont je pouvais douter encore. Varlin n'avait

pas été fusillé dans le jardin de la maison de la rue des Rosiers.

Cependant, je renouvelai ma question :

— Vous êtes bien certain, mon général, que la scène que vous venez de me retracer ne se passait pas dans le jardin de la maison à deux étages que vous aviez vue, et que l'on vous avait désignée comme la maison où avaient été fusillés Lecomte et Clément Thomas ?

— Non, non... C'était bien dans la rue... Au coin des deux rues... Tout près, à une cinquantaine de mètres de la maison.

Je demandai encore au général s'il avait conservé dans sa mémoire le nom de la rue — des deux rues — celle que suivait tout d'abord le cortège, la rue descendante à l'angle de laquelle tomba le membre de la Commune.

— Non, me répondit le général. Je ne connaissais pas Montmartre. Je n'y suis jamais retourné. Mais j'ai gardé, très nette, la vision de l'endroit où je vis fusiller le membre de la Commune. Je pourrais en faire le croquis, sans crainte de me tromper.

Ce croquis, le général Percin le traça sous mes yeux d'un crayon rapide.

Pour quiconque est familier de ces parages de la Butte Montmartre, il n'y a pas à hésiter. Le croquis se rapporte, sans doute possible, au mur longeant la rue des Rosiers, à l'angle que fait ce mur avec la rue de la Bonne, la seule rue descendante qui existât en 1871 et qui existe encore, donnant sur la rue des Rosiers. Le voisinage de la maison de deux étages, à gauche — avec une petite cour — à une cinquantaine de mètres, confirme encore notre opinion. La maison à deux

étages, c'est la maison (disparue) où Varlin vient d'être jugé et condamné.

La scène de la fusillade de Varlin, qui se déroula sous les yeux du général Percin, doit, d'après nous, être placée au coin de la rue des Rosiers et de la rue de la Bonne.

C'est, incontestablement, contre le mur de la rue de la Bonne, à un ou deux mètres de l'angle de la rue des Rosiers, que Varlin tomba.

Le calvaire

J'ai voulu, avant d'écrire ces lignes, refaire, pas à pas, le calvaire gravi par Varlin, dans l'après-midi du dimanche 28 mai 1871, depuis son arrestation place Cadet, jusqu'à la fusillade de la rue de la Bonne.

Le prisonnier, les mains liées derrière le dos, prend, avec le lieutenant Sicre et les quelques soldats qui l'accompagnent, la rue Rochechouart, puis, après avoir traversé le boulevard extérieur, s'engage dans la chaussée Clignancourt. On s'arrête rue Ramey. Tout près, au n° 42 actuel de la rue Clignancourt, s'ouvre le Château-Rouge, où, le 18 Mars, a été conduit le général Lecomte.

— C'est à l'entrée de la rue Ramey — me disait un vieil ami, Lucien Barrois, (1) qui m'accompagnait — au pied des marches qui existaient déjà en 1871,

(1) Lucien Barrois, qui, sous le Siège et dans les dernières années de l'Empire, avait été au premier rang des militants du parti révolutionnaire à Montmartre, a suivi de près tous les incidents du 18 Mars. Sous la Commune, il était attaché, en qualité de lieutenant, à l'état-major du gouverneur des Tuileries, colonel Dardelles.

qu'une bande de mégères hurlantes, sorties on ne sait d'où, commencèrent à suivre Varlin. Quand on se fut engagé dans l'étroite rue de la Fontenelle, les injures redoublèrent. Serrés de près, les soldats prirent le pas accéléré...

La rue — le calvaire — que gravit Varlin n'a pas changé. Bordant la rue, des maisons basses, déjà là à l'époque. Des jardinets. Des terrasses d'où l'on regardait passer le cortège. Quand on a suivi la côte rapide, on arrive à la rue Lamarck, alors tout en terrains vagues, un large sentier. A gauche, en face du n° 12 actuel, s'ouvrait, à flanc de butte, la porte du balguinguette de la Tour Solférino. Le sentier que l'on voit, couvert d'herbe, est celui qui montait à la Tour. La rue Lamarck franchie, la rue de la Fontenelle continue sa rude ascension, aujourd'hui par des escaliers de pierre. Ces escaliers n'existaient pas en 71, pas plus que les murs de briques qui les bordent des deux côtés. Dans le sol abrupt étaient taillées des marches grossières, consolidées par des planches. A gauche, une porte donnait entrée de plain-pied dans la salle de bal de la Tour Solférino.

C'est cette montée que gravit Varlin. Cent pas encore — à peine — après avoir passé devant la rue de la Bonne, et il franchissait le seuil du numéro 6 de la rue des Rosiers, où il allait paraître devant le général Laveaucoupet et le prévôt.

Face à la maison des généraux, c'était la butte, les terrains vagues, où, dans l'ombre de la vieille église Saint-Pierre, étaient les canons du 18 Mars. Ces canons avaient été, pendant la Commune, enlevés pour être répartis aux divers postes de combat. L'espace qu'ils

remplissaient était vide et nu. C'est là certainement que se trouvait le général Percin, quand il vit devant lui la foule qui entourait Varlin.

Aujourd'hui

Le Sacré-Cœur a posé sa lourde masse à la place même où les canons ont été parqués. Son abside a envahi une part de la vieille rue des Rosiers. La palissade qui enclôt le terrain où s'élevait la maison des généraux ne suit pas l'alignement ancien. La maison, la cour qui la précédait, le portail d'entrée, le mur qui rejoignait la rue de la Bonne, tout a disparu. La cour de la maison tragique occupait à peu près le fond de l'abside de la basilique. Les pèlerins qui s'agenouillent là ne se doutent guère qu'il y a quarante-deux ans, à cette même place, se déroulait le plus terrible des drames.

Tout ce coin de Montmartre — que la pioche du démolisseur bouleverse chaque jour et dont il ne restera bientôt plus rien — est plein de souvenirs tragiques. Hâtez-vous de le visiter, si les choses de la Commune vous attirent. Par la rue de la Bonne descendez jusqu'à la rue Lamarck. Ce quadrilatère, encore à demi planté d'arbres, qu'enserrent la rue du Mont-Cenis, la rue de la Bonne, la rue Lamarck et la rue Saint-Vincent — et d'où l'on embrassait alors du regard toute la plaine de Saint-Ouen et d'Aubervilliers — (1), c'est là la place de la batterie, où l'on fusillait, très probablement contre le haut mur, encore existant, qui bordait, d'un

(1) Ce quadrilatère est aujourd'hui coupé en diagonale par la rue Becquerel.

seul côté, la rue Saint-Vincent. (1) Installée pendant le Siège, les canons tournés vers le moulin d'Orgemont, où était une batterie prussienne, la batterie de Montmartre ne tira pas. Elle était desservie par des marins, qui logeaient dans la maison même de la rue des Rosiers, celle qui devait voir le drame du 18 Mars. Pour gagner leur logis, les marins n'avaient qu'à monter soit la rue Saint-Denis (aujourd'hui rue du Mont-Cenis), soit la rue de la Bonne. Les condamnés à la fusillade n'avaient, pour être conduits à la batterie, qu'à descendre cette rue de la Bonne, rue tragique, qui, pendant cette sanglante Semaine de Mai, vit passer tant d'infortunés.

Quand Varlin se plaça, tout droit, la tête haute, au coin de la rue de la Bonne, pour y être fusillé, il avait commencé de parcourir le chemin des condamnés, le chemin de l'abattoir où, depuis la prise de Montmartre, tombaient les vaincus.

---

(1) On ne fusillait pas seulement à la batterie. On fusillait aussi au bastion 43 (voir la *Semaine de Mai*, de Pelletan). Montmartre fut décimé dès le premier jour. « Il y avait des ruisseaux de sang dans la rue et de nombreux cadavres d'insurgés étendus sur le pavé. On fouille les maisons, et tout homme vêtu en garde national, ayant un fusil ou le creux de la main noir de poudre, est passé par les armes. Le commandant Durieu, avec sa sauvage animation, se chargeait lui-même de l'exécution, et en tua ainsi une dizaine ; les jeunes seuls étaient faits prisonniers... » (Albert Hans, *Souvenirs d'un Volontaire versaillais*. Paris. Dentu, 1871)

LA MORT DE JACQUES DURAND

L'arrestation et la fusillade

Jacques Durand. Un des plus obscurs parmi les membres de la Commune. Élu le 16 avril, aux élections complémentaires, par le quartier de la Bourse, en même temps que Pottier, Serrailler et Johannard. Aux séances de l'Hôtel de Ville, Jacques Durand parle peu. On n'enregistre de lui aucune motion violente. Il vote pour le Comité de Salut Public. Il ne signe pas, bien que de l'Internationale, le manifeste des vingt-deux de la minorité. C'est pourtant un modéré. Il est très assidu à ses fonctions de membre de la municipalité du quartier. On le voit tous les jours à la mairie de la rue de la Banque. Quand les troupes de Versailles y arriveront, ce sera sans la moindre hésitation que les soldats chargés de l'arrêter s'en iront rue Thévenot, à son domicile, où ils le trouveront. Jacques Durand, la bataille des rues engagée, est rentré tranquillement chez lui. Il n'est pas allé rejoindre ses collègues à l'Hôtel de Ville. Son rôle est fini. Il ne songe plus qu'à reprendre le métier qu'il a abandonné un instant pour ceindre l'écharpe rouge. Il ne sait pas que de terribles représailles le guettent.

Pourquoi serait-il frappé ? Qu'a-t-il fait pour cela ? Et, cependant, le jeudi, dès que la rue Thévenot est prise, il est arraché de son foyer, conduit au galop à la mairie de la rue de la Banque, fusillé... La fusillade de Jacques Durand n'avait pas, comme les horribles exécutions du faux Vallès et du faux Billioray, fourni à la presse de ces jours abominables des colonnes de copie. Jacques Durand ? Qui le connaissait ?... Qui se souvient aujourd'hui de lui ? Protot, qui le vit à la Commission de Justice, dont Jacques Durand faisait partie, n'a conservé de son collègue qu'un souvenir confus. Jacques Durand siégeait. Il ne parlait jamais... Les circonstances de sa mort seraient restées inconnues, si l'un des lecteurs des *Cahiers rouges,* M. G. Quesnel, de Montpellier, ne nous avait retracé, dans la curieuse lettre qui suit, le drame auquel il a assisté.

... Nous habitions à cette époque, —

nous écrit M. Quesnel,

— ma famille et moi, au numéro 8 de la rue Thévenot. Tout ce côté de la rue a été démoli depuis pour faire place à la rue Réaumur. L'immeuble se composait de trois grands corps de bâtiments entourant de trois côtés une cour étroite et profonde. Dans le bâtiment du fond habitait Jacques Durand, avec sa femme. Il était cordonnier. C'était un ménage de bonnes gens, sans enfants, des gens tranquilles. Mon père et lui se connaissaient de la garde nationale, puisqu'ils faisaient partie du même bataillon et sans doute de la même compagnie. Pour moi j'étais mobile à Saint-Denis. On fut un peu surpris chez moi et dans la maison, quand on apprit que Jacques Durand était nommé membre de la Commune. Rien dans son allure, dans ses propos, dans ses antécédents, ne semblait le désigner pour une situation si en vue et si lourde de responsabilités.

Quant à lui, tout en restant bonhomme et simple, il exultait et ne cachait pas sa joie. Comme on l'avait délégué à la Justice, (1) il prétendait me prendre comme secrétaire, sous prétexte que j'étais alors étudiant en droit. D'ailleurs ce ne fut qu'un propos qui courut dans la maison, aucune proposition directe ne me fut faite. Et puis, brusquement, les événements se précipitèrent. Les Versaillais entrèrent le dimanche 21 mai. Nous ne l'apprîmes que le lundi 22. Ce jour-là, et le lendemain mardi, on put encore sortir. Mais le mercredi 24, nous fûmes bloqués toute la journée chez nous, à cause des barricades situées aux deux extrémités de la rue et qui se fusillaient sans répit, l'une du côté des Petits-Carreaux, occupée par les Versaillais, l'autre à la rue Saint-Denis, défendue par les fédérés. Ceux-ci se retirèrent pendant la nuit et, le jeudi matin, la troupe, traversant notre rue, s'avança dans la direction du boulevard Sébastopol. Est-ce ce même jour, ou plus tard, mais il me semble bien que c'est le jeudi 25 mai, pendant que nous dînions, les fenêtres ouvertes, nous entendons tout à coup un brouhaha dans la rue redevenue paisible depuis la matinée. Nous nous précipitons, mon père et moi, et nous apprenons que c'est Jacques Durand qu'on est venu arrêter chez lui. Il avait dû être l'objet d'une dénonciation pour qu'on fût venu le chercher si vite et si sûrement. Le malheureux était déjà entouré d'un peloton de soldats, qui l'emmenaient grand train à la mairie du deuxième arrondissement. Nous pûmes le rattraper et entrer en même temps que lui sous le porche de la mairie, rue de la Banque. Un commandant reçut le prisonnier qui lui fut livré avec la mention : « C'est Jacques Durand, un membre de la Commune. » Un court interrogatoire eut lieu sur place. Jacques Durand reconnut qui il était, essaya de fournir quelques explications qu'on ne voulut pas entendre. Le commandant fit un signe, et Jacques Durand, sentant que tout était fini, fouilla dans sa

(1) Le délégué à la Justice était Eugène Protot. Dans sa séance du 21 avril, la Commune avait désigné, comme membres de la Commission de Justice : Gambon, Dereure, Clemence, Langevin et Durand.

poche, en retira un portefeuille et voulut le remettre à mon père en lui disant : « Tenez, monsieur Quesnel, vous remettrez cela à ma femme. » Le commandant repoussa brutalement mon père, se saisit du portefeuille, cependant que les soldats entraînaient la victime, qui fut fusillée séance tenante derrière l'église des Petits-Pères, le long d'un mur que l'on voit de la rue Notre-Dame des Victoires. Pendant de longues années, ce mur a porté les traces des balles du peloton d'exécution. Peut-être se voient-elles encore... Jacques Durand était un des plus inoffensifs de la Commune. Il siégeait d'ailleurs avec les modérés. S'il avait passé en jugement, il eût été acquitté, ou condamné à une peine légère. Je n'ai pas besoin de dire que, mon père et moi, quand nous avons vu qu'il n'y avait plus rien à faire, que toute tentative d'intervention et d'explication en faveur du condamné ne servirait qu'à nous rendre suspects nous-mêmes, nous nous sommes enfuis pour ne pas entendre le bruit de la fusillade, mais pas assez vite cependant pour que le crépitement des balles ne soit arrivé jusqu'à nous...

Novembre 1912. Dans la cour de la mairie de la rue de la Banque. Au fond, une haute muraille noire. Le mur de l'église Notre-Dame des Victoires. C'est dans cette cour à demi obscure, où la pleine lumière n'arrive jamais, que Jacques Durand a été conduit. Si l'on tourne à gauche on arrive à l'abside, qu'un étroit couloir sépare du mur de la caserne voisine. C'est dans ce cul-de-sac, clos par une porte de fer, que Durand a été fusillé. Les traces des balles ont disparu, recouvertes par la rouille du temps. En maints endroits, tout le long du mur de l'église, on distingue cependant des taches plus claires, vestiges des fusillades de Mai.

CHARLES DELESCLUZE

DELESCLUZE

A LA PORTE DE VINCENNES

Mai 1912. Nous causons, Édouard Vaillant et moi, des derniers jours. De l'après-midi du jeudi 26 mai, où Vaillant accompagna Delescluze (1) à la porte de Vincennes.

— Le jeudi — raconte Vaillant — nous étions une douzaine de membres de la Commune, en permanence dans une petite salle de la mairie du onzième. Delescluze, Vallès, Urbain, Géresme. D'autres, dont je ne me rappelle plus les noms... Ferré, dans une grande salle dont les fenêtres donnent sur la place Voltaire, est assis devant une table. On amène devant lui un individu, mis hors de Poissy — c'est lui-même qui le reconnaît — pour qu'il vienne se mêler aux combattants. L'homme est conduit dans un terrain voisin et fusillé, à la même place où, la veille, on a fusillé Beaufort.

« Arnold arrive. Il nous dit qu'il a vu un fonctionnaire

(1) Voir Cahier VII, pages 97 et suivantes. Le témoignage de Vaillant met au point, d'une façon définitive, tout ce qui a été écrit, dans les Cahiers précédents, sur l'incident de la porte de Vincennes.

de l'ambassade des États-Unis, qui remplace l'ambassadeur absent. Ce fonctionnaire propose aux membres de la Commune d'envoyer des délégués qui se rencontreraient avec lui au fort de Vincennes, près des autorités militaires allemandes, en vue d'une intervention propre à éviter la continuation des répressions sanglantes.

« Delescluze combat vivement la proposition. Je la combats aussi. Il nous semble impossible que la Commune participe à une démarche semblable.

« Il est décidé cependant qu'une délégation se rendra à Vincennes, comme le demande Arnold.

« Delescluze et moi sommes choisis pour faire partie de la délégation, en notre qualité d'opposants. Arnold nous est adjoint, comme auteur de la proposition. (1)

« Nous montons dans une charrette que nous trouvons sur la place, et nous faisons route sur la porte de Vincennes, où nous arrivons sans incidents.

« La porte est gardée par quelques fédérés, rassemblés devant le poste d'octroi.

« Un lieutenant se détache. Il nous demande qui nous sommes, où nous allons.

« Delescluze et Arnold se nomment, disent qu'ils se rendent au fort de Vincennes.

---

(1) Vermorel ne faisait donc pas partie, comme nous l'avions écrit, sur le témoignage d'Arnold, de la délégation. Page 294 de *Mes Cahiers rouges*, édition Ollendorf, j'ai écrit : « On m'a assuré que Longlas (membre de la Commune du douzième arrondissement) faisait également partie de cette délégation. » Longlas m'a récemment écrit, à ce sujet : « J'ai lu la note de tes *Cahiers rouges*. Je n'ai pas pris part à cette démarche, dont j'ai entendu parler plus tard. Ce qui a pu me faire attribuer une participation à cet incident, c'est que la porte de Vincennes faisait partie de mon secteur (le premier) et du douzième arrondissement, dont j'étais le représentant à la Commune. »

« La question ayant été posée avec vivacité, je ne donne pas mon nom.

— Avez-vous — reprend le lieutenant — un ordre qui mentionne votre mission?... Rien ne me dit que vous n'ayez pas l'intention de filer... Il me faut, pour vous laisser passer, un ordre signé...

« Nous décidons qu'un de nous retournera au onzième, chercher l'ordre exigé.

« C'est moi qui partis, à pied.

« Ferré signa l'ordre, et je remontai, toujours à pied, à la porte de Vincennes, où Delescluze et Arnold attendaient mon retour, assis à une table d'un marchand de vins.

« Nous résolûmes d'abandonner notre projet, et nous redescendîmes vers la mairie du onzième.

« C'est pendant ce trajet que Delescluze me dit :

— J'ai vu deux réactions triomphantes. Je n'en verrai pas d'autre.

« Quand nous arrivâmes à la mairie, il était environ six heures.

« Delescluze, ceint de son écharpe rouge, nous quitta, sans nous dire où il allait. Nous le vîmes s'engager sur le boulevard Voltaire.

« Ce n'est certainement pas, à mon avis, l'incident de la porte de Vincennes qui décida Delescluze à marcher à la mort. Il ne lui fut dit aucune parole outrageante. Le ton vif avec lequel nous accueillit le lieutenant qui commandait à la porte, s'expliquait assez par la situation désespérée où nous nous trouvions. Delescluze avait pris d'avance sa résolution. N'eût-il pas été à la porte de Vincennes, qu'il n'en eût pas moins offert sa poitrine aux balles des vainqueurs...

— Vous avez lu — dis-je encore à Vaillant — la lettre

de Pindy, relative à l'incident de la porte de Vincennes ? (1)

— Oui — me dit Vaillant — et je proteste énergiquement contre le récit de Pindy. Je n'ai pas quitté un seul instant Delescluze dans cette après-midi du jeudi, sauf pour aller chercher à la mairie le laissez-passer de Ferré. Je n'ai été témoin d'aucun des incidents racontés par mon ancien collègue. Jamais Delescluze, avant son départ pour Vincennes, n'a proposé à Pindy de le remplacer comme délégué à la Guerre. Ce fut Varlin qui succéda à Delescluze. Le samedi, quand toute direction générale effective avait cessé, Varlin, brisé par la fatigue, remit, rue Haxo, dans la petite maison qui était devenue le centre de la défense, ses pouvoirs au colonel Parent (2) qui fit face avec courage aux difficultés suprêmes. Je n'ai vu Pindy, ni le jeudi à la mairie du onzième, ni rue Haxo, ni ailleurs. Je le vis pour la dernière fois, le mercredi matin, à l'Hôtel de Ville. Vers dix heures, il entra dans la salle où nous étions réunis, quelques membres de la Commune et du Comité de Salut public, et nous annonça qu'il faisait mettre le feu à l'Hôtel de Ville. Comme nous lui reprochions vivement, Eudes et moi, d'avoir pris une résolution si grave, et si désastreuse pour la défense, sans avoir consulté personne, il nous répondit qu'il n'y avait plus à revenir sur ce qui était déjà fait. L'incendie était tout préparé. Nous n'avions plus qu'à quitter l'Hôtel de Ville.

---

(1) Voir Cahier VIII, page 171.

(2) Parent (Hippolyte), lieutenant-colonel, chef d'état-major du gouverneur de l'Hôtel de Ville, colonel Pindy, membre de la Commune.

LES OTAGES

UNE NOTE DE MÉGY

SUR LES OTAGES DE LA ROQUETTE

Le mercredi 24 mai 1871, Mégy, qui avait commandé le fort d'Issy, se plaçait, en face du mur de ronde, au premier rang du peloton de vingt hommes qui tirèrent sur les otages de la Roquette. (1)

Peu après son arrivée à New-York, où il s'était réfugié, et où il mourut, il adressait à Edmond Levraud, (2) alors à Londres, une note intitulée : *Exécution de l'archevêque Darboy, Bonjean et de leurs acolytes à la Roquette.*

Voici cette note, écrite vers la fin de 1871. Elle nous a été communiquée par notre ami le Dr Léonce Levraud, ancien député du onzième arrondissement de Paris, frère d'Edmond Levraud. Malgré l'extrême violence du

(1) Voir *Cahiers rouges*, II, page 160. Rectifier, partout où le nom de Mégy est prononcé, l'erreur que j'ai commise en ajoutant à son nom, « le mécanicien du Creusot ». Mégy n'a jamais été au Creusot, comme me l'a récemment écrit mon vieil ami et camarade d'exil à Genève et au Gothard, J.-B. Dumay, qui fut maire du Creusot, et, à son retour en France, député de Paris.

(2) Edmond Levraud, chef du 204e bataillon, sous le Siège. Chef du personnel de la préfecture de police sous la Commune. Dans la nuit du 31 octobre, Blanqui le chargea de la police de l'Hôtel de Ville. L'original de la nomination, signé de Blanqui, Flourens, Millière et Ranvier, est entre les mains du Dr Léonce Levraud. Un fac-similé a été publié dans le *Matin* du 31 octobre 1912, accompagnant mon article : *Comment Paris apprit la reddition de Metz.*

récit, nous ne nous sommes pas cru autorisé à rien changer à la note de Mégy.

Le 24 mai —

écrit Mégy —

le quartier général de la défense était transféré par force majeure à la mairie du onzième arrondissement. C'est là que j'arrivai vers cinq heures du soir venant du faubourg Saint-Denis, par le boulevard Magenta, qu'occupaient les Versaillais.

En arrivant à la mairie, j'appris l'exécution de Beaufort, qui venait d'avoir lieu dans le terrain en face de la mairie.

Pendant que j'étais dans la salle de la mairie, où étaient Ferré et Delescluze, Genton vint me dire : « On est en train de signer l'ordre d'exécution pour les ôtages. Veux-tu être des nôtres pour l'exécution ? »

J'acceptai l'invitation, et je partis avec Genton pour former un peloton de volontaires.

Un grand nombre du 66e (1) s'offraient pour en faire partie, lorsque les officiers se récrièrent, prenant pour prétexte que c'était déjà leur bataillon qui avait fusillé Beaufort, et que ça ne devait pas toujours être les mêmes.

Ceux-ci protestèrent, donnant pour raison que, s'ils faisaient partie du peloton d'exécution, c'était comme volontaires, que pour eux c'était un devoir, et un honneur pour le bataillon, de vouloir faire justice des principaux auteurs

(1) Le 66e bataillon, dont il a été déjà question à diverses reprises dans le Cahier II (pages 140 et suivantes), avait eu pour premier commandant Avrial. Nous avons consulté, aux Archives de la Seine, le dossier du bataillon. Nous y avons retrouvé les noms de : Genton (Gustave), sculpteur sur bois, 27, rue Basfroi, porte-drapeau ; Frankel (Léo), 37, rue Saint-Sébastien, caporal-secrétaire du commandant ; Landrin (Léon), fondeur, 90, rue de la Roquette, adjudant. — Avrial et Frankel furent membres de la Commune. Genton, fusillé à Satory. Landrin, commandant d'artillerie. Sur les rôles du bataillon figurent Marguerite Lachaise, rue Sedaine, 65, cantinière de la 1re compagnie de guerre, et son mari Auguste Lachaise, marchand de vins, à la même adresse. On sait le rôle que joua Marguerite Lachaise dans le meurtre de Beaufort. (Cahier II, pages 138 et suivantes)

de toutes les guerres, et que, si les officiers n'étaient pas contents, tant pis pour eux.

— Nous sommes arrivés à un point, dirent-ils, où ce ne sont plus les officiers qui commandent. C'est nous. Et ne criez pas trop fort, notre peau vaut la vôtre. Et si vous soutenez ces misérables, allez avec eux.

D'ailleurs, il y avait des volontaires de tous les bataillons. On fut obligé d'en refuser un grand nombre.

Bref, on se rendit à la Roquette, et Genton exhiba son ordre. Je ne sais si ce fut avec intention ou non que le greffier ou le directeur nous fit attendre. Quelqu'un, je ne sais qui, voulut sauver les condamnés.

Après avoir attendu une heure et demie, et qu'un certain nombre étaient déjà repartis, nous fîmes tapage et je demandai si l'on se moquait de nous.

— Ces gens sont condamnés, dis-je. L'ordre est signé. Qu'on l'exécute. Et de suite. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser... Dépêchons.

On nous fit alors rentrer dans un couloir sombre et on nous laissa encore là une demi-heure. Il fallut encore crier et menacer, les gardiens, sans cela, n'auraient pas obéi.

Enfin l'on entendit du bruit dans les couloirs.

C'était les condamnés...

Le commandant du peloton, citoyen Sicard, tira son sabre, et les fit ranger l'un près de l'autre, la face de notre côté. Bonjean était dans le milieu et donnait le bras à Deguerry, qui était à sa droite. Darboy était à l'extrémité de la droite de Bonjean, et un jésuite à brassard (1) de l'autre.

Comme l'endroit n'était pas assez large pour placer les fédérés présents sur deux rangs de front, la moitié resta en arrière et nous nous rangeâmes vingt sur deux rangs, dix de front.

Le commandant du peloton, avec le calme habituel des vrais révolutionnaires, commanda la manœuvre.

Mais, au commandement feu! les deux qui étaient aux extrémités restèrent debout. (1) Ils n'étaient pas atteints.

(1) Le Père Allard, qui avait été aumônier des ambulances.
(2) Monseigneur Darboy et M. Bonjean.

Les fédérés des deux extrémités (du peloton) rechargèrent leurs fusils, et, au second coup, qui, d'ailleurs, ne fut pas long, ils tombèrent tous deux. Darboy ne reçut qu'une balle au front, l'autre plusieurs.

Il était environ huit heures moins le quart. (1)

Avant le feu, le jésuite au brassard cria : « Vive la liberté ! » et s'était entr'ouvert sa soutane qu'il tenait avec ses deux mains. Darboy avait conservé sa robe violette de cardinal, et, comme tous les autres, sauf le jésuite, il avait une peine énorme à se tenir debout. (2)

Quand le dernier de ces bandits fut tombé, le tableau fut magnifique. La nuit qui venait le rendait sublime. Là, des soldats noirs de poudre, déchirés, les uns blessés, tous calmes dans la vengeance, le fusil à la main ou sur l'épaule. Ces traîtres étendus à terre, l'on sentait là la force révolutionnaire, on se sentait déjà perdu, l'on voulait bien mourir aussi, mais on voulait se venger avant, et on regardait ses ennemis morts, l'on respirait à l'aise. D'ensemble le cri de : Vive la République Universelle ! retentit dans l'air, poussé par tous les assistants, ainsi que le cri : Vive la Commune !

Mais ce qui frappa le plus dans ce moment, ce fut de voir un homme brandissant son fusil d'une main, le képi de l'autre, qui s'écria d'une voix tonnante : Les traîtres sont morts. Vive la Révolution française !

Tous tressaillirent, car c'était le seul cri vraiment de circonstance, et chacun se sentait heureux d'avoir prêté la main à la seule œuvre peut-être révolutionnaire accomplie du temps de la Commune de Paris.

Comme tout était fini, les fédérés s'en allèrent, chacun à son affaire, contents d'avoir fusillé les ennemis mortels de la civilisation, suppôts de toutes les monarchies et abrutisseurs de toutes les générations.

EDMOND MÉGY

---

(1) Mégy confirme ce que j'ai soutenu, contre la version de Dacosta. Voir Cahier II, note V, page 227.

(2) L'archevêque et M. Bonjean, minés par de douloureuses affections, affaiblis encore par la prison et par l'angoisse, étaient l'un et l'autre dans un état de santé très précaire.

ÉDOUARD MOREAU

ÉDOUARD MOREAU

ET CHARLES DE BEAUFORT

Au 183e bataillon

Aux Archives de la Seine. En feuilletant le dossier du 183e bataillon de la garde nationale, dont faisaient partie Édouard Moreau, le futur membre du Comité Central, et son cousin Charles de Beaufort, (1) fusillé place de la Roquette, le mercredi 24 mai 1871.

Sur l'état nominatif des officiers, sous-officiers et gardes, composant l'effectif de l'état-major, à la date du 13 décembre 1870, figure Édouard Moreau, demeurant 10, rue de Rivoli, secrétaire du commandant (Boudin), avec cette mention : passé à la 3e compagnie de guerre, n° 181.

Le capitaine de cette 3e compagnie de guerre est Charles de Beaufort, (2) passage Saint-Antoine, 6, élu le 11 novembre 1870, par 104 voix sur 109 votants, d'après le procès-verbal de l'élection.

---

(1) Voir pour Édouard Moreau et Charles de Beaufort : Cahier VIII, *Deux Drames*, pages 103 et suivantes.

(2) Je retrouve, dans une lettre que m'adressait Hector France, après avoir lu mon récit de la mort des otages, le passage suivant : « J'ai connu le comte de Beaufort ; il m'a paru un vrai gentleman, et, ni dans la conversation, ni dans les allures, je n'ai vu en lui l'étoffe d'un traître. » Ceci pour répondre à l'accusation de trahison lancée à la légère contre Beaufort. Hector France — l'auteur de *l'Homme qui Tue* — avait été, pendant la Commune commandant de la caserne Lobau.

Ce même jour, Édouard Moreau assiste, comme membre du conseil de recensement, remplissant les fonctions de scrutateur, à l'élection des officiers du 183e bataillon.

Le 29 janvier 1871, est dressé un état nominatif des officiers, sous-officiers et gardes du 183e bataillon, qui se sont plus particulièrement distingués depuis le commencement du Siège et qui méritent une récompense.

Trente-neuf propositions sont faites par le commandant du bataillon.

Édouard Moreau est de ces trente-neuf, avec la mention suivante :

« A rendu de très grands services au bataillon, en y répandant, par la fondation d'une Société de secours, des idées de concorde et de fraternité. Il a, en outre, donné à ses camarades l'exemple d'un grand sang-froid pendant la journée du 19. »

Il s'agit de la sortie du 19 janvier 1871, où le 183e bataillon eut 8 tués et 30 blessés.

Édouard Moreau a souvent ajouté à son nom, comme nous l'avons signalé précédemment, (1) le nom de Bauvière. Il s'appelait en réalité, comme en témoigne l'extrait de l'état civil qui nous a été récemment communiqué, Édouard-Auguste Moreau, né à Paris, arrondissement de l'ex-cinquième, le 16 juin 1838, fils de Pierre-Emmanuel Moreau et de Alexandrine-Clara de Bauvière. Quand il se maria, à Paris (mairie du sixième arrondissement), le 20 février 1868, avec Mlle de V., il habitait déjà 10, rue de Rivoli, et donnait comme profession : homme de lettres.

---

(1) Cahier VIII, pages 139 et 143.

LA
DÉCLARATION DE LA MINORITÉ

L'ARRESTATION DES VINGT-DEUX

Conversation avec Protot

Voici un incident, absolument inédit, des derniers jours de l'Assemblée communale. Un projet d'arrestation des vingt-deux membres de la Commune, dits de la Minorité, au lendemain de la déclaration, datée du 15 mai, par laquelle ils avertissaient leurs collègues de la Majorité, qu'ils « ne se présenteraient plus à l'Assemblée » et qu'ils « se retiraient dans leurs arrondissements ». (1)

Ce qui suit m'a été raconté récemment par Eugène Protot, membre de la Commune du onzième arrondissement, et délégué à la Justice.

Nos collègues dissidents, — me dit Protot, — revinrent bientôt prendre place parmi nous. Ils étaient tous à leurs sièges dès l'ouverture de la séance du mercredi 17 mai.

(1) Le texte de la Déclaration de la Minorité se trouve dans tous les journaux du temps. En tête du numéro du *Cri du Peuple*, journal de Vallès, du 17 mai 1871. Aux signatures, au nombre de vingt et une, il faut ajouter Malon, qui se rallia le lendemain à la Déclaration. Soit vingt-deux membres de la Commune.

Notre stupéfaction fut profonde. Nous sortîmes, quelques-uns, pour nous entretenir, dans les couloirs, de l'incident. Quoi! Sous le coup d'une accusation de haute trahison, nos collègues de la Minorité voulaient-ils donc être leurs propres juges! Je rentrai dans la salle.

Rigault, qui arrivait, vint à moi, et, me tirant à part, tout en embrassant du regard les sièges où étaient assis les dissidents :

— Les mandats sont prêts, me dit-il.

Je me levai pour aller chercher Delescluze et Pyat, dont je voulais prendre l'avis.

Nous sortîmes tous trois, laissant Rigault dans la salle.

Nous examinâmes, Delescluze, Pyat et moi, l'éventualité d'une arrestation des Vingt-Deux.

Delescluze fit observer que, dans la situation désespérée où nous nous trouvions, à quelques jours peut-être de la défaite, une résolution si grave, mise à exécution, ne pouvait que créer encore de nouveaux sujets de discorde et de nouveaux prétextes à désertion.

Pyat fut du même avis.

Nous restâmes en séance.

J'expliquai à Rigault les raisons qui nous faisaient abandonner le projet d'arrestation.

Il y en avait d'autres.

Nous n'aurions peut-être pas trouvé, à cette date du 17 mai, dans les bataillons, l'appui nécessaire pour faire accepter par tous l'arrestation d'une partie des membres de l'Assemblée. La Commune ne jouissait plus que d'un semblant d'autorité militaire, depuis que ceux de ses membres qui exerçaient des commandements dans la garde nationale fédérée avaient dû, sur les instances des membres de la Minorité, s'en démettre. C'est ainsi que je dus donner ma démission de chef du 213e, un bataillon du onzième, qui nous avait aidés à nous rendre maîtres, le 24 mars, des mairies des premier et deuxième arrondissements et dont j'avais su maintenir l'enthousiasme et le zèle; mon successeur avait vite étouffé l'admirable esprit de sacrifice de ceux que j'avais commandés. Ainsi des nombreux bataillons qui, après avoir courageusement lutté, s'étaient laissés envahir par la fatigue et

le doute, et qui ne demandaient qu'à rentrer dans leurs foyers, croyant qu'ils ne seraient pas, après la défaite, inquiétés par les vainqueurs. Peut-être même se fussent-ils tournés contre nous, si nous avions frappé ceux qui, en se séparant de la Commune, semblaient appeler, eux aussi, la fin de la guerre civile, et, avec cette fin, l'heure du repos.

Le projet d'arrestation des Vingt-Deux ne fut pas ébruité. Delescluze et Rigault avaient trouvé la mort au cours de la Semaine de Mai. Pyat l'a peut-être consigné dans l'histoire de la Commune dont le manuscrit est, dit-on, entre les mains de ses héritiers. Protot n'avait, lui non plus, rien publié sur cet incident, qui est raconté ici pour la première fois.

DANS LA BATAILLE

AU PANTHÉON

Janvier 1911. — Je n'ai pas vu Ernest Moullé (1) depuis la Commune. Moullé. Un ami de nôtre brasserie de la rue Saint-Séverin. Dès les premiers jours de la guerre, il s'engage dans les francs-tireurs d'Aronhson. Je le vois encore, dans la cour de la caserne Turgot, où nous sommes allés le voir, Vallès, Roullier et moi, mince, blond, les yeux bleus, sanglé dans son uniforme, le chassepot au port d'armes. Il va partir... Moullé, la campagne finie, revient à Paris. Il est des nôtres après le 18 Mars. Avec Roullier et Teulière, il fait partie de la Commission du Travail et de l'Échange. Le 4 mai, Édouard Vaillant le nomme commissaire administratif au Muséum d'histoire naturelle. Les professeurs ont quitté leur poste. Seul, ou à peu près seul, le vieux Chevreul est resté... Nous causons des derniers jours. Du Panthéon, où je sais que Moullé était, pendant la bataille du mercredi.

---

(1) Ernest Moullé. Membre de la Commission du Travail et de l'Echange (5 avril). Commissaire administratif près le Muséum d'histoire naturelle (4 mai). Réfugié après la Commune en Italie, à Florence. Aujourd'hui secrétaire-adjoint du *Bulletin Maçonnique*.

— Nous ne nous sommes guère quittés, Vallès, Roullier (1) et moi —

me dit Moullé —

depuis l'entrée des Versaillais.

Lundi. J'ai rendez-vous avec Roullier au café des Cadrans. Place Saint-Michel. On commence d'élever la grosse barricade qui ferme l'accès de la place Saint-André-des-Arts. C'est là que se battra le 24ᵉ.

Nous remontons le boulevard.

Au Panthéon, nous rencontrons Vallès. La place est pleine de gardes, le fusil sur l'épaule. Trois, quatre bataillons. Rue Soufflot, on arme les deux barricades. Celle de la rue Saint-Jacques. Celle d'en bas, près la rue Gay-Lussac.

Le soir, après avoir couru tout le quartier, nous rentrons, harassés, Roullier et moi, au Collège Henri IV. Nous couchons sur des matelas.

Vallès est resté à la mairie, où il passe la nuit dans un fauteuil.

Mardi. Je vais — toujours avec Roullier — à l'Hôtel de Ville. Vaillant me signe l'ordre de payer mon personnel. Je cherche Jourde. Je le rencontre, faisant les cent pas, sombre, dans un couloir.

Nous sortons. Par la rue Montmartre et la rue du Quatre-Septembre, nous arrivons à l'Opéra. Les balles sifflent.

Vers trois heures, nous sommes rue du Vieux-Colombier.

Carrefour de la Croix-Rouge. Maître, avec son bataillon des *Enfants du Père Duchêne.* (2)

Le soir, nous allons — avec Vallès — dans une brasserie de la rue des Grès (aujourd'hui rue Cujas). Nous rentrons, comme la veille, au Collège Henri IV.

Mercredi. Vallès est venu nous rejoindre avec une amie, M... Nous déjeunons, tous quatre, d'une omelette que je fais moi-même, avec des œufs laissés au Collège par l'économe

---

(1) Edouard Roullier. Voir Cahier V, page 256.

(2) Voir Cahier III, pages 135 et suivantes, pour le *Bataillon des Enfants du Père Duchêne* et son commandant, Gustave Maître.

des Petits-Ménages... Midi et demie. Une explosion formidable... La fenêtre est comme aspirée... Les vitres tombent en fracas... Nous sortons. Sur la place, Lisbonne, qui vient de la rue Vavin... Il nous dit qu'il a fait sauter, pour protéger sa retraite, la poudrière du Luxembourg.

Régère fils, à cheval, galonné... Il nous crie que son père est grièvement blessé... Nous saurons plus tard qu'il n'en est rien.

Deux heures. Premier coup de canon de la barricade de la rue Saint-Jacques... Deux pièces de 7... Le capitaine qui commande la barricade nous hèle : « Retirez-vous. Ce n'est pas ici la place des pékins. » Avec un tout jeune franc-tireur, un Tourangeau nommé Templé, nous entrons dans l'allée d'une maison voisine...

Le canon tonne toujours... La fusillade...

Un grand sergent fédéré, maigre... Long, long... Il crie : « Ça n'est rien du tout, ça, les am... » Il porte les mains à sa poitrine... Vomit un flot de sang... Il tombe à plat ventre... Deux ambulanciers sortent d'une embrasure et l'emportent.

— Mais, roulez donc ce canon... nous crie, furieux, un autre capitaine.

Sur le balcon en face, une dizaine de fédérés qui tirent, tirent...

Les balles pleuvent.

Les soldats ont occupé la barricade et les maisons du bas de la rue... Nous voyons les canons des fusils qui nous visent des fenêtres...

— Moullé!... Viens-tu?... Vallès t'attend.

C'est Roullier qui m'appelle.

— Eh! Viens donc...

Vallès est parti pour le onzième. Roullier et moi, descendons la montagne Sainte-Geneviève... Les fédérés, aux barricades, nous arrêtent... Pour passer, il faut montrer cartes et ordres...

Place de la Bastille... Nous rencontrons Leo Melliet.

Au Père-Lachaise... A la batterie du haut... Cinq pièces de 7, dont une sans culasse... Les servants sont des Alsaciens. Le premier obus, dirigé sur Saint-Augustin, éclate en l'air...

— C'est fréquent, disent les artilleurs, en sacrant.

Roullier va retrouver à la Roquette, François, (1) pour dîner avec lui... Madame François est seule, avec son bébé...

Je quitte Roullier... Je couche chez un parent, rue des Trois-Bornes.

Onze heures. Je commence à dormir. On frappe vigoureusement à la porte de la rue...

C'est Roullier. Avec Theisz et un de ses frères, en uniforme de fédéré. Roullier raconte que, vers six heures et demie, à la Roquette, une bande armée est venue réclamer trente prêtres... François a répondu qu'il ne pouvait pas les livrer, qu'au surplus, il n'y avait pas trente prêtres prisonniers... On est revenu avec un ordre de Ferré pour six otages...

— J'ai suivi le cortège — nous dit Roullier. Tout le monde a tiré... Moi pas... Ils se sont très bien tenus... Seul, l'archevêque donnait quelques signes de faiblesse.

— Et Vallès? dis-je à Roullier?

— Je l'ai laissé au onzième.

Le jour venu, Roullier, avec les Theisz, me quittèrent... Je ne revis Roullier que huit jours après la bataille, porte Saint-Denis, à la terrasse d'un café... Nous étions tous deux rasés... Au mois d'août, seulement, je pus gagner la frontière.

---

(1) François, directeur de la Roquette. Voir Cahier II.

DOMBROWSKI

1911. — Un lecteur des *Cahiers,* un enfant en 71 — quatorze ans — a vu passer, le mardi 23 mai, le cortège qui conduisait Dombrowski, (1) mort, à l'Hôtel de Ville. Il est venu me raconter ses prouesses de petit insurgé.

Rue de Rivoli

Nous habitions, —

me dit mon visiteur, —

ma mère, fille d'un transporté de Juin, et moi, rue de la Verrerie. Quand je vis qu'on élevait, rue de Rivoli, au coin du square Saint-Jacques, une barricade, j'y courus. Toute la journée, j'aidai les travailleurs, portant les pavés, allant chercher de la terre...

Nous étions là une quinzaine de gamins de mon âge, tous plus affairés les uns que les autres...

Une belle barricade... allant du *Bon Diable* au magasin qui fait le coin de la rue Saint-Martin, aujourd'hui la *Gerbe*

---

(1) Dombrowski (Cahier VII, page 109). Mortellement blessé, le mardi 23 mai, à la barricade de la rue Myrrha et de la rue des Poissonniers. Longtemps, on put voir, chez le marchand de vins (Léopold. A la renommée des escargots de Bourgogne) établi au coin des deux rues, les marques des balles qui avaient frappé le comptoir de zinc et brisé la glace de la salle. Le comptoir de zinc a été remplacé il y a une dizaine d'années. Sur la muraille se détache en belle peinture jaune, comme en 71, un magnifique escargot, enseigne de la maison.

d'Or... Deux embrasures pour les canons. Un fossé profond...

Dans le square, sur les bancs qui avoisinent la Tour Saint-Jacques, des femmes cousent les sacs à terre. On leur a donné, à chacune, un dé. Près d'elles, une voiture à bras, pleine de gamelles de viande, de pains, de bidons de vin.

Nous fouillons la terre... Nous roulons les sacs, pleins et solidement liés, à la barricade.

De temps à autre, nous jetons un regard du côté de la Concorde. Une fumée épaisse. Le ministère des finances qui brûle... Des coups de fusil. Le canon...

L'après-midi. Au coin du boulevard Sébastopol, un cortège. Nous y courons.

Un gros de fédérés, entourant une civière que portent quatre hommes, un grand drapeau rouge la recouvrant.

Sur la civière, un mort en uniforme... La face pâle, les yeux clos... la tête, penchée, reposant sur une capote grise roulée...

— Qui? demandons-nous, curieux.

— Dombrowski...

Le cortège se dirige vers l'Hôtel de Ville... Il traverse la barricade, s'engageant, homme à homme, par les ouvertures laissées sur les côtés... Je l'accompagne jusqu'à la place, où un bataillon, tout près de partir aux avancées, est là, musique jouant le *Chant du Départ*.

Le soir, la barricade est achevée... Elle n'attend plus que les canons... Une ambulance s'installe à Saint-Merri.

— Je ne suis rentré que tard à la maison — me disait mon visiteur. —

Harassé d'avoir roulé tout le jour des voitures à bras. L'épaule meurtrie par les sacs à terre... Il me fallut encore, notre maison étant voisine de la barricade, aider ma mère à mettre à l'abri ce qu'elle avait de plus précieux. Je portai chez une voisine la cage aux serins... Toute la nuit, je revis Dombrowski, son visage tout blanc, le grand drapeau rouge qui le recouvrait à demi, les gardes qui pleuraient leur général...

Le lendemain, on se battait... Ma mère m'enferma... Je

crois bien que, tout petit que j'étais, j'aurais voulu, moi aussi, venger Dombrowski...

Au Père-Lachaise

Autre souvenir sur Dombrowski, qui m'était tout récemment conté par mon ami Lucien Barrois, alors lieutenant d'état-major du gouverneur des Tuileries.

— Le mardi 23 mai — me contait Barrois — vers onze heures du soir, me trouvant à l'Hôtel de Ville, je reçus l'ordre écrit de conduire au Père-Lachaise le corps du général, qui reposait dans la célèbre chambre bleue, dite de Valentine.

Je fis mettre le corps, revêtu de l'uniforme de général, sur un brancard, et nous prîmes la rue de Rivoli.

J'accompagnais le corps. Près de moi, le frère de Dombrowski, un officier de corps francs, le colonel Wolfer, quatre hommes en armes. Le brancard était porté par quatre fédérés. Quatre autres suivaient, sans armes, pour les remplacer.

Arrivés à la Bastille, je fis sortir le poste, qui présenta les armes. Nous fîmes le tour de la Colonne, et nous nous dirigeâmes, par la rue de la Roquette, vers la nécropole.

Au Père-Lachaise, le corps fut déposé dans l'entrepôt des bières, une grande baraque de planches qui occupait l'emplacement du monument élevé depuis à Thiers.

Le lendemain, je quittai la mairie du vingtième, où je m'étais rendu, et je descendis vers le Père-Lachaise, pour procéder à l'inhumation. Mais j'appris, dès mon arrivée, que Vermorel était venu et qu'il avait rendu au général les derniers honneurs.

LA JOURNÉE
D'UN PETIT INSURGÉ

A la barricade

Jeudi 25 mai 71. — Cinq heures du matin. (1) Temps superbe. Par une fenêtre du premier étage, pour ne pas réveiller mes parents, j'atteins la palissade qui borde le jardin de la maison que nous habitons, à Belleville, villa des Rigoles. Je file jusqu'à la batterie de la rue de l'Ermitage, toute proche. Deux hommes en sentinelle. Huit ou dix artilleurs que commande un marin. Ils sont là depuis lundi. Quelques-uns dorment à terre, roulés dans des couvertures. J'ai déjà vu, la veille, ce même marin — un canonnier sûrement — pointer ses pièces

(1) Ce très curieux récit nous a été fait par le même correspondant qui nous avait écrit (voir Cahier VII, page 100) au sujet de l'incident Delescluze à la porte de Vincennes. Notre correspondant avait, en 1871, quinze ans. Nombre d'enfants s'étaient mêlés à la bataille. Le général Appert, dans son rapport d'ensemble sur les opérations de la Justice militaire (1875), inscrit (page 260) 538 enfants de moins de seize ans dirigés sur les prisons de Versailles. Beaucoup, arrêtés pendant la bataille des rues, furent fusillés. L'abbé Courtade, prisonnier à la Roquette avec l'abbé d'Hulst, écrit dans son journal cité dans l'article du *Correspondant* (25 mai 1901) : « Les deux prisonniers sortirent (d'Hulst et Courtade), étonnés de respirer librement. Le boulevard du Prince-Eugène (boulevard

sur la rue de Rivoli, une estafette étant venue l'avertir que les Versaillais l'avaient occupée.

— Veux-tu aller nous chercher des vivres, me dit le marin. Personne ne s'occupe de nous...

J'accepte. Le marin rédige un bon sur une feuille de papier. Le bon était très bien écrit. Je ne me suis jamais rappelé exactement le nom du marin. Il commençait par un R. ou par un B. Rousselier? Bonnelier? Qu'importe?

Rien n'est encore ouvert à cette heure matinale. En attendant l'ouverture des boutiques, je vais chercher des obus dans le marché couvert voisin, où ils sont en dépôt. Je les porte dans la poudrière, aménagée derrière une grande maison de six étages, un magasin, *au Grand Saint-Louis*.

Six heures. Tiens! le drapeau tricolore... là-bas... sur les Buttes Montmartre. Je me suis souvent demandé par la suite si je n'aurais pas mieux fait de me taire... Le marin braque sa longue-vue. (1) Il lance un formidable « tonnerre de dieu »... Il tourne vers Montmartre la pièce de 7 — la batterie de l'Ermitage comprenait

---

Voltaire) presque désert, avec son immense barricade, ses maisons détruites, les chevaux morts qui jonchaient le sol, les cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, entassés sur les bancs, leur fit la plus profonde impression. » D'après un témoignage sûr, quand le colonel Boulanger (plus tard le général fameux) qui commandait, à l'entrée des troupes de Versailles, le 114e régiment d'infanterie, arriva rue de Vaugirard, il trouva, aux Carmes, une Cour martiale, présidée par un lieutenant de gendarmerie, qui jugeait et faisait fusiller des enfants de quinze à seize ans. Boulanger reprocha avec violence au lieutenant de gendarmerie sa conduite. On ne fusilla plus d'enfants — aux Carmes. Le récit de l'abbé Courtade montre qu'on en fusilla boulevard Voltaire, et certainement autre part.

(1) Montmartre était occupé depuis mardi. Les défenseurs de la barricade de la rue de l'Ermitage l'ignoraient donc.

trois pièces en bronze de 24 ancien modèle, et une petite pièce de 7 se chargeant par la culasse — pointe et tire. La réponse ne se fait pas attendre. A 8 heures 1/2 précises, un obus tombe à quelques pas de nous... C'est le moment de partir aux vivres. Je file par la rue des Rigoles. Les obus pleuvent. Les cheminées dégringolent...

Mairie de Belleville

Devant la mairie de Belleville. Une foule de femmes entrent à la file dans l'église, en face, pour s'y abriter. Je songe... Si un obus tombait là-dedans... quel massacre!... J'entre dans la mairie. Je présente mon bon. Un homme, grand, voûté, l'écharpe rouge autour de la taille, prend le bon, l'examine rapidement, met son paraphe... Je lis... Ranvier. Je porte mon bon à un employé qui me délivre des bons séparés. Il me faut du pain, du vin, de la charcuterie.

Pas bien loin de la mairie, j'entre chez le charcutier, qui prend le bon et me donne ce qui y est indiqué. Le vin en face le Théâtre. Pour le pain, je dois aller jusqu'au coin de la rue de Tourtille. Le boulanger me donne des pains qui sortent du four. Me voilà bien chargé, pour remonter la rue de Belleville. Un pain chaud sous chaque bras. Un grand bidon de vin à chaque main. Ma charcuterie entre ma peau et la chemise... Au coin de la rue de Puebla, un obus arrive en sifflant. Justement, une barricade abandonnée. Je laisse tomber mes pains, et je m'accroupis. L'obus éclate. Je n'ai aucun mal, mais je me suis allongé tout de mon long... Tout près, il y avait une guérite avec un garde national, un vétéran, qui montait la garde. La

guérite est défoncée. Le vétéran est, comme moi, sain et sauf.

Me voici de retour à la batterie de la rue de l'Ermitage, où les obus pleuvent, à droite et à gauche. Je suis acclamé par le marin et ses hommes, qui croyaient bien ne plus me revoir. On me donne une portion de pain et de charcuterie. Je ne puis pas boire le vin, un gros vin du Midi, chaud et pur.

Neuf heures. Un détachement de gardes nationaux, avec un membre de la Commune. Le marin me dit que c'est Trinquet. Ordre d'éloigner tous les gamins et les femmes, qu'ont attirés les détonations. La batterie est à peine évacuée qu'un projectile éclate à l'angle de la petite place qui fait le coin de la rue du Guignier. Il a fait un trou énorme. Personne n'a été touché. « En v'là de la veine, de n' pas être resté là », dit quelqu'un. Et on y reste quand même... Je n'ai plus rien à faire à la batterie. (1) Je rentre à la maison.

Retour au logis

Sur huit pavillons dont se compose la villa des Rigoles, bon nombre sont écornés par les obus. Une famille, la famille Jobard, a des blessés. Tout le monde est affolé. Mon père me demande d'où je viens. Il me dit qu'on m'a cherché partout, toute la matinée. Je parle de retourner à la batterie. « Pourquoi faire, dit mon père, tu n'es pas payé... D'ailleurs, nous allons tâcher

(1) Page 101 du Cahier VII, ligne 5, au lieu de jusqu'à neuf heures du *soir*, lire jusqu'à neuf heures du *matin*. Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le petit insurgé de ce récit et le correspondant qui nous écrivait en 1901, ne sont qu'une seule et même personne.

de sortir de Paris, pour aller chez des amis, à Joinville-le-Pont. Tu prendras tes lignes, et tu iras à la pêche. »

Au mot de pêche, j'ai sauté de joie... Je raconte l'histoire du matin, le drapeau tricolore de la Butte, le coup de canon du marin, et la suite... « Imbécile, me dit mon père, en me montrant les maisons à moitié démolies, tout cela, c'est de ta faute! »... Mais j'ai déjà tout oublié... la poudrière, la batterie, le marin et la charcuterie... Je fais vite un paquet de mes lignes... Nous sommes prêts. Nous nous dirigeons tous vers la porte de Vincennes.

Porte de Vincennes

La porte est gardée par un fort détachement du 31e de marche. Des voitures du train des équipages, pleines de munitions, obus, cartouches, tonneaux de poudre, venant du fort de Vincennes. Le convoi est commandé par le colonel Demurat, ancien capitaine du 174e bataillon, où était mon père. Les munitions sont destinées à la défense de Belleville. Les voitures rentrant par la porte de Vincennes, longent les fortifications. Mon père, qui connaît Demurat, va le trouver, et lui demande de nous laisser sortir, lui, moi, ma belle-mère et son fils, qui a attrapé au camp de Châlons une fluxion de poitrine. Demurat ne peut rien. La consigne est formelle. On ne laisse passer que les femmes et les petits enfants.

La porte de Vincennes est solidement fortifiée. D'énormes talus, avec des sacs pleins de terre et très bien rangés. Un capitaine commande à la porte. Une femme se présente. Elle a la voix forte, avec un accent anglais prononcé. Le capitaine a un doute. La femme offre de se dévêtir. On la laisse passer.

A vingt mètres, elle prend sa course. Elle est déjà à la hauteur du restaurant de la Tourelle, quand le capitaine comprend qu'il a été joué. La forte femme est un homme. Il est trop tard pour courir après lui. « Personne ne passera plus », dit le capitaine.

Delescluze

Vers trois heures. Des gardes affairés viennent chercher le commandant du poste. Ce dernier fait observer qu'il ne peut abandonner la surveillance de la porte... Tout à coup, devant nous, un vieillard, tout blanc, vêtu de noir... Mon père me dit : « C'est Delescluze, le ministre de la Guerre. » Une discussion très vive s'engage entre le commandant du poste et Delescluze, qui demande le passage pour lui et ceux qui l'accompagnent... Ils veulent, disent ces derniers, se rendre au fort de Vincennes pour inspecter les munitions. Le capitaine n'ajoute pas foi à leurs dires. « Non, non, dit-il, vous voulez fuir... Vous voulez vous tirer des pieds *(sic)* après nous avoir mis dans le pétrin. Vous y resterez avec nous. Vous ne passerez pas. » Delescluze et les siens se retirent.

Les Prussiens

Le capitaine était si satisfait de son attitude qu'il se relâcha un peu de son intransigeance. Il consentit à laisser passer une vingtaine de personnes, dont nous faisions partie. Nous voici donc enfin hors Paris... Au grand galop, par la route qui mène au fort, nous voyons arriver des cavaliers bavarois, habit bleu ciel et casque surmonté d'une boule de cuivre, au lieu de

pointe. Les cavaliers mettent pied à terre. Ils entrent dans les maisons avoisinantes et en ressortent bientôt, avec des échelles et des charrettes qu'ils traînent à bras. En moins d'une demi-heure, l'avenue est barrée dans toute sa largeur. Des sentinelles gardent les côtés. Impossible de passer.

Il est environ cinq heures, quand un groupe de fédérés, drapeau blanc au bout du fusil, se présentent. Ils demandent à parlementer avec les chefs allemands. Deux officiers supérieurs arrivent, descendent de cheval, et saluent la délégation. Un des combattants, ceinture rouge autour de la taille, prend la parole. Il réclame le passage pour les troupes fédérées. « Impossible, répond l'officier prussien, nous avons des ordres formels. » « Alors, il va falloir nous laisser égorger », répond le délégué. L'officier prussien lève les bras, dans un geste qui semble dire qu'il n'y peut rien. La petite troupe de la Commune fait volte-face et se dirige vers Paris. Cette conversation entre les officiers prussiens et les combattants parisiens nous a très impressionnés. (1)

Dernière étape

Nous ne pouvons tout de même pas rester entre Paris et la barricade prussienne. Mon père profite de ce que les deux officiers supérieurs prussiens passent près de nous pour leur expliquer — ils parlent français — que nous allons retrouver des amis à Joinville-le-Pont, et,

(1) Il s'agit certainement ici de la démarche dont parle Arnold dans le récit qu'il en fit. Accompagné d'un parlementaire, Arnold sortit par la porte de Montreuil. Le parlementaire fut en effet reçu par un officier supérieur bavarois. Voir Cahier VII, page 99.

qu'ayant un malade avec nous, il nous faut arriver au plus vite. Ils donnent l'ordre de nous laisser passer. Nous arrivons à la mairie de Saint-Mandé, où nous attendons longtemps qu'on distribue les billets de logement annoncés. On n'ouvre même pas les portes. Une centaine de personnes sont sur la place. Tout à coup, une formidable explosion retentit. Quelqu'un dit : « C'est la poudrière de Bercy qui vient de sauter ! » Nous prenons la route de Nogent, où nous croisons de l'infanterie prussienne. Seconde explosion. Curieuse manœuvre des soldats allemands, qui posent vivement leur fusil à terre, dans le sens de la longueur de la route, et se rapprochent des maisons. Bientôt, sur un ordre bref, chaque soldat va reprendre son fusil, et tout le monde se remet en marche, le fusil sur l'épaule.

Six heures et demie ou sept heures. Nous sommes arrivés dans le bois de Vincennes. Nous sommes près de la pyramide. Un détachement de Prussiens nous fait faire demi-tour. Nous reculons de façon à entrer sous bois. Le temps est lourd. Mon père, en voyant tout à l'heure la fumée des incendies, avait dit : « La fumée est de plus en plus lourde, il va faire de l'orage. » De grosses gouttes commencent à tomber. L'orage éclate. Il y a deux mois qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau. Nous pressons le pas. Nous voyons des lumières. Ce sont les premières maisons de Nogent, où nous trouvons un abri pour la nuit. Nous passons tous la nuit sur des copeaux. Le lendemain, nous étions à Joinville, où ma passion de la pêche me fit vite oublier les tribulations de cette journée du 25 Mai 1871, qui compte malgré tout dans mon existence... Je m'en souviens comme d'hier. J'avais quinze ans...

NOS BATAILLONS

HISTOIRE

D'UN BATAILLON FÉDÉRÉ

(LE 136e DE MONTROUGE)

Comment on formait un bataillon

Au quatorzième arrondissement. Place de la Mairie. Deux jours après le 4 Septembre. Une douzaine d'ouvriers typographes, réunis en un groupe amical, protestent hautement contre la mauvaise volonté de l'administration municipale. Malgré leurs réclamations répétées, ils ne sont pas parvenus à se faire inscrire sur les rôles d'un des bataillons déjà formés du quartier. Se défie-t-on déjà de l'élément travailleur? On pourrait le croire.

— Eh bien! dit l'un d'eux, si l'on ne veut pas de nous dans les bataillons bourgeois, nous sommes assez nombreux dans Montrouge pour former un bataillon à nous tout seuls.

On rentre à la mairie. On avise, dans un corridor, une caisse avec ses baguettes. A qui la caisse? On ne s'en préoccupe guère. Un des typos, ancien soldat, sait

battre le rappel. Le voilà qui passe la bretelle du tambour sur son épaule, et qui fait le tour de la place en battant furieusement. Des passants accourent. On s'explique.

— Nous formons un bataillon nouveau... La mairie ne veut pas de nous... Qui veut être de notre bataillon ?

Un typographe connu, le citoyen Brun, ancien proscrit de Décembre, ami de Greppo, (1) prend la direction du mouvement. Metteur en pages à l'imprimerie Lahure, Brun rallie vite autour de lui de nombreux camarades. Il s'en présente d'autres imprimeries parisiennes. En deux jours, plus de mille citoyens se font inscrire sur les rôles du nouveau bataillon. Il faut maintenant former les cadres, et, ensuite, s'armer.

Les compagnies sont bientôt au complet. Les officiers et sous-officiers élus au suffrage direct par chaque compagnie. Le commandant, le porte-drapeau, l'adjudant sous-officier et l'officier payeur doivent être désignés par des délégués de compagnie. D'après le décret d'organisation de la garde nationale, ces élections doivent être présidées par un membre de la municipalité, le maire ou l'un de ses adjoints. Le maire est le citoyen Ducoudray. Les adjoints : Ch. Limousin et Lenepveu, tous deux journalistes.

Le bataillon des typographes

La réunion eut lieu le 9 septembre, dans la salle des mariages de la mairie, sous la présidence de Ch. Limousin. Réunion curieuse, où des hommes, la

(1) Greppo (Louis), représentant du peuple à la Constituante de 48. Ami de Proudhon. Député à l'Assemblée nationale de 71.

veille encore inconnus les uns aux autres, vont choisir des chefs, au hasard de la bonne mine ou des déclarations.

Le citoyen Brun fut élu commandant par acclamation. Le drapeau fut confié au citoyen Hollier, dont la brochette de médailles des dernières campagnes fit sensation. Le citoyen Hollier devait trouver la mort en combattant, pendant le bombardement de janvier 1871, un incendie allumé par un obus prussien. Le citoyen Delbos, comptable, fut désigné comme officier payeur.

La séance allait être levée, quand un capitaine, nommé Boularon, réclama l'élection du capitaine adjudant-major. L'adjoint qui faisait fonction de président fit observer que la nomination du capitaine adjudant-major était, d'après la loi, réservée à la Place.

— Au vote quand même ! Au vote ! crie-t-on de tous côtés.

— La Place, on s'en fout !

Un citoyen, typographe au *Temps*, le citoyen Blanc, avisant un de ses voisins, lui pose la main sur l'épaule et le désigne aux suffrages :

— Voilà, dit le citoyen Blanc, un de nos amis qui a été militaire !

Le candidat, typographe lui aussi, monte à la tribune, fait une courte et patriotique profession de foi. Il est nommé par acclamation.

Le 136e avait, sans le secours de la Place, désigné son capitaine adjudant-major, le citoyen Louis Ledrux, typographe.

Le 10 septembre, les contrôles étaient définitivement établis. En huit jours, un bataillon de mille hommes — dont six cents typos — avait été créé, ses cadres rem-

plis, ses officiers choisis, du commandant à l'officier payeur.

Le commandant Brun était typographe, comme le capitaine adjudant-major Ledrux, comme les deux capitaines Lespinasse et Martin, comme presque tous les sergents-majors, Grosguénain, Rigal, Thibault, Dupouthier, etc. Tous les plantons faisant le service de l'état-major étaient typographes.

Les diverses branches de l'industrie du livre, compositeurs, correcteurs, imprimeurs, conducteurs, margeurs, clicheurs, fondeurs en caractères, etc., étaient représentées dans le bataillon qu'on n'appela plus désormais que le « bataillon des typographes ».

Le bataillon une fois formé, il fallait lui fournir des armes. Là encore, l'initiative individuelle dut se substituer aux pouvoirs publics, débordés et souvent pleins de mauvais vouloir.

Le 16 septembre, le capitaine adjudant-major Ledrux se rendait au Mont-Valérien, où il se faisait délivrer un chargement de vieux fusils à piston ou à tabatière, qui, malgré leur état de vétusté, furent accueillis avec joie par le 136e.

Le bataillon avait été habillé à la mairie.

Le Siège et la Commune

Ce que fit le 136e, depuis sa formation en septembre 1870, jusqu'à la chute de la Commune, le 28 mai 1871, le citoyen Louis Ledrux — qui commanda, du 4 avril au 2 mai, le fort de Vanves — nous en a fait l'attachant récit.

Quand parut, le 10 novembre, —

nous dit Ledrux, —

le décret qui instituait les compagnies de marche, j'établis, en quarante-huit heures, les états des hommes appelés à en faire partie.

Le commandant élu à la formation du bataillon, le citoyen Brun, fut remplacé par l'un des capitaines, ancien sergent d'infanterie, Boularon.

Le 136e continua son service aux remparts et dans les postes des secteurs, jusqu'à la sortie de Buzenval, le 19 janvier, où, sur les hauteurs de Montretout, il combattit à découvert, face à un long mur crénelé derrière lequel les Prussiens s'étaient abrités. Le bataillon eut huit hommes hors de combat, dont trois tués. Le commandant Boularon fut frappé mortellement au moment où il ordonnait la retraite.

Un nouveau commandant, nommé Darthuy, ancien lieutenant des pompiers de Fontenay-aux-Roses, qui s'était signalé à Buzenval, remplaça le commandant Boularon. Mais le commandant Darthuy disparut dans les premiers jours de mars, ne voulant pas suivre le bataillon dans la voie révolutionnaire où il s'était engagé.

Le 10 mars, le 136e, ayant à élire un délégué près le Comité Central, désigna son capitaine adjudant-major. Le citoyen Ledrux assista, le lendemain 11 mars, à la réunion du Tivoli-Vauxhall, où se discutèrent les statuts de la Fédération de la Garde Nationale. Le 12 mars, Ledrux rendait compte du mandat qui lui avait été confié. Le 136e le nommait membre du Conseil de Légion.

Le 13 mars, le nouveau Conseil de Légion prenait possession d'un local, chaussée du Maine. Il y était à peine installé que le maire, Héligon (qui avait succédé à Ducoudray), accompagné du commandant des Volontaires de Montrouge, Delamarche, vinrent sommer le Conseil de se dissoudre et d'évacuer le local réquisitionné. Delamarche, après le 18 Mars, partit, avec Héligon, pour Versailles.

Le 17 mars au soir, Duval, qui commandait au treizième arrondissement — on l'appelait déjà le général Duval — ayant

demandé des renforts, le 136e, commandé dès lors par Ledrux, le rejoignit aux Gobelins. Le lendemain, c'était le 18 Mars. Le 136e s'était nettement rangé du côté de la révolution. Il descendit avec Duval à la Préfecture de police, qui fut occupée. Quelques gardes du bataillon restèrent à la Préfecture : l'un des frères Da Costa, le père Lardeur, ancien député de 1852, son fils qui était sergent-major, Reille, ancien officier de mobiles, et quelques autres.

Après l'occupation de la Préfecture de police, le 136e regagna son quartier, où il se cantonna jusqu'au 2 avril.

Trois des compagnies de marche du bataillon suivirent Duval au plateau de Châtillon. La quatrième compagnie, capitaine Bézat, avait, le 25 mars, occupé le fort de Montrouge.

Le 3 avril, vers une heure après midi, s'engageait, entre les troupes de Versailles et les bataillons de Duval, le combat de Villacoublay. Le 136e se déploya au centre, ayant, à sa gauche, les Volontaires de Montrouge, et, à sa droite, le 103e, également du quatorzième arrondissement.

Le 136e, dans son élan, déborda un instant ces deux bataillons et se trouva engagé en avant du village, à 300 mètres à peine d'un petit bois, à l'abri duquel les Versaillais dirigeaient sur lui une fusillade nourrie.

Plusieurs gardes furent grièvement blessés. Parmi eux : Moura, cordonnier, deux balles de revolver dans la mâchoire, — Boyer, typographe, balle dans la cuisse, — Rondeau, cocher, balles dans la jambe, — Saunier, 51 ans, blessure grave à la poitrine, mort le 4, — Leffern, typographe, blessure grave à l'abdomen, mort le 4.

Tous les blessés qui furent transportés au plateau de Châtillon, furent faits prisonniers, le lendemain matin, par les Versaillais, et conduits à l'hôpital militaire de Versailles. Plusieurs succombèrent en cours de route.

D'autres blessés du 136e, moins grièvement atteints, rentrèrent à Paris le soir même.

A six heures du soir, l'aide-major Jules Ducrocq, (1) aidé

(1) Le brave petit Ducrocq, que nous appelions tous « le Général ». Voir Cahier V, page 223, et Cahier VII, page 35.

du citoyen Béguin, (1) ramenaient le dernier blessé sur le plateau de Châtillon.

Vers cinq heures, le 136e était de retour sur le plateau. Il ne trouva plus de vivres. Tout avait été distribué aux compagnies sédentaires, arrivées pendant le combat. Duval autorisa le commandant Ledrux à faire rentrer son bataillon dans Paris, à la condition qu'il le ramènerait le lendemain.

Rentré à Paris à huit heures du soir, le 136e était réuni le lendemain, 4 avril, place de la Mairie, pour regagner le plateau de Châtillon. Mais à ce moment même on recevait la nouvelle de l'occupation du plateau par les Versaillais. Duval était prisonnier.

Le 136e demeura, les faisceaux formés, jusqu'à minuit, à la disposition de la Légion.

Le commandant Ledrux recevait en même temps l'ordre d'escorter un convoi de munitions destiné au fort de Vanves, où il arriva vers deux heures du matin.

Après être resté sept ou huit jours au fort de Vanves, le 136e rentrait à Paris. Son commandant avait été nommé commandant du fort. Trois ou quatre jours après, le citoyen Ledrux était rappelé à Montrouge, pour reprendre le commandement de son bataillon. Sur son refus de quitter le fort dont il avait assumé la défense, on désigna un nouveau commandant. Le citoyen Deretz, ouvrier peintre, un des braves de Buzenval, fut présenté par le citoyen Ledrux, et élu par acclamation.

Le 136e rejoignit le fort de Vanves, où il prit part à différentes affaires, notamment au combat de la nuit du 14 au 15 avril, où il eut plusieurs blessés, soit aux tranchées, soit aux avant-postes.

De retour à Paris, où son dévouement était désormais connu, il fut successivement envoyé à la porte Maillot, à la porte de Saint-Cloud, partout où il y avait du danger à courir.

Entre temps, le citoyen Ledrux avait quitté le commandement du fort de Vanves. Le 4 mai, Rossel le nommait

(1) Béguin, que j'avais connu au 248e, était un de nos amis de la brasserie Saint-Séverin. Il fut, sous la Commune, commissaire de police.

colonel du premier régiment en formation de la brigade du général Eudes. Le 136e était ainsi replacé sous ses ordres. Il devait être enrégimenté dans la nouvelle brigade.

Le 136e était encore à Montrouge quand, le lundi 21 mai, les troupes de Versailles franchirent le rempart.

Après avoir défendu la barricade de la rue du Château et de la rue de l'Ouest, le bataillon redescend, le 22, chaussée du Maine, où il tient tête aux Versaillais qui le canardent du haut du viaduc du chemin de fer de l'Ouest.

Au cri de « chacun dans son quartier », le 136e reste sourd. Il se bat rue du Bac, à la Croix-Rouge, aux Tuileries (rue de Rivoli), chaussée d'Antin. Seul peut-être des bataillons de la rive gauche, il arrive, le samedi 27 mai, au pied des Buttes Chaumont, après avoir semé en route les trois quarts de son effectif.

Le commandant Deretz parvint à s'échapper avec quelques hommes et le lieutenant Seurot.

Le typographe Corroyer, qui avait vu tomber à ses côtés, à Buzenval, son ami et confrère Marchand, et qui s'était juré de le venger, échappa aussi à la fusillade. Je le retrouvai, après l'amnistie, au *Temps*, et c'est lui qui me raconta l'odyssée de mon brave 136e pendant la terrible Semaine de Mai. Je rencontrai dans l'exil, à Bruxelles, Seurot et Deretz. A Mulhouse, je revis Digard.

Digard, vers la fin de l'Empire, était chanteur ambulant à la pointe Saint-Eustache, ou plutôt marchand de chansons. En exil, il se fit camelot. Il confectionnait lui-même des jouets charmants, des petits bonshommes montés sur des vélocipèdes. A Strasbourg, les officiers prussiens, mécontents de voir les petits bonshommes de Digard habillés en turcos, en cuirassiers, en pioupious, culbutèrent un jour la marchandise du brave camelot. Finalement, Digard fut expulsé.

Voilà —

me dit en terminant le citoyen Ledrux —

l'histoire du 136e. Je crois bien que sur les 205 bataillons qui se rallièrent, à la réunion du 11 mars du Tivoli-Vauxhall, au Comité Central, il n'en est pas qui firent preuve de plus de dévouement et d'une plus tenace bravoure.

Histoire à faire

L'histoire des bataillons de garde nationale du Siège et de la Commune n'est pas faite. Elle tentera certainement, un jour ou l'autre, un historien. Les dossiers de tous les bataillons pour la période du Siège ont été versés aux Archives de la Seine. C'est en consultant les dossiers du 183e, que nous avons pu retrouver, comme on l'a vu plus haut, le rôle joué, pendant le Siège, dans la garde nationale, par Édouard Moreau et par son cousin Charles de Beaufort. Le dossier du 66e, qui eut pour commandant Avrial, nous a fait retrouver, entre autres, Genton, qui y avait le grade de porte-drapeau, et la cantinière Lachaise, qui réclama la première, place de la Roquette, la mort de Beaufort. Combien de documents intéressants sont enfouis dans ces dossiers de bataillons! Le 169e, commandé par Blanqui. Le 61e, par Razoua. Le 141e, par Ranvier. Le 146e, par Sapia. Le 158e, par Jaclard. Le 204e, par Edmond Levrault. Le 248e, par Longuet. Le 101e, par Serizier. Les bataillons des chefs blanquistes Eudes, Granger, Margueritte. Tant d'autres, qu'on retrouve au 31 Octobre, au 22 Janvier. Leurs chefs à la Commune, en Calédonie, en exil, au poteau de Satory. Les dossiers sont, pour beaucoup, incomplets. La justice militaire en a extrait des pièces pour ses Conseils de guerre. Mais on y peut glaner encore de fort intéressantes choses, en attendant que le Ministère de la Guerre — où sont classées les nombreuses pièces prises, à l'entrée des troupes, partout où la Commune avait fait acte de Gouvernement — et aussi la justice militaire, se décident à verser leurs dossiers aux Archives. Mais quand?

LES DEUX INDEX

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES INDIVIDUELLES

Le nom *souligné* est celui d'un membre de la Commune.

Barré (Aristide). — 27.
Barrois (Lucien). — 79.
Catalan (Eugène). — 20.
Despois (Eugène). — 20.
Gourlaouen (Arthur). — 40.
Greppo (Louis). — 130.
Keller (Charles). — 34.
Levraud (Edmond). — 95.
Moullé (Ernest). — 111.
Moutard (Théodore). — 20.
Parent (Hippolyte). — 92.
Rogeard (Auguste). — 19.
Vacherot (Étienne). — 20.
Varlin (Eugène). — 71.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOMS PROPRES CITÉS

A

Advenant. — 54.
Alavoine. — 66.
Allard (Père). — 97.
Appert (général). — 119.
Appert. — 76.
Arago. — 48.
Arnold. — 89. 90. 91. 125.
Arnould. — 53.
Aucher. — 66.
Avrial. — 55. 96. 137.

B

Ballière. — 32.
Barbès. — 58.
Barbet. — 20.
Barré. — 27. 28. 29.
Barrois. — 79. 117.
Bastien. — 62.
Bauer. — 52.
Bauvière (de). — 102.
Bazire. — 26.
Beaudot. — 62.
Beaufort. — 89. 96. 101. 137.
Béguin. — 135.
Bellenger. — 22. 25. 26.
Bernard. — 40. 46. 60. 61. 66. 67.
Beslay (Ch.). — 28. 33. 35. 55.
Beslay (Fr.). — 35.
Bézat. — 134.
Billioray. — 84.
Blanc. — 131.

Blanchard. — 25.

Blanqui. — 50. 52. 58. 95. 137.

Bonjean. — 95. 97. 98.

Bonnelier. — 120.

Boudin. — 101.

Boulanger. — 120.

Boularon. — 131. 133.

Boutier. — 66.

Boyer. — 134.

Briard. — 29.

Brun. — 130. 131. 132. 133.

Bultler (de). — 66.

Buonarotti. — 57.

C

Cain (Georges). — 42.

Callias (Nina de). — 26.

Cambon (Paul). — 42. 45. 46. 65.

Camélinat. — 55.

Catalan. — 20.

Cathelineau (de). — 47. 66.

Cernuschi. — 60.

Cevaër. — 66.

Chalain. — 27. 28. 29.

Chamaillard. — 42. 66.

Chaudey (Georges). — 59.

Chaudey (Gustave). — 37. 39. 41. 42. 45. 46. 48. 51. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 68.

Chaudey (Mme). — 60.

Chevreul. — 111.

Clamagéran. — 45.

Clemence. — 85.

Clemenceau. — 49.

Clément Thomas. — 72. 73. 76. 78.

Corroyer. — 136.

Coudray. — 67.

Courbet (Ernest). — 60. 61.

Courbet (Gustave). — 60. 61. 62.

Courtade. — 119. 120.

D

Da Costa. — 59. 98. 134.

Daireaux. — 46. 48.

Dalican. — 55.

Darboy. — 95. 97. 98.

Dardelles. — 79.

Darthuy. — 133.

Daudet (Alphonse). — 76.

Dayot. — 76.

Deguerry. — 97.

Delacour. — 20. 21.

Delamarche. — 133.

Delbos. — 131.

Delescluze. — 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 71. 87. 89. 90. 91. 92. 96. 106. 107. 119. 124.

Demurat. — 123.

Denis (Pierre). — 59.

Dentu. — 26. 72. 82.

Deretz. — 135. 136.
Dereure. — 53. 85.
Despois. — 20.
Digard. — 136.
Dodivers. — 57.
Dombrowski. — 115. 116. 117.
Droz. — 57. 58.
Du Camp (Maxime). — 73. 74.
Ducoudray. — 130. 133.
Ducrocq. — 134.
Ducrot (général). — 67.
Dumay. — 95.
Dumont. — 52.
Dupouthier. — 132.
Durand. — 83. 84. 85. 86.
Durieu. — 82.
Duval. — 133. 134. 135.

E

Émile-Paul. — 9.
Engelhard. — 72.
Ess. — 27.
Eudes. — 92. 136. 137.

F

Faron (général). — 65.
Favier. — 52.
Ferré. — 49. 50. 89. 91. 92. 96. 114.
Ferry. — 40. 42. 43. 45. 46. 48. 59. 65.
Flotte. — 50.
Flourens. — 52. 53. 95.
France. — 101.
François. — 114.
François (Mme). — 114.
Frankel. — 96.
Franouez. — 67.

G

Gambetta. — 46.
Gambon. — 34. 35. 85.
Genton. — 96. 97. 137.
Gerando (de). — 31. 33. 34.
Gérard la Barcerie. — 67.
Géresme. — 89.
Girardin (Em. de). — 25.
Goullé. — 52.
Gourlaouen. — 39. 40. 41. 42. 43. 47. 63. 66. 67. 68.
Gourlaouen (Mme). — 42. 43. 63.
Granger. — 137.
Granthille. — 32.
Greppo. — 130.
Grosguénain. — 132.
Grousset. — 32.

H

Hans. — 82.
Héligon. — 65. 133.
Henry. — 66.

Hérisson. — 45. 62.
Hervé. — 66.
Hoche. — 45.
Hollier. — 131.
Hugo. — 25.
Huguenot. — 27. 28. 29.
Hulst (d'). — 119.
Humbert. — 52.

J

Jaclard. — 137.
Jaffrès. — 66.
Jobard. — 122.
Johannard. — 83.
Jourdan. — 56.
Jourde. — 32. 71. 112.

K

Kaufmann. — 30.
Keller. — 34. 35.
Kerret (de). — 67.

L

Lachaise (Aug.). — 96.
Lachaise (Marg.). — 96. 137.
Lacroix. — 29.
Lafont. — 49.
Lahure. — 130.
Landrin. — 96.
Langevin. — 85.
Lardeur. — 134.
La Rochette. — 29.
Laurent. — 66.
Laveaucoupet (général). — 72. 80.
Lecomte (général). — 72. 73. 76. 78. 79.
Ledrux. — 131. 132. 133. 134. 135. 136.
Lefebvre-Roncier. — 53.
Le Feuvre. — 66.
Leffern. — 134.
Lefort. — 19.
Legge (de). — 39. 40. 41. 46. 66. 67. 68.
Lemaître. — 55.
Lenepveu. — 130.
Léopold. — 115.
Le Pirs. — 67.
Le Saint. — 66.
Lespinasse. — 132.
Le Stimuf. — 66. 68.
Le Stunf. — 66.
Leverdays. — 49. 52. 53.
Levraud (Edm.). — 53. 95. 137.
Levraud (Léonce). — 53. 95.
Limousin. — 130.
Lisbonne. — 113.

Lissagaray. — 72.
Livaudais (de). — 67.
Lonclas. — 90.
Longuet. — 23. 25. 55. 137.
Loritte. — 66.
Louis Blanc. — 58.
Louis-Napoléon. — 58.
Louise Michel. — 53.

M

Mahias. — 48.
Maillard. — 26.
Maître. — 112.
Malassis. — 29.
Malon. — 105.
Marceau. — 45.
Marchand. — 136.
Marguerittes. — 137.
Martin. — 132.
Martineau. — 66.
Massenet. — 25.
Masson. — 62.
Mauduit (de). — 40. 66. 67. 68.
Mégy. — 95. 96. 98.
Melliet (Leo). — 52. 113.
Millière. — 95.
Monnier. — 62.
Montels. — 45. 51.
Moreau (Édouard). — 99. 101. 102. 137.
Moreau (Pierre). — 102.
Morin. — 19.
Moullé. — 55. 111. 112. 113.
Moura. — 134.
Moutard. — 20.
Murat. — 55.

N

Nicolas. — 66.
Nisard. — 19.

O

Odojé. — 66.
Ollendorff. — 9. 90.

P

Pain. — 32.
Parent. — 92.
Pâris. — 61.
Pelletan. — 82.
Percin (général). — 75. 76. 77. 78. 79. 81.
Perrachon. — 55.
Pilotell. — 22. 53.
Pindy. — 92.
Piriou. — 66.

Pottier. — 83.

Protot. — 20. 23. 28. 36. 84. 85. 105. 107.

Proudhon. — 55. 56. 57. 58. 59. 130.

Pyat. — 20. 22. 35. 106. 107.

Q

Quesnel. — 84. 86.

R

Rabier. — 75.

Ranc. — 54. 57. 58.

Ranvier. — 95. 121. 137.

Razoua. — 137.

Reclus (Elie). — 27. 28.

Reclus (Elisée). — 34.

Régère fils. — 113.

Reille. — 134.

Reinach. — 58.

Reuss (de). — 20.

Révillon. — 51. 53.

Rigal. — 132.

Rigault (Raoul). — 19. 27. 53. 59. 106. 107.

Riou. — 67.

Robespierre. — 20.

Rochefort. — 32. 35. 62.

Rogeard (Auguste). — 17. 19. 20. 21. 26. 27. 29. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 51.

Rondeau. — 134.

Rossel. — 135.

Roullier. — 53. 55. 111. 112. 113. 114.

Rousselier. — 120.

Rozez. — 29.

S

Sachs. — 19. 26. 27. 28.

Saint-Lager. — 54.

Sapia. — 46. 49. 50. 51. 137.

Saunier. — 134.

Saussine. — 61.

Schœlcher. — 52. 53.

Serizier. — 42. 46. 47. 137.

Serrailler. — 83.

Scurot. — 136.

Sicard. — 97.

Sicre. — 71. 72. 73. 79.

Slom. — 26.

Solminihac (de). — 67.

T

Templé. — 113.

Teulière. — 111.

Theisz. — 114.
Thibault. — 132.
Thiers. — 117.
Treillard. — 52.
Treillard (Camille). — 52.
Tridon. — 49. 51. 52.
Trinquet. — 122.

U

Urbain. — 89.

V

Vabre. — 40. 41. 46. 60. 61. 67. 68.
Vachcrot. — 20.
Vaillant. — 48. 49. 51. 52. 53. 89. 91. 92. 111. 112.
Vallès. — 21. 49. 52. 84. 89. 105. 111. 112. 113. 114.
Varlin. — 52. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 79. 80. 81. 82. 92.
Vermersch. — 21. 22. 26.
Vermorel. — 54. 55. 90. 117.
Vrignault (Henri). — 155.
Vuillaume. — 5. 9. 21. 23. 25. 27. 30. 31. 32. 34. 35.

W

Wolfer. — 117.

Note *appelée à la page 74.* — (1) *Le Bien Public,* fondé le 5 mars 1871 par Henri Vrignault. Supprimé (19 avril) par la Commune. Reparaît à l'entrée des troupes de Versailles.

LA TABLE

159

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... 5

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers* 9

MAXIME VUILLAUME. — **mes cahiers rouges**... 13

IX. — *lettres et témoignages*..... 15

Auguste Rogeard..... 17

QUELQUES LETTRES D'EXIL D'AUGUSTE ROGEARD... 19

Zürich..... 19
Hausen..... 21
Vienne..... 27
Pest..... 29
Palfalva..... 33
Le retour..... 36

Gustave Chaudey..... 37

GUSTAVE CHAUDEY ET LE 22 JANVIER..... 39

Le capitaine Gourlaouen..... 39
Paul Cambon..... 42

I. — Fac-simile de la lettre, inédite, écrite à Jules Ferry par le capitaine Gourlaouen.
Lettre communiquée par Mme veuve Gourlaouen..... 43

Un témoin..... 46
Édouard Vaillant..... 48

Albert Goullé 52
Au parc Notre-Dame 53
Delescluze 54
Rectification 59
Notes de E. Courbet 60

APRÈS L'ARRESTATION 60
VABRE ET BERNARD 60
GUSTAVE COURBET 61
LE 18 MARS 62

II. — Le capitaine Arthur Gourlaouen, commandant la 2e compagnie du 3e bataillon des Mobiles du Finistère, qui commanda le feu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 22 janvier 1871.
Photographie inédite, communiquée par Mme veuve Gourlaouen.. 63

Les mobiles du Finistère 66

deux morts 69

LA MORT DE VARLIN 71

Où Varlin a-t-il été fusillé? 71
Témoignage 75
Le calvaire 79
Aujourd'hui 81

LA MORT DE JACQUES DURAND 83

L'arrestation et la fusillade 83

Charles Delescluze 87

DELESCLUZE A LA PORTE DE VINCENNES 89

les otages 93

UNE NOTE DE MÉGY SUR LES OTAGES DE LA ROQUETTE 95

Édouard Moreau 99

ÉDOUARD MOREAU ET CHARLES DE BEAUFORT 101
Au 183e bataillon 101

la déclaration de la minorité 103

L'ARRESTATION DES VINGT-DEUX 105
Conversation avec Protot 105

dans la bataille 109

AU PANTHÉON 111

DOMBROWSKI 115
Rue de Rivoli 115
Au Père-Lachaise 117

LA JOURNÉE D'UN PETIT INSURGÉ 119
A la barricade 119
Mairie de Belleville 121
Retour au logis 122
Porte de Vincennes 123
Delescluze 124
Les Prussiens 124
Dernière étape 125

nos bataillons 127

HISTOIRE D'UN BATAILLON FÉDÉRÉ (LE 136e DE MONTROUGE) 129
Comment on formait un bataillon 129
Le bataillon des typographes 130
Le Siège et la Commune 132
Histoire à faire 137

les deux index 143

INDEX *alphabétique général* des notices biographiques individuelles 145

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL *des noms propres cités* 147

NOTE 155

la table 156

TABLE DE CE CAHIER 161

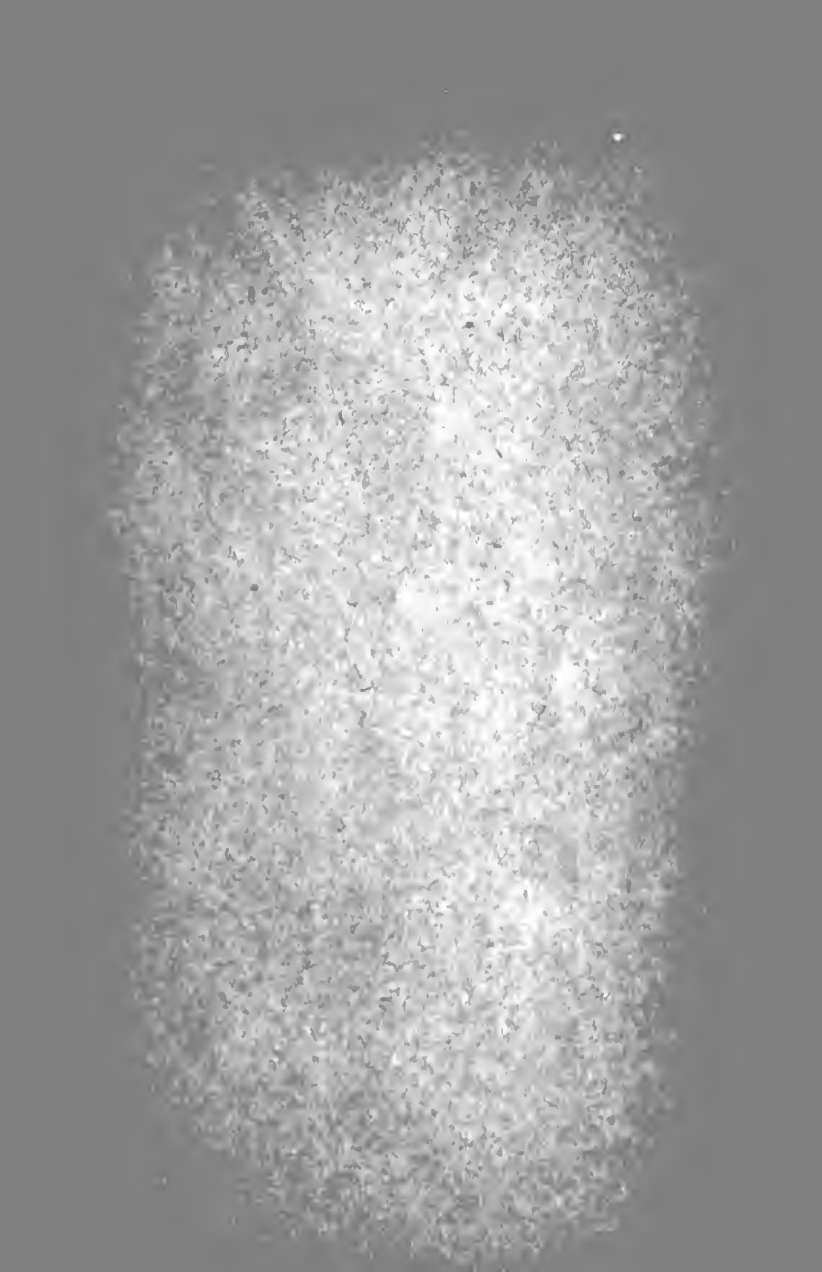
Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-huit cents exemplaires de ce onzième cahier et pour vingt-huit exemplaires sur whatman le mardi 24 juin 1913.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8129

164



Dans les seize cahiers de leur huitième série, année 1906-1907, nos cahiers ont publié :

VIII-1. — Charles Péguy. — **petit index alphabétique** *de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries (1900-1906),* — **table analytique très sommaire** *de notre septième série (1905-1906)*..... 2 »

VIII-2. — Romain Rolland. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — II. — *l'abdication* 3 »

VIII-3. — Charles Péguy. — **de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes** 2 »

VIII-4. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 1. — *Sables mouvants* ..... épuisé

VIII-5. — Charles Péguy. — **de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne**... 2 »

VIII-6. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 2. — *l'enlisement*..... 3 »

VIII-7. — Charles-Marie Garnier. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — I..... 2 »

VIII-8. — Jean Bonnerot. — **le livre des livres,** — *fragments*..... 2 »

VIII-9. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 3. — *la délivrance*..... 3 »

VIII-10. — Edmond Bernus. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — I..... 2 »

VIII-11. — Jérôme et Jean Tharaud. — **Bar-Cochebas,** — *notre honneur.* — Charles Péguy. — **Cahiers de la Quinzaine**..... 2 »

VIII-12. — Edmond Bernus. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — II.... 2 »

VIII-13. — Henriette Cordelet. — **Swift**..... 2 »

VIII-14. — Edmond Bernus. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — III.... 2 »

VIII-15. — Charles-Marie Garnier. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — II..... 2 »

VIII-16. — Georges Sorel. — **les préoooupations métaphysiques des physioiens modernes,** — *avant-propos de* Julien Benda..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos treize premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; onzième cahier de la quatorzième série; un cahier blanc de 168 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

AP
20
C15
sér.14
no 9-11

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY